This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

262 45.33

Harvard College
Library

FROM THE BEQUEST OF

SAMUEL SHAPLEIGH

CLASS OF 1789

LIBRARIAN OF HARVARD COLLEGE
1793-1800

CHANTS POPULAIRES

METZ. — TYPOGRAPHIE ROUSSEAU-PALLEZ, RUE DES CLERCS, 1

CHANTS POPULAIRES

RECUEILLIS

DANS LE PAYS MESSIN

MIS EN ORDRE ET ANNOTÉS

PAR LE Cte DE PUYMAIGRE

Membre de l'Académie impériale de Metz
Associé correspondant de la Société impériale des Antiquaires de France
Membre correspondant de la *real Academia de la Historia* de Madrid
de l'Académie de Stanislas de Nancy, de l'Académie de Lyon
Membre honoraire de la Société d'Archéologie de Luxembourg, etc.

Ballades & Chants épisodiques
Chansons relatives à d'anciens usages
Rondes & Chansons diverses
Chansons patoises

METZ
ROUSSEAU-PALLEZ
Libraire de l'Académie
RUE DES CLERCS, 14

PARIS
DIDIER ET Cie.
Librairie académique
QUAI DES AUGUSTINS, 35

1865

26245.33

1868, Nov. 7
Shaftesbury Fund

PRÉFACE

—

Après avoir essayé de tout, notre siècle se met à goûter de la poésie populaire, à l'exemple de ces gens blasés qui soudainement se prennent de passion pour les plaisirs champêtres et y cherchent une nouveauté d'impression que leur refusent les plaisirs trop connus du monde.

Nous avons été accablés de tant de recueils de vers, de tant de rimes riches, de tant d'odes, de tant d'élégies, de tant de sonnets, de tant d'échos de ce qui avait été trouvé beau, de tant de sentiments non réellement sentis mais reflétés ! Je comprends que lassés de toutes ces redites, de tous ces pastiches, des lettrés se soient mis à la recherche de vers qui n'en sont pas, de rimes qui ne riment pas, de créations abruptes qui ont le décousu de l'improvisation, le désordre inhérent à la transmission orale et qui se sont perpétuées dans une langue à consterner les lexicographes.

En France, cependant, nous sommes plus classiques que nous ne le croyons. Malgré la révolution romantique qui a fait de la fin de la Restauration le 89 de la littérature, nous avons conservé bien des préjugés, nous ne nous sommes pas dégagés de nos souvenirs de collége, nous avons gardé, en fait de goût, des penchants aristocratiques qui, pendant longtemps, nous ont fait considérer avec dédain les trivialités, les locutions vicieuses de la vieille Muse rustique à qui Montaigne a rendu un bel hommage cité déjà bien des fois.

Cette poésie populaire chez nous longtemps dédaignée a trouvé chez les autres nations, et souvent dans les classes les plus érudites, de patients investigateurs : en Angleterre, Walter-Scott, Percy, Dixon; en Allemagne, Uhland, Goerrez, Wolf, Mitler, Schaade; en Bohême, Waldau; en Danemarck, Grundtvig, Abrahamson; en Suède, Geyer et Afzelius; en Roumanie, Alexandri; en Pologne, Waldbrühl; en Belgique, Hoffmann; en Hongrie, Mailhath; dans la Vénétie, Vidter, Adolphe Wolf et Dalmedico; en Espagne, don Augustin Duran, don José Amador de los Rios, don Manuel Milà y Fontanals; en Portugal, Almeida Garrett; dans la Servie, Talvj et Tommaseo qui, dans son vaste recueil, a aussi rassemblé des poésies grecques, corses, illyriennes, italiennes; les chants toscans ont été recueillis par Tigri, ceux du nord de l'Italie par Marcoaldi, ceux du Piémont par M. le chevalier Nigra dont j'aurai tant de fois, dans ce recueil, à rappeler les beaux travaux. Cette nomenclature est bien loin d'être complète.

Nous étions si fortement sous l'influence de certains préjugés, que la muse populaire ne nous a plu qu'à la condition d'être étrangère. Nous avons fait bon accueil aux ballades de l'Écosse traduites par M. Artaut, aux chants des peuples du Nord et aux chants grecs traduits les uns par M. Marmier, les autres par M. Fauriel, justement parce qu'en passant dans notre langue ces chants avaient pris un aspect plus artistique, parce qu'ils s'étaient forcément dépouillés de la grossièreté que donne un idiome rustique, parce que nous avons de la peine à nous faire à des vers composés sans préoccupation des rimes, de la mesure, de la grammaire, parce que la langue qu'ils parlent, avec ses tournures de phrases étranges, ses liaisons capricieuses, ses mots inconnus des dictionnaires, nous choque bien plus que ne le *ferait le patois*. La première fois, si je ne me trompe,

que notre hautaine littérature daigna sourire à notre poésie populaire ce fut lorsque celle-ci se présenta sous les auspices de M. de la Villemarqué. Si elle fut honnêtement accueillie c'est qu'elle s'offrit dans les mêmes conditions que les chants étrangers dont je parlais tout à l'heure, elle s'exprimait en belle et bonne prose française; les trivialités s'étaient atténuées dans une élégante traduction. Du recueil de M. de la Villemarqué, du *Barzas Breiz* me paraît toutefois dater l'intérêt que nous avons commencé à porter à la poésie rustique. Bientôt elle obtint la haute protection d'un ministre. Sur un rapport de M. Fortoul un décret du Président de la République, daté du 13 septembre 1852, ordonna la publication des chants populaires de la France. Le décret a été rapporté mais il a du moins stimulé quelques recherches partielles [1]. Gérard de Nerval écrivit de charmantes pages sur les vieilles chansons de l'Ile-de-France [2]; M. de Beaurepaire fit de celles de la Normandie une curieuse étude; M. de Coussemacker rassembla les chants des Flamands de France; M. Champfleury demanda à toutes nos provinces de contribuer à la formation d'un élégant recueil; la Société d'Archéologie de Nancy prêta l'oreille à d'antiques et abrupts couplets; M. Damase Arbaud réunit les chants populaires de la Provence; M. Tarbé publia son grand *Romancero de Champagne*... Je veux suivre ce bon exemple et ouvrir un asile à quelques-uns des chants populaires, de jour en jour moins nombreux, qui se fredonnent dans les lambeaux du Barrois, de la Lorraine, de la province des

[1] Après ce décret, le *Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France,* s'occupa assez activement à le mettre à exécution, provoqua de nombreuses recherches et publia, t. I, p. 217 de son *Bulletin,* d'intéressantes instructions sur les poésies populaires. *Ce morceau était* de M. Ampère.

[2] *Dans la Bohême galante* et les *Filles du feu.*

Trois-Évêchés et du Luxembourg dont l'agrégation a formé le département de la Moselle.

Ce sont ces derniers mots que, pour employer une désignation exacte, j'aurais dû inscrire sur le titre de ce recueil. Mais ce nom de département a quelque chose de moderne, d'administratif, de préfectoral, de bureaucratique qui s'accorde très peu avec la poésie populaire. J'avais besoin de circonscrire mes recherches, je les ai renfermées dans les limites créées par une organisation assez récente, mais je n'ai pas voulu pousser plus loin la ressemblance avec un Annuaire ou une Statistique et j'ai pensé que l'on me permettrait d'employer la dénomination de Pays Messin dans un sens plus étendu qu'en réalité elle ne l'eut jamais.

Dans les Asturies on parle un dialecte et on chante des romances en castillan, même phénomène a lieu dans notre pays; dans des villages où l'on parle patois on chante des chansons en français, elle sont de genre assez varié. Celles-ci, tenant — de bien loin — à la ballade, offrent une sorte de récit, d'action; celles-là sont dictées par la fantaisie, d'autres ont été inventées ou importées par des soldats, d'autres encore sont le reflet de la vie privée rustique. Je voudrais pouvoir dire que mes recherches ont amené la trouvaille de chants historiques, mais pour la partie française et patoise de cette collection, mes investigations dans cette voie, n'ont pas été très heureuses.

J'aurais pu, m'autorisant d'assez nombreux exemples, emprunter quelques chansons au recueil de M. Leroux de Lincy, notamment plusieurs pièces sur le siége de Metz[1]. J'aurais pu extraire aussi certaines pièces des

[1] *Recueil des Chants historiques français*, tome II, page 190 *et suivantes.*

chroniques d'Aubrion [1] et de Philippe de Vigneulle [2]; j'aurais pu même donner des vers inédits relatifs à la guerre que nous fit le roi Jean de Bohême : le *Sermon du Papegay*, la *Prophétie de maître Lambelin*, le *Pater noster de la guerre de Metz*, le *Credo de Henri de Hez*, le *Benedicite de Louis de Poitiers* [3], etc.; mais ces morceaux n'ont véritablement rien de populaire et m'auraient semblé entièrement sortir du plan que je me suis proposé. Quant aux *Noëls* qui étaient répandus dans le Pays Messin, je n'ai pas cru devoir, non plus, les publier dans ce volume, ils ont déjà trouvé place dans des recueils, devenus assez rares à la vérité, mais qui ne sont pas introuvables, et dont sans doute quelque autre ami de la poésie populaire songera un jour à tirer les éléments d'une publication spéciale.

Si les chants patois que j'ai pu recueillir ne sont pas très abondants, ni souvent très remarquables, ils peuvent avoir un certain intérêt sous le rapport de la linguistique. De grands écrivains ont mis les patois à la mode. Joseph de Maistre les a considérés « comme des mines presque intactes dont il est possible de retirer de grandes richesses

[1] *Chronique d'Aubrion,* publ. par M. L. Larchey, p. 4 et 256.

[2] *Chroniques de Metz,* publiées par M. Huguenin, p. 247, 439, 516, 668, 669, 860, 861, et *Mémoires de Philippe de Vigneulle,* publiés à Stuttgart, par M. Michelant, p. 71, 132, 155, 298. Dans ce curieux livre, Philippe de Vigneulle parle avec grand éloge du talent poétique d'un de ses contemporains, Jehan Mangin : « Ce fut un second Françoys Villon de bien rimer, de bien juer » fairxe et de tout esbatement tellement qu'on ne cuide point » avoir veu son pareil en Mets » (p. 145).

[3] On lit ces diverses pièces à la suite d'une chronique rimée sur la guerre des Quatre Seigneurs (Bibl. de Metz, ms n° 8). Si, du reste, je n'ai pas cru devoir accueillir ici ces différents morceaux, je compte bien les publier un jour, ainsi que la chronique dont ils forment comme le complément.

historiques et philologiques. » Charles Nodier a résumé ses vives sympathies pour eux en disant : « Si les patois n'existaient plus, il faudrait créer des académies pour les retrouver. » Bien d'autres plumes célèbres ont été taillées en leur honneur. Partout on publie des glossaires patois, des poésies patoises. Il est temps, du reste, que l'on s'occupe de ces vestiges, car l'instruction primaire leur fait une guerre acharnée et bientôt sans doute ils auront entièrement disparu. D'après un rapport du député Grégoire, le 16 prairial an XI, il existait en France plus de trente patois principaux et dix millions de Français ne parlaient pas d'autre langage. Nous sommes loin de là aujourd'hui et ce sont presque des articles nécrologiques que les études consacrées à nos vieux dialectes, aussi dans ces études sont-ils représentés comme doués de toute espèce de qualités. Je n'ai ni le temps, ni le savoir nécessaires pour vouloir ajouter de nouvelles hypothèses à celles qui ont déjà été produites, et je les analyserai en peu de mots. Cette question des patois se rattache à celle de l'origine des langues modernes et ne peut guère aboutir qu'à des suppositions. Suivant beaucoup de philologues, après la conquête de César, le latin s'implanta dans les Gaules d'où il fit disparaître les idiomes des vaincus non sans toutefois s'en être incorporé une partie assez notable pour en être lui-même fort altéré.

Dégénérant de plus en plus et grossi par de nombreux restes des idiomes autochthones et par le mélange de dialectes apportés par diverses invasions, ce latin corrompu devint la langue romane d'où procède notre français actuel. Barbazan a prétendu que les langues qualifiées par nous de néo-latines et que la basse latinité elle-même dérivèrent d'un roman primordial et créateur qui aurait été la langue d'oil. Raynouard a rajeuni cette opinion, mais en attribuant à la langue d'oc le rôle dont

on avait fait honneur au roman du nord. Selon lui, le latin, en se mêlant aux dialectes des conquérants barbares, produisit un dialecte nouveau qui devint en usage dans toutes les contrées soumises à la domination romaine et produisit le français, l'espagnol, l'italien, le portugais. Cette hypothèse a été vivement combattue par Fauriel, entre autres ; il trouva pour le faire des armes en abondance dans les *Antiquitates Italicæ medii ævi*, mais ne cita peut-être pas assez souvent l'arsenal qui les lui avait fournies. Quoiqu'il en soit, Fauriel pense que les langues modernes sont nées — comme on l'a dit tout à l'heure — du mélange du latin et des dialectes aborigènes sur lesquels il s'était répandu. C'est à ces dialectes même que d'autres écrivains ont voulu faire remonter les patois ; ils ont cité certains mots : *alouette*, *bec*, par exemple, qui, d'après le témoignage d'auteurs latins, faisaient partie des idiomes gaulois dont les dernières altérations subsisteraient encore dans les patois de certaines provinces. Ils ont fait valoir que beaucoup de mots latins sont doubles, pour champ *ager* et *campus*, pour choux *brassica* et *caulis*, pour pluie *imber* et *pluvia*, pour feu *ignis* et *focus*, pour chat *felis* et *catus*, pour chemin *iter* et *via*, pour cheval *equus* et *caballus*, etc., etc. Ils ont ajouté que de ces mots doubles l'un appartient toujours aux anciennes langues de la France, de l'Espagne, de l'Italie dans lesquelles on les retrouve encore plus ou moins modifiés ; que la seule manière d'expliquer la présence simultanée dans les patois celtiques et dans le latin de l'un de ces deux mots qui se côtoyent dans le vocabulaire de Rome, c'est de convenir que le latin l'a emprunté à ces patois [1]. Tout ce système n'est pas aussi neuf que l'ont

[1] *Histoire des patois*, par Pierquin de Gembloux, p. 145.
Une opinion analogue a été soutenue plusieurs fois en Italie. Leonardo Bruni prétendit, au quinzième siècle, que l'italien est

peut-être cru MM. Granier de Cassagnac et Pierquin de Gembloux. L'auteur d'un petit volume publié en 1828 [1], M. Fallot, dont la science a déploré la mort prématurée, a, dès cette époque, été beaucoup plus loin, il a soutenu très hardiment que nos patois ne sont pas de vils bâtards du latin, mais qu'au contraire ils figurent au nombre de ses ancêtres. Suivant M. Fallot, nos patois existaient bien avant la conquête romaine et formaient la véritable langue gallicane, tout à fait distincte de la langue celtique. Les Romains n'auraient été autre chose que des envahisseurs composés principalement de Teutons et de Gaulois; ils seraient partis des bords du Rhin, et de leur mélange avec les Sabins et d'autres peuples de l'Italie serait née la langue dans laquelle Virgile devait écrire un jour, et où l'on retrouve un certain nombre de mots allemands et de mots appartenant encore à nos patois, notamment à ceux de Franche-Comté, de Lorraine et d'Alsace [2]. Je n'indique que très brièvement les idées de M. Fallot, idées pour lesquelles il a dépensé beaucoup d'esprit et d'érudition, mais dont l'ensemble, résumé par Romulus Gaulois, fait un peu l'effet du résultat d'une gageure singulière. Bien avant les recherches de M. Fallot les patois de l'Est avaient donné lieu à une autre publication : *Essai*

aussi ancien que le latin. Plus tard Bembo partagea cette manière de voir et enfin Quadrio dans sa *Storia d'ogni poesia* s'efforça de prouver que l'italien était antérieur au latin.

[1] *Recherches sur le patois de Franche-Comté, de Lorraine et d'Alsace,* par S.-F. Fallot, de Montbéliard. — Montbéliard, de l'imprimerie de Decker, 1828, un petit in-12.

[2] M. Fallot a lui-même été précédé dans cette voie par un allemand du siècle dernier, Jean-Nicolas Funck. Celui-ci, dans un livre très curieux et très savant : *De origine linguæ latinæ tractatus* (Geissen, 1720, in-4°) a cherché à démontrer que le latin est originaire de la Germanie.— Niebuhr et Ottfried Muller ont attribué une origine germanique aux Étrusques.

sur le patois lorrain des environs du Ban de la Roche, fief royal d'Alsace, par le sr Oberlin (Strasbourg, 1775). Suivant Oberlin « le fond de ce patois est le vieux langage » françois du XIIIe siècle environ, que des gens occupés » continuellement au labour ne se sont pas avisés de » changer contre le françois qui s'est purifié par degré. » Dans ce patois, ajoute-t-il « il se glissa, par la succession » du temps, beaucoup de corruption, et la fréquence des » relations avec l'Allemagne y amena des mots, des » tournures de phrase de source étrangère. » L'auteur, à la fin de son travail, donne divers échantillons de ce vieux français dont, d'après lui, nos patois sont restés une sorte de spécimen ; il cite entre autres fragments une traduction de la Passion de Notre-Seigneur, suivant saint Matthieu, traduction qui fut faite pour le diocèse de Metz vers 1198. Cette citation ne me paraît pas à l'appui du système d'Oberlin. Si l'on veut, du reste, parcourir la *Grausse Enwaraye messine* [1], qui fut imprimée en 1615, on avouera que le patois dont elle est l'un des plus anciens échantillons ne ressemble guère à la langue d'oil.

A la source du patois messin il y eu sans doute d'autres éléments que ceux dont se forma le picard, lequel se rapproche le plus de la langue d'oil ; il y eut probablement les mêmes principes que pour le wallon ou rouchi et ce n'est pas sans raison que dom Jean François fit entrer le premier de ces noms dans le titre de la seconde édition de son *Vocabulaire austrasien* [2]. Quant au patois que l'on

[1] Une nouvelle édition de la *Grausse Enwaraye* a été donnée par Techener, à 70 exemplaires. Elle ne contient, du reste, ni explications, ni glossaire. Son éditeur prétend qu'on peut l'entendre à l'aide du *Vocabulaire austrasien* de D. Jean François ; l'a-t-il essayé?

[2] *Dictionnaire roman, wallon, celtique et* tudesque, par un *Bénédictin, Bouillon,* M.DCCLXXVIII.

verra employé dans nos chansons populaires et qui est assez moderne, il offre assurément un certain nombre de termes originaux ; mais une grande partie de ses mots sont des mots français mal prononcés, tels qu'on en trouve un si grand nombre dans *Chan Heurlin*, et ne me semblent pas faits pour exciter l'intérêt des philologues. Bien qu'ayant de grandes ressemblances, les patois ne sont pas exactement les mêmes dans les divers lieux qui nous ont fourni des chansons populaires, les unes nous sont venues des environs de Metz, du vrai Pays Messin, les autres des alentours d'Audun-le-Roman ; ces différences d'origine expliqueront l'absence de complète identité [1].

Je m'étais d'abord proposé d'augmenter cette collection de chants allemands, mais ce complément, qui exige encore bien des recherches, deviendra l'objet d'une publication ultérieure. Je ne veux pas toutefois que cet ajournement retarde tous les remerciements que je

[1] Le patois offre dans sa prononciation des dissemblances notables ; dans tel village on emploie un *a* là où dans d'autres villages on se sert d'un *o*. L'espèce de confusion qui existe entre ces deux voyelles se rencontre jusqu'à un certain point dans les dialectes méridionaux. Ainsi à Nice le son de l'*a*, final de beaucoup de mots, ressemble à celui de l'*o* que bien des personnes sont d'avis de lui substituer comme cela a lieu dans le provençal. J'ai cherché, pour la commodité du lecteur, à rapprocher l'orthographe du patois de l'orthographe française. Comme nous n'avons pas l'habitude de faire sentir le *r* final de nos verbes de la première conjugaison j'ai écrit, sauf les exceptions dont je parlerai tout à l'heure, les infinitifs patois qui y correspondent de la même manière que je l'eusse fait dans notre langue. Je ferai seulement remarquer que la dernière syllabe *er* doit avoir à peu près le son de *et*. J'ai écrit au masculin les adjectifs et les participes terminés en *é* comme nous le faisons en français. Je me suis écarté de cette règle quand j'ai eu à faire au patois des environs d'Audun-le-Roman où nos finales *er* pour les infinitifs, *é* pour les participes et les adjectifs, se seraient trop éloignées de la prono[illegible]ue j'ai cherché à rendre avec plus d'exactitude,

dois à M. le baron Charles de Schmid ; ses recherches si obligeantes ont été, aux environs de Sarralbe et de Sarreguemines, récompensées par d'intéressantes découvertes dont je profiterai plus tard.

Beaucoup des chants allemands répandus dans notre province n'en sont, du reste, pas originaires et viennent d'au-delà du Rhin. De même un grand nombre des chansons françaises que je vais réunir ne sont pas nées dans les lieux où elles ont été rencontrées, je ne les donne pas comme du Pays Messin mais comme y ayant été recueillies ; il serait souvent impossible de dire de quelles contrées sont parties ces vagabondes qui tantôt semblent avoir quelque chose de méridional, qui d'autrefois paraissent de race normande.

L'acte de naissance ne peut être donné avec certitude que pour des compositions en fort petite quantité. Le patois n'est même pas toujours un indice d'originalité : ainsi notre chanson de *la Gaye* existe aussi en Franche-Comté. Le doute où je me trouvais touchant la généalogie de plusieurs chansons ne m'a pas empêché de leur faire bon accueil, car il peut être curieux de les conserver n'importe d'où elles sortent. Il est bien entendu cependant que je n'ai pas laissé entrer dans ce recueil des chansons qui sont parfaitement populaires dans le département de la Moselle, mais qui partout le sont autant, et qui pour la plupart ont déjà eu souvent l'honneur d'être imprimées. Le lecteur serait fort désappointé s'il retrouvait ici *Malbrough*, *Compère Guilleri*, *la petite Jeanneton*, *au Clair de la Lune*, *Que t'as d' belles filles*, *Giroflée*, *Girofla*, et tant d'autres.

C'est d'ailleurs une chose prodigieuse que la facilité avec laquelle voyage la poésie populaire. *Alerte et court vêtue* comme Perrette, elle fait un chemin énorme malgré tous les obstacles ; montagnes, fleuves, rivières et, chose incroyable, changements de langue, rien ne l'arrête. Elle

passe les Alpes aussi facilement que les Pyrenées; elle va du Piémont à la Normandie, de la Bretagne à Venise, de la Picardie à la Provence. Vous êtes tout surpris de retrouver dans notre *Roi Renaud* la ballade armoricaine du *Seigneur Nann*, et la canzone italienne du *Comte Anzolin;* de reconnaître dans une chanson conservée par Gérard de Nerval, et répandue aussi dans nos contrées, la malicieuse fille dont parlent un romance espagnol, un romance portugais, et une vieille chanson normande; d'apercevoir notre *Jeune Tambour revenant de la guerre* dans un romance catalan; de saluer une des *Trois belles filles du château de Bonfort* en Provence, en Picardie, dans le Bourbonnais, dans le nord de l'Italie; de voir en Espagne, en Piémont, dans le Pays Messin, partout pour-ainsi dire, une imprudente que la curiosité conduit sur un vaisseau dans lequel elle est emmenée bien loin de son pays. Tantôt la damoiselle apprend que celui qu'elle croyait un corsaire est un puissant prince et elle se fait à son sort. D'autrefois, comme dans le romance de *Rico Franco*, elle parvient à se faire donner l'épée de son ravisseur et, suivant son humeur, s'en sert soit contre elle-même comme la chaste *Fille du pâtissier*, soit contre son ravisseur comme la *Belle Montferrine*. Cette *belle Montferrine*, elle a chez nous son pendant dans la courageuse femme qui envoie Renaud — cet autre Barbe-Bleue — retrouver les cadavres de ses quatorze épouses. Ce n'est pas seulement en Catalogne, en Provence, en Bretagne, en Normandie, qu'une bru pendant l'absence de son mari est persécutée par sa belle-mère, qu'elle reste fidèle à ce mari qui revient mettre fin à ses tourments; cette histoire tant redite de tous côtés est celle de notre *Germaine*. La jeune fille qui, suivant un chant picard, feint d'être morte pour sortir d'une tour dans laquelle elle a été emprisonnée à cause de sa trop grande constance, et dont le convoi est mis en fuite par son

amant au fait du stratagème, cette jeune fille-là, nous l'avons aussi dans une de nos chansons. Nous avons encore cet amant qui, comme Léandre, se noie en nageant vers sa maîtresse; cette belle délaissée qui s'habille en guerrier pour suivre son perfide et se venger de lui; ce soldat qui à son retour dans son village apprend que sa fiancée est morte; ce fidèle amant qui comme le chevalier de Toggenbourg, trouve, après une longue absence, celle qu'il aimait dans un couvent; cette bergère qui envoie un beau seigneur s'assurer qu'on ne les espionne pas, et pendant ce temps disparaît sur le cheval du trop confiant chevalier; cette autre bergère qui, comme une jeune italienne, veut récompenser celui qui a délivré son troupeau des attaques d'un loup en lui offrant la laine de ses agneaux... nous avons tout ce monde parent du monde aventureux des contes de fées, que la poésie populaire a pour ainsi dire partout. Et nous pouvons indiquer de singulières ressemblances, non-seulement dans ce que je nommerai trop prétentieusement les ballades. Ces analogies existent parfois aussi dans ce que j'appellerais la poésie lyrique [1], si ce dernier mot ne faisait souvenir de l'antique instrument dont les poètes artistiques ont trop souvent parlé, et dont les poètes populaires n'ont jamais eu la moindre idée. — Heureusement pour eux et pour nous.

Comment expliquer cette ubiquité si singulière? L'esprit humain, surtout non cultivé, a dû rencontrer fréquemment des idées, des conceptions très simples et iden-

[1] On verra que quantité de nos chansons *lyriques* — j'emploie cet adjectif à défaut d'un autre — sont connues pour ainsi dire par toute la France. Les *Bulletins du comité de la langue* offrent aussi par la citation des premiers vers d'un grand nombre de chansons, beaucoup de preuves de cette curieuse diffusion de la *poésie populaire.*

tiques. Certains sujets — comme l'a très bien exposé M. Milà y Fontanals[1] — sont nés partout de faits qui partout sont les mêmes. Des légendes disséminées à des époques lointaines ont servi de thèmes universels aux croyances superstitieuses. Mais à côté de ces explications il est bien certain que des traditions semblables se sont communiquées de nation à nation, qu'elles ont même pénétré dans des langues qui étaient sans point de départ commun, qu'elles s'en sont allées comme des semences emportées par le vent, et parfois sans laisser d'indices de leur passage sur les points intermédiaires. On peut du reste expliquer historiquement la propagation de certaines de ces données dont la diffusion remonte peut-être très loin dans le passé. Au moyen âge il y avait entre les peuples des rapports beaucoup plus fréquents qu'on ne serait tenté de le supposer. Les relations étaient entretenues par les guerres, les alliances, les mariages des princes, les pèlerinages des gens du peuple, les immenses concours attirés par les foires, le déplacement des religieux qui passaient d'une abbaye à l'autre, les courses incessantes des trouvères, des troubadours et des jongleurs. Au-dessous de ceux-ci il y avait une classe de rapsodes s'adressant particulièrement au peuple, et qui étaient fort dédaignés par les poètes artistiques. On peut voir dans les œuvres de l'archiprêtre de Hita que ce poète composa un certain nombre de vers destinés à être débités par les aveugles, *de los que disen los ciegos;* chez nous aussi — et l'exemple vient de loin, d'Homère — les aveugles s'en allaient parcourant les campagnes jouant de la vielle, chantant des chansons et des fragments de poèmes chevaleresques. C'est à tous ces jongleurs vulgaires que remontent sans doute plusieurs de nos poésies

[1] *Observaciones sobre la poesia popular,* p. 19.

populaires actuelles. Elles fredonnaient au-dessous de la poésie plus érudite à laquelle elles ont dû, à mesure que celle-ci vieillissait, se confondre de temps en temps. Ce que plus tard on a nommé la bibliothèque bleue, *Valentin et Orson*, *Huon de Bordeaux*, *les quatre fils Aymon*, *Pierre de Provence*, *Robert-le-Diable*, sont des altérations de l'ancienne littérature chevaleresque. La *Danse Macabre*, tant de fois imprimée à Troyes, était le remaniement du poème étrange que Guyot Marchant publia en 1485. D'autres réminiscences, mais souvent moins visibles, se présentent évidemment dans la poésie populaire, on peut les distinguer dans les nombreux morceaux où un seigneur de village, un capitaine essaient de séduire une jeune bergère, parfois s'en font écouter, et le plus souvent ne s'attirent que des moqueries. Ces chansons sont certainement la copie des pastourelles où, par une belle matinée de printemps, un galant voyageur rencontre une jeune paysanne et lui offre *fermaux d'or*, *huves*, *corroies et riches couvre-chiefs*. D'autrefois, comme dans les vers que j'ai intitulés le *Panier*, dans la *Femme du maçon* [1], la *Culotte de velours*, on reconnaît quelques-uns des bons tours racontés par les fabliaux. En général, l'imitation est éloignée, le souvenir est confus. Il n'en est pas ainsi pourtant pour une pièce dont la forme est relativement assez travaillée : *l'Eau et le Vin*, elle est le rajeunissement et l'abrégé d'un de ces petits poèmes qui sous le nom de *Débat* eurent jadis tant de vogue ; elle existe aussi dans notre poésie allemande populaire.

M. le chevalier Nigra, dans les recherches si savantes qu'il a faites sur la poésie populaire du Piémont, a été frappé des étranges analogies qu'offrent les chants de

[1] Cette chanson ayant paru sans aucune variante dans le le *Romancero de Champagne*, je l'ai éliminée de ce recueil où elle avait d'abord trouvé sa place.

divers peuples. Il a cherché où pouvait être la source principale de ces inspirations si vivaces :

. . . . . quella fonte
Che spande di parlar si largo fiume.....

— si l'on peut, sans irrévérence, citer Dante à ce propos. — M. Nigra semble penser que la source principale fut en Provence. Si la Castille, le Portugal, la Catalogne et le Piémont ont eu des chants semblables, c'est qu'ils ont découlé de la Provence. Sans doute on ne retrouve pas toujours cette origine indiquée d'une manière visible, mais on la trouve assez de fois pour la soupçonner dès qu'un chant espagnol ou portugais et un chant italien reproduisent une situation semblable [1]. M. le chevalier Nigra, dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, résume son opinion sur un fonds de littérature populaire commun à une partie de l'Europe. Il veut bien me dire : « Vos publications » (quelques chansons du Pays Messin publiées dans l'*Austrasie*) « m'ont confirmé dans la

[1] Questi canti romanzeschi comuni alle nazioni di razza latina, debbono, nel dubbio, considerarsi come trasmessi e spesso originati dalla Provenza. (*Canti popolari del Piemonte.* Fascicolo II, p. 60.)

A propos de la canzone la *Guerriera,* M. Nigra dit encore : « Qualunque ne sia l'origine, io penso che non altramente che dalla Provenza venne trasmesso alle due penisole italica ed iberica, passando poi colle prime crociate in Grecia e ne' paesi slavi. » (Fasc. III, p. 90.) Dans son préambule à la pièce *Gli scolari di Tolosa,* M. Nigra revient sur la même idée : « L'esistenza della *romanza* nell' Italia superiore, non certo spiegabile colla teoria di una impossibile importazione spagnola, è un fatto di molta importanza, in quanto da esso possano ricavarsi nuovi elementi de giudizio intorno alla genesi di questa specie di poesia. (Fasc. IV, p. 124). Le chant *il Marinaro* inspire à M. Nigra la présomption suivante : « La lezione catalana come quella di Piemonte suppongono un' anteriore lezione provenzale che forse *esiste* [...] (Fasc. V. p. 169.)

» conviction que je me suis formée sur l'identité substan-
» tielle de la poésie populaire de tous les pays de race
» celto-latine[1]. » Il y a, il faut le reconnaître, de forts arguments en faveur de cette conjecture dans les rapprochements qu'offre la littérature populaire de contrées différentes. Ces analogies m'ont paru un des points les plus attachants de mon travail, aussi ai-je accumulé les pièces présentant des parallèles à celles que j'ai recueillies dans ma province; mais comme de pareilles comparaisons n'intéressent réellement qu'une certaine classe de lecteurs, comme ceux qui composent cette classe lisent en général facilement toutes les langues de souche romane, je n'ai pas pensé devoir traduire les chants populaires catalans, espagnols, portugais, vénitiens, piémontais, que j'avais à reproduire. Quelquefois j'ai emprunté à tous ces chants différents des compositions dont la donnée présente avec les poésies récoltées dans le Pays Messin une ressemblance trop indécise pour que l'on puisse croire à autre chose qu'à une rencontre fortuite. Je l'ai fait parce qu'il m'a semblé curieux de montrer les différences de forme et d'expression qu'une même pensée recevait de peuples différents.

Bien que, comme je l'ai dit, j'aie multiplié les rapprochements, il a dû m'en échapper encore un grand nombre; il aurait fallu connaître plus à fond les poésies populaires grecques, slaves, anglaises, allemandes; enfin, comme dit l'Arioste:

Quanto io posso dar io tutto vi dono.

on verra que la presse n'a jamais donné à ses privi-

[1] Je saisis avec empressement cette occasion de remercier M. le chevalier Nigra de l'envoi des *Canzoni popolari del Piemonte* que j'avais vainement cherché à me procurer, et qui m'ont été si utiles.

légiés une popularité semblable à celle de productions souvent fort médiocres. De cette popularité étrange nous avons une preuve toute récente. Une rengaine — pardon de ce mot — une vieille rengaine du pays de Caux, a soudainement pris faveur et rempli toute la France. *Le Pied qui r'mue* a fait un chemin énorme, il a couru avec une rapidité électrique. Point d'orgues de barbarie qui ne l'aient répété, point d'enfantins carrousels de chevaux de bois qui n'aient tourné à la répétition incessante de son air monotone. J'avais laissé au bord de l'Alzette *le Pied qui r'mue* râclant les guitares des tables d'hôtes luxembourgeoises ; à Nice je l'ai retrouvé sur les rives de la Méditerranée. Cette vogue incroyable, inexplicable, donne une idée de la manière dont se sont propagées certaines vieilles chansons. Elles s'en sont allées de mémoires en mémoires, d'oreilles en oreilles, de voix en voix, de pays en pays, de siècles en siècles; mais elles pourraient bien être arrivées au terme de leur voyage et disparaître pour jamais devant des romances moins incultes ou des lambeaux d'opéras. Plusieurs des cahiers qui m'ont été envoyés contiennent la preuve de ce déclin de la véritable poésie populaire; quelques-uns d'entre eux ne renferment que des morceaux à visées artistiques, et qui mal compris ont souvent été transcrits de la manière la plus bizarre. Il est temps, on le voit, de recueillir nos chants ingénus ; dans quelques années ce serait sans doute une œuvre impossible. Déjà maintenant ce n'est pas une chasse aisée que celle de ces couplets abrupts. Quand on les leur demande, les paysans, s'ils se les rappellent encore, s'imaginent que l'on veut s'amuser à leurs dépens. Ceux d'entre eux qui sont un peu dégrossis, estropient quelques niaises romances ou quelques chansons égrillardes rapportées du faubourg des villes. Je n'eusse jamais pu former un ensemble aussi considérable de poésies populaires si de zélés collaborateurs n'étaient venus à mon

aide. Pour moi, mon rôle est à peu près expliqué par cette phrase de Montaigne : « J'ay faict ici un amas de fleurs estrangères ne fournissant du mien que le filet qui sert à les lier. » Je n'ai eu d'autre besogne que de choisir dans les envois que l'on a bien voulu me faire, que d'écrire quelques notes, que d'indiquer des rapprochements. Une grande part de ce recueil appartient donc réellement à ceux qui m'ont si aimablement secondé, et je ne veux pas tarder davantage à leur témoigner toute ma gratitude. M. Ernest Auricoste de Lazarque m'a communiqué un manuscrit, fruit de patientes investigations et contenant beaucoup de chansons recueillies principalement à Retonféy et dans les environs de ce village. M. le comte X. de Maigret m'a envoyé un grand nombre de pièces, tant patoises que françaises, récoltées par lui à Serrouville et à Malavillers ; il n'a rien négligé pour se les procurer, ni démarches ni rendez-vous avec des chanteuses qui dans la première année de ce siècle pouvaient avoir de quinze à vingt printemps. M. de Vellecour m'a remis aussi une quantité considérable de chansons trouvées à Bousse et dans les villages voisins.

Je dois à M. E. de Bouteiller le beau chant de *Germaine* qui a ses parallèles en Bretagne, en Normandie, en Provence et en Catalogne; M. Mouzin, l'habile directeur de notre École de Musique, a bien voulu noter un assez grand nombre d'airs populaires et compléter le petit supplément musical dont M. Auricoste de Lazarque m'a fourni les premiers matériaux; M. Lorrain, l'un des conservateurs de la Bibliothèque de Metz, m'a aidé avec la plus grande obligeance de ses excellents conseils lorsque j'ai eu à m'occuper de l'orthographe des chansons patoises; je les prie de recevoir tous mes remerciements ainsi que mes autres aimables collaborateurs: Madame d'U. de G..., MM. de Vernéville, E. Michel, le baron P. d'Huart, Thiel, Marly, V. Vaillant, Jules *Sèchehaye, Maurice du Coëtlosquet*, Blondin...

Les chants que j'ai recueillis, grâce à toutes ces communications bienveillantes, ne sont pas anciens dans leur rédaction actuelle, mais il en est un certain nombre dont la donnée première est évidemment antique. Il est arrivé sans doute pour ces chants ce qui est arrivé en Espagne pour les romances. Ils se sont transmis oralement, celui qui en inventait un le disait un jour d'une manière, le lendemain d'une autre. Ceux qui l'entendaient le modifiaient à leur façon, recomposaient le passage qu'ils avaient oublié, le remplaçaient par des fragments d'autres pièces, ils allongeaient, abrégeaient, modifiaient suivant leur fantaisie la chanson qu'ils avaient retenue, y ajoutaient des idées nouvelles, substituaient aux mots vieillis d'autres termes plus intelligibles. Ainsi s'expliquent le décousu de la poésie populaire, les non-sens qui la déparent, les interpolations qui y sautent aux yeux, et ces répétitions qui fatiguent jusqu'à ce qu'elles finissent par plaire. Sous le rapport du rhythme, la poésie populaire française est aussi indépendante que sous le rapport des idées, elle ne s'embarrasse ni de la césure, ni de l'hémistiche, ni du mélange régulier des rimes masculines et féminines; souvent même elle ne s'embarrasse pas de la rime, quelquefois elle la rencontre; quand elle ne la rencontre pas elle se contente d'une assonnance; si l'assonnance n'arrive pas elle s'en passe. On trouve cependant un assez grand nombre de chansons composées sur un rhythme qui rappelle celui des romances espagnols, et c'est un fait qu'il peut être intéressant d'indiquer.

Dans ces romances, les vers pairs offrent seuls une assonnance; les vers impairs sont des vers blancs, c'est-à-dire qu'ils ne correspondent entre eux par aucun son de même nature. Ce système rhythmique a beaucoup préoccupé divers critiques modernes. Selon M. Wolf [1] il

[1] *Wanzen poesie der Spanier*, p. 81.

serait possible que les jongleurs espagnols, pour imiter le rhythme français des chansons de geste, pour obtenir un vers plus ample, plus propre à la narration, offrir des séries monorimes et tout à la fois pour conserver la forme octosyllabique chère aux oreilles espagnoles, pour ne pas contrarier d'anciennes habitudes, eussent imaginé de ne pas rimer leurs vers impairs, de façon que par leur mesure ils pussent donner une cadence à laquelle on était accoutumé, et que par l'absence de rimes ils semblassent de simples hémistiches. D'autres critiques ont pensé que le vers blanc et le vers assonnant ne doivent former qu'un seul vers, et c'est ainsi qu'a été imprimé le petit romancero catalan de M. Milà y Fontanals. Je ne me prononcerai pas sur ces questions dont, je le crois, on a trop grossi l'intérêt; mais je ferai remarquer que beaucoup de nos chansons populaires reproduisent assez exactement la combinaison espagnole sauf que, en Espagne, l'assonnance a des règles fixes et nées de la nature de la langue, qu'elle est produite par le retour de deux voyelles, n'importe les consonnes dont elles sont entourées, tandis que chez nous l'assonnance n'est guère autre chose qu'une rime imparfaite, qu'une conformité plus ou moins exacte de son.

Quant à la mesure, les vieux romances espagnols ne sont pas toujours très scrupuleux; les chants populaires français le sont encore bien moins. Ce qu'il y a d'inouï, c'est que l'on parvienne à chanter ce mélange de lignes de toutes les tailles. Ah! si le savant Frédéric Diez eut jeté un coup d'œil sur notre poésie populaire, il n'aurait certes pas avancé que les romances castillans ne pouvaient, à cause du désordre de leur rhythme, être destinés à être chantés [1].

[1] Ce désordre, au commencement de ce recueil, pourra paraître d'autant plus grand que je m'étais proposé de ne pas fatiguer les

Très souvent nos chansons rustiques sont entrecoupées par des paroles bizarres et qui n'ont point de sens, pour nous du moins ; on trouve déjà dans le jeu de *Marion et Robin*, qui date du treizième siècle, un de ces refrains étranges : Marion répond au chevalier qui cherche à la rendre infidèle à Robin :

Trairi, deluriau, deluriau, deluriele
Trairi, deluriau, delurot, delurot.
(*Le Théâtre français au moyen âge*, p. 106.)

« Tout est important dans l'art — dit au sujet de ces refrains M. Champfleury — et certainement l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres n'aurait pas perdu son temps le jour où elle pourrait expliquer le sens de : *mistico dar, dar tire lire* — et de *cli clo cla la lirette la liron* — et de *mirliton, mirlitaine* — et de *tire lire lire lire lon fa* — et de *ran plan plan tire lire ran plan* — et de *la faridondaine, gai, la faridondaine* — et de *tur lu tutu rengaine* — et de *tron tron tron, tire liti taine* — et de *tan ti, tan ture lure, lure*[1]. »

M. Champfleury ajoute avoir fait à ce sujet des recherches restées sans résultats. Je n'ai pas été plus heureux, mais je suis tenté de croire que plusieurs de ces mots

yeux par d'incessantes suppressions de lettres et de laisser faire au lecteur les élisions nécessaires pour donner au rhythme un peu plus de régularité. C'est ainsi qu'à de rares exceptions près a été imprimée la partie comprenant les ballades. Et c'est ainsi que Gérard de Nerval a écrit les chants populaires qu'on lit dans plusieurs de ses ouvrages. On m'a fait cependant à ce sujet des observations auxquelles je me suis rendu. Aussi trouvera-t-on dans les dernières séries de ce volume les élisions indiquées par des apostrophes. J'ai cru devoir prévenir le lecteur de ce changement qui d'ailleurs me semble d'une importance fort secondaire.

1. *ires des provinces de France*. Introduction.

avaient un sens dans des dialectes disparus, qu'ils passèrent de très antiques chansons dans des chansons plus nouvelles où ils ne furent plus compris, où ils ne figurèrent qu'à l'état de refrain, et qu'à l'exemple de ces mots qui avaient eu jadis une signification, les poètes populaires en fabriquèrent d'autres n'en ayant aucune et dont la bizarrerie des consonnances faisait le seul mérite.

Ces refrains apparaissent surtout dans les couplets destinés à accompagner une danse très primitive et empruntant à cette danse même leur nom de *ronde* ou de *rondeau*. Une très grande quantité des chansons que l'on va parcourir appartient à ce genre de production connue déjà au treizième siècle et qu'il ne faut pas confondre avec le petit poème dont Boileau a dit :

Le rondeau né gaulois a la naïveté.

Le rondeau dont parle Boileau, très compliqué comme rhythme, a mérité la faveur de beaux esprits tels que Clément Marot et Voiture. Le rondeau de nos villages, appelé aussi *branle*, n'a de commun avec son homonyme que d'avoir comme lui, bien plus que lui, la naïveté gauloise [1].

Il se peut que des littérateurs sérieux s'étonnent que je me sois donné la peine de réunir tant de poésies qui ne

[1] Ces rondes, rondeaux ou branles, offrent diverses combinaisons; souvent on répète en commençant un couplet le dernier vers ou les deux derniers vers qui, dans le couplet antérieur, précèdent le refrain. Ce refrain reste le même dans toute la pièce, seulement lorsqu'il est composé de deux vers on place quelquefois entre eux un vers mobile. Je n'ai pas toujours donné toutes ces répétitions qui eussent de beaucoup augmenté le nombre des pages, et dans les parallèles que j'ai eu l'occasion d'indiquer je me suis, en général, borné à citer le vers qui offrait un sens nouveau en le dégageant, et des emprunts faits au couplet antécédent et du refrain.

méritent guère ce titre. Je ne l'ai pas fait de parti pris, ce recueil est le produit d'un autre travail. Écrivant une œuvre sur la vieille littérature espagnole, j'ai dû naturellement m'occuper des romances, puis j'ai voulu les comparer aux productions analogues d'autres nations. Lorsque l'on compose consciencieusement un livre de longue haleine, il est difficile de suivre une ligne droite et par étapes indiquées d'avance. On rencontre à chaque instant des chemins de traverse, de jolis petits sentiers où l'on s'engage volontiers et qui, on se le dit, doivent concourir à vous faire mieux connaître le pays. C'est ainsi qu'égaré dans un de ces sentiers et que marchant toujours je me suis, sans m'en douter, écarté beaucoup de la route que je pensais suivre, et qu'un beau jour j'ai fini par me trouver bien loin du Cid et de Bernard del Carpio, en plein Pays Messin... Mais je reviens à la question des littérateurs sérieux. — Ces chansons rustiques valaient-elles bien la peine d'être conservées ? — Je le crois après M. Fortoul, M. Nigra, le savant Wolf, Ampère et tant d'autres hommes non moins éminents. Les hautes classes de la société ont eu leur peinture dans les poèmes chevaleresques, les classes intermédiaires dans les fabliaux ; les chansons populaires ont conservé quelques traces de la vie des campagnes d'autrefois, et n'eussent-elles que ce mérite elles seraient dignes de notre souvenir. Elles ont encore, selon moi, une autre espèce d'intérêt, c'est de nous montrer ce que produisent des intelligences privées de toute culture ; c'est de nous faire assister au singulier travail d'esprits qui n'ont rien acquis, qui sont entièrement restés eux-mêmes ; c'est de nous faire pénétrer dans la pensée de gens tellement courbés sous les occupations matérielles que nous ne supposons guère qu'un éclair d'imagination puisse luire en eux. Eh bien ! voilà ce qu'a pu produire ce vague éclair chez des hommes *qui, dans d'autres* conditions, fussent peut-être devenus

de vrais poètes. Quant à la valeur réelle de leurs productions, je ne l'exagèrerai pas, elle n'est pas comparable à celle des romances espagnols et portugais, des chants de la Bretagne, de ceux de la Servie, des charmants *rispetti* italiens; et cependant on se prend à aimer cette littérature sans apprêt, à lui trouver quelques-uns des charmes que M. Milà y Fontanals a si bien décrits en parlant des romances catalans. Mais ce n'est pas tout de suite qu'on se laisse aller à cette séduction étrange, il faut s'habituer à l'absence d'art, au défaut de transition, à la négligence de toutes les règles. C'est une mélodie toute naïve, toute simple et pourtant on ne l'aime qu'après l'avoir entendue souvent. Quand on a commencé à lire des poésies populaires on ne s'arrête plus, peut-être, il faut bien le dire, parce qu'on espère trouver quelque chose de plus complet, de plus satisfaisant. On ne boirait qu'un ou deux verres de vin de Bourgogne, mais la piquette, elle laisse toujours le palais dans l'attente, on en avale coup sur coup et l'on finit par se plaire à cette saveur aigrelette. C'est un peu ce qui arrive avec la poésie populaire. On serait fâché qu'elle fût autrement, on se fait à ses allures, à ses caprices imprévus, à ce que peut avoir de monotone le retour de locutions favorites ; on se fait à sa pauvreté d'expressions, à sa disette d'images, à la répétition de celles que lui offrent des objets familiers. Le rosier fleuri, la rose reviennent à chaque instant. Quelquefois la rose ne sert qu'à remplir une lacune, qu'à orner un vers; d'autrefois, comme dans le roman de Guillaume de Lorris, elle apparaît avec une intention allégorique. Vieux souvenir cabalistique dont elle ne se rend pas compte, la poésie populaire aime les nombres impairs : le nombre trois, le nombre sept; un mari est absent, son absence dure invariablement sept ans; elle met en scène trois filles, trois capitaines, quitte à *laisser de côté* deux capitaines, deux

filles dont elle ne sait plus que faire. Un capitaine, un fils de président, un avocat, un seigneur de village, tels sont les personnages qu'elle emploie le plus fréquemment; quelquefois elle ne se gêne pas non plus pour prendre comme acteurs une princesse, un roi; on voit qu'elle remonte au temps où les rois épousaient des bergères. En fait de pays, elle est préoccupée surtout de l'Angleterre et de la Flandre. D'antiques traditions se sont, çà et là, transmises jusqu'à elle, mais elle n'en sait plus le sens et les répète presque machinalement. Elle se dédommage de la pauvreté qui l'entoure en étalant les trésors et les titres pompeux; si elle bâtit un château elle le bâtit d'or et d'argent; si elle parle de tailleurs, ce sont les tailleurs du roi; si elle parle de charpentiers, ce sont les charpentiers du roi. Elle aime certaines épithètes : un passeport devient un joli passeport, une guerre une jolie guerre, une épée une petite épée. Au milieu de ses inexpériences elle a le secret de saisir le relief d'une situation, elle est parfois énergique dans sa manière de dire, comme quand peignant une jeune fille marchant au supplice, elle la représente s'avançant :

Prêtre devant, bourreau derrière.

Elle ne sait point faire de tableaux complets, elle plaque de la couleur et seulement par place sur des dessins incorrets dont le trait vigoureux dans un endroit, devient plus loin confus ou se prolonge en fantaisies disparates. Rarement elle vise au trait, à la saillie, elle ne les a guère que quand elle a imité les curiosités de la *Chercheuse d'esprit*, et alors on est bien forcé de la laisser à la porte d'un recueil honnête[1]. Elle a souvent de la grâce et assez

[1] Je ne veux point dire que cette collection puisse être mise dans toutes les mains; si j'ai banni de ce volume les grosses gri- [illegible] n'ai pas dû être aussi sévère à l'égard de certains

pour rappeler les bergères idéalisées qui dansent et jouent sur les vieux trumeaux, dans de jolis bosquets, sur des pelouses parsemées de fleurs et au milieu de paysages de contes de fées. Elle a des traits de sentiments produits surtout par des mécomptes d'amour. Elle est rarement mélancolique, mais quand cela lui arrive elle trouve des notes justes et émouvantes, comme quand elle montre cette jeune maîtresse que l'enfer rend pour un instant aux regards de l'amant qui la pleure. Elle a, au demeurant, beaucoup plus de rires que de larmes. On la reconnaît à mille indices pour fille des trouvères. Elle prend volontiers parti pour la jeunesse, pour les femmes, pour les amours contre les maris, les vieux maris surtout, et les tracas du ménage. Elle aime les joyeuses commères et ne craint pas de les conduire au cabaret; parfois elle rit comme le fit trop souvent Rabelais et comme le fit une fois Cervantes de choses qui ne nous inspirent que du dégoût et nous engagent à nous boucher le nez. Elle méprise les amoureux transis et ne respecte guère les cheveux blancs; mais, en général, ses jeunes filles sont chastes, quoique non ignorantes de certaines choses, et repoussent hardiment ou malicieusement les beaux seigneurs trop entreprenants. La poésie populaire n'a pas longue haleine, elle ne fait point de récits détaillés, elle se passe d'expositions, elle entame un sujet brusquement par le point qui lui semble le plus intéressant, elle ne sait pas ce que c'est qu'une transition, elle n'indique pas les changements de lieux, elle fait passer, sans en avertir, d'une scène à une autre, elle ne donne pas la parole à tels ou tels per-

traits naïfs ou de quelques détails qui, comme dans la ballade de *Germaine,* semblent porter la marque d'une époque reculée. Au reste, les nombreuses notes, les citations en langues étrangères, forment, ce me semble, comme un rempart devant lequel s'arrêtera tout naturellement la partie du public à laquelle ce recueil n'est pas *destiné.*

sonnages, ils la prennent d'eux-mêmes, c'est à l'auditeur à se débrouiller dans ces dialogues et à deviner les interlocuteurs. Elle n'intervient, du reste, ni pour les blâmer ni pour les louer, elle se contente de les mettre en scène et s'efface derrière eux. Elle est naïve, concise, vive, imprévue, même incohérente. Un de ses mérites c'est d'être différente de la poésie artistique. Celle-ci on sait presque toujours ce qu'elle va dire ; quant à son humble sœur on ne le sait jamais et sans doute elle ne le sait pas elle-même ; il y a chez elle quelque chose de l'inattendu des rêves, des idées décousues des enfants ; c'est une imagination fantasque qui s'en va au hasard, qui rit dans un couplet et pleure dans le refrain qu'elle y attache, qui quelquefois vous jette un vers au sens obscur, à l'expression poétique et qui surprend. Qui ne s'est mis à rêver en entendant chanter :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés ?

Il faut bien qu'il y ait un charme réel dans ce mélange de choses disparates. M. Victor Hugo a imité quelquefois les refrains de la poésie populaire ; une vieille chanson française frappa assez fortement Gœthe pour qu'il en retînt la ritournelle bizarre et la mît dans la bouche de Marguerite, devenue folle. Une chanson populaire italienne que Tommaseo apprit d'une jeune *contadina*, d'Empoli, a donné aussi à l'auteur de *Faust* le thème d'une de ses plus belles ballades.

Restons en là, abrité que nous sommes par le poëte allemand et le montrant à nos lecteurs, disons-leur comme le personnage d'une joyeuse comédie : « Prenez garde, si vous vous attaquez à moi, vous aurez à faire... à lui. »

», août 1864.

INDICATION DE QUELQUES-UNS DES OUVRAGES CITÉS

Ancien théâtre français, publié par Violet-Leduc. Paris, Jannet.

Ballades et Chants populaires de l'Allemagne, traduits par Sébastien Albin. Paris, Gosselin, 1841, 1 vol.

Barzaz-Breiz, Chants populaires de la Bretagne, recueillis par M. de La Villemarqué. Paris, Franck, 1846, 2 vol.

Bibliothèque française, par l'abbé Goujet. Paris, MDCCXLI.

Bohême galante (la), par G. de Nerval. Paris, Lévy, 1 v. in-12.

Bucoliques messines, par M. (Mory), de Metz. Verronnais, 1829, in-8°.

Bulletin de la Société d'archéologie de la Lorraine. Nancy.

Bulletin du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. Poésies populaires, Instructions du Comité.

Canti popolari italiani, Napoli, 1857, 1 vol.

Canti popolari inediti, umbri liguri, etc, racc. da Marcoaldi. Genova, 1855, 1 vol.

Canti popolari toscani, corsi, etc., raccolti da Tommaseo. Venezia, 1841, 4 vol. in-8°.

Canti popolari toscani, racc. da G. Tigri. Firenze, 1860, in-12.

Canzoni popolari del Piemonte, racc. dal cavaliere Nigra. Rivista Contemporanea e sei fascicoli.

Chan Heurlin. Metz, Devilly, 1841.

Chants historiques français, par Leroux de Lincy. Paris, Gosselin, 2 vol. in-12.

Chants populaires de la Grèce, trad. par le comte de Marcellus. Paris, Lévy, 1860, 1 vol. in-12.

Chants populaires du Nord, trad. par Marmier. Paris, Charpentier, 1850. 1 vol. in-12.

Chants populaires des Provinces de France, par Champfleury. Paris, 1860, in-4°.

Chants populaires de la Provence, recueillis par Damase-Arbaud. Aix, *1862. in-12.*

Colleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV, publ. par Sanchez. Paris, Baudry, 1842, in-8°.

Débat (le) *de deux demoyselles, l'une nommée la noyre et l'autre la tannée,* suivi de la *Vie de saint Hareng,* et d'autres poésies du quinzième siècle. Paris, Didot, 1825, in-8°.

Deutsches balladenbuch. Leipsig, Wigand, 1858, in-8°.

Dialogue facétieux d'un gentilhomme françois se complaignant de l'amour et d'un berger qui le trouvant dans le bocage le reconforta parlant à lui dans son patois, le tout fort plaisant. Metz, Nicolas Antoine, 1671. Réimpression par Rousseau-Pallez.

Elsæssisches Volksbüchlein von A. Stæber. Mulhouse, 1859, in-8°.

Étude sur la poésie populaire en Normandie, par E. de Beaurepaire. Paris, Dumoulin, 1856, in-8°.

Essai sur le patois lorrain des environs du Ban-de-la-Roche, fief royal d'Alsace, par le sr Oberlin. Strasbourg, 1775, in-12.

Fabliaux et Contes des poètes françois, publ. par Barbazan. Paris, Warée, 1808, 4 vol. in-8°.

Fabliaux, par Legrand d'Aussy. Paris, Onfroy, MDCCLXXXI, 5 vol. in-18.

Filles du Feu (les), par G. de Nerval. Paris, Lévy, 2 vol. in-12.

Glossaire de la langue romane, par Roquefort. Paris, Warée, 1808, 2 vol. in-8°.

Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis, par Ducange. Paris, Osmont, 1733, 6 vol. in-fol.

Grosse Enwaraye messine (la). Paris, Techener.

Histoire des livres populaires, par Ch. Nizard. Paris, Dentu, 1864, 2 vol. in-12.

Historia critica de la literatura española, p. don José Amador de los Rios. Madrid, 1862-1865, 6 vol. in-8°.

Histoire littéraire des patois, par Pierquin de Gembloux. Paris, Aubry, 1858, 1 vol. in-8°.

Lexique Roman, par Raynouard. Paris, Silvestre, 1844, 6 vol. in-8°.

Mélanges archéologiques et littéraires, par E. du Méril. Paris, in-8°.

Mémoires de la Société d'Émulation de Cambrai, t, XXVIII.

Mémoire sur la langue celtique, par Bullet. Besançon, Daclin, M DCCLIV, 3 vol. in-folio.

Moniteur, articles de M. Rathery sur la poésie populaire, *nos du 10 mars,* 23 avril, 27 avril, 27 mai et 15 juin 1853.

Observaciones sobre la poesia popular, romancerillo catalan, por D. Manuel Milà y Fontanals. Barcelona, 1853.

Primavera y flor de romances, por F. Wolf y C. Hoffmann. Berlin, Asher y comp., 1856, 2 vol. in-12.

Proben portugiesischer und catalanischer Volksromanzen, von F. Wolf. Wien, 1856, in-8°.

Rapport d'une conversation sur le dialecte niçois, par le chevalier Toselli. Nice, Cauvain, 1864, in-8°.

Recherches sur le patois de Franche-Comté, de Lorraine et d'Alsace, par S.-F. Fallot. Montbéliard, 1828, petit in-12.

Revue d'Austrasie.

Revue des Deux-Mondes.

Revue littéraire de Franche-Comté.

Revue de Paris.

Romancero de Champagne, par M. Tarbé. Reims, 1863-1864, 5 vol. in-8°.

Romancero general, por Don A. Duran. Madrid, Rivadenera, 1854, 2 vol. gr. in-8°.

Romanceiro, por J.-B. de Almeida-Garrett. Lisboa, Viuva Bertrand, 3 vol. in-18.

Théâtre français au moyen âge, publié par Monmerqué. Paris, Desrez, 1839.

Traditions allemandes, par les frères Grimm, tr. par M. Theil. Paris, Levasseur, 1838, 2 vol. in-8°.

Vaux de Vire, d'Olivier Basselin et de Jean le Houx, publ. par le bibliophile Jacob. Paris, Delahays, 1858, 1 vol. in-12.

Vieux Auteurs castillans (les), par le comte de Puymaigre. Paris, Didier, 1861, 2 vol. in-8°.

Vocabulaire austrasien, par dom Jean François. Metz, Collignon.

Volkslieder aus Venetien, gesammelt von Georg Widter herausgegeben von Adolf Wolf. Wien, 1864.

INDICATION DES VILLES & VILLAGES CITÉS

DES CONTRÉES AUXQUELLES ILS APPARTENAIENT AVANT L'ORGANISATION DÉPARTEMENTALE

E — Trois-Évêchés.
Barrois.
NEXY — Trois-Évêchés.
ROMAN — id.
rrois.
Trois-Évêchés.
id.
orraine.
id.
Trois-Évêchés.
id.
— id.
rrois.
ois-Évêchés.
-METZ — Trois-Évêchés.
id.

MAIZEROY — Trois-Évêchés.
MALAVILLERS — Barrois.
MALROY — Trois-Évêchés.
MONTOY — id.
MONTREQUIENNE — id.
PELTRE — id.
PLAPPEVILLE — id.
RÉMILLY — id.
RETONFÉY — id.
SANRY-LÈS-VIGY — id.
SERROUVILLE — Barrois.
VARIZE — Lorraine.
VERNÉVILLE — Trois-Évêchés.
VILLERS-LAQUENEXY — id.
WOIPPY — id.

BALLADES

ET CHANTS ÉPISODIQUES

BALLADES

ET

CHANTS ÉPISODIQUES

I

Le roi Renaud

(FLÉVY)

I

Le roi Renaud de la guerre revint,
Ses boyaux portait dans ses mains.

Sa mère l'aperçoit revenir,
Elle a son cœur réjoui.

— Mon fils Renaud, réjouis-toi,
Ta femme est *accouchée* d'un roi.

— Ni de ma femme, ni de mon fils,
Je n'en ai le cœur réjoui.

Ma mère, faites-moi un blanc lit,
Faites-le moi bien en secret,
Que l'accouchée n'en sache rien.

II

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi j'entends pleurer ainsi?

— Ma fille c'est un de nos chevaux
Que les valets ont trouvé mort.

— Et pourquoi, ma mère, ma mie,
Pour un cheval tant de crieries?

Quand le roi Renaud de la guerre reviend
De plus beaux il ramènera.

Dites-moi, ma mère, ma mie,
Ce que j'entends frapper ici?

— Ma fille, c'est une de nos maisons
Que l'on bâtit ici au rond.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Ce que j'entends chanter ici?

— Ma fille, il y a vêpres et sermon
Que l'on va dire ici au long.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Quel habit mettrai-je aujourd'hui?

— Le rouge, le vert vous quitterez,
Le noir, le blanc vous mettrez;

Car les femmes qui relèvent d'enfant,
Le noir leur est bien plus séant.

Quand commencent les litanies et chants
Les patureaux s'en vont disant :

« Voilà la femme de ce grand roi
Qu'on a enterré hier au soir. »

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que ces patureaux ont dit ?

— Ma fille, je ne puis le cacher,
Le roi Renaud est décédé !

III

Quand elle est dans l'église entrée
Le cierge on lui a présenté.

— Ma mère, voilà un beau tombeau !
— Ma fille, il peut bien être beau,
C'est le tombeau du roi Renaud.

— Tenez, ma mère, voilà les clés
De toutes mes villes et cités,
Prenez mes bagues et mes joyaux.

Ayez soin de mon fils Renaud ;
Je vais mourir sur ce tombeau.

Elle a pleuré quarante jours,
Sur le tombeau du roi Renaud.

Et après les quarante jours,
Elle est allée dans un couvent.

NOTE

Cette chanson, très répandue, se chante avec de nombreuses variantes. Dans le village de Chesny, on en connaît une rédaction qui offre les différences suivantes :

Sa mère qui regarde d'en haut
Voit revenir son fils Renaud.
. . . . . .

— Montez là-haut dedans ma chambre,
Votre lit est fait..... Posez-le doucement
Que personne n'en sache rien.
. . . . . .

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que fait mon mari?
— Votre mari est bien et dort dans un bon lit.
. . . . . .

C'est un jeune homme de la maison
Qui compose une chanson.
. . . . . .

— Ma fille tais-toi, nous irons dans l'église,
Avec ta robe blanche et ton beau chapeau.
. . . . . .

Ma fille, quand on relève d'enfant
On quitte le rouge, on met le blanc.
. . . . . .

Dans d'autres villages, le roi Renaud ne s'appelle plus que Jean Renaud et semble n'être qu'un soldat. Cette leçon se rapproche beaucoup plus de celle qu'a donnée M. Gerard de Nerval, dans la *Bohême galante,* et de celle qu'a publiée M. Tarbé dans son *Romancero de Champagne* (t. II, p. 125). Elle se termine aussi par ces vers d'une expression si mélancolique :

— Ma mère, dites au fossoyeux
Qu'il fasse la fosse pour deux,
Et que l'espace y soit si grand,
Qu'on y renferme aussi l'enfant.

retrouve, disons-le en passant, une idée analogue dans une on piémontaise publiée par M. le chevalier Nigra :

Ch'a m'fasso fé na tomba
Ch'a j sija d'post per tri,
Ch'a j stago pare e mare
'l me amor an bras a mi.

(*Canzoni popolari del Piemonte*, fasc. VI, p. 194).

Bretagne, Renaud est devenu le seigneur Nann que M. de emarqué met en parallèle avec sire Olaf, et le héros de allades smalandaises. Le seigneur Nann ayant repoussé ir d'une fée qu'il rencontre à la chasse, celle-ci lui déclare iourra dans trois jours. Il rentre chez lui très malade, et ade continue ainsi :

Dites-moi, ma belle-mère, pourquoi les cloches sonnent-pourquoi les prêtres chantent-ils en bas, vêtus de blanc? pauvre malheureux que nous avions logé est mort cette – Ma belle-mère, dites-moi, mon seigneur Nann où est-il – Il est allé à la ville, ma fille ; dans peu il viendra vous – Ma chère belle-mère, dites-moi, mettrai-je ma robe ou ma robe bleue pour aller à l'église? — La mode est , mon enfant, de porter du noir à l'église. — En fran-nt l'échalier du cimetière, elle vit la tombe de son pauvre — Qui, de notre famille, est mort que notre terrain a été ement bêché? — Hélas! ma fille, je ne puis vous le cacher, pauvre mari est là. »

(*Barzaz Breiz*, t. I, p 43).

s la Haute-Bretagne on chante cette ballade en français ; unte encore à M. de la Villemarqué, le fragment suivant :

— Oh! dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi les sings (cloches) sonnent ainsi?
— Ma fille, on fait la procession
Tout à l'entour de la maison.
— Oh! dites-moi, ma mère, ma mie,
Quel habit mettrai-je aujourd'hui?
— Prenez du noir, prenez du blanc,
Mais le noir est plus convenant.
. . . . . .
— Oh! dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi la terre est rafraîchie?
— *Je ne puis plus vous le* cacher,
Votre mari est enterré.

La même donnée a fourni un chant populaire à la Vénétie. Il en a été fait mention par Louis Carrer. Dans un passage cité par Tommaseo, il parle de « la belle fable, peut-être de l'histoire du comte Angiolino qui est parti pour la guerre, laissant sa femme enceinte. Celle-ci, près d'accoucher, a un douloureux entretien avec sa mère sur l'absence du comte. Entendant les cloches sonner et voyant de ses fenêtres l'église qui semble en feu, tant il y brûle de cierges, elle demande ce qui se passe. La mère, troublée par les questions de sa fille et ne pouvant plus lui cacher la vérité, lui apprend que c'est pour les funérailles de son mari que les cloches tintent, que les cierges brûlent. La chanson se termine par les plaintes de la malheureuse veuve qui veut partager la sépulture de celui qu'elle a tant aimé. »

M. A. Wolf a donné dans son recueil, *Volkslieder aus Venetien*, une leçon différente, par les détails, de celle dont Louis Carrer a fait mention. Dans cette leçon, le comte Anzolin va à la chasse comme le seigneur Nann, mais au lieu de rencontrer une fée, il rencontre un chien enragé. Le dialogue entre la jeune veuve et sa belle-mère est presque pareil à ce que j'ai cité tout à l'heure. Comme dans notre chant, la belle-mère cherche à expliquer les lamentations des serviteurs par la mort d'un cheval :

L'e mort il cavalo più bel de la stala.

Voici du reste, dans son entier, cette intéressante *Canzone:*

Conte Anzolin

Co el conte Anzolin è andà a cazza
È stà morduto da un can barbin.
De sto fratempo ch'el sta a cazza
La so moglie ha avuto un fantolin,
E la so mare che li ha fato sapere
Che la so moglie ha fat un fantolin :
— Se lo ha avuto fè lo alevare,
Che drento il mio cuore mi sento male;
Se lo ha avuto fè lo abelire,
Che drento il mio cuore mi sento morire.
Tirè la ben ale alte ed ala lontana,
Che non la senta il suon de la campana.
— O madre più che madona,
Cossa xè che i cani così abaja?
— O fiola più che nuoreta,
Lo sara a la porta una povereta.

— A cao di questo poco mi cale,
Purchè il conte non avesse male.
O madre più che madona,
Cossa xè ste campane che cosi suona?
— O fiola più che nuoreta,
I xè i pelegrin che vien da Roma.
— O madre più che madona,
Cossa xè sti ochi che cosi piangi?
— O fiola piu che nuoreta,
L'è il fumo che vien del camino.
— O madre più che madona,
Cossa xè che i servitori cosi lamenta?
— O fiola mia piu che nuoreta,
L'è mort il cavalo più bel' dela stala.
— O madre più che madona,
Cossa xè chè l'Anzolin non vien trovarme?
— O fiola più che nuoreta,
El conte Anzolin e andà a cazza.
— O Madre piu che Madona,
Che veste go i mi da mester in chiesa?
— Metiv quela rosa o quela bianca
O metive quela negra per usanza.
— Non voj vestir negro da vedovela
Che voj vestirmi da sposa bela.
O madre più che madona,
Cossa xè che la gente tanto mi vardà?
— O fiola piu che nuoreta,
Xè l'usanza de vardar le done che batezza.
— O madre piu che madona,
Cossa xè sta sepultura cosi fresca?
— O fiola piu che nuoreta,
Che de le scuse io ne ho cata ben cento,
Il conte Anzolin che xè drento.
— O sepultura verde! apri le tue porte!
Che in brazzo del mio ben voglio andare,
O sepultura verde! tornati poi serare,
Che in brazzo del mio ben voglio stare.
— O fiola più che nuoreta,
Cossa farè del putel in cuneta?
— Cola mia dote alevelo,
Cola dote del mio mari dotarè lo.

(*Volkslieder aus Venetien*, p. 61, n° 82).

—

II

Germaine

(LORRY-LÈS-METZ)

I

C'est la belle Germaine
Qui si a mariée
A l'âge de quinze ans.
Son mari l'a quittée,
A l'âge de vingt ans,
Pour aller guerroyer.

Et au bout de sept ans,
Le voilà revenu,
Et au bout de sept ans,
Le voilà revenu.
L'a revenu tout droit,
Tout droit dans son logis.

— Bonjour, Madame, bonjour,
Bonjour vous soit donné.
— Bonjour à vous aussi,
Grand comte révéré.
— Nous avons venu voir
Logerons-nous céans?

— Oh! non, certain, dit-elle,
Vous n'y logerez point.
N'avons point d'écurie

Pour vos chevaux loger,
Ni des beaux draps assez,
Pour vos gens y coucher.

Allez-vous en là-bas,
Là-bas dans ce château,
Ont des belles écuries
Pour vos chevaux loger,
Et des beaux draps assez,
Pour vos gens y coucher.

II

— Bonjour, bonjour, Madame,
Bonjour vous soit donné.
— Bonjour à vous aussi
Grand comte révéré.
— Nous avons venu voir
Logerons-nous céans?

— Oh! oui, certain, dit-elle,
Vous y logerez bien;
Avons des écuries
Pour vos chevaux loger,
Et des beaux draps assez,
Pour vos gens y coucher.

— Oh! dites-moi, Madame,
Qu'aurons-nous à coucher?
— S'il vous plaît des pucelles
On peut vous en trouver.
Voici mes demoiselles,
Sont-elles à votre gré?

— Vous ni vos demoiselles
Ne sont point à mon gré,
Ce ne sont des pucelles

Que je veux pour coucher,
C'est la belle Germaine
Qui seule est à mon gré.

— Oh ! dites-moi, Messire,
La veux-je aller chercher ?
— Oh ! oui, certain, dit-il,
Allez me la chercher.
Dites-lui, je vous prie,
S'il lui plaît de venir.

III

— Bonjour, Germaine, bonjour,
Bonjour vous soit donné.
— Et à vous aussi, mère,
Mère de mon baron.
— Nous avons voulu voir
Si vous voulez coucher.

— Si vous n'étiez pas mère,
Mère de mon baron,
Je vous ferais étrangler
Par mes deux chiens lions,
Je vous ferais jeter
Dans l'eau dessous le pont.

IV

— Oh, dites-moi, Madame,
Ce qu'elle vous a dit.
— C'est la plus fière bête
Qui soit dans le pays,
Et la plus orgueilleuse
Que l'on puisse choisir.

— Je remercie Dieu
De ce qu'elle n'est venue;
Je vois qu'elle a gardé
Sa foi et sa vertu.
Si elle était venue
C'était une femme perdue.

— Oh! dites-moi, Monsieur,
Si elle y avait venu
Que lui auriez-vous fait?
— Si elle était venue,
Avec ma claire épée
La tête y aurais tranchée.

V

— Logez, logez, Germaine,
Pour Dieu, votre mari!
— Encor n'y croirais-je pas
Que vous êtes mon mari,
Ou bien vous me direz
Quel jour je fus épousée.

— J'ai épousé Germaine
Le matin, le lundi.
— Encor ne croirais-je pas
Que vous êtes mon mari,
Ou bien vous me direz
Ce qui m'est arrivé.

— C'est arrivé, Germaine,
Que votre anneau rompit;
— En voilà la moitié,
Montrez la vôtre aussi.
— Ouvrez, ouvrez, Germaine,
Ouvrez à votre ami.

NOTE

Voici, je le crois, une des plus anciennes pièces de ce recueil. Elle n'appartient pas, du reste, exclusivement à nos contrées; on la retrouve dans diverses provinces et même hors de France. C'est un de ces chants qui paraissent donner raison à M. Nigra, en ce sens qu'ils semblent indiquer un fonds commun de littérature populaire. Entre *don Guillermo, la Pourcheireto, l'Épouse du croisé, Germine* et notre chanson, il y a une telle ressemblance qu'on ne peut croire à des rencontres fortuites, l'imitation est bien positive, on va en juger. Voici d'abord le romance catalan de *don Guillermo:*

Don Guillermo

El rey n'ha fet fe una crida — unas cridas n' ha fet fé'
De que tots los caballeros — á la guerra hajin d' ané';
Y tambe lo D. Guillermo — aquell tambe hi ha d' ané'
Qu' en te la dona bonica — y no l'en gosa deixé',
Que l' encomani á sa mare — que l' en gobernará be
Que no li fassi feinas — qu' ella no las pugui fé'.
Las feinetas qu' ella feya — son planchá', cusi y brudé
Si 'l brudé, no li agrada — que ni fassi fer mitxé,
Si 'l mitxé no li agrada — que no li fassi fer re.
L' endemá á la matinada — porquerola la 'n fan se.
« Porquerola, porquerola — es hora d' aná' à avié,
Llevat la roba de seda — y posat la de borré,
Yo t' en poso set fusadas — y un feix de llenya també »
— ¿ « Ay sogra, lá meba sogra — ahont aniré yo á avié? »
« L' alsiná de D. Guillermo — bon alsiná hi sol habé', »
Un dia cantant soleta — veu venir tres caballers,
D. Guillermo diu als altres — sembla veu de ma mullé,
« Deu la guart la pastoreta » — « Deu lo guart lo caballé »
— « Pastoreta, pastoreta — ya es hora de retiré'. »
— « Faré encara tres fusadas — y un feix de llenya tambe »
Ab la punta de l' espada — un feix de llenya li 'n fé
Y de tant soroll qu'en feya — un porsell n' hi fugigué.
— « ¿ Pastoreta, pastoreta — ahont hi hauria un hostalé? »
'agin aqui á casa el sogre — bona vida solen fé',
ms y de gallinas — y algun pollastre també. »

— « Anem, anem pastoreta — qu' es hora de retiré' »
— « No aniré á dormir á casa — que yo prou m' en guardaré
— « Si qu' hi aniras pastoreta — que yo t' en defensaré.
¿ Pastoreta, pastoreta — que t' en donan per menjé ? »
— « Una coca de pa d' ordi — que prou l' hatx de menesté. »
— « ¿ Hostalera, hostalera — qui vindrá ab mi á supé ? »
— « Que vingui la nostra jove — ma filla l'en guardaré. »
— « Set anys no hi manjat en taula — y altres set men estaré :
Set anys no hi menjat en taula — ni en taula ni en taulé
Sino dessota la taula — com si fos un gos llebré »
— « ¿ Hostalera, hostalera — qui fa llum al caballé ? »
— « Qu' en fasi la nostra jove — ma filla l' en guardaré, »
— « ¿ Hostalera, hostalera — qui vindrá ab mi al llité ?. »
— « Que vingui la nostre jove — ma filla l' en guardaré',
— « Antes yo no hi aniria — de finestra em tiraré.
Set anys no hi dormit en llit — y altres set m en estaré :
Set anys no hi dormit en llit — ni en llit ni en llité
Sino á la bora del foch — com si fos un gat cendré. »
A la porta de la cambra — un anell li entregué,
Ya 'n van girar la claueta — y al lit s' en varen fiqué'.
L'endemá à la matinada — la sogra ya la cridé.
« Llevat ; llevat, porquerola — que 'ls porcells ya 'n grudyan be
Yo ten poso set fusadas — y un feix de llenya també »
— « Feu-hi anar la vostra filla — ma muller l' en guardaré.[1]
Si no 'n fossiu mare meba — yo os en faria cremé'
Y la cendra qu' en farieu — un mal vent se l' emporté. »

(*Observationes sobre la poesia popular*, por D. M. Milà y Fontanals. *Romancerillo catalan*, p. 119, n° 21).

Je ne transcrirai pas la ballade provençale *la Pourcheireto*, puisque M. Damase Arbaud, qui l'a publiée, interdit toute *tra-*

[1] Il y a quelque chose de semblable à ce passage dans la ballade allemande *das Wiedergefundene Kœniysking* :

Und wie es Morgens Tag ward,
Frau Wirthin vor die Kammer trat :
— Steh'auf, du schnœde Magd, steh'auf,
Füll deinen Gæsten die hœfelein auf !
— O nein ! lass du schœn Annelein in Ruh
Füll deine hœfelein selben zu
Mein Schwester Annelein muss's nimmermehr thun.

Ici il s'agit de la reconnaissance d'un frère et d'une sœur, sujet mille fois traité *par la poésie populaire de tous les pays*.

duction et reproduction même partielle des chants qui composent son recueil. Devant cet empêchement d'une légalité d'ailleurs fort contestable et dont nul éditeur de poésies populaires n'a imité la rigueur, je me bornerai à dire que *la Pourcheireto* et *D. Guillermo* offrent comme donnée principale et comme particularités la plus grande analogie.

Le chant breton qui roule sur le même sujet diffère, par les détails, du romance catalan et du romance provençal. Mais tous trois ont certainement une origine commune; le lecteur s'en convaincra en parcourant la traduction suivante empruntée à M. de la Villemarqué:

L'Épouse du Croisé

« Pendant que je serai à la guerre pour laquelle il me faut partir, à qui donnerai-je ma douce amie à garder? — Emmenez-la chez moi, mon beau-frère, si vous voulez, je la mettrai en chambre avec mes demoiselles.

Je la mettrai en chambre avec mes demoiselles ou dans la salle d'honneur avec les dames; on leur préparera leur nourriture dans le même vase, elles s'esseyeront à la même table.—

Peu de temps après, elle était belle à voir, la cour du manoir de Faouet, toute pleine de gentilshommes, chacun avec une croix rouge sur l'épaule, chacun sur un grand cheval, chacun avec une bannière, venant chercher le seigneur pour aller à la guerre.

Il n'était pas encore bien loin du manoir que déjà son épouse essuyait plus d'un dur propos. — Jetez là votre robe rouge et prenez-en une blanche et allez à la lande garder les troupeaux.

— Excusez-moi, mon frère, qu'ai-je donc fait? Je n'ai gardé les moutons de ma vie. — Si vous n'avez gardé les moutons de votre vie, voici une longue lance qui vous apprendra à les garder.—

Pendant sept ans elle ne fit que pleurer; au bout des sept ans elle se mit à chanter. Et un jeune homme qui revenait de l'armée ouït une voix douce sur la montagne.

— Halte, mon petit page; tiens la bride de mon cheval, j'entends une voix d'argent chanter sur la montagne. Il y a aujourd'hui sept ans que je l'entendis pour la dernière fois.

— Bonjour, jeune fille de la montagne; vous avez bien dîné que vous chantez si gaîment? — Oh! oui, j'ai bien dîné, grâces en soient rendues à Dieu, avec un morceau de pain sec que j'ai mangé ici.

— Dites-moi, jeune fille qui gardez les moutons, dans ce manoir que voilà pourrai-je être logé? — Oh! oui, sûrement,

monseigneur, vous y trouverez un gîte et une belle écurie pour mettre vos chevaux. Vous y aurez un beau lit de plume pour vous reposer comme moi autrefois quand j'avais mon mari; je ne couchais pas alors dans la crêche parmi les troupeaux, je ne mangeais pas alors dans l'écuelle du chien.

— Où donc, mon enfant, où donc est votre mari? Je vois à votre doigt votre bague de noces. — Mon mari, monseigneur, est allé à l'armée; il avait de longs cheveux blonds, blonds comme les vôtres.

— S'il avait des cheveux blonds comme moi, regardez bien, ma fille, ne serait-ce pas moi? — Oui, je suis votre dame, votre amie, votre épouse; oui c'est moi qui m'appelle la dame de Faouet.

— Laissez là ces troupeaux, que nous nous rendions au manoir, j'ai hâte d'arriver. — Boujour à vous, mon frère, bonjour à vous; comment va mon épouse que j'avais laissée ici?

— Toujours vaillant et beau, asseyez-vous, mon frère. Elle est allée à Quimperlé avec les dames; elle est allée à Quimperlé, où il y a une noce. Quand elle reviendra vous la trouverez ici.

— Tu mens, car tu l'as envoyée, comme une vile mendiante, garder les troupeaux; tu mens par tes deux yeux! car elle est derrière la porte qui sanglote. Va-t'en cacher ta honte, va-t'en, frère maudit, ton cœur est plein de mal et d'infamie. Si ce n'était ici la maison de mon père et de ma mère, je rougirais mon épée de ton sang. »

(*Barzaz Breiz*, t. I, p. 242.)

M. de Beaurepaire, dans son *Étude sur la poésie populaire en Normandie,* a indiqué un chant ayant la même donnée que les morceaux qui précèdent (p. 76). M. Champfleury l'a publié entièrement dans les *Chansons populaires des provinces de France* (p. 195), et c'est d'après ce recueil que je vais le reproduire; il existe entre cette pièce et la nôtre autant d'analogie qu'entre le romance catalan et la ballade provençale.

Germine

— Ah! bonjour donc, fillett', fillette à marier.
— Je ne suis point fillette, fillette à marier.
Mon père m'a mariée à quinze ans et demi:
Vl'a *aujourd'hui sept ans que je n'ai* vu mon mari.

— Ah! bonjour donc, madam', pouvez-vous nous loger?
— Non, non, mes beaux messieurs, je ne puis vous loger:
Car à mon mari je promis fidélité,
Allez à c' beau château que vous voyez d'ici,
Là vous y trouverez un log'ment pour la nuit:
Car c'est là qu' reste la mèr' de mon mari.

— Ah! bonjour donc, madam', pouvez-vous nous loger?
Oui, oui, mes beaux messieurs, je puis bien vous loger.
Ainsi que pour y boir', pour y boire et manger.
— Nous ne voulons ni boir', ni boire et ni manger,
Sans que Germin' vot' fill' vienne nous accompagner.

— Ah! bonjour donc, Germin'; il y a trois beaux messieurs
Qui ne veulent ni boir', ni boire, ni manger,
Sans que tu sois, Germine, à les accompagner.
— Si n'étiez pas la mèr', la mèr' de mon mari,
Je vous ferais passer à Lyon sur le pont
Pour vous faire manger par les petits poissons.

La belle'-mèr' s'en retourn', s'en retourne en pleurant:
— Mangez, mes beaux messieurs, Germin' n' veut pas venir;
C'est la plus méchant' femm' qu'il y ait dans le pays.
— Si vous n'tiez pas la mèr'. la mèr' qui m'a nourri,
Je vous ferais passer au fil de mon épée,
D'avoir voulu séduir' Germin' ma bien-aimée.

Ouvre ta port', Germin', c'est moi qui est ton mari.
— Donnez-moi des indic's de la première nuit
Et par là je croirai que vous êt's mon mari.
— T'en souviens-tu, Germin', de la première nuit
Où tu étais montée sur un beau cheval gris,
Placée entre tes frères et moi ton favori.

— Donnez-moi des indic's de la deuxième nuit.
— En te serrant les doigts, ton anneau y cassa:
Tu en as la moitié et l'autre la voilà. —
Elle appela la servant', Genett', venez bien vite,
Apprêtez feu et flambée, et faites un bon repas:
Car voici mon mari que je n'attendais pas.

La ballade du *Sire de Créquy,* dont nous parlerons un peu plus loin, se termine à peu près de même que la chanson qui précède.

Une énorme quantité de chants et de traditions populaires of[illegible]re des rapports avec l'histoire de Germine. La belle

Melisenda, captive chez les Mores, s'adresse à un chevalier qu'elle aperçoit de sa fenêtre et lui demande des nouvelles de son époux don Gaiferos. C'est cet époux lui-même qui est devant elle et qui vient la délivrer. (*Primavera y flor de romances,* t. II, p. 237). Cet épisode a été imité dans le romance qui commence par ces vers :

Caballero si a Francia ides.

Dans un autre romance (*Primavera y flor,* t. II, p. 88), une femme qui depuis longtemps pleure l'absence de son mari, demande à un chevalier si dans ses voyages il ne l'aurait point rencontré. Le chevalier répond que ce mari peu constant a été tué dans la maison d'un génois dont il courtisait la fille. La dame, désolée, déclare qu'elle va entrer dans un couvent, et c'est alors que le chevalier se fait reconnaître ; c'est son mari à qui elle vient de parler. Le romance portugais qui débute ainsi (*Romanceiro de Almeida Garrett,* t. II, p. 7),

Estaba a bella infanta,
No sem jardim assentada,

rappelle le romance espagnol précité. Dans un romance catalan (*Romancerillo,* p. 110), Blancaflor brode au bord de la mer ; elle voit venir plusieurs vaisseaux et interroge un marinier sur son mari qu'elle n'a pas vu depuis sept ans. S'il ne revient pas à la fin de la septième année, elle se fera religieuse. Le marinier est son mari. Un autre romance catalan, le *Retour du pèlerin,* est écrit sur le même sujet. (*Romancerillo,* p. 111).

Quatre chants grecs racontent à peu près de même le retour d'un mari près d'une femme fidèle dont il ne se fait pas reconnaître sur-le-champ. (*Chants populaires de la Grèce,* traduits par Marcellus, p. 155, 162, 163 ; *Canti raccolti da Tommaseo,* t. II.) Dans la Vénétie on chante la constance d'une épouse dont le mari est depuis huit ans parti pour la guerre. Un jour, un pèlerin vient demander la charité à la jeune délaissée :

Padre mio non so cosa darve
Se non vi dago del pan e del vin.
— Pan e vino mi non voglio,
Sol una note dormire con vu.

Elle menace le pèlerin de le faire jeter à la porte :

— E se fossi il vostro marito,
Tanto mal mi voleste far ?

— E se fosti il mio marito,
Qualche segno m'avreste dà.—
Tira fuora la man bianca:
— Quest'é l'anelo che vi ho sposà.

(*Volkslieder aus Venetien*, p. 59, n° 81).

Dans la Vénétie encore une fiancée demande à un soldat s'il n'a pas vu son amant, il lui répond qu'il est mort. La jeune fille donne les signes de la plus vive douleur. C'est son amant qui l'éprouvait par une fausse nouvelle. (*Volkslieder aus Venetien*, p. 59, n° 81.) Même épisode dans un chant des environs de Gênes. (*Canti popolari raccolti da Marcoaldi*, p. 152.) Même épisode à peu près dans le *Romancero de Champagne*, t. II, p. 2 et 221. Dans le Tyrol, un mineur, après avoir disparu pendant sept ans, revient trouver sa femme qui le croyait mort. Elle le reconnut seulement quand elle l'entendit lui indiquer divers objets qui devaient se trouver dans une armoire. (*Traditions du Tyrol, Revue de Paris*, 1840, t. VI).

Dans la belle ballade allemande *Liebesprobe* (*Deutsches Balladenbuch*, p. 14) il s'agit aussi d'un amant qui retrouve sa maîtresse après sept ans d'absence. Il lui dit que la veille il a traversé une ville où celui qu'elle aimait célébrait sa noce. La jeune fille, loin de maudire l'infidèle, lui souhaite autant de jours heureux qu'il y a d'étoiles dans le ciel. Ici c'est encore une bague qui amène le dénoûment :

Was zog er von seinem Finger?
Ein Ring von reinem Gold gar fein,
Er warf den Ring in ihren schooss
Sie weinte, das der Ring gar floss.

Ce sujet est du reste très répandu dans le Nord; nous voyons par les notes que M. A. Wolf a jointes aux chants de la Vénétie, qu'on le retrouve dans la collection de Uhland *Alte hoch und niederdeutsche Volkslieder* (p. 263); dans celle de Mitler *Deutsche Volkslieder* (n° 54); dans celle de Schade *Volkslieder aus Thuringen* (n° 4); qu'il est connu en Hollande (*Hoffmann horœ Belgicœ*), en Flandre (*Oude Wlaemsche liederen*), en Bohême (*Waldau, Bœhmische granaten*), en Angleterre (*Percy's reliquies of encient english poetry*)...

Revenons un instant à la chanson qui a provoqué cette longue note. Il nous le semble, notre rédaction doit être plus ancienne que celle des *Chants populaires des provinces de France*. L'é-

trangeté de certains détails — qu'on remarque aussi dans la version catalane et la version provençale — rappelle les mœurs bizarres dont Sainte-Palaye a parlé dans ses *Mémoires sur la chevalerie,* (t. I, p. 394), et un passage du roman de *Gérard de Roussillon.* (V. *Gérard de Roussillon,* dans le *Lexique roman* de Raynouard, t. I, p. 197).

Dans plusieurs de nos villages on rencontre d'évidentes imitations de *Germaine,* telle est une chanson qui nous est venue de Rémilly et qui commence ainsi :

Ma charmante Nanette,
Je viens te dire adieu ;
Apprends-le, ma poulette,
J'abandonne ces lieux.....

Le chant suivant semble aussi une réminiscence de Germaine, tout en offrant une différence dans la situation de l'héroïne.

—

III

Le Retour du Mari

(RETONFÉY)

J'ai fait une maîtresse
Il n'y a pas longtemps,
Et le jour que je l'épouse
N'y vient un mandement
Pour aller dans la guerre
Servir le roi céans.

Mais la jeune épousée
Ne fait que d'y pleurer.
— Ne pleurez pas tant, belle,
Ne soupirez pas tant,
Cette jolie campagne
Ne durera pas long temps.

Mais la jolie campagne
A bien duré sept ans,
Et le jour que j'arrive
Ma femme prend un mari.
Oh! le bonheur pour moi
Que c'était au cabaret.

Je m'en vais à sa porte
Demandant à loger.
— Nous n'y logeons personne,
Nous sommes embarrassés.
Pour des soldats de guerre
s ne pourrions les loger.

— Je m'en vais chez ma mère
Que mon cœur aime tant.
— Nous avons de belles chambres
Et de beaux lits carrés,
Et de belles écuries,
Pour votre cheval loger. —

Quand ç'a venu à l'heure,
A l'heure du souper,
L'un de ces mignons frères
M'est venu saluer
En me disant: Monsieur,
Venez avec nous souper.

Mais quand ç'a venu à l'heure,
A l'heure du dessert:
— Il nous faut jouer aux cartes,
Aux cartes, aussi aux dés,
Voir qui aura la belle
Ce soir à son coucher.

Tous les gens de la noce
M'y ont tous regardé.
— Oh! non, mon beau gendarme,
Ne vous y trompez pas;
Notre belle mariée
Ne vous appartient pas.

— Je ne jouerai point aux cartes,
Aux cartes ni aux dés;
Je ne jouerai point aux cartes,
Aux cartes ni aux dés,
Et si j'aurai la belle
Ce soir à mon coucher.

— Où sont les bagues d'or,
Aussi les *diamants*,

Que le jour de vos noces
Je vous ai fait présent
Il y a passé sept ans ?

— Les diamants, dit-elle,
Que vous m'avez donnés,
Sont là-haut dans nos chambres
Dans un coffre fermé ;
Devant la compagnie,
Je m'en vais les chercher.

Mon Dieu ! est-il possible !

(*La fin manque*).

NOTE

Cette chanson, comme la suivante, rappelle la donnée de Germaine dont elle peut sembler une transformation vulgaire. Elle en diffère toutefois par la position de la femme qui n'est pas restée aussi fidèle à son époux que les vertueuses héroïnes dont nous parlions dans la note précédente, et se rattache à l'histoire bien souvent racontée d'un mari qui arrive tantôt trop tard pour empêcher un second mariage, tantôt juste à temps pour s'opposer à la formation de nouveaux nœuds. Cette histoire est celle du comte de Calw (*Traditions populaires des frères Grimm,* t. II, p. 308) ; celle d'Henri-le-Lion (t. II, p. 289) ; celle du noble Mœringer (t. II, p. 304) ; — ces deux derniers, comme dans notre chanson de Germaine, se font reconnaître par un anneau ; — celle du comte Dirlos (*Primavera y flor,* t. II p. 129). En Angleterre, un vitrail du château de Haigh représente, suivant W. Scott, une aventure semblable. En Bretagne, c'est l'arrivée d'un mari qui forme le fonds du chant la *Ceinture de noce* (Barzas Breiz, t. I, p. 387). Dans un vieux poème italien, *La Spagna* (canto XXII), Charlemagne, revient dans une circonstance pareille ; c'est ce que racontent aussi de vieilles traditions allemandes (*Revue de Paris,* 1837, t. II, *Traditions d'Allemagne,* par M. Marmier). En Catalogne (*Romancerillo,* '08), un mari, que la guerre a tenu absent pendant sept ipprend qu'un roi more s'est emparé de sa femme ; il se

rend près d'elle déguisé en pèlerin et l'enlève. En Catalogne toujours, don Luis (*Romancerillo*, p. 107) paraît au moment où sa femme va se remarier; elle le reconnaît à ses chants. En Champagne, le fantôme d'un mari a inspiré une chanson recueillie par M. Tarbé (*Romancero de Champagne*, t. II, p. 122). Rappelons encore que la *Légende de saint Alexis, Valentin et Orson*, le roman de la Bibliothèque bleue, *Jean de Calais*, et le livre espagnol, *El noble cuento del enperador Charlos Maynes de Rroma et de la buena enperatriz Sevilla (Historia de la Literatura española*, par don J. Amador de los Rios, tomo V, p. 64, nª 2), offrent des similitudes avec cette situation qui, dans l'antiquité, a fourni à Homère un des plus intéressants morceaux de l'Odyssée, le retour d'Ulysse (*Odyssée*, ch. XXIII). On ne saurait, du reste, attribuer à une même source le récit de ces arrivées inespérées ou imprévues de maris crus morts. C'est là un incident qui a dû se reproduire plus d'une fois au moyen âge et dont la poésie populaire a pu trouver l'idée dans la vie réelle. La fin de notre chanson, *le Retour du mari*, fait souvenir de quelques vers de la complainte de Marianson (*Étude sur la poésie populaire en Normandie*, p. 93).

— Ah! venez ça, rusée catin,
Où sont les anneaux de vos mains?
— Prenez la clé du cabinet,
Mes trois anneaux vous trouverez.

On rencontre des détails semblables dans le chant piémontais le *Prince Raymond :*

Cos'as tu fajt dëj doj anelin?
— Pié la ciav dël me cofonin,
Là troverej vos doj anelin,
(*Canzoni popol.*, fas., 2, p. 66.)

La ballade du *Sire de Créquy*, citée en partie par M. Rathery (*Moniteur* du 26 août 1853), se rapproche beaucoup de la donnée des chants précédents et de celle de *Germaine*. Le sire de Créquy parti pour la croisade, revient au moment où sa femme va se remarier, il est déguisé en pèlerin et se fait reconnaître en montrant la moitié d'un anneau qui a été brisé le jour des noces.

— Le sire de Créquy adonc ne fut occis,
Reprit le chevalier, — car Dame, le voici :
Ravisez *votre époux qui vous* avait si chère.

— Jamais je ne croirai que tu sois mon mari,
Si tu ne me racontes ce qu'il fit la nuit,
De son département quand dans mon lit couchée,
J'étais si très dolente et si déconfortée.

— Votre anneau d'épousailles en deux je le brisai,
Vous prîtes la moitié, l'autre je la gardai,
O dame ! le voici de ma foi ce cher gage,
Que jadis je vous ai baillé en mariage.

—

IV

Le Soldat revenant de guerre

(RETONFÉY)

Soldat revenant de la guerre,
Coucou.
Un pied chaussé et l'autre nu,
Coucou, corna, ricoucou.

— Je reviens de la guerre,
Coucou.
Hôtesse, avez-vous du vin blanc?
— Soldat, avez-vous de l'argent?
Coucou, corna, ricoucou.

— De l'argent, je n'en ai guère,
Coucou.
J'engagerai mes pistolets,
Mon manteau et mon cheval blanc.
Coucou, corna, ricoucou.

Soldat se mit à table,
Coucou.
— J'ai mon mari qui est à l'armée,
Il vous ressemble, je crois que c'est vous!
Coucou, corna, ricoucou.

— Quand je suis parti pour la guerre,
Coucou.
Je n'avais laissé qu'un enfant,
Et t'en voilà trois à présent.
Coucou, corna, ricoucou.

Si je savais où est le père,
Coucou.
Je tuerais le père et la mère;
J'engagerais les trois enfants.
Coucou, corna, ricoucou.

J'en mettrais un dans les trompettes,
Coucou.
Un autre dans la cavalerie,
Et l'autre il servira aussi.
Coucou, corna, ricoucou.

—

V

Le Dragon

(MALAVILLERS)

L'autre jour en m'y promenant
Le long de la rivière coulant,
En chemin j'y ai rencontré
Trois beaux dragons, sabre au côté.

Le plus joli m'a demandé :
— Êtes-vous mariée, tendron?
— Oh! non, oh! non, jeune dragon,
Jamais je n'en eus la pensée.

— Belle, si vous voulez être à moi,
Que mes amours soient dans les vôtres.
Cet anneau d'or que j'ai z'au doigt,
Belle, mettez-le dans le vôtre.

— Cet anneau d'or je n'peux l'y mettre,
Je suis encor bien trop jeunette;
Vous avez encor bien le temps
De faire un tour au régiment.

Le beau galant n'fut pas parti,
Voilà son pèr' qui la marie.
A un vieillard il l'a donnée
Et qui n'était pas à son gré.

Au bout de quelque temps après,
Voilà le galant arrivé :
— Ouvrez, ouvrez, charmante beauté,
C'est votre amant qu'vient d'arriver.

O faites-moi mourir, la belle,
Prenez mon cheval et la selle.
Écrivez à tous mes parents
Que j'y suis mort au régiment.

—

VI

Trop tard

(RETONFÉY)

Trois jeunes Français,
Tous trois s'en vont en guerre,
Tous trois s'en vont en guerre,
Mais ce n'est pas sans pleurer
Du regret de leur maîtresse
Dont il les faut quitter.

Le plus jeune des trois
Regrettait plus la sienne,
Regrettait plus la sienne.
Mais il a bien raison ;
Oui, c'était la plus belle
Qu'il y eut dans le canton.

Le beau galant s'en va
Trouver son capitaine :
— Bonjour, mon capitaine,
Donnez-moi mon congé,
Pour aller voir la belle
Qui ne fait que d'y pleurer.

Capitaine lui répond
Comme un brave homme de guerre :
— Prends ta jolie giberne
Et ton joli *passeport*,
Et t'en va voir la belle
Et si reviens d'abord.

Le beau galant s'en va
Au logis de son père :
— Bonjour, père, bonjour, mère,
Bonjour, tous mes parents,
Sans oublier la belle
Que mon cœur aime tant.

Son père qui lui répond :
— Ta chère amie est morte,
Est morte et enterrée ;
Elle est morte d'ennui.
Son corps repose en terre,
Son âme en paradis.

Le beau galant s'en va
Trouver son capitaine :
— Bonjour, mon capitaine,
Me voici de retour.
Puisque la belle est morte
J'vous servirai toujours.

NOTE

Le même sujet a encore été traité dans une pièce populaire ayant des prétentions au style, et que le lecteur me remerciera de ne pas donner tout entière, après avoir lu le court échantillon que voici :

Francœur, les yeux fixés sur une pierre,
Dit, en laissant quelques larmes couler :
Ici repose en paix sous cette pierre
La plus jolie, cell' que j'ai tant aimée.

Cet épisode a fourni le sujet d'un chant provençal (voyez le chant intitulé *Pierrot,* dans le recueil de M. Damase Arbaud), et d'un chant italien ; M. Marcoaldi a publié ce dernier morceau dans sa collection, page 167. Là, un beau jeune homme, qui a été repoussé par les parents de sa maîtresse, se fait soldat. Il *reçoit* une lettre par laquelle on lui apprend la maladie de sa *belle. Il demande* un congé et revient dans sa ville natale au *même* où les cloches sonnent pour le convoi de celle *it* revoir. Il retourne alors à son régiment.

VII

La Femme abandonnée

(BOUSSE)

Mon amant s'est engagé
Pour aller dans la Flandre;
N'ai-je pas sujet de pleurer
Mon ami qui s'est engagé?

Je cours en bas, je monte en haut
Dans ma plus haute chambre,
Je ne vois rien venir
Qu'un messager de Flandre.

— Messager, bon messager,
Quelle nouvelle dans la Flandre?
N'ai-je pas sujet de pleurer
Mon ami qui s'est engagé?

— Les nouvelles que j'apporte
Ne vous rendront pas contente.
— N'ai-je pas sujet de pleurer
Mon ami qui s'est engagé?

— Votre amant s'est marié
Avec une Flamande;
Elle n'est pas si riche que vous,
Mais elle est plus puissante.

Elle fait venir le soleil
A minuit dans sa chambre,
Elle fait bouillir la marmite
Sans feu et sans rente.

— Mon ami m'a donc oublié,
Pour une femme de la Flandre !
N'ai-je pas sujet de pleurer
Mon bel ami qui s'en est allé?

NOTE

On aura remarqué dans cette chanson une allusion assez singulière à la magie. Cette pièce est évidemment incomplète. Peut-être la belle qui interroge le messager reconnait-elle en lui l'amant qu'elle accuse de l'avoir délaissée. Cette reconnaissance fait, on l'a vu précédemment, le fonds d'un grand nombre de poésies populaires.

—

VIII

Petite Rosalie

(VERNÉVILLE)

Petite Rosalie qu'a perdu son amant,
N'est-ce pas bien dommage,
A l'âge de quinze ans ?
— Il m'avait dit d'attendre
Dans ces champs là-bas.
Mais j'ai beau à l'attendre
L'ingrat ne revient pas.
Rossignol sauvage, rossignol heureux,
Apprends-moi des nouvelles de mon cher
[amoureux.
— Ton amoureux, la belle,
Il a passé le Rhin;
Il a quitté la France,
Il est déjà bien loin.
Prends des habits de troupe,
Habille-toi z'en guerrier,
Et pars sur la grand'route
Comme un bon cavalier.

Quand la belle fut en Prusse
Elle vit son amant
Qui faisait l'exercice
Tout au milieu du rang.
— Si j'avais su, la belle,
Que tu m'aurais trouvé,
J'aurais passé la mer,
La mer j'aurais passé.

— Oh! Dieu, est-il possible!
J'ai fait autant de pas
Pour un amant que j'aime,
Et lui ne m'aime pas!
Rossignol sauvage,
Qui habite dans ces lieux,
Apprends-moi des nouvelles
De mes autres amoureux.

— Tes amoureux, la belle
Ils sont tous mariés.
Ils ont tous pris pour femmes
Des filles de la contrée.
— Voilà que je suis seule
Seule et abandonnée,
Pour un méchant amant
Que j'ai bien trop aimé.

NOTE

Cette chanson a été, avec de notables différences, publiée dans la *Revue littéraire de la Franche-Comté*, par M. Max-Buchon (nov. 1863, p. 32). Le précieux recueil manuscrit de chansons populaires que m'a prêté M. Auricoste de Lazarque, contient aussi une leçon de *Petite Rosalie*, qui me semble un peu moins complète que celle que je donne et qui a été recueillie à Retonféy. La poésie étrangère offre quelques lointains parallèles avec *Petite Rosalie* et rappelle les morceaux que j'ai cités à propos du *Retour du Mari*. Mais ici les rôles sont intervertis, et ce sont des femmes qui viennent retrouver leurs époux au moment où ils vont devenir bigames. En Espagne, le comte Sol (*Primavera y flor*, t. II, p. 48), appelé par la guerre peu après son mariage, ne se hâte pas de retourner dans sa maison. Sa femme délaissée se met à sa recherche et le découvre dans un château, à l'instant où il va former une nouvelle union. Le comte Sol, qui vaut mieux que l'amant de la Petite Rosalie, revient à ses premières amours. Dans les Asturies (*Jahrbuch*, 1861) le comte Sol devient Gerinaldo. La canzone piémontaise de Moran d'*Angleterre* (*Canzoni pop. del Piemonte*, fasc. VI, p. 186), reduit la même donnée que M. Nigra compare encore à celle du chant anglais : *Suzette Pie*.

IX

L'Amant fidèle

(VERNÉVILLE)

Il y aura bientôt sept ans
Que je n'ai vu mon cher amant.
Mon amant est allé en Flandre
Joindre son joli régiment.
S'il ne revient dans peu de jours
M'en irai finir mes jours
Dans le couvent des Urselines;
C'est là qu'on mène, en languissant,
Une vie triste et chagrine.

Au bout de sept ans tout au plus,
Son cher amant qu'est revenu,
Tout droit au logis de son père
Lui a présenté son salut:
— Bonjour, Monsieur, où est celle,
Celle que mon cœur aime tant?
— Vous voyant parti si longtemps
Elle s'est rendue dans le couvent,
Dans le couvent des Urselines
Où l'on ne vit qu'en languissant.

Le pauvre amoureux à l'instant
S'en va à la porte du couvent,
Versant des pleurs, versant des larmes,
Pleurant sa maîtresse amèrement.

Demande à parler à la belle,
A celle que son cœur aime tant!
La mère abbesse à l'instant
Lui dit : — Mon très cher enfant,
Cesssez vos pleurs, cessez vos larmes.

Ici ne faut point de galant.
Celle dont vous pleurez les charmes
S'est rendue dans notre couvent.
— Madame, ayez pitié de moi,
Je sors du service du roi ;
Je sais qu'il faut qu'elle demeure
Puisqu'elle s'est mise sous vos lois,
Mais pour Dieu, avant que je meure,
Que je la voie encore une fois!

Voyant cet amant fondre en pleurs,
On fit venir la jeune sœur.
Quelle tristesse pour sa maîtresse!
Celle-ci déplorait son sort,
Disant : — Si je suis détenue
C'est moi seule qui l'ai voulu,
C'est moi seule qui en est l'auteur.

Le galant, d'une humeur très froide,
Lui dit : — Donnez-moi votre doigt ;
Mon anneau d'or je vous le donne
Comme marque de ma foi.
Je n'aimerai plus personne,
La belle, souvenez-vous de moi.

La belle ayant reçu l'anneau,
Son cher amant est tombé mort.
Quelle tristesse pour sa maîtresse!
Celle-ci déplorait son sort
Disant : — Si je suis détenue,
C'est moi seule qui l'ai voulu,
C'est moi seule qui en est l'auteur.

NOTE

Cette chanson, dans son ensemble, rappelle une complainte bien connue, *Damon et Henriette,* et fait souvenir d'une légende que l'on rencontre sous divers noms en Alsace, en Lorraine, en Bretagne, sur les bords du Rhin, et dont Schiller a fait sa belle ballade du *Chevalier de Toggenbourg :*

Ritter, treue schwesterliebe
Widmet euch dies herz...

J'ai tâché jadis d'imiter en vers français cette belle ballade, et je demanderai au lecteur la permission de mettre cet essai sous ses yeux, comme moyen de comparaison entre la poésie artistique et la poésie populaire.

Le Chevalier de Toggenbourg

— Que la pure amitié qu'un frère a pour sa sœur
Soit le doux sentiment que j'inspire à ton cœur,
C'est cet amour que je te voue.
Je te quitte tranquille, et reviens te trouver
Sans que je sente en moi nul trouble s'élever...
Mais pourquoi des pleurs sur ta joue? —

Cet aveu, c'est pour lui le coup le plus poignant,
Il la presse, muet, contre son cœur saignant,
Elle s'arrache à son étreinte.
Il s'élance à cheval, il part; il réunit
Ses plus braves vassaux qu'un vieux prêtre bénit,
Et vogue vers la Terre-Sainte.

Il révèle bientôt la force de son bras,
On le voit se jeter au milieu des combats,
Rechercher la mort qu'il effraie.
Toggenbourg est fêté par les grands et les rois,
Mais son front est rêveur, sous le fer et la croix
Saigne la plus cruelle plaie.

Contre ses souvenirs le valeureux Croisé
Sent que tout son courage est enfin épuisé,
Le regret le poursuit sans trêve.
D'habits de pèlerin il s'est enveloppé,
Il est allé *trouver aux rives* de Joppé
Un vaisseau dont l'ancre se lève.

Aux portes d'un château frappe le pèlerin :
On reconnaît ses traits maigris par le chagrin
Et répondant à sa pensée :
— Celle que vous cherchez n'habite plus ce lieu,
Lui dit une voix triste, elle appartient à Dieu,
D'hier elle est sa fiancée. —

Toggenbourg, pour jamais, fuit de son vieux manoir ;
Ses armes, ses chevaux, il ne veut plus les voir.
Il descend vers le monastère ;
Non loin de ce couvent, entouré d'arbres frais,
Bâtit un ermitage ; et, l'espoir sur les traits,
Il y demeure solitaire.

Il regarde sans fin le couvent, et surtout
Une fenêtre étroite où, quelquefois debout,
Apparaît une jeune fille.
La croisée où son œil s'attache avec amour,
Il attend qu'elle s'ouvre... et souvent tout un jour...
Et comme alors son regard brille !

Après plus d'une année il regardait encor
Les murs noirs qui cachaient, pour jamais, son trésor
Celle qu'il avait tant aimée !
Un soir on le trouva qui regardait toujours...
Sans voir... il était mort !... car depuis douze jours
La fenêtre restait fermée.

—

X

L'Enlèvement

(VERNÉVILLE)

Qui veut ouïr une chanson ?
C'est la vie d'un jeune garçon
Et d'une jeune demoiselle
Dont je ne dirai pas le nom,
Mais la chose est très fidèle.
Sans demander son consentement
On a mis la belle au couvent.
Le garçon n'ayant point de métier
S'habille en garçon jardinier,
A la porte du couvent s'adresse
Car il a formé son dessein.
Il demande à la mère abbesse
Pour travailler dans le jardin.
— Entrez, entrez, dit-elle,
Entrez dans l'abbaye,
Vous cultiverez les plantes
Et les roses aussi.
L'abbesse dit à la jeune sœur :
— Allons voir ce beau travailleur
Qui travaille avec tant d'adresse.
— Belle, demandez-lui z'une fleur.
L'en présente une à sa maîtresse
Et la fait changer de couleur.

La belle se retira d'un pas
Et dit à son amant tout bas :
— Vous viendrez tantôt à la fenêtre
Qui donne sur notre jardin,
Je tiendrai les portes ouvertes
Et contenterai votre dessein.
Le jeune amant sans y manquer
A la fenêtre s'en est allé.
— Je suis venu, belle maîtresse,
Afin de vous mener dehors.
— Je te suivrai jusqu'à la mort.

—

XI

Les deux Amants

(MALAVILLERS)

Jadis, auprès d'Arles,
Vivaient deux amants.
Ce qu'est bien rare en France,
Ils étaient constants.

Voilà qu'une père barbare
S't'aperçut de leur feu,
Mit sa fille en cage
Les v'là séparés.

Auprès de la tourelle
Où qu'la belle gémit,
Coule une rivière,
Faut en tirer profit.

L'amant z'a la nage
Veut causer d'amour.
V'là l'torrent qu'l'entraîne,
C'est son dernier jour.

Ne pouvant plus vivre
Après ce malheur,
La belle éplorée
Dans l'eau s'est jetée.

Exemple bien rare ;
En France à présent,
J'connais bien des filles
Qui n'en f'raient pas tant.

NOTE

Cette complainte rappelle la vieille ballade allemande : *Les deux Enfants de roi,* qui commence ainsi :

Es waren zwei Edelkœnigs Kinder,
Die hatten einander so lieb,
Sie konnten beisammen nicht kommen
Das Wasser war viel zu tief.

Voici la traduction de cette ballade dont on a, en Allemagne, plusieurs variantes, qui est aussi répandue en Suède, en Danemarck, en Hollande, et qui semble un lointain écho des amours de Héro et de Léandre :

« Il y avait deux enfants de roi, tous les deux s'aimaient, ils ne pouvaient être ensemble parce que l'eau était trop profonde.

— Ah ! cher amant sais-tu nager ? Alors nage vers moi, j'allumerai trois petites bougies, elles pourront t'éclairer. —

Il y avait là une méchante nonne, elle faisait comme si elle dormait, elle éteignit les trois bougies, le jeune homme tomba au fond de l'eau.

— Ah ! mère, ma chère mère, comme j'ai mal à la tête ! Ne pourrais-je quelques instants me promener le long du lac ?

— Ah ! fille, ma fille, tu ne peux sortir toute seule, réveille ta jeune sœur et prends-la avec toi.

— Ah ! mère, ma chère mère, ma sœur est encore une enfant, elle cueille toutes les fleurs qui sont dans la verte forêt.

Ah ! mère, ma chère mère, comme j'ai mal à la tête ! Ne pourrais-je quelques instants me promener le long du lac ?

— Ah ! fille, ma chère fille, tu ne peux sortir toute seule, réveille ton jeune frère et prends-le avec toi.

— Ah ! mère, ma chère mère, mon frère est encore un enfant, il court après tous les lièvres qui sont dans la verte forêt.

La mère alla dormir, la fille sortit, elle marcha longtemps *avant de trouver* un pêcheur.

Elle vit un pêcheur qui pêchait. — Si tu veux en récompense e l'or brillant, pêche-moi un mort, c'est un fils de roi.

Le pêcheur pêcha longtemps avant de trouver le mort; il le saisit par les cheveux et le traîna à terre.

Elle le prit dans ses bras et l'embrassa sur la bouche. — Adieu, mon père et ma mère, nous ne nous reverrons jamais plus ! »

M. Rathery a cité dans un de ses curieux articles sur la *Poésie populaire* (*Moniteur* du 26 aout 1853) un chant franc-comtois, *le Val d'Amour*, qui rappelle la situation tant de fois racontée.

—

XII

Le Capitaine et la Fille prisonn

(RETONFÉY)

Brave capitaine
Revenait de la guerre,
Cherchant ses amours.
Il les a cherchés
Il les a retrouvés
Dedans une tour.

— Brave capitaine,
Demandez à mon père
Quand j'en sortirai.
— Général de France,
Votre fille demande
Quand elle en sortira.

— Brave capitaine,
Ne prends pas tant de peine
Ma fille n'est pas pour toi.
— Je l'aurai par force,
Je l'aurai par guerre
Ou par trahison.

Le père tout en colère
Va prendre sa fille
La jeta à l'eau.

Mais l'amant plus sage
Se jette à la nage
La retire de l'eau.

— Allons, partons, belle,
Partons pour la guerre
Car il y fait beau.
La première ville
Son amant l'habille
En beau satin bleu.

La seconde ville
Son amant l'habille
Tout en diamants.
La troisième ville
Son amant lui dit :
— Belle, je t'épouserai.

La belle monte à sa chambre
Prend ses beaux habits
S'habille modestement.
Elle était si belle
Qu'elle passait pour reine
Dans le régiment.

NOTE

rnest Auricoste de Lazarque, à qui je dois cette chanson, ue qu'elle est répandue dans différentes provinces. Gerard val la cite, et Champfleury la donne un peu modifiée.

—

XIII

La Maîtresse captive

(CONDÉ)

La fille du prince fut tant aimée;
Son père voulant l'en empêcher,
Il la fit mettre dans la tour
Pour qu'elle oubliât ses amours.

Elle y resta sept ans passés,
Sans que personne pût la trouver.
Au bout de la septième année,
Son père vint la visiter.

— Bonjour, ma fille, comment vous va?
— Eh bien! papa, ça va bien mal,
J'ai les pieds brisés dans les fers
Et les côtés mangés des vers.

Cher papa, n'auriez-vous pas
Quatre ou cinq sous à me donner;
C'est pour donner à mon geôlier
Pour qu'il desserre un peu mes pieds.

— Pour de l'argent, j'en ai beaucoup
Et des écus plus de cent mille;
Et par millions je t'en donnerai
Si tes amours tu veux quitter.

— Non, jamais tant que je vivrai,
Mes amours je ne quitterai ;
J'aime mieux rester dans la tour,
Mon père, que de changer d'amour.

— Eh bien ! ma fille, tu mourras,
Point de soulagement n'auras.
Apportez un cierge allumé,
Voilà la belle trépassée !

Apportez un cierge allumé,
Voilà la belle trépassée !
Quatre-vingts prêtres, autant d'abbés,
Sont venus la belle enterrer.

Le fils du roi passant par là,
Crie tout haut : — Curés, arrêtez,
C'est ma mie que vous emportez,
Ah ! laissez-moi la regarder.

Il prit ses ciseaux d'or fin
Et décousit ses draps de lin ;
Mais pendant qu'il les décousait
Voilà que la belle le reconnaît.

Quatre ou cinq de ces jeunes abbés
Se mirent à dire tout haut en riant :
— Nous sommes venus pour l'enterrer
Et nous allons la marier !

NOTE

Gerard de Nerval a cité, dans la *Bohême galante* et dans les *Filles de feu*, une chanson analogue à celle-ci, mais à laquelle il y avait, *à ce qu'il paraît, un autre* dénouement. La chanson que *s'est rappelé cet aimable* admirateur de la poésie populaire, *commence autrement que la* nôtre :

Le roi Loys est sur son pont,
Tenant sa fille en son giron.
Elle lui demande un cavalier,
Qui n'a pas vaillant six deniers...

« *Le roi Loys est sur son pont,* dit Gerard de Nerval, a été composé sur un des plus beaux airs qui existent; c'est comme un chant d'église croisé par un chant de guerre. On n'a pas conservé la seconde partie de la ballade, dont pourtant nous connaissons vaguement le sujet. Le beau Lautrec, l'amant de cette noble fille, revient de la Palestine au moment où on la portait en terre. Il rencontre l'escorte sur le chemin de Saint-Denis. Sa colère met en fuite prêtres et archers, et le cercueil reste en son pouvoir : — Donnez-moi, dit-il à sa suite, donnez-moi mon couteau d'or fin que je découse ce drap de lin. Aussitôt délivrée de son linceuil, la belle revient à la vie. Son amant l'enlève et l'emmène dans son château au fond des forêts. Vous croyez qu'ils vécurent heureux et que tout se termine là? Mais une fois plongé dans les douceurs de la vie conjugale, le beau Lautrec n'est plus qu'un mari vulgaire; il passe tout son temps à pêcher au bord de son lac, si bien qu'un jour sa fière épouse vient doucement derrière lui et le pousse résolument dans l'eau noire, en lui criant :

Va-t'en, vilain pêche poissons,
Quand ils seront bons
Nous en mangerons. »

(*Les Filles du feu*, p. 160).

M. Auricoste, à qui je dois la chanson précédente, remarque avec raison « qu'elle a le caractère de certaines chansons allemandes, hormis le dernier couplet qu'un allemand n'aurait jamais fait. »

M. Rathery a donné, dans le *Moniteur* (26 août 1853), des fragments d'une ballade populaire qui semble une variante de la nôtre. Il s'agit là de la belle Isambourg, fille d'un roi de France. Elle est emprisonnée parce que son père ne veut pas qu'elle épouse un chevalier. Celui-ci engage la belle à feindre d'être morte. Au moment où le convoi passe, arrive l'amant :

De son couteau alors coupa
Trois points du suaire et regarda,
Un ris d'amour elle lui jeta.

Je ne rappellerai pas ici les innombrables histoires où une *ie, crue* morte, revient à la vie. Combien ce sujet a été *le fois* depuis *Ginevra* des Amieri jusqu'au roman de *'ire que* M. A. Dumas a emprunté à Gratien de Courtils

XIV

Le Prisonnier de la ville de Nantes

(COUME)

Dans la ville de Nantes,
Tra, la, la, la, la, la [1].
Dans la ville de Nantes
Il y a un prisonnier.

Personne ne peut le voir
Que la fille du geôlier.

Elle lui apporte à boire,
A boire et à manger.

— Ah! dis-moi donc, la belle,
Que penses-tu de moi?

— Que veux-tu que j'y pense?
Je pense qu'il faut mourir!

— Veux-tu donc que je meure?
Déchaîne mes deux pieds.

La belle fut si bonne
Qu'elle lui déchaîn' ses pieds.

[1] A chaque couplet on répète le refrain : tra, la, la, la, la, la, *puis le premier vers.*

Le galant fut si leste,
Que dans la mer il plongea.

Quand il fut à la nage,
Il se mit à chanter :

Adieu la ville de Nantes,
Pour toi point de regret.

Si jamais j'y retourne,
Belle je t'épouserai.

—

XV

L'Évasion

(METZ)

Sur le pont de Nantes m'en allai promener,
J'ai rencontré ma mie, l'ai voulu caresser.
Les gens de la justice ils m'ont emprisonné.

Quand la belle a vu que son amant fut pris,
Elle s'habille en page, en page de ce pays,
Et vint à la prison sur son cheval gris.

— Madame la geôlière, ne m'ouvrirez-vous pas?
Je m'en viens voir mon maître qu'on a enfermé là.
Madame la geôlière, ne m'ouvrirez-vous pas?

— Entrez, beau page, entrez, mais ne soyez pas long,
Car l'habit que tu portes ne t'donne pas permission
De visiter ton maître qui est dans la prison.

Quand elle fut arrivée auprès de son amant :
— Déshabille-toi bien vite, prends mon habillement;
Dessus mon cheval monte et chez mon père va-t'en.

En quittant la prison, avance prudemment,
La tête un peu baissée, au pas modestement,
En passant dans ces rues ne tarde pas longtemps.

Au bout de cinq quarts d'heure le procès fut jugé;
Au bout de cinq quarts d'heure la belle est condamnée
A être étranglée, à Nantes, sur la place du marché.

Quand la belle fille montait deux ou trois escalons:
— Messieurs de la justice, auriez-vous la raison
De faire mourir une fille habillée en garçon?

— Si vous êtes une fille, pourquoi changer d'habits?
— Je suis une pauvre fille d'un étrange pays,
Pour mon honneur garder j'ai changé mes habits.

— Puisqu'il en est d'la sorte, on ne peut vous condam-
Si vous êtes une fille, on ne peut vous étrangler; [ner,
Et nous vous permettons, chez vous de retourner.

Dans la cour, une chanson la belle a commencé :
— Je me moque de ces juges, de ces bonnets carrés
Et de ces robes noires, j'ai mon amant sauvé!

NOTE

Je tiens cette étrange ballade, et plusieurs autres chansons de ce recueil, d'une brave vigneronne âgée de 88 ans. Et ces chansons elle les avait apprises de son père; ce qui permet de leur attribuer une assez grande ancienneté. La pièce qu'on vient de lire, et qui a pu être rajeunie, dans certains endroits offre néanmoins des traces très réelles de vétusté. Tel est le début même qui est placé dans la bouche de l'amant, tandis que le poète se met ensuite à raconter les aventures de celui-ci. C'est là une forme antique et très populaire.

Notre chanson à son début rappelle un peu un chant piémontais publié par M. le Chevalier Nigra :

Son tre gjovenin de scola
C'ha Tolosa volo andé.
Cuand son stajt sül pont d'Tolosa
D'üna fia l'han riscontré ;
Lhan pjà-la, l han ambrassà-la,
Tüti tre s'al l han basé.
Giüdise, savü sta nova
Tüti tre fa bin resté;
Ant ël fond d'la tor d'Tolosa
A l ha bin fa-je büté.

(*Canti popolari del Piemonte*, fascicolo, IV, p. 129).

ste de ce chant piémontais, auquel M. Nigra a trouvé un parallèle dans les romances catalans recueillis par y Fontanals, diffère tout à fait de la fin de notre chanson; le a des rapports avec la chanson vénitienne suivante qui reusement est incomplète :

La Salvatrice

Caro padre! el mi favorissa
D'una grazia, d'un placer...
Io voglio andar a Mantova
Ritrovar el mio prigioner.

Che mi favorissa d'un cavalo
Che sapia ben marciar
Per trovar il mio prigionero
A Mantova voj andar.

Co la bela fu a Mantoa
Comincia a dir :
— Apri le porte presto
Che dentro voglio andar.

E prende un vestito
Ad uso de prigion,
Andó al giudizio
Per dir sua razon :

— La mi dica, signori Giudise
La mi dica la sua ragion,
Di condanar una figlia
Non saper con que ragion.

— E dimi pure, mi figlia;
La ragion che sei vestia cosi?
— Per non essermi tradita
Son vestita cosi.

E co le sta la matina
La bela fue esaminà.
. . . . . .
. . . . . .

(*Volkslieder aus Venetien*, p. 69, n° 89).

XVI

L'Épreuve

(LONGWY)

— Ma mère, où est ma sœur ?
— Mon fils, elle est aux champs
Gardant ses moutons blancs.

— Ma mère, n'avez-vous pas peur d'elle ?
Les soldats y sont si fréquents
Qu'il y en a parmi les champs.

— Mon fils, quand il y en aurait mille,
Dix mille, aussi dix millions,
Jamais votre sœur n'y auront.

— Ma mère, voulez-vous parier
Cent pistoles, et qu'elle ne m'reconnaisse point,
Et je vous promets que je l'emmènerai bien.

A pris son cheval par la bride ;
S'en va, riant, tout falottant,
Trouver la bergère aux champs :

— Que Dieu te garde, belle bergère,
Bergère, en gardant tes moutons,
Ensemble si tu veux nous causerons !

Ma bergère, jolie bergère,
J'ai cent écus à vous donner,
La belle, s'il vous plaît de m'aimer !

— De vos cent écus je n'en ai que faire,
Je n'ai point de bourse pour les serrer;
Là, vous pouvez vous retirer.

— J'ai une belle bourse, jolie bergère,
J'ai une belle bourse à vous donner,
La belle, s'il vous plaît de m'aimer.

La belle a planté sa houlette :
— Gardera mes moutons qui voudra,
Avec mon amant je m'en vas.

— Tenez, ma mère, voilà ma sœur,
Elle est à moi si je voulais,
Mais c'est ma sœur, je n'oserais.

La belle a pris si grande honte,
Dans la rivière elle va se jeter.
La pauvre fille elle s'a noyée.

—

XVII

Même sujet

(METZ)

— Bonjour, ma mère, où est ma sœur ?
— Elle est là-bas dans la prairie.
— Pourquoi laissez-vous aller
Ma sœur dans la prairie ?
Pourquoi seulette à l'abandon,
Ma sœur aura mauvais renom ?

— Il n'y en a pas de plus gentilles.
— Voulez-vous faire la gageure,
Elle ne peut me reconnaître,
Que je la débaucherai bien ?
Franc chevalier s'en est allé
Trouver sa sœur à la prairie.

— Bonjour, mon aimable bergère ;
Combien avez-vous de moutons ?
A nous deux nous les garderons.
Quand la belle entendit cela :
— Je les garderai bien sans vous ;
Retirez-vous de ce bocage,
Voici la pluie, voici l'orage,
Voilà le temps qui va changer.

Belle, si tu voulais m'aimer,
La bourse que j'ai à ma ceinture,
L'anneau d'or que j'ai au doigt,
Si tu m'aimais, seraient pour toi.

Quand la belle entendit parler
De l'anneau d'or, de la boursette,
Elle a planté là sa houlette.
— Garde les moutons qui voudra
Avec mon amant je m'en vas !
— Ah ! tu n'es qu'une malheureuse,
Retourne vite à tes moutons,
Moi, je suis ton frère Simon.

— Simon, puisque vous êtes mon frère,
Pourquoi m'avoir tant tourmentée?
Ne le dites pas à ma mère
Ni à aucun de mes parents,
Ils seraient tous trop mal contents.
Franc chevalier s'en est allé
Trouver sa mère dans la boutique.
— Ma sœur est trop à l'abandon,
Ma sœur aura mauvais renom.

NOTE

Je dois à M. de Bouteiller de connaître encore une autre leçon de cette chanson, il l'a recueillie à Plappeville ; les premiers couplets diffèrent peu de ceux que j'ai donnés en dernier lieu, à la fin présente quelques variantes ; après ce vers :

Avec mon amant je m'en vas...

La chanson continue ainsi :

Quand elle fut au milieu du bois
Elle s'assit sous la verdure :

— Retire-toi donc, malheureuse ;
Retire-toi de ces vallons,
Car je suis ton frère Simon.

Le grand chevalier s'en est allé
Trouver sa mère dans la cuisine :
— Tenez, ma mère, voilà votre fille
Elle est à moi si je voulais,
Vous voyez s'il faut la garder.

Il y a dans la poésie populaire de tous les pays un nombre prodigieux de reconnaissances de frères et sœurs. Dans le romance portugais *A infeitiçada,* dans le romance asturien *Don Bueso,* dans le romance catalan : *les Deux Sœurs*, dans le romance castillan qui porte le même titre, ce sont des rencontres de ce genre qui sont racontées. Elles forment encore le sujet de la ballade écossaise de *Lord Thomas* et de *la Gentille Annie,* de la ballade allemande *Das Wiedergefundene Kœnigskind,* d'un chant grec publié par Tommaseo, d'un autre chant grec traduit par M. de Marcellus, d'un fragment de poème breton retrouvé par M. de Villemarqué[1], d'une ballade suédoise insérée dans le recueil de Marmier. Je citerai cette dernière pièce parce qu'elle offre une analogie assez marquée avec la chanson qu'on vient de lire, mais il faut avouer que la jeune suédoise est beaucoup plus estimable que la bergère notre compatriote.

L'épreuve

« La jeune fille s'en va sur le bord de la mer et rencontre un jeune noble.

Il lui jette des bracelets d'or sur les genoux et lui dit : Veux-tu m'aimer ?

— Et que dira ma mère adoptive quand elle me verra porter ces bracelets d'or ?

— Réponds-lui que tu as été au bord de la mer et que tu les as trouvés sur la grève blanche.

— Et que dira ma mère adoptive quand elle verra mes joues pâles ?

[1] *Les Vieux Auteurs castillans*, t. II, p. 361 et suiv.

— Réponds-lui que tu as été au bord de la mer Baltique et que tu as appris la mort de ton père et de ta mère.

Si tu ne veux pas être ma fiancée, viens t'asseoir près de moi et causons.

— Je suis née pendant que le coq chantait. Ma mère mourut au lever du soleil.

On ensevelit ma mère dans la terre noire et l'on sonna pour mon père.

On ensevelit mon père dans la terre noire et l'on sonna pour mon frère.

On ensevelit mon frère dans la terre noire et l'on sonna pour ma sœur.

Les voilà tous morts ceux qui devaient me nourrir et m'habiller ; tous, excepté mon jeune frère qui a remplacé pour moi mon père et ma mère.

Il m'a donné une mère adoptive qui m'a appris à coudre et à faire des broderies d'or.

Elle m'a appris à coudre et à broder, mais non pas à devenir un objet de blâme dans le pays.

Elle m'a appris à mettre le linge sur la table, et non pas à croire aux belles paroles.

— Merci pour ce que tu viens de me dire. Tu es ma sœur et je suis ton frère.

Si tu avais accepté mes offres, mon épée t'aurait jetée par terre

Je sers dans la maison du roi, tu auras le plus brillant des chevaliers. »

—

XVIII

Le Pont des Morts

(VERNÉVILLE)

Au pont des Morts nous irons voir danser.
Annette demande à sa mère d'y aller.
— Non, non, ma fille vous n'irez pas danser.
Monte à sa chambre et se met à pleurer.
Son frère demande : qu'as-tu donc à pleurer ?
— Maman ne veut pas que j'aille danser.
— Mettez votre robe et votre ceinture dorée,
Sur le pont des Morts nous irons voir danser.
Elle mit sa robe et sa ceinture dorée.
Sur le pont des Morts ont allé voir danser.
Elle fait trois tours et la voilà tombée.
— Hélas mon frère me laisserez vous noyer !
— Non, non, ma sœur, je vais vous retirer.
Les cloches des morts se sont mises à sonner.
La mère demande qu'ont-elles donc à sonner ?
C'est votre fils et votre fille noyés.

NOTE

On doit répéter chaque vers de cette pièce que l'on trou dans les *Chants populaires des provinces de France.* Là, ièce débute par ce vers :

Sur l'pont du Nord un bal y est donné.

Il se peut que *le pont des Morts* soit une variante messine. Il ne faudrait cependant pas s'étonner de voir ce pont désigné comme un lieu propre à des danses. Dans son intéressant travail (les *principaux Ponts de Metz au moyen âge*. Mémoires de l'Académie, 1864), M. Raillard dit que le pont des Morts « était le pont principal du vieux Metz, celui dont le nom revient le plus souvent dans les chroniques de la cité, le lieu ordinaire des exécutions judiciaires et souvent le théâtre des fêtes de la république messine. » Il se peut que dans une fête publique, des danses aient attiré sur le pont des Morts une jeune fille, dont la fin tragique aura frappé les esprits. Cependant nos chroniqueurs, à ma connaissance du moins, ne parlent d'aucune catastrophe à laquelle notre chanson pourrait faire allusion, et nous avouerons que cette chanson se retrouve dans bien des provinces avec la différence déjà signalée au commencement de cette note, et quelques autres variantes.

—

XIX

L'Amant noyé

(VERNÉVILLE)

— Allons, Françoise, allons, allons nous promener.
Dans mon chemin rencontre une belle qui pleurait.
— Que pleurez-vous la belle, qu'avez-vous à pleurer?
Je pleure mon anneau d'or, dans la mer est tombé.
Que me donnerez-vous la belle j'irai le rechercher.

— Allons, Françoise, allons, allons nous promener.
J'ai cent écus en bourse, ma fri[1], vous les aurez.
Du premier coup qu'il plonge, voilà l'amant noyé:
— Ne dites pas à ma mère que je me suis noyé,
Mais dites-lui plutôt que je me suis marié.

Avec la plus belle fille qu'il y eut dans la cité.
Allons, Françoise, allons, allons nous promener.

NOTE

Cette chanson se retrouve en diverses contrées, elle existe en Champagne; comme on pourra le voir plus loin au sujet de la

[1] *fri* : ma foi.

Fille d'un Prince, dont la version champenoise rappelle le début. Comment l'amant noyé se met-il à parler? C'est là un de ces détails dont la poésie populaire ne prend pas la peine de s'occuper.

Le chant vénitien qui suit n'est pas sans quelque rapport avec notre *Amant noyé,* mais le dénouement n'y est pas tragique comme dans la chanson qu'on vient de lire.

L'Anelo

A quel chiaro su quel monte,
Dove che se leva el sol,
Che gera do fanciule
E tute do d'amor.

Una ga il nom Giulieta
E l'altra il nom d'un bel fior.
Giulieta la più bela
S'ha messo a navegar.

Navanda navigando
Sul porto la sé rivà.
Co la s'é giunta al porto
L'anelo lè cascà.

La tra un ochiato al cielo,
Nessun la vede là.
La entra en alto mare,
La vede un pescator.

— O pescator che pesca
Pesca un poco più in quà,
Mi sè cascà l'anelo
Vene me lo trovar.

— Quando vel ho trovato
Cosa mi donari ?
— Ve dono cento scudi
E la borsa ricamà.

Non voj ne cento scudi
Ne borsa ricamà,
Un basin sol d'amore
Il *mio cuor inamorera.*

— Cosa dira la gente
Quando ci siamo basà ?
— Se baserem di note
Nessun ci vedera.
La luna e le stele
Splendor i mi fara.

(*Volkslieder aus Venetien*, p. 53, n° 76.

—

XX

Le Pommier

RONDE

(ENVIRONS D'AUDUN-LE-ROMAN)

Par derrière chez mon père
L'y a un pommier doux;
Les pommes qu'il porte
N'y a rien de si doux.
Si je n'avais pas d'amant
M'en donneriez-vous?

Trois filles d'un prince
Sont endormies dessous.
La plus jeune s'éveille :
— Ma sœur, il fait jour.
Si je n'avais, etc.

— Ça, dit la seconde,
Ce n'est pas le jour.
— Ça, dit la troisième,
C'est mon amant doux.
Si je n'avais, etc.

Il est en bataille,
Que Dieu lui donne secours.
S'il gagne bataille,
Il gagnera tout.
Si je n'avais, etc.

Qu'il gagne ou qu'il perde
Il gagnera toujours.
Il gagnera mon cœur,
Mes amours étou.
Si je n'avais pas d'amant,
M'en donneriez-vous?

NOTE

Cette chanson est connue en Franche-Comté et en Champagne. La version franc-comtoise a été publiée par M. Leroux de Lincy, dans l'introduction, à la deuxième série des *Chants historiques français* (p. VIII). Elle lui a été communiquée par M. Brizeux, le charmant poète de *Marie*. La rédaction franc-comtoise offre plusieurs variantes; je vais rapporter les plus notables :

Il va à la guerre,
Vole mon cœur vole,
Il va à la guerre
Combattre pour nous;
    Tout doux
    Et iou!
Combattre pour nous.

S'il gagne bataille,
Vole, mon cœur vole,
S'il gagne bataille,
Il aura mes amours.
    Tout doux
    Et iou!
Il aura mes amours.

Qu'il perde ou qu'il gagne,
Vole, mon cœur vole,
Qu'il perde ou qu'il gagne,
Il les aura toujours.
    Tout doux
    Et iou!
Il les aura toujours.

—

XXI

L'Infanticide

(VERNÉVILLE)

Je n'avais que quinze ans, que je me sentis grosse
D'un beau petit garçon, le voulant dire je n'ose,
Quand l'enfant est venu, je le prends, je l'emporte,
Et je vais le jeter dedans la rivière forte;
Personne ne m'a vu qu'une de nos voisines.
Elle va à la justice pour raconter mon crime :
— Messieurs de la justice, vous ne savez donc pas
Ce qui se passe en ville, et ce qu'on fait là-bas.
Et la justice arrive. — Comment vous portez vous?
— Messieurs de la justice, je n'ai affaire à vous!
— Mademoiselle, à vous taire vous ne gagnerez pas,
Il faudra bien venir à pied ou à cheval.
Sa mère, courant après, criait comme une folle,
Sa chevelure tombait autour de ses épaules :
— Messieurs de la justice, rendez-moi mon enfant
Je m'en vais vous compter à l'heure cinq cents francs.
— Ni pour cent, ni pour mille, tu n'auras pas ta fille,
La potence sera dressée, le bois tout à l'entour,
Elle sera brûlée demain au point du jour.
— Fillettes de quinze ans, sur moi prenez exemple,
Ne montez pas si haut, que vous ne puissiez descendre;
Ce sont ces danseries et ces bals de minuit
Qui seront la cause qu'il me faudra mourir.

—

XXII

La Fille pendue

(VARIZE)

Ce sont les filles de Dijon,
Qui ont perdu leurs amourettes
C'est en cherchant la violette.

Par là il passe un chevalier :
— Où est-elle donc cette pastourelle ?
Partout on dit qu'elle est si belle.

— Vous la verrez passer demain,
Vous la verrez sur ces carrières
Prêtre devant, bourreau derrière !

Quand au matin on l'emmena :
— Ne passez pas parmi la ville
De peur que ma mère ne crie.

La belle monte sur l'échafaud,
Elle jette ses regards par terre
Et voit venir sa tendre mère.

— Ma mère, ne vous fait-il pas mal
D'avoir nourri fille si grande
Et de la voir aujourd'hui pendre ?

- Ma fille, j'ai encore de l'argent
des écus plus de cent mille,
ront pour te sauver la vie.

— Ma mère, gardez votre argent
Car toute fille qui fait folie,
C'est la raison qu'on la châtie.

— Les garçons se jouent de nos cœurs
Dès qu'ils ont l'honneur d'une fille,
Ils s'en vont le chanter en ville.

— Ma mère, j'ai encore une sœur
Châtiez-la, je vous en prie,
Car les garçons en ont envie.

— Ma mère, coupez mes blonds cheveux
Et pendez-les devant l'église
Ils serviront d'exemple aux filles.

Adieu, les filles de Dijon,
Adieu, les petites et grandes,
Et dessus moi prenez exemple.

NOTE

Ces deux chansons paraissent anciennes, c'est ce que prouve non-seulement la manière dont elles sont composées, mais encore la mention de la potence. Schiller a écrit une célèbre poésie sur le même sujet, elle a été traduite dans le recueil intitulé *Ballades et Chants populaires de l'Allemagne*, p. 229.

Un chant populaire vénitien a quelques rapports avec les deux pièces que l'on vient de lire :

I la ga ciapà
La gan ligà si stret e dura
E poi l'han menà
In la prigion piu scura.
. . . . . .
— O mamia mia ! mandè del pan
Del vin, de la vivanda,
Che la *melanconia.*
Mi vada do la banda.

O mama mia! mandè d'arzan
Mandè l'arzan e le due monete
Mandè cinquanta scudi
A liberar sto piede.

— Cara figlia mia! non ghe arzan
E neanche due monete
Ma chi ha fat del male
Sofra le pene.

(*Volkslieder aus Venetien*, p. 67, n° 87.)

Ici c'est la mère qui-débite la moralité qui dans notre dernière chanson est mise dans la bouche de la fille.

On peut encore comparer à ces pièces un joli chant grec traduit par M. de Marcellus : *la Perdrix*.

—

XXIII

La Damnée

(VERNÉVILLE)

C'est d'une fille et d'un garçon,
D'un garçon qui l'a bien aimée.
Mais bientôt sous le vert gazon,
La belle fille est enterrée.

Le garçon fit une prière
A la bonne vierge Marie,
Pour qu'elle lui fasse voir encore
La belle qu'il a tant chérie.

Il n'a pas fini sa prière
Et voilà la belle arrivée.
— Oh ! la belle, la belle, où avez-vous été
Que vos fraîches couleurs ont si fort changé ?

— Ce sont les diables et les enfers
Qui ont ainsi rongé mes membres,
Et cela pour un maudit péché
Que nous avons commis ensemble.

— Oh ! dites-moi, dites, ma mie,
Ne peut-on pas vous soulager,
Avec quelques messes à dire
Ou quelques *vigiles à chanter*?

— Oh! non, mon bel ami, oh! non,
Oh! non, ne m'en faites point dire,
Tant plus prieras ton Dieu pour moi
Et tant plus souffrirai martyre.

— Oh! adieu donc, adieu ma mie,
Puisqu'il faut ainsi vous quitter.
A votre sœur Marguerite,
N'avez-vous rien à envoyer?

— Tu diras à ma sœur Marguerite
Qu'elle ne fasse pas comme moi.
Que jamais elle ne se promène
Sur le soir dans les grands bois.

NOTE

Cette chanson, sans doute très altérée dans sa forme actuelle, ne manque pas d'une espèce d'instinct poétique et semble offrir quelques vestiges d'un rhythme assez régulier. Elle offre des analogies avec deux chants normands cités par M. de Beaurepaire surtout avec le second dont voici une partie:

— Je daubis le pied dans la chasse
Réveill' ous, Jeanne, si vous dormez.

— Non, je ne dors ni ne sommeille
Je sis dans l'enfer à brûler.

Auprès de moi reste une place
C'est pour vous, Pierre, qu'on l'a gardée

— Ah! dites-moi plutôt, ma Jeanne,
Comment faire pour n'y point aller?

— Il faut aller à la grand'messe
Et aux vêpres sans y manquer,

Sans point aller aux fileries
Comm' vous aviez accoutumé...

Il y a encore à indiquer une similitude entre la *Damnée* et ce chant populaire de la Toscane :

Sono stato all' inferno e son tornato
Misericordia ! la gente che c'era !
V'era una stanza tutta illuminata
E dentro v'era la speranza mia.
Quando mi vedde gran festa mi fece
E poi mi disse : dolce anima mia,
Non t'arricordi del tempo passato.

Quando tu mi dicevi : anima mia,
Ora, mio caro ben, bacciami in bocca,
Bacciami tanto che io contenta sia,
E tanto saporita la tua bocca,
Di grazia saporisci anche la mia ;
Ora, mio caro ben, che m'hai bacciato
Di qui non isperar d'andarne via.

(*Canti popolari Toscani*, p. 60, 61.)

M. Tommaseo a fait remarquer la ressemblance de ce chant italien avec une des plus belles ballades de Gœthe.

—

XXIV

Les deux Marins

(MALAVILLERS)

Chantons, pour passer le temps,
D'un ton complaisant,
Une jeune fille;
Sur le bord de l'orient,
La belle, elle s'en va
Pour suivre son amant.

Voyant son amant parti
Elle changea d'habit,
Quitta celui de fille
S'habilla en matelot.
S'en fut se présenter
Au bord du vaisseau.

Le capitaine du vaisseau,
Voyant la beauté
De ce beau jeune homme,
Lui dit : beau matelot
Tu seras placé
Dedans mon vaisseau.

Son amant qui la voit
Plus de mille fois,
Lui dit : jeune cadet,
Vous ressemblez bien
A ma charmante beauté.

— Monsieur, quand vous me parlez,
Vous me surprenez,
Vous me faites rire.
Je n'ai ni père, ni parents,
Je suis éloignée du bord de l'orient.

Il a resté deux ans
Sur ce bâtiment,
Sans la reconnaître
Qu'au débarquement.

— Puisque l'amour nous rassemble,
Il nous faut marier ensemble.
L'argent que nous avons gagné
Nous servira, belle,
Pour nous marier.

—

XXV

La brave Claudine

(RÉMILLY)

La petite Claudine s'habille en garçon,
Remplan,
S'habille en garçon.

C'est pour aller en ville, pour s'engager dragon,
Remplan,
Pour s'engager dragon.

Le capitaine la regarde. — Tu es joli garçon,
Remplan,
Tu es joli garçon.

Même tu n'as point de barbe, point de barbe au menton,
Remplan,
Point de barbe au menton.

— Ah ! si je n'ai point de barbe, point de barbe au [menton,
Remplan,
Point de barbe au menton.

Ah ! si je n'ai point de barbe, j'ai un cœur de lion,
Remplan,
J'ai un cœur de lion.

Le capitaine l'engage, l'engage dans les dragons,
Remplan,
L'engage dans les dragons.

ı petite Claudine retrouva son mignon,
Remplan,
Retrouva son mignon.

ın mignon qui la laisse dans un triste abandon,
Remplan,
Dans un triste abandon.

le lui chercha querelle et tua son mignon,
Remplan,
Et tua son mignon.

ı la prend on l'emmène jusques à la prison,
Remplan,
Jusques à la prison.

le se déclare fille pour avoir son pardon,
Remplan,
Pour avoir son pardon.

—

XXVI

La Fille soldat

(GUÉNANGE)

Qui veut entendre le courage
D'une jeune fille de quinze ans:
Elle voit son amant volage,
D'homme prend un habillement
S'en va trouver le capitaine et lui dit:
Monsieur, je viens prendre parti.

Le capitaine la regarde
Voit son air et sa belle façon.
— Quoique tu sois un bel homme
Tu n'as point de barbe au menton
— N'importe, dit elle, monsieur,
Je suis vaillant et amoureux.

Le capitaine sur sa parole,
Cinquante pistoles lui donna:
— Tiens, lui dit-il, voilà cinquante pistoles
Puisque tu veux prendre parti;
Prends vite cet appointement
Et va joindre ton régiment.

Quand elle fut à la Rochelle,
Au milieu de la garnison,
On lui présenta un beau cheval
Eperons et habits de dragon.

La belle tout en se promenant
Fit la rencontre de son amant :

— Ah ! te voilà, amant volage,
De toi je vais avoir raison !
Puisque tu as mon cœur en gage ;
Il faut mettre l'épée en main.
La sienne lui mit dans le flanc
Et lui fit verser tout son sang.

— Que l'on arrête ce dragon
Au milieu de la garnison.
— Monsieur je ne suis point garçon
je suis la fille d'un baron :
Mon amant m'avait délaissée
Et j'ai sa poitrine percée.

NOTE

Les dragons — on aura occasion de le remarquer — jouent un assez grand rôle dans la poésie populaire; il ne faudrait pas que la mention qui en est faite semblât la preuve d'une date moderne. La création des dragons remonte assez loin. Suivant le P. Daniel ils furent institués par le maréchal de Brissac pendant les guerres du Piémont sous Henri II. Les dragons étaient des arquebusiers à cheval. Eclairer les marches, couvrir les retraites, harceler l'ennemi, occuper un poste que l'infanterie eût été trop lente à gagner, tel fut leur emploi. Ils combattaient tantôt à pied, tantôt à cheval. « Les dragons, dit M. Pascal à qui j'ai déjà emprunté les renseignements qui précèdent, furent supprimés après le siège de la Rochelle ; on les remit sur pied en 1635. En 1669, il y avait en France quatorze régiments de dragons. Il y en avait 43 en 1690. A cette époque les dragons étaient armés de sabres et de fusils à baïonnette, ils avaient les guêtres, les éperons, le chapeau et le bonnet ; une hache et une pelle pendaient à l'arçon de la selle, ce qui indiquait l'emploi particulier *des travaux de tranchées*. Un des plus beaux corps de

l'armée et des plus nombreux était le régiment des dragons de Richelieu. »

(*Histoire de l'Armée*, par M. Pascal. — Paris, Barbier, 1848, t. I, p. 427 428.)

On a bien voulu me communiquer un chant de la Franche-Comté sur le même sujet que les deux chansons précédentes :

Derière cheux nous
Y est un capitaine,
Qui tous les jours
M'entretient de ses amours,
Me dit un jour :
Grand Dieu que vous êtes belle,
Ah ! je voudrais avoir de vos amours.

Mais quand il eut
Les amours de la belle,
L'ingrat s'en fut
Joindre son régiment
— Adieu l'ingrat,
Puisque tu m'abandonnes
J'irai vraiment
Te joindre au régiment. —

Elle demanda
Cent écus à son père,
Fut à Paris
S'achêta des habits.
Elle s'habilla
En dragon militaire,
Rien d'aussi beau
Qu'sa cocarde au chapeau.

Elle a suivi
Pendant sept ans la troupe,
Sept ans la troupe
Sans joindre son amant,
Elle l'aperçoit
Mettant le pied à terre
Lui dit soudain :
— Mettons le sabre en main —

Ah ! oui, ah ! oui,
Ils ont bien pris les armes,
Ah ! oui, ah ! oui,

Ils ont bien combattu.
Mais la fillette
Qu'était encor jeunette,
Mais la fillette
Mit son amant à mort.

Trois généraux
En voyant sa vaillance,
Voulurent bientôt
La faire mettre au cachot;
Le roi si bon
Y accorda son pardon.

Un chant piémontais, dont M. Nigra a donné plusieurs leçons, offre comme donnée générale une certaine analogie avec la chanson précédente, mais il en diffère assez par les détails pour que l'on hésite à admettre une communauté d'origine. Néanmoins, comme le chant piémontais est fort joli, je crois devoir le reproduire ici:

— Cosa pioreve, pare,
  Cosa pioreve voj?
Se l'hej d' andé a la guera,
  Andaro mi për voj.
Pronté-me 'n cavalino
  Ch' a m' possa bin porté,
Con ün bon servitore
  Che m' possa bin fidé.
Pié la mia vesta grisa,
  Fe' fé braje e gonel,
Con la mia codinota
  Cocarda sül capel. —
Cuand ch' a l' é staja a Nissa
  Për montè süj bastion:
— Oh guardé lá la bela,
  Vestia da garson!
Fiol dël re a la finestra
  N' a stasia a risguardé:
— Ohimi! che bela fia!
  S' i m' la vorejso dé!
O mama, la mia mama,
  Na fia giá ch'a l' é;
Ohimi! che bela fia!
  S' i m' la vorejso dé! —
— *S' i la vole conos-la,*
  Mené-la da 'n marcant,

Se chila srá na fia,
  Si comprará dij guant. —
— Guardé, li me soldati,
  Guardé cuisti bej guant! —
— Soldá ch' a van a guera
  L'han pa frejd a le man. —
— O mama, la mia mama,
  Na fia giá ch' a l'é;
Ohimi! che bela fia!
  S' i m' la vorejso dé! —
— S' i la vole conos-la,
  Mne-la da n' argenté;
Se chila srá na fia,
  Si comprará n' anel. —
— Guardé, li me soldati,
  Guardé che bej anej! —
— Solda ch' a van a guerra
  L'han bsogn dë spa e cotej. —
— O mama, la mia mama.
  Na fia giá ch' a lé;
Ohimi! che bela fia!
  S' i m' la vorejso dé! —
— S' i la vole conos-la,
  Mne-la a dürmi con voj. —
L' ha soffiá s' la candejla,
  J'ha mandá-je 'l servitor.
— O mama, la mia mama,
  Na fia giá ch' a l' é;
Ohimi! che bela fia!
  S' i m' la vorejso dé! —
— S' i la vole conos-la,
  Mne-la un'acua a passé;
Se chila srà na fia,
  S' vorá pa descaussé. —
S' é descaussá na gamba,
  Na letra a j' é rivé;
J' é scrit an s' la letriña
  D' dové-je dé 'l congé.
La bela a mitá strada
  A s' é bütá a canté:
— Fia son stá a la guera,
  E fia n' a son torné! —

(Canz. pop. del Piemonte, fasc. III, p. 92).

Un romance portugais, dont M. Nigra donne le texte d'après le *romanceiro* de M. Almeida Garrett, offre la même situation. Une jeune fille va à la guerre à la place de son père qui est déjà âgé, et ses beaux yeux frappent vivement son capitaine qui s'écrie à peu près comme dans la canzone piémontaise :

Senhor pae, senhora mâe
Grande dor de coracão ;
Que os olhos de conde Daros
São de mulher, de homen não.

Comme dans la canzone encore on soumet la jeune fille à diverses épreuves : on la mène dans un jardin pensant qu'elle va cueillir des fleurs, à un repas pour voir si elle ne s'enivrera pas, chez un marchand où elle achète non des rubans mais une dague, enfin on l'engage à se baigner ; c'est dans ce moment qu'arrive un page avec une lettre qui annonce à la guerrière la mort de sa mère ; elle demande alors à retourner près de son père et elle est accompagnée par son capitaine qui bientôt devient son mari.

Tommaseo a publié sur le même sujet un chant slave que M. Nigra reproduit aussi, de même qu'un chant russe et qu'un chant grec dont M. de Marcellus a traduit une variante plus complète. *(Ch. Pop. de la Grèce,* p. 130). Ces deux derniers chants n'offrent plus, de même que notre chanson française, qu'une ressemblance de situation principale, c'est-à-dire que le travestissement d'une jeune fille en guerrier. Un chant vénitien récemment publié par M. Volf *(la Figlia coragiosa,* p. 57, n° 79) se rapproche beaucoup plus de la chanson piémontaise et peut être considéré comme en étant une imitation, mais une imitation fort loin de valoir le modèle. M. A. Wolf dit à propos de ce chant que le même épisode existe dans le recueil *Bœhmische Granaten,* t. I, p. 266, dans les *Slavische melodien,* p, 34. dans les *Neugriesche Volkslieder,* p. 5.

On lit dans les *Chansons d'autrefois,* page 66, sous ce titre : *Histoire de Manon de Nivelle,* une vieille chanson qui a des rapports avec nos couplets. Manon, abandonnée par son amant, s'engage dans un régiment et arrive dans la ville où se trouve son perfide, elle le suit jusque chez une belle qu'il prétend bientôt épouser. Une querelle s'engage, et c'est lorsque Manon met habit bas pour se battre qu'elle est reconnue par l'infidèle.

Son épée tombe par terre,
Il se jette à deux genoux
Et versant des pleurs amères
Pour apaiser son courroux.

En la serrant tendrement
La prie de lui faire grâce
Au nom de son cher enfant.

Le major vint en personne
Pour savoir exactement
Si Manon était un homme,
Ce qu'il apprit sur-le-champ;
Et connaissant leur négoce,
Leur fit publier des bans
Puis leur fit faire des noces
Le plus magnifiquement.

Suivant l'éditeur des *Chansons d'autrefois* un fait véritable « semble avoir fourni le sujet de cette espèce de vieille complainte naïve qui date de près de deux cents ans. »

Dans le recueil que je dois à l'obligeance de M. Auricoste, une jeune fille s'habille en homme pour suivre à la guerre son amant qui est soldat.

—

XXVII

L'Amant barbare

(COUME)

— J'entends quelqu'un à ma porte,
Qui m'empêche de dormir.

— C'est votre amant, ô la belle,
Qui vous empêche de dormir.

La belle met sa robe blanche,
Et la porte s'en va l'ouvrir.

Il la prit par sa main blanche,
Le petit doigt il lui coupa.

— Tu as envie de me faire, faux traître,
Tu as envie de me faire mourir.

— Tu en verras bien de l'autre
Avant que je sorte d'ici.

Il tira son épée claire,
Et son cœur il lui perça.

Il la porta sur un arbre
Qui n'avait jamais fleuri.

Il prit le cœur de la belle,
Sur un plat d'argent l'a mis.

Il le porte à sa mère,
Entre Rouen et Paris.

— Oh ! tenez méchante mère,
Voilà le cœur d'Amélie !

— Tu en as menti, faux traître,
C'est le cœur d'une brebis.

— O mère, donnez-moi de l'argent
Que je sorte du pays.

— D'argent, il ne t'en faut guère
Car tu seras bientôt pris.

Quand elle eut dit ces paroles,
Voici la gendarmerie.

Ils se dirent, les uns aux autres :
— Comment le ferons-nous mourir ?

— Faites-moi bouillir dans l'huile
Car je l'ai bien mérité.

J'ai tué ma pastourelle !
La plus belle fille du pays.

NOTE

C'est à M. Auricoste de Lazarque, dont les précieuses communications ont tant augmenté ce recueil, que je dois encore cette chanson. Au neuvième vers, dans le texte qu'il a bien voulu me remettre, on lit : Fordresse, et à ce sujet M. Auricoste dit : « Le nom de Fordresse est-il un nom propre? Cette chanson m'a été chantée par de jeunes filles allemandes qui pouvaient mal interprêter quelques mots. Aussi j'ai supposé que Fordresse est peut-être une altération de *Faux traître,* que l'on voit revenir assez souvent dans les contes et chants populaires. » J'ai adopté cette opinion qui me paraît fort plausible. M. Auricoste ajoute encore, avec beaucoup de raison, que cette chanson « rappelle quelques chansons allemandes. » A la fin de son recueil je trouve, en effet, un chant allemand recueilli également à Coume et qui a quelque [illegible] avec la chanson précédente, mais les idées y sont encore [illegible] moins liées.

Je citerai seulement cette stance :

Was trægt er an seiner Seite?
Ein Messer, war scharf und spitz
Er stechet dem Liebchen ins Herze,
Das rothe Blut gegen ihn spritzt...

« — Que porte-t-il à son côté? — un couteau bien tranchant, pointu, — il l'enfonce dans le cœur de son amie — le sang rouge rejaillit sur lui. »

J'ai avancé dans la préface de ce volume que souvent le rhythme de nos chants populaires offre une singulière analogie avec celui des romances espagnols. Je trouve une preuve très frappante de cette ressemblance dans le chant précédent. Tous les vers impairs y sont des vers blancs, et tous les vers pairs se termine, sauf deux exceptions *(coupa, perça)*, par une assonance en *i* qui règne d'un bout à l'autre de la pièce. C'est le système rhythmique des romances.

—

XXVIII

Les Demoiselles du château de Bonfort

(LONGWY)

Au château de Bonfort
Il y a trois demoiselles,
Elles sont belles,
Belles comme le jour.
Trois jolis capitaines
Leur vont faire la cour.

Le plus jeune des trois,
Celui qui la courtise,
La prend, la mise
Sur son cheval grison
Pour la conduire
Droit à sa garnison.

Première hôtellerie
Que la belle s'y loge
L'hotesse lui demande :
— Dites-moi sans mentir,
Etes-vous ici par force
Ou pour votre plaisir?

La fille lui répond
Comme une fille sage :
— J'y suis par force
Et non point par plaisir.

Au château de Bonfort
Les gens du roi m'ont pris.

Quand la venu pour souper,
Ne veut ni boire ni manger.
— Soupez donc, la belle,
Soupez avec plaisir,
Avec trois capitaines
Vous passerez la nuit.

— Avec trois capitaines
Vous passerez la nuit.
— Oh! non, dit-elle,
J'aimerais mieux mourir,
Qu'avec trois capitaines
D'y passer cette nuit.

Elle n'eut pas dit cette parole
La belle est tombée morte :
— Sonnez trompette,
Sonnez bien tristement;
Voilà la belle qui est morte,
J'en ai le cœur dolent.

— Il nous faut l'enterrer
Au jardin de son père,
Dessus sa tombe
Faudra mettre en écrit:
Voilà la belle morte,
Morte dans une nuit.

Deux ou trois jours après,
Son père se promène.
— Levez la tombe, mon père,
Levez là, s'il vous plaît,
J'ai fait trois jours la morte
Pour mon honneur garder.

—

XXIX

Autre leçon

(MONTOY)

Dessous ce blanc rosier il y a une princesse
Blanche comme la neige, belle comme le jour,
Trois jolis capitaines s'en vont lui faire l'amour.

Le plus jeune des trois la prit par sa main blanche :
— Montez, montez, la belle, sur mon cheval gris
Et je vous mènerai dans un fort beau logis.

Et puis arrivé, on lui présente la table :
— Buvez, mangez, la belle, suivant votre appétit,
Avec trois capitaines vous passerez la nuit.

A milieu du repas la belle a tombé morte.
Sonnez, sonnez trompettes, tambours du régiment,
Voilà la belle qu'est morte, j'en ai le cœur dolent.

Où faudra l'enterrer cette aimable princesse ?
Dans le jardin de son père il y a trois fleurs de lis,
Nous prierons Dieu pour elle, qu'elle aille en paradis.

Deux ou trois jours après, son père qui s'y promène.
— Levez, levez mon père, ma tombe si vous m'aimez,
J'ai fait trois jours la morte, pour mon honneur garder.

[illegible], six jours par après, les trois capitaines passent.
[illegible]a, va, petite coquine, nous te rattraperons.
[illegible] te ferons faire la morte là-haut sur le gazon.

NOTE

Cette chanson, avec de nombreuses variantes, est populaire par toute la France. Gérard de Nerval l'a publiée dans la *Bohême galante,* p. 71, et une seconde fois dans les *Filles du feu,* p. 49. Sous le titre de la *Jolie fille de la Garde,* et compliquée de nouveaux incidents, elle a trouvé place dans le recueil de M. Champfleury, p. 95. M. Damase-Arbaud l'a donnée en provençal dans ses *Chants populaires de la Provence,* t. I, p. 143. Mais là il s'agit de la fille d'un jardinier. Enfin nous lisons dans le recueil de Marcoaldi un chant en dialecte italien sur le même épisode:

La fuga e il pentimento

La fia del villan
I disu ch' l'e tant bëla
Bianca e rossa cum 'na fiû
U j'e trëi capitanni
Chi van a fëj l'amu

Al pü bel di lor trëi
U l'ha ben guadragnaja;
U l'ha vuttaja' n groppa
Du so ben cavà gris;
U l'ha menaja an Fransa
Luntan dan sa pais.

An Fransa ch'i son stà
— Bondi, madama l'osta:
Da beivi e da mangië
A sta galanta fia
Ch'a se lassa robe.

La dis Madama l'osta:
— Mangië, mangië, la bëla
Mangië e poi bevi;
Con u sior capitanni
I'ëi temp d'andë dromi.

— Prima col capitan-ni
Che mi vada a dromi,
Venra la mort, madama
La mort a piëmi mi!
Autant stëm' a senti.

S'a 'm laissa robè
A voi ch' i 'l sappi aneora
N' è nent p'i mi piasi ;
I son avin a ca mia
I' m son avm a tradà

Disenda ste parole,
La bela casca' n têra,
La casca dal dolor :
La fa trei di la morta
E la salva l'onor.

A l'è la mesanotte,
La fia l'è scappa ;
A casa di so padre
L'è vnia a tambûsà

Lo padre si disviglia.
— Chi ël che picca ?
— A son la vostra fia
Ch 'a j'ho l'onor con mi.

Pardon, i m'han tradia
An Fransa i m' han menà :
J'ho fatt trei di la morta
L'onor a l'ho salva.

(*Canti popolari*, raccolti da Marcoaldi, p. 162.)

Dans le département de la Moselle, nous avons trouvé une grande quantité de leçons de cette chanson si répandue. La première leçon que nous avons donnée nous est venue de Longwy, mais nous l'avons complétée par d'autres variantes. La seconde chanson, qui a été recueillie à Montoy par M. Jules Séchehaye, se rapproche de celle qu'a conservée Gérard de Nerval.

—

XXX

La Fille du Pâtissier

(MALAVILLERS)

C'est un fort beau métier
Que d'être boulanger.
Tandis que le four chauffe
On va se promener,
Compagnons boulangers !

En mon chemin rencontre
La fille d'un pâtissier,
La pris par sa main blanche
Dans la chambre l'ai menée,
Compagnons boulangers !

Quand elle fut dans la chambre
Elle se mit à pleurer:
— Qu'avez-vous donc la belle
Qu'avez-vous à pleurer?
Compagnons boulangers !

— Je pleure mon innocence
Que vous voulez m'ôter.
— Délacez votre corset
Il faut vous déshabiller,
Compagnons boulangers !

— Prêtez-moi votre épée
Pour mon lacet couper.
Quand la belle eut l'épée
Son sein elle a percé.
Compagnons boulangers !

Voilà la belle qu'est morte
Qui a le sein percé.
J'ai du vin dans ma cave,
Pour boire à sa santé.
De l'argent dans ma bourse
Pour la faire enterrer.

NOTE

La poésie populaire de diverses contrées offre un assez grand nombre de morceaux à mettre en parallèle avec cette chanson, que M. le comte de Maigret nous a communiquée. On retrouvera à la suite de la *Fille du prince* des pièces qui ont à la fois de l'analogie avec la *Fille du prince* elle-même et avec les couplets qu'on vient de lire. M. Gérard de Nerval raconte dans la *Bohême galante*, que la fille du pâtissier ayant porté des gâteaux chez son seigneur, fut forcée de passer la nuit dans le château de celui-ci. Elle lui demanda son poignard pour couper le nœud d'un lacet et s'en perça le cœur. Ne serait-il pas possible que la chanson précédente eût été inspirée par ce fait dont il me semble retrouver un souvenir dans ces deux vers :

En mon chemin rencontre
La fille d'un pâtissier.

Le premier, le dernier couplet et le refrain me paraissent des adjonctions maladroites. Si ma supposition était vraie au sujet de l'origine de la chanson qui nous occupe, cette chanson nous serait venue de l'Ile de France, puisque c'est à cette province qu'appartient la tradition conservée par Gérard de Nerval.

[illegible] de Beaurepaire a publié deux chants qui rappellent la cata-

›phe du chant qui précède ; dans l'un *(Etude sur la Poésie po-aire en Normandie,* p. 55) on lit :

— Prêtez-moi votre dague,
Vogue beau marinier, vogue,
Pour couper mon lacet.
Et quand elle eut la dague
Au cœur s'en est donné.

.'autre chanson fait à la fois souvenir de la *Fille du prince,* on rencontrera tout à l'heure :

— Beau marinier qui marines,
Vivre l'amour,
Apprends-moi à chanter
Vivre le marinier.

— Entrez dans mon navire,
Je vous l'apprendrai.

Quand la belle fut dans le navire,
Elle se prit à pleurer.

— Et qu'avez-vous la belle,
Qu'avez-vous à pleurer?

Hélas ! j'entends mon père qui m'appelle,
Qui m'appelle pour souper.
. . . . . .

Quand la belle fut pour se coucher,
Son lacet s'est noué.

— Prêtez-moi votre dague,
Mon lacet s'est noué.

Et quand elle eut la dague,
Dans le cœur se l'est plongé.

On peut rapprocher de notre chanson la *Fille du pâtissier,* a canzone piémontaise suivante, recueillie par M. le chevalier Nigra :

El Corsaro

— O Marinar de la marina
Oh canté-me d'üna canson
(su la fior de l'acua
su la fior del mar).

— Monté, bela, su la mia barca
La canson mi la canteró
Cuand la bela l'é stajta'n barca,
Bel marinar s'büta canté.
L'han navigá pi d'sincsent mia,
Sempre cantant cula canson;
Cuand la canson l'é stá fürnia,
La bela a cá n'in vol torné.
— Sej gia lontan da vostra ca.
— Cosa dira la mama mia,
Che n'a sto tant a ritorné.
— Pense pa pi a la vostra mama
Oh pense bela al marinar. —
S'a n'in ven la mesa noiteja
N'in ven l'ora d'andé dürmi
— Oh dëspojé-ve, oh dëscausé-ve
Cogé-ve si col marinar.
— J'm'son solá-me tanto sciassa,
Che'l gital pos pi dëssolé.
O Marinar de la marina
Oh presté me la vostra spa:
Presté, galant, la vostra speja,
Che'l me gitel possa tajé. —
Cuand la bela l'ha'vü la speja,
An mes al cor a s'le pianta.
— Oh maledeta sia la speja,
E cula man ch'a i l'ha prestá!
Ma s'i l'hai nen basá-la viva;
A l'é morta la voj basé. —
A l'ha pjá la për soe man bianche
Ant'ël mar al l'ha campá.
(sü la fior de l'acua
sü la fior del mar.)

(*Canzoni popolari del Piemonte*, fasc. V, p. 162.)

M. le chevalier Nigra cite encore le fragment suivant d'u chanson piémontaise:

— O bela despojé ve,
Cogéj ve si con noi
— J'ho la vesta strejteja
Mi pos pa dispoje —
Galand pësta la speja
'Nt il cor a s' l'a pianta

— Cos fejvo, voj la bela,
Che voj andri dana?
— M'é pi car sir daneja
Che sir disonora.

Dans la chanson suivante : *Renaud et ses quatorze femmes,* on remarquera une situation qui rappelle les pièces précitées, avec cette différence que l'héroïne fait preuve de courage, non contre elle-même, mais contre son agresseur.

—

XXXI

Renaud et ses quatorze femmes

(CHARLEVILLE, CANTON DE VIGY)

Renauld avec son grand rabat
Veut aller voir la fille du roi,
Il l'emmena à sept lieues de loin
Sans que personne en sache rien.

Quand ils ont venu au milieu du chemin:
— Renauld, Renauld, je meurs de faim.
— Belle, mangez-y votre main
Car jamais vous ne mangerez de pain.

Quand ils ont venu au milieu du bois:
— Renauld, Renauld, je meurs de soif,
Belle, buvez-y votre clair sang
Car jamais vous ne boirez vin blanc.

Quand ils ont venu au bord du bois:
— Vois-tu la rivière là-bas,
Il y a quatorze dames qui sont noyées,
La quinzième vous la serez.

Quand ils ont venu au bord de l'eau:
— La belle, défaites votre manteau,
Votre chemise de vrai lin
Il paraît comme un vrai satin.

— Ce n'est pas affaire aux cavaliers
D'y voir les dames déshabillées,
Mais c'est affaire aux cavaliers
De prendre un mouchoir, les yeux se bandeler.

Quand Renauld entendit cela
Prit son mouchoir, les yeux se bandela,
La belle le prit par le côté
Dans la rivière elle l'a jeté.

Renauld, Renauld s'est échappé
Après une branche d'olivier,
La belle a tiré son épée
La branche d'olivier a coupée.

— Belle, que diront tous vos parents
De vous en retourner sans votre amant?
— Je leur dirai que j'ai fait de toi
Ce que tu as voulu faire de moi.

— Qui donc, la belle, bien loin d'ici
T'y remmeneras dans ton pays?
— C'y sera mon cheval grison
Qui sait fort bien le postillon.

— Belle, donnez-moi votre main blanche,
Je vous épouserai dimanche.
— Épouse, Renauld, épouse poisson
Les quatorze dames qui sont au fond.

NOTE

Je dois des remerciements tout particuliers à M. Ernest Auricoste de Lazarque pour cette curieuse ballade. Il n'en connaissait que deux vers d'après lesquels je supposais que le sujet traité *devait être le même* que celui de la Monfrejna, chant

piémontais publié par le chevalier Nigra. A ma prière, M. Auricoste s'est mis en chasse de la chanson entière et a fini par la découvrir. Il existe une variante pour les deux derniers vers, la voici :

Va t'en, Renauld, va t'en s'au fond,
Tes quatorze femmes y sont.

M. Ampère *(Instructions relatives aux poésies populaires de la France,* p. 40) a cité une chanson de *Dion et de la Fille du Roi* qui offre la même donnée et dont je reproduis les fragments suivants d'après M. Nigra. (Fascicolo V, p. 158).

Et quand ils furent mariés,
Tous les deux ils s'en sont allés.
Ils y firent bien cinq ou six lieues
Sans s'être dit un mot ou deux.
. . . . . .
Il y a là-bas un vivier
Où quinze dam's se sont baignées,
Où quinze dam's se sont noyées
Et vous la seizième ferez.
. . . . . .
Mettez votre épée sous vos pieds
Votre manteau devant votre nez....
Il mit son épée sous ses pieds
Et son manteau devant son nez
Et s'est tourné vers le vivier ;
La belle par derrière l'a poussé.

On retrouve quelque chose de *Renauld et de ses quatorze femmes* dans une chanson lyonnaise recueillie par M. Champfleury :

Belle, allons nous épromener
Tout le long de la mer courante.
Belle, allons-y, allons-y donc
Tous les plaisirs nous y prendrons.

La belle n'en fut pas aussitôt
Qu'elle lui demande à boire :
— Avant de boire ce vin blanc
Belle, faut couler votre sang.

— D'hebillez-moi, déchaussez-moi,
Mon beau galant, je vous en prie.

Le beau galant tire son soulier
La belle avance un coup de pied.

Le beau galant tombe dans l'eau
Et se retient par une branche,
La belle tire son couteau
N'a coupé la branche dans l'eau.

Mangez, anguilles, mangez, poissons,
Mangez la chair de cette bête;
Mangez, anguilles, mangez, poissons
Mangez la chair de ce lavreau.

— Belle, qui vous emmènera
Dans le château de votre père?
— Sera pas toi, mauvais baron,
Que les poissons t'y mangeront.

Ah! vogue, vogue, marinier,
Mèn' moi au château de mon père,
Ah! vogue, vogue, marinier,
J'ai cent écus à te donner.

(*Chants populaires des provinces de France*, p. 172).

Dans les notes qui suivent la *Maîtresse captive,* nous avons rapporté l'analyse faite par Gérard de Nerval d'une chanson dont la fin aurait quelque similitude avec *Renauld;* enfin, comme nous l'avions pensé par un court fragment qui d'abord nous avait été communiqué, le sujet de *Renauld* et de ses quatorze femmes a son parallèle dans la canzone piémontaise la *Monfrejna* que voici:

La Monfrejna

El fijol dji sgnori conti
  Sa l'é chiel n'in va ciamé
Va ciamé d'üna Monfrejna,
  La fia d'un cavajé.
S'a l'é 'l saba la va 'npromët-la
  Di domëgna la va sposé.
L'ha mejna sincuanta mia
  Sensa maj parlé-je 'nsem.
Prima vota ch'a j'ha parlà-je
  S'a j'ha ben cosi parla:
— Guardé la bela Monfrejna
  Cul castel tan ben müra.

Mi sincuanta e doe Monfrejne
  Mi la drin j'ho gia mejna,
Le sincuanta e doe Monfrejne
  Mi la testa e j'ho copa.
N'autertan faraj, Monfrejna;
  Cuand che voj n'a sari l'á.
— O scoté, lo signor conte,
  Presté-me la vostra spa. —
— O disi, bela Monfrejna,
  Cosa maj n'a voli fa? —
— Voj tajé na frascolina
  Per fe ombra al me caval.
Cuand la bela l'ha 'bjũ la speja,
  Ant ël cor ai l'ha piantà.
— Oh va là, lo signor conte
  Oh va là 'nti cuj fossà!
L'ha vira al caval la brila,
  Audare l'é ritorná.
El primier ch'a n'a riscontra,
  So fradel n'ha risconstra.
— Oh! di' 'n po, bela Monfrejna
  L'é d'assé che t'trove si.
— L'ho trova i sassin di strada,
  L'han massá-me 'l me mari.
— Oh di' 'n po! bela Monfrejna,
  T' l'avrej nen massá-lo-ti?
— Oh! si si, me fradelino,
  La vritá ch'a fa bel di;
A son pa i sassin di strada,
  L'han massà-me 'l me mari.
— Oh! di 'n po' bela Monfrejna,
  A ca toa venta torné.
— Oh! no no, me fradelino,
  A cá mia voj pa pi 'ndé.
Mi na voj andé a Roma
  'ndé del papa a confessé.

(*Canti pop. del Piemonte.* Fas. V, p. 152.)

M. Marcoaldi a donné, dans ses *Canti popolari* (p. 166), une leçon plus courte de cette canzone. En Vénétie on trouve sur la idée la chanson suivante:

La Figlia del conte

La figlia del sior conte
La vuol prendere mari,
La vuol prendere Malpreso
Lo figlio di un cavalier.

E subito che l'ha sposata
In Francia l'ha menà
E tosto giunto in Francia
Comincia a sospirar.

— Sospiro de la mia mama
Che non la ghe vedo più;
Sospiro de la mia mama
Che non la ghe vedo più.

— E mi de esto castelo
Se tu lo sai mirar.
Le trentasie figliete
Le go tutte amazzà.

— M'impresta la sua spada
Che porta in fianco lu.
— Tosto che t'avrò prestada
Cossa ti vuvi me far.

— M'impresta la sua spada
A dar a mio cavalo. —
Tosto che l'avra prestada
In cuor ela gliel'a ficà.

Cossi a mezza strada
Incontra al suo fratel:
— Che cáni di sti sassini
Han amazzato mio mari.

— Ma dimi proprio el vero
Ti sarai stata ti.
— Mi no, mi no, fratelo,
Non sono statu mi.

Per dirti proprio il vero
Son proprio stata mi.

(Volkslieder aus Venetien, p. 47, n° 73).

A ce genre d'épisode se rattachent encore les mor suivants :

Romance de Rico Franco

A caza iban, a caza
Los cazadores del rey,
No hallaban en ellos caza
Ni hallaban que traer.
Perdido habian las falcones,
Mal los amenaza el rey;
Arrimàranse a un castillo
Que se llamaba Maynés.
Dentro estaba una doncella
Muy hermosa y muy cortes.
Siete condes la demandan;
Y azi hacen reyes tres.
Robárala Rico Franco,
Rico Franco aragones:
Llorando iba le doncella
De sus ojos tan cortés.
Hallágala Rico Franco,
Rico Franco aragones:
— Si lloras tu padre ó madre,
Nunca mas vos los vereis,
Si lloras los tus hermanos,
Yo los maté todos tres.
— Ni lloro padre, ni madre,
Ni hermanos todos tres,
Mas lloro la mi ventura
Que no sé cual ha de ser.
Prestedesme, Rico Franco,
Vuesta cuchillo lugues,
Cortare fitas al manto,
Que no son para traer. —
Rico Franco de cortese
Por las tachas lo fue tender.
La doncella que era artera
Por los pechos se lo fue à meter:
Asi vengó padre y madre
Y aun hermanos todos tres.

Dans un chant asturien publié par M. de las Rios *(Jahr* n 285), une jeune fille est poursuivie par un chevalier

ıt près d'une fontaine en protestant avec perfidie de ses es intentions. La jeune fille, qui sait bientôt à quoi s'en , agit comme les héroïnes que nous venons déjà de citer:

Dieron vuelta sobre vuelta,
Derribarla no podia
A la postrera que daran
Una espada le caia,
Con las sus manos travola
Temblando luego la niña,
Metiosela por el pecho,
Y la espada le salia, etc.

romance portugais cité par M. Nigra et publié par Almeida ıtt, reproduit à peu près la même scène:

Pegaram de braco a braco
Lucta de grande porfia;
A romeira, por mes fraca
Emfim rendida cahia,
No cahir, lhe viu à cinta
Am punhal que ella traria;
Com toda a força l'ho arranca
No coracâo l'ho mettia.

Nigra cite encore comme parrallèles, la *Fille de Dugues-* du Barzas Breiz, vol. I, p. 334; un chant flamand *(Oude nsche liederen* nº 49), *Ulric et Annette (Deutsche Volks-* nº 78.) A ces analogies M. A. Wolf ajoute les indications ntes: Righi, *Chants de Vérone,* nº 94; Hoffmann, *Schle- ie Volkslieder,* nº 12; Dixon: *Ancient poèms of the pea- y of England,* nº 5; Child, *Englisch und scottish bal-* p. 313; Grundtvig: *Danmarks gamle folkeviser,* p. 233; r et Afzelius *Svenska Folkvisor,* nº 82; et enfin le *Recueil ıants de la Bohême,* de Valdau *Bœhmische Granaten,* de Haupt *Volkslieder der Wenden,* la collection de , *Volkslieder der serben,* les chants populaires de Wald- , *Schlavische Balalaika.*

—

XXXII

La Fille du Prince

(MAIZEROY)

C'était la fille d'un prince,
Trop matin s'est levée,
Sur les bords de la France,
Sur les bords de l'eau,
Sur les bords du vaisseau.

Elle regarde par la fenêtre
Elle voit trente matelots[1].

Le plus jeune des trente
Commence une chanson.

— La chanson que vous dites,
Je voudrais la savoir.

— Mettez le pied dans la barque,
Et je vous l'apprendrai.

Quand la belle fut dans la barque,
Elle se mit à pleurer.

— Que pleurez-vous, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer?

[1] *Le* refrain : *Sur les bords de la France,* etc., revient après que deux vers.

— Je pleure mon cœur en gage,
On dit que vous l'avez.

— Je ne l'ai point encore
Mais bientôt je l'aurai.

NOTE

Cette chanson est très répandue aux environs de Metz, mais il est probable qu'elle n'est pas née dans notre pays. Elle existe en Champagne avec cette fin :

Que pleurez-vous la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

— Je pleure mon anneau d'or,
Dans l'eau il est tombé.

— Ne pleurez point la belle,
Nous vous le plongerons.

La première fois qu'il plonge
Il n'a rien amené.

La seconde fois qu'il plonge,
L'anneau z'a voltigé.

La troisième fois qu'il plonge,
Son amant s'est noyé.

En Champagne encore, on chante un autre épisode de même nature. (V. le *Romancero* de M. Tarbé, t. II, p. 230). En Normandie on connaît deux chansons qui ressemblent aussi à la *Fille du Prince*. Dans l'une, l'héroïne se tue de désespoir après la mort de son amant qui, comme dans la chanson champenoise, a plongé pour retrouver l'anneau d'or. La seconde, que nous avons citée en partie à propos de la *Fille du Pâtissier*, rappelle la fin de ce chant. On reconnaîtra la donnée de la *Fille du Prince* dans le chant piémontais suivant :

Il marinaro

— Son levá-me na matin
Bin da bonora.

Son andajta ant el giardin
Coje d'rosëte.
Mi revolto anver al mar,
J'é tre barchëte;
Una l'era caria d'or,
E l'autra d'seda,
Una l'era d'rose e fjor,
L'e la pi beta.
— Oh veni, bela, sül mar
A compré d'seda.
— Mi sül mar n'a voj pa 'ndé
Ch'i hai nen d'moneda.
— Oh veni, bela, sül mar
Faruma credit. —
Cuand la bela l'é sül mar.
Largo la vela,
— Marinar, bel marinar,
Tiré me a riva!
— A riva pos pa tiré,
Che 'l mar sartira.
— Marinar, bel marinar,
Tiré me a sponda!
— A sponda pos pa tiré
L'mar s'asprofonda.
— Mariuar, bel marinar,
Tiré me a gjajra!
— A gjajra pos pa tiré,
Che 'l mar s'aslarga.
— Se me pare al lo savejs,
Faria la guera.
— Se vos pare lo savejs,
Faria pa guera;
Che mi son ël fjol dël re
De l'Inghiltera.

(*Canzoni del Piemonte*, F. V, p. 170.)

Ce chant a rappelé à M. Nigra le romance catalan intitulé :

El Marinero

A la bora de la mar—n'hi ha una doncella
Que broda d'un mocador—la flor mas bella.

Quant ne fou á mitx brodat — li faltá seda
Veu veni' un berganti y diu — « oh de la vela!
¿ Mariner, bon mariner — qu'en portau seda? »
« — ¿ De quien color la voleu — blanca o vermella?
« — Vermelleta la vuy yo — qu'es mes fineta,
Vermelleta la vuy yo — qu'es per la reyna. »
« — Entrau dintre de la nau — triareu d'ella. »
Quant fou dintre de la nau — la nau feu vela.
Mariné 's posa á cantar — canso novella;
Ab lo cant del mariner — s'ha adormideta,
Ab lo soroll de la mar — ella 's desperta,
Quant se desperta 's troba — lluny de sa terra.
« — Mariner, bon mariner, — portaume en terra
Qu'els ayres de la mar — me donan pena. »
« — Aixo si que no ho faré — qu'heu de ser meba. »
« — De tres germanas que som — so la mes bella,
La una es casada ab un duc, — l'altre es comtesa
Y yo pobreta de mi — so marinera;
La una en té vestit d'or, — l'altre de seda
Y el meu pobreta de mi — n'es d'estameña. »
« — No es d'estameña, no — que n'es de seda,
Non sou marinera, no — qu'en sereu reyna.
Que yo so lo fill del rey — de Inglaterra
Y set anys que vatx pel mon — per vos doncella. »

(*Observaciones sobre la poesia popular. Romancerillo catalan*, p. 101).

Dans le *Marinier du Pont sur Yonne* (*Romancero de Champagne*, t. II, p. 230), une imprudente jeune fille demande à un rinier quel est le prix du blé qui charge son bateau, et entre prudemment dans l'embarcation qui s'éloigne aussitôt du rt. Le marinier n'est pas moins entreprenant que ses confrères Piémont et de la Catalogne, mais la jeune fille déclare qu'il it qu'il devienne officier de roi. Le marinier va à Lorient et gne ses épaulettes contre les Anglais :

D'vant les parents et l'curé
Le mariage est célébré.

Une aventure analogue fait le sujet d'une ronde des environs Nantes, insérée par Champfleury dans les *Chants populaires s provinces de France*, p. 156.

L'Espagne offre aussi les analogies suivantes à l'épisode qui nous occupe :

La bella Helena

. . . . . .
Bien vengades vos, Páris,
Páris el enamorado,
Páris, ¿ d'onde vais camino
Donde teneis vuestro trato?
— Por la mar ando, señora,
Hecho un terrible cosario,
Traigo un navio muy rico
De plata y oro cargado,
Llevolo à presentar
A ese buen rey castellano. —
Respondierale la reyna,
De esta suerte le ha hablado:
— Tal navio como aquese
Razon era de mirarlo. —
Respondiérale Páris
Muy cortes y mesurado:
— El navio y yo, señora,
Somos a vuestro mandado.
— Gran placer tengo, Páris,
Como venis bien criado.
— Vayadeslo a ver, señora
Vereis como va cargado.
— Pláceme, dijo la reina,
Por hacer vuestro mandado. —
Con trescientas de sus damas
A la mar se habia llegado.
Echo la compuerta Páris
Hasta que hubieron entrado,
Desque todos fueron dentro
Bien oiréis lo que ha mandado:
— ¡ Alzen ancoras, tienden velas! —
Ya la reina se ha llevado.
. . . . . .

(*Primavera y flor de romances*, t. II, p. 3.)

Don Duardos

. . . . . .
No lloreis mas, mi alegria,
Que en los reinos de Inglaterra

Mas claras aguas habia,
Y mas hermosos jardines
Y vuestros, señora mia.
. . . . . .
Y fuéronse a las galeras,
Que don Duardos habia :
Cincuenta eran por todas,
Todas van en compañia.
Al son de sus dulces remos
La Infanta se adormecia
En brazos de don Duardos,
Que bien le pertenecia.

(*Romancero general*, t. I, p. 156, n° 288).

ROMANCE : **Tiempo es, el caballero...**

. . . . . .
No os maldigais vos, señora,
No os querais vos maldecir,
Que hijo soy del rey de Francia,
Mi madre es doña Beatrix :
Cien castillos tengo en Francia,
Señora, para os guarir,
Cien doncellas me los guardan
Señora para os servir.

(*Rom. gen.* t. I, p. 163, n° 307).

M. Nigra cite aussi comme parallèles un chant publié par O.-L.-B. Wolf (*Altfranzœsische Volsklieder,* p. 111), un autre chant donné par Ampère (*Instructions relatives aux poésies populaires de la France,* p. 41), et le *Petit Batelier*, qu'on peut lire dans les *Chants populaires du Nord,* traduits par Marmier, p. 204.

Un conte recueilli par Grimm : le *Fidèle Jean*, offre aussi certains rapports avec tout ce qui précède. Il s'agit là d'une princesse qui, comme la *Bella Helena* du romance castillan, veut voir la riche cargaison d'un navire. Elle y monte, et tandis qu'elle considère les objets qui sont mis sous ses yeux, le vaisseau s'éloigne. Lorsqu'elle s'en aperçoit elle est en pleine mer, elle se désole d'être tombée au pouvoir d'un marchand. « Je ne suis pas marchand, lui répond son ravisseur, je suis roi et d'une aussi bonne famille que la vôtre. »

XXXIII

L'Amant discret

(VERNÉVILLE)

— Combien gagnez-vous petite couturière?
— Je ne gagne que cinq sous, mais ne travaille guère.
J'avais mis à mon marché
Tous les jours m'aller promener,
Jusqu'à la quart d'un bois,
Pour mon amant m'aller voir,
A la quart d'un bois, la quart d'un bois joli.

D'aussi loin qu'il m'aperçut
D'un doux baiser il me salue.
— Mon amant, conduisez-moi
Jusqu'à la sortie du bois. —
Quand elle fut hors du bois
La belle se mit à rire.

— Or, que riez-vous, Marguerite, ma mie?
— Oh! je ris, d'un serviteur qui a passé les bois
Tout seul, sa maîtresse auprès de lui
Sans jamais lui avoir rien dit.
— Retournons au bois, Marguerite, ma mie.
— Oh! non je ne retournerai pas
Pour cent louis, ni cent ducats.

—

XXXIV

La Rencontre

RONDE

(CONDÉ)

Petite bergerette en gardant ses moutons,
Avait une rouchelette, ne la pouvait porter
Tra y déra,
Ne la pouvait porter.

Avait une rouchelette ne la pouvait porter,
Chevalier qui passa, l'aida à la porter,
Tra y déra,
L'aida à la porter.

Chevalier qui passa, l'aida à la porter.
La fille était jeunette, il voulut l'embrasser,
Tra y déra,
Il voulut l'embrasser.

La fille était jeunette, il voulut l'embrasser;
La fille était jeunette, elle se mit à pleurer.
Tra y déra,
Elle se mit à pleurer.

La fille était jeunette, elle se mit à pleurer,
Chevalier pitoyable il la laissa aller,
Tra y déra,
Il la laissa aller.

Chevalier pitoyable, il la laissa aller.
Mais quand il fut passé elle se mit à chanter,
Tra y déra,
Elle se mit à chanter.

Mais quand il fut passé, elle se mit à chanter.
— Va, petite coquette, je te rattraperai,
Tra y déra,
Je te rattraperai.

— Va, petite coquette, je te rattraperai.
— Jamais vous ne m'attraperez dans ma si grand'
Tra y déra, [beauté
Dans ma si grand' beauté.

Jamais vous ne m'attraperez dans ma si grand'beauté.
Mon père va t'en voyage, il me veut emmener;
Tra y déra,
Il me veut emmener.

Mon père va t'en voyage, il me veut emmener;
Au retour du voyage, il me veut marier,
Tra y déra,
Il me veut marier.

NOTE

La donnée de ces deux chansons existe dans beaucoup de provinces et Gérard de Nerval a cité, dans la *Bohème galante*, de jolis couplets que nous avons aussi retrouvés dans quelques-uns des villages de la Moselle et en Bourgogne; ils commencent ainsi :

Après ma journée faite,
Je m'en fus promener,
En mon chemin rencontre,
Une fille à mon gré.

tte chanson, de même que les deux nôtres, fait souvenir de li romance castillan :

De Francia partió la niña,
De Francia la bien guarnida :
Ibase para Paris,
Do padre y madre tenia :
Errado lleva el camino,
Errada lleva la via :
Arrimárase á un roble
Por esperar compañia.
Vió venir un caballero,
Que á Paris lleva la guia,
La niña desque lo vido
Desta suerte le decia :
« — Si te place, caballero,
Llévesme en tu compañia. »
« — Pláceme, dijo, señora
Pláceme, dijo, mi vida. »
Apeóse del caballo
Por hacelle cortesia ;
Puso la niña en las ancas
Y subierase en la silla :
En el medio del camino
De amores la requeria.
La niña desque lo oyera
Dijole con osadia :
« — Tate, tate caballero,
No hagais tal villania :
Hija soy yo de un malato
Y de una malatia,
El hombre que á mil llegase
Malato se tornaria. »
Con temor el caballero
Palabra no respondia,
Y á la entrada de Paris
La niña se sonreia.
« ¿ De qué os reis, mi señora,
De que os reis, vida mia ?
« — Riome del caballero
Y de su gran cobardia,
¡ Tener la niña en el campo
Y catarle cortesiá ! »
Con vergüenza el caballero

Estas palabras decia :
« — Vuelta, vuelta, mi señora,
Que una cosa se me olvida. »
La niña como discreta
Dijó : « — yo no volveria
Ni persona, aunque volviese,
En mi cuerpo tocaria :
Hija soy del rey de Francia
Y la reina Constantina,
El hombre que a mi llegase
Muy caro le costaria.

Le chasseur du romance la *Infantina* rappelle le chevalier du romance précédent, et dans quelques leçons les vers de l'un se trouvent mêlés à ceux de l'autre. Ces deux jolies pièces existent aussi en portugais, M. de ALneida Garrett a publié l'une sous le titre la *Infeitiçada,* l'autre sous celui de *O caçador.* M. de Almeida Garrett croit qu'il ne peut y avoir de doute quant à l'origine française du romance qui a tant d'analogie avec plusieurs de nos chansons populaires, il croit qu'il a pu passer les Pyrénées à la suite de Henry de Bourgogne *(Romanceiro*, t. II, p. 30). M. Wolf dit à propos de ce même romance : « La version portugaise *A infeitiçada,* est vraisemblablement plus près de l'original français que la version castillane. Toutes deux roulent sur le même sujet, le lieu de la scène dans toutes deux est voisin de Paris ; la légèreté des fabliaux, un ton rapide et la croyance aux fées sont plus marqués dans le premier de ces romances. » *(Proben*, etc., p. 54). On est en effet très porté à reconnaître à ces romances une source française quand on lit cette vieille chanson normande :

« Eh ! qui vous passera le bois
Dictes, ma doulce amye !
Nous le passerons cette fois
Sans point de villenye. »
Quand elle feust au bois si beau
D'aymer y la requise :
— Je suis la fille d'un mezeau !
De cela vous advise.

— De Dieu soit maudit le merdier
Qui la fille a nourrie !

Quand il ne la mest a mestier
  Ou qu'il ne la marye,
Ou ne la faict en lieu bouter
  Que homme n'en ayt envie !

Quand elle fut dehors du bois,
  Elle se print à soubzrire :
— Belle qui menez tel desgoys [1],
  Dictes moy, qu'esse à dire ?
Et respondit a basse voix :
— Je suys la fille d'un bourgeois
  Le plus grand de la ville
L'on doibt couard maudire.
— Femme je ne croiray d'un mois
  Tant soit belle ou habile.

(*Vaux de Vires* d'Olivier Basselin, édit. du bibl. Jacob. p. 225.)

Le commencement d'une canzone recueillie par M. Nigra sc. v. p. 178) offre encore quelques similitudes avec nos ansons :

Fjöl dël re l'on va a la cassa
  A la cassa dël lijon,
S'é scontrá 'nt ünа bargera
  A l'ombrëta d'ün bisson.
— Cosa fej, bela bargera
  A l'ombrëta del bisson ?
— Mi mn'anroc la mia rochëta
  An guarnand i me moton.
— Voi na füsse pi grandota,
  Vë mniréjva via con mi.
— L'é cuand ben che sia piciota,
  Tan l'amor la saj servi. —
Al l'ha piá per sue man bianche
  An gropëta al l'ha tiré,
Al l'ha mna-la fina an Fransa
  Sensa maj pi dësmonté.
Cuand la bela é stajta an Fransa
  S'é butá-se a tan pioré.
— Cosa j'eve voj, la bela,
  Che no fej che tan prioré ?

[1] *Gazouillement.*

La fin de cette canzone n'a plus d'analogie avec le sujet dont il s'agit et je serais tenté de croire qu'une variante a pris la place d'une autre conclusion plus semblable à celle dont on a lu la répétition tout à l'heure.

Dans le *Romancero champenois*, M. Tarbé a inséré sous le titre de l'*Honnête garçon*, une chanson presque identique à celle qu'a reproduite M. Gérard de Nerval.

Quantité de poésies populaires (*Volkslieder aus Venetien*, p. 59, n° 78) mettent du reste en scène des personnages semblables au Nicaise de Lafontaine, mais placés dans d'autres circonstances que le candide héros de nos deux chansons et du romance espagnol précité.

Le lecteur se sera sans doute demandé ce que signifie le mot *rouchelette*, je suis tenté de croire qu'il veut dire petite quenouille; serait-il trop hardi de le faire venir du mot gothique Roken que les Allemands ont conservé, dont les Espagnols ont fait *rueca* et les Italiens *rocca* et *Rocchetta*?

—

XXXV

La Bergère rusée

(GUÉNANGE)

La bergère est au pâturage,
Au pâturage près des champs,
Voilà qu'un cavalier passant
Aperçut son beau visage ;
En voyant ses beaux yeux
Il en devient amoureux.

Il attacha son cheval
Tout à l'entrée de la barrière.
C'était pour saluer cette aimable bergère.
La bergère était fort finette,
Droit au cheval s'en est allée,
A monté dessus tout doucement,
Gagnant la pleine,
Et piquant de l'éperon,
Comme un vaillant garçon.

— Arrêtez, belle, je vous prie,
Ce que j'ai dit, je m'en dédis,
Vous avez mon cheval,
Mon beau manteau et ma valise,
Tout ce que j'ai vaillant
Est renfermé dedans.

— Gardez mes moutons à ma place,
Vous êtes un assez beau berger,
Mon maître vous nourrira à ma place,
Avec du bœurre et du fromage,
Et le lait de nos brebis
Sera pour vous rafraîchir.

— Oh ! que ces filles ont de malice,
Dit le cavalier en pleurant ;
Adieu mes cinq cents francs,
Mon beau manteau et ma valise,
Et que maudit soit l'amour
Qui m'a joué ce vilain tour.

—

XXXVI

Même sujet

(METZ)

Une jeune bergère gardait ses moutons,
Un chevalier met pied à terre
Près de cette aimable beauté,
Il vient s'asseoir à son côté.
Alors la bergère lui crie :
— Doucement, doucement, je vous prie,
De ce canton éloignez-vous,
Laissez-moi, je crains un jaloux.
La bergère qui s'est levée,
Vers le cheval s'en est allée ;
Elle le monte tout doucement
Et part au galop dans les champs,
Pressant le cheval du talon
Comme un vaillant dragon.

NOTE

Le sujet du *Chevalier et la Bergère* a été traité dans quelques vers d'une facture plus artistique auxquels la collection intitulée *Chansons d'autrefois* a fait bon accueil. Dans ces vers, la bergère engage le seigneur à s'assurer s'ils sont seuls, et pendant qu'il monte sur un rocher, elle monte sur le cheval du galant désappointé.

Tandis qu'il y regarde,
La finette aussitôt
Sur le cheval ne fait qu'un saut :
— Adieu mon gentilhomme !
Et zeste, elle s'en va,
Monseigneur reste là.

Le *Romancero de Champagne* contient aussi (t. II, p. 147) une très jolie rédaction de cette chanson.

Cette petite chanson et les chansons suivantes — dont j'aurais pu augmenter encore le nombre — sont probablement des réminiscences de ce que dans notre vieille poésie on appelait des pastourelles. Dans ce genre de composition il s'agit toujours comme ici de l'entretien d'un seigneur et d'une paysanne. Ordinairement le seigneur joint à de galants propos la promesse de robes de drap et de soie, de *fermaus d'or, huves* (coiffures), *corroies, couvre-chiefs,* etc. Tantôt il réussit à se faire écouter, tantôt il est éconduit. Les troubadours et les trouvères se sont également essayés dans ces petites pastorales. Parmi les derniers on peut citer Thibaut de Champagne, Thibaut de Blazon, Richard de Sémilly, Henri III, duc de Brabant. Le célèbre jeu de *Robin et de Marion,* l'un de nos premiers essais scéniques, n'est qu'une longue pastourelle. De la France les pastourelles passèrent en Espagne. On en trouve quelques-unes dans les œuvres de l'archiprêtre de Hita, sous le nom de *Serranas.* Le marquis de Santillana en écrivit aussi plusieurs parmi lesquelles on remarque nn petit chef-d'œuvre : *La Vachère de Finajosa.*

—

XXXVII

La Bergère moqueuse

(MALAVILLERS)

— Dis-moi, Annette, le nom de ton village?
— Apprenez-le, monsieur, vous le saurez.
— Que cherches-tu dedans ce vert bocage?
— Je cherche un sot, monsieur, je l'ai trouvé.

— Que ton berger est heureux, ô bergère!
— Vraiment, monsieur, il n'est pas malheureux.
— Ah! si j'avais le bonheur de te plaire!
— Il faut pour ça vous y prendre un peu mieux.

— Dis-moi, Annette, dis-moi quelle ressource
Tu peux avoir avec un laboureur?
Vois ces bijoux, ces pierres, cette bourse,
Ce beau troupeau est à toi si tu veux.

— Allez vous-en, de vous rien ne me tente
Car je préfère bien mieux mon jeune ami.
— A tes genoux je meurs, ô ma bergère!
— Qu'y puis-je faire? je ne sais pas guérir.

— Je sens venir mon heure dernière!
— Et moi, monsieur, l'heure de mon berger.
— N'est-ce pas lui là-bas dans cette plaine?
— Précisément, il faut vous en aller.

NOTE

Cette chanson sort tout à fait du genre des chants populaires, où jamais l'auteur ne cherche à faire de l'esprit. Ici il y a de la prétention au trait, à la répartie. Ce doit être l'œuvre de quelque paysan qui a habité la ville, et cela doit remonter au règne de Louis XV. Si par les idées, la recherche, cette petite pièce semble en dehors de notre cadre, elle lui appartient par la défectuosité ou l'absence des rimes, par l'irrégularité du rhythme ; la forme est très populaire.

On retrouve une imitation ou un modèle de cette chanson dans les environs de Nice, la langue française y alterne avec le dialecte local. Le début est le même que dans l'entretien d'*un Seigneur et d'une bergère* qui suit ; le mot *adieu* est pris dans l'acception de bonjour.

— Adieu, Nanon, mon aimable bergère.
— E ben, Moussu ch'es che mi voulès ?
— Je te voudrais, Nanon, sur la fougère.
— Anas Moussu parlas como sabès.
— Je te voudrais à l'ombre d'un bocage.
— Anas, Moussu, craigni pa lou souleu.
— Dis-moi, Nanon, le nom de ton village.
— Apprenelo, Moussu, e pi lou saureu.
— Qu'il est heureux le berger qui t'adore !
— Avès pa tort si cres pa malerous.
— Dis-moi, Nanon, pourquoi tu es si rigoureuse.
— E vous, Moussu, perchè sies tant amourous.
— Si je le suis, c'est pour te rendre heureuse.
— E jeu, Moussu, per mi truffar de vous.

(*Conversation sur le dialecte Niçois*, par le chevalier J.-B. Toselli, p. 110. — Nice, Ch. Cauvin, 1864).

—

XXXVIII

Chanson nouvelle sur l'entretien d'un Seigneur et d'une Bergère

(Sur l'air : *Vous m'entendez bien*)

(BOUSSE)

— Bonjour, Manon, mon aimable bergère,
Je suis venu pour te voir en ce bois,
Ne puis-je pas, près de toi,
M'asseoir un moment sur la verte fougère,
Ne puis-je pas, près de toi,
T'ouvrir mon cœur en te donnant ma foi?

Chère Manon, seul plaisir de mon âme!
Ah! que je souffre pour toi nuit et jour,
Mon cœur pénétré d'amour
N'est que tendresse et qu'ardeur et que flamme,
Mon cœur pénétré d'amour
Ne demande qu'un sincère retour!

— Il vous faudrait baigner dans la rivière
Pour éteindre cette grande chaleur,
Ou si vous le trouvez meilleur
Faites-vous donner quelque bon clystère.
Ou si vous le trouvez meilleur
Martin-bâton calmera votre ardeur.

— Bergère ingrate tu te ris de mes peines,
Et tu n'es point sensible à mes tourments;
  Tes attraits sont si charmants,
Ils ont, hélas! su m'accabler de chaînes;
  Tes attraits sont si charmants
Que je suis ton esclave languissant.

— Si ce n'est que ces chaînes qui vous gênent,
Un serrurier pourrait guérir vos maux,
  Un marteau et des ciseaux
Vous rendraient bientôt liberté pleine.
  Un marteau et des ciseaux
Pourraient vous décharger de ce fardeau.

— Quelle pitié! quoi, faut-il à mon âge
Me voir railler par une jeune beauté!
  Manon as-tu oublié
Que je suis seigneur de ce village.
  Manon as-tu oublié
Que tu me dois l'honneur et le respect.

— Si vous êtes seigneur de ce village,
Pour moi je suis la reine de mon cœur.
  Tirez le droit du seigneur
Dessus les terres et sur les héritages;
  Tirez le droit du seigneur
Et ne veuillez pas dîmer sur mes faveurs.

— Adieu, Manon, inhumaine bergère,
Avant de quitter ces prairies,
  Embrasse-moi, je te prie,
Pour mon amour, c'est un petit salaire.
  Embrasse-moi, je te prie,
Un seul baiser me doit être permis.

— Allez, monsieur, vous me mettez en colère,
Ou je vous ferai, sans beaucoup de train,
  Baisez le dos de ma main,
Et vous verrez que c'est la même chair;
  Baiser le cul de mon chien,
Rien n'est pour vous et tout est pour Colin.

—

XXXIX

Le Seigneur et la Jardinière

(BOUSSE)

— Très aimable jardinière,
Ici reçois un seigneur
Qui vient d'une bonne manière
Pour être ton serviteur.
Vous cultivez vos fleurettes
Du matin au soir,
Je viens d'une amour parfaite
Exprès pour vous voir.

— Entrez dans mon parterre,
Cela vous est permis;
Monsieur, vous venez me faire
Beaucoup d'honneur ici.
Je suis simple jardinière,
Fille d'un paysan,
Je n'ai ni biens, ni terres,
Pas un sol vaillant!

Je suis dedans mon parterre,
Très noble seigneur,
Je travaille dedans la terre
Comme un laboureur.

Prenez, cueillez la violette
Si c'est votre goût;
Prenez, cueillez mes fleurettes
Je vous permets tout.

— Mon goût n'est pas sur ces roses,
Ni sur ces rosiers,
Mon goût est sur autre chose
Que tu peux me bailler.
Ce que je veux, jardinière,
C'est ton tendre petit cœur.
Ce que je cherche sur ce parterre,
C'est cette charmante fleur.

Je suis seigneur du village,
Belle, tu le sais bien,
Je te ferai l'avantage
De te donner du bien.
De pauvre et simple jardinière,
Tu viendras en grand honneur,
Tu seras l'épouse fière
D'un puissant seigneur.

— Je rends un humble hommage,
Monsieur, à votre grandeur.
Si c'est pour le mariage
J'ai déjà un serviteur.
Vous êtes maître de vos terres,
Et moi de mon cœur.
Laissez-moi me satisfaire
En cultivant mes fleurs.

— Adieu, beauté sans pareille,
Belle comme le jour,
Tu me prives de mon sommeil
Tu abréges mes jours.

Je pensais avoir fleurette
Et du plus grand prix ;
Et ma récolte n'est faite
Que parmi les soucis.

NOTE

Ces deux chansons, comme quelques autres de ce volume, ont été copiées d'après un recueil manuscrit, où une main rustique s'est plu jadis à transcrire quelques morceaux appartenant à la poésie populaire.

—

XL

La belle Meunière

(METZ)

— Permets-moi, belle meunière,
De traverser la rivière,
De passer par ton moulin,
Car j'ai perdu mon chemin.

Presque la journée entière,
J'ai parcouru les bruyères,
Mes chasseurs sont égarés,
Je n'ai pu les retrouver.

— Monsieur, fort peu m'embarrasse
Que vous reveniez de la chasse ;
Contez vos discours plus loin,
Laissez-moi vanner mon grain.

Suivez le long du rivage,
Vous trouverez un passage ;
Vous avez l'air trop malin
Pour entrer dans mon moulin.

— Tu te trompes, ma mignonne,
Ne crains rien pour ta personne ;
Quoiqu'en habits de chasseur,
Je suis un puissant seigneur.

Suis-moi, tu seras ma reine,
Mon amour, ma souveraine,
Dans les plus brillants atours
Je te mènerai à la cour.

— Je me plais dans mon village,
Taisez votre doux langage,
Car si venait maître Mathurin,
Je crois qu'il ferait beau train.

Craignez et fuyez sa colère,
Car il pourrait sans mystère
Vous apprendre à passer l'eau
Sans bac et sans bateau.

— Ta simplicité m'enchante,
Et ta beauté ravissante
Augmente encor mon amour,
Sois-moi sensible à ton tour.

— Quoiqu'en simple jupe blanche,
Je brille les fêtes, les dimanches ;
Les filles de mon pays
Valent bien celles de Paris.

— Tous mes biens je t'abandonne,
Un beau château je te donne,
Un équipage à ton loisir,
Et des gens pour te servir.

— Je me ris de ta tendresse,
Je veux tenir la promesse
Que j'ai faite à Mathurin
Quand il sortit du moulin.

— Je t'offre une chose plus aimable :
Château, vin, bonne table,

Bijoux, joyaux et montre d'or,
Et bien d'autres choses encor.

— Adieu vallons, lieux chéris;
Un sort plus digne d'envie
Me fait quitter mon moulin.
Reconsole-toi, Mathurin.

— Qu'on me sonne donc la gloire,
Le triomphe et la victoire,
Satisfait de mon gibier,
Buvons tous à sa santé.

NOTE

rencontres de seigneurs et de meunières semblent avoir eu
oup de vogue dans la poésie populaire; on les trouve redites
n des manières, tantôt avec moins d'art que dans la pièce
écède :

Belle meunière, en passant par ici
Me suis-je pas éloigné de Paris?
Je suis ici dans ces bas-lieux,
De tes beaux yeux je deviens amoureux,
Ne pourrait-on pas, la belle, en passant
Vous entretenir un petit moment.

tres fois au contraire la forme est plus littéraire :

Gentille meunière,
Si loin du moulin,
Dis, que viens-tu faire?
Sur ce grand chemin,
Belle enfant, dis-moi,
Où tu vas seulette?
Veux-tu qu'avec toi
Je fasse route, brunette?
— Non, je me hasarde
Seule, monseigneur,
Car pour sauve-garde,
J'ai la *paix du cœur*, etc.

Cette meunière ne se laisse pas séduire comme l'autre reste fidèle, non à son mari mais à son amant. Le manusc m'a confié M. Auricoste contient encore plusieurs chanso une donnée semblable. Le *Romancero de Champagne* offr quelques pièces qui ne sont pas sans analogie avec les espè pastourelles précitées. Je citerai *Le Seigneur et la Berg La Bergère d'Andelot.*

—

XLI

La Bergère et le Seigneur

(PLAPPEVILLE)

Me promenant le long des bois
J'ai entendu une voix.
C'est la voix d'une bergère
Qui chantait si joliment
Une chanson d'allégresse,
Pour réjouir son amant.

— Bergère, quitte ton troupeau,
Viens avec moi dans mon château,
Tu y seras demoiselle.
Tu porteras le manteau
Et des coiffures de dentelle...
Tout ce que j'ai de plus beau.

— Ta maison rouge et ton château,
Tes carrosses et tes grands chevaux
Ne me donnent pas d'envie
D'abandonner mon troupeau,
Ni mon innocence chérie,
C'est ce que j'ai de plus beau.

— Auparavant de nous quitter
Donnez-moi un doux baiser

Belle, donnez-moi quelque chose
Sur moi que je puisse porter,
Quand je verrai cette chose
A vous, belle, je penserai.

—

XLII

La Fille du Vigneron

(BOUSSE)

C'était un vigneron
Qui avait trois jolies filles :
Elles vont toutes trois
Travailler à la vigne.

La plus jeune des trois
Elle s'est endormie.
Par là il passa
Un beau capitaine.

Il l'embrassa trois fois
Avant qu'elle s'éveillât;
A la quatrième fois
Son petit cœur soupira.

— Faut-il pour ma beauté
Perdre mon cœur en gage ?
— Vous ne le perdrez pas
Ma petite brunette.

Vous aurez en mariage
Le plus beau de mes pages.
— A moi n'appartient pas
Le plus beau de vos pages.

A moi il appartient
Un garçon du village,
Qui est à la charrue
Qui fait son labourage.

—

XLIII

La Bergère et le Loup

(BOUSSE)

Mon père avait cinq cents moutons
J'en étais la bergère,
Dondaine, don don,
J'en étais la bergère,
Don don.

A l'entour de ces bois
Le loup m'en a pris quinze,
Dondaine, don don,
Le loup m'en a pris quinze,
Don don.

Un beau monsieur, autour du bois,
M'en ramène une quinzaine,
Dondaine, don don,
M'en ramène une quinzaine,
Don don.

— Quand nous tonderons nos moutons
Vous en aurez la laine,
Dondaine, don don,
Vous en aurez la laine,
Don don.

— Ce n'est pas ce que nous vous demandons
C'est votre cœur en gage,
Dondaine, don don,
C'est votre cœur en gage,
Don don.

—

XLIV

Même sujet

(SANRY-LÈS-VIGY)

Là-haut, là-bas, dans ces vallons
Il y a t'une bergère
Qui prend bien garde à ses moutons
Sur l'herbe de fougère.

Là-bas, y n'y passe un gros loup
Tenant la gueule ouverte.
Il lui prend un de ses moutons,
Il le prend et l'emporte.

La belle se mit à crier :
— Douce Vierge Marie !
Celui qui rapportera mon mouton
Sera mon bon ami.

Là-bas, y n'y passe un cavalier ;
Tirant son épée claire,
Il fit trois tours autour du bois,
Et le mouton ramène.

— Monsieur, c'est en vous remerciant,
De vous et de vos peines ;
Quand nous tondrons nos moutons
Vous en aurez la laine.

— Je ne suis pas marchand drapier,
Ni trafiquant en laine.
La belle, donnez-moi z'un baiser
Pour consoler mes peines.

NOTE

Le recueil de Marcoaldi contient une leçon italienne fort jolie de cette chanson, la voici :

Il bacio

Guardē voi, bella i barbin
Che lo lupo non ve li mange;
Che ô l'è la inte quel boschin
Che ô ne camin-na a gambe.

Ne vegne in sà lo lupo a gambe
Con la bocca bella larghiera,
Eo se piglia il più bel barbin
Che la bella se gh'aveva.

Allor la bella se mette a piange :
— Chi mi donesse il mio barbin
Sere lo mio galante.
. . . . . .
Ne salta fuori'l figlio del re
Colla sua spada alla moda
E da tre colpi al lupo
E'l barbin sorti di fuori.

— Ne vegnirei lunerdi matin
Allo tocco della campana
Tunderò lo mio barbin
E vi darò la lana.

— Ma mi non faccio lo mercantin
Ni di lana, e ni de stoppa
Solo voglio un bacin d'amor
Della vostra bella bocca.

(*Canti popolari raccolti da Marcoaldi*, p. 175).

On retrouve les mêmes idées dans le chant vénitien suivant dont la fin diffère d'ailleurs de celle des deux chansons françaises et de la chanson génoise qu'on vient de lire.

La pastorela

Gh'era una pastorela
Drio la riva del mar
Su quel' erba tenerela
I sui caprini a pascolar.

Passa la onde un cavalier:
— Atendi bela i tuoi caprini
Che il lovo non teli mangi.

— Chel passi avanti bel cavaliere,
Che non sera da questa mura
Che non ho paura. —

Salta fuora del bosco il lovo
Porteghe via il caprino
Più bel che la gaveva.

— El torni indrio bel cavaliere
E desmonta dal suo cavalo,
Cola spada sua sfodrata
Ghi ha dato una stocata.

— O togli, o bela, il tuo caprin
E metelo insieme ai altri
Se mi ho fato un piacerin,
Vu feme un altro

— E che piacere vorla de me?
Son dona maritata,
L'anelo che porto in deo
De quel che m'ha sposata.

Venira il giorno de San Martin
L'ultimo di de la setimana
Alora toserò il caprin
E a lei darò la lana.

— Non fasso mi il mercante de lana
E neanche il mercante de stopa
Voglio un basin solo d'amore
Su quela cara boca

— La speta un poco, bel cavaliere,
Che mio mari non lo senta
Che go un mari molto tristo,
Ma non voria star senza.

Ch'el speta un poco bel cavaliere,
Ch'el mio mari non lo sentà,
Non le darò sol uno
Le voglio dar ben centa.

(*Volkslieder aus Venetien*, p. 55, nº 77.)

—

XLV

La Batelière

(RETONFÉY)

Ce sont ces trois messieurs de la cour,
Après le souper vont faire un tour,
S'en vont le long de la rivière :
C'est pour jouer avec la batelière.

— Batelière, dans ton bateau
Viens bien vîte nous passer l'eau.
— Mettez le pied dans ma jolie nacelle,
Et vous et moi passerons la rivière.

Mais quand il fut dans le bateau,
Il badina en gros lourdeau :
— Mon beau monsieur, un peu de patience,
Que nous soyons dans un lieu d'assurance.

— Ton cœur volage, la batelière,
Pour de l'argent peut-on l'avoir ?
— Pour cent écus vous ne l'aurez pas encore,
Mais pour deux cents mes amours sont les vôtres.

Quand il eut compté son argent,
Il badina plus hardiment :
— Mon beau monsieur, un peu de patience,
Que nous soyons dans un lieu d'assurance.

Quand ils furent au bord de l'eau,
La belle retira son bateau ;
Elle se retira de trois pas en arrière :
Adieu, monsieur, je t'ai passé la rivière.

— Oh ! que dira papa le grand !
Que j'ai dépensé mon argent !
— Tu lui diras qu'en passant la rivière,
Tu l'as joué avec la batelière.

— Ah ! si jamais j'y repasse l'eau,
Je t'y noierai dans ton bateau.
— Mon beau Monsieur, ne soyez pas si fier,
Car de ma vie ne serai batelière.

Avec ton or et ton argent,
Je m'en irai dans un couvent,
Dans un couvent de religieuses
Où j'y passerai une vie bienheureuse.

—

XLVI

Même sujet

(SERROUVILLE)

Ce sont les monsieurs de la cour:
Après souper vont faire un tour;
Se promenant au bord de la rivière,
C'est pour jouer avec la batelière.

— Belle batelière du bateau,
Voudrais-tu bien me passer l'eau?
— Oui-dà, monsieur, entrez dans ma nacelle,
Nous passerons ensemble la rivière.

Il n'y fut pas plutôt entré
Que d'amour a voulu parler;
Tira de l'argent, de l'or en abondance.
Prenez-en tant que vous serez contente.

Mais quand l'argent est déboursé,
Le beau galant veut badiner.
— Doucement, un peu de patience,
Que nous soyons en lieu d'assurance.

— Oui, la belle, vous avez raison;
Je vois là-bas une maison,
Nous monterons dans la plus haute chambre,
Là nous ferons collation ensemble.

Mais quand elle vint aù bord de l'eau,
La belle repoussa son bateau,
Tout doucement fit deux pas en arrière :
— Adieu, Monsieur, je t'ai passé la rivière.

— Que dira mon père le grand !
Que j'ai dépensé mon argent.
— Tu lui diras qu'en passant la rivière,
Tu l'as joué avec la batelière.

— Si jamais je reviens sur l'eau,
Je te noierai dans ton bateau.
— Je n'irai plus sur mer, ni sur rivière,
Et je vivrai sans être batelière.

Avec ton or et ton argent
Je m'en irai dans un couvent,
Dans un couvent de religieuses,
En vérité, j'y serai bien heureuse.

NOTE

Une variante nous donne le nom d'un village de la Champagne.

— Pour le village de Landricourt
Pourriez-vous m'enseigner le plus court?
— Suivez, suivez le long de la rivière
Y trouviendrez la belle batelière.
— Ah ! bonjour donc jolie batelière,
Voudrais-tu bien m'y passer l'eau?
— Oui da, Monsieur, entrez dans ma nacelle, etc.

Il existe encore une chanson sur un sujet analogue, mais là c'est un vieillard qui demande à passer l'eau, il offre à la batelière : croix d'or, diamants et une bourse pleine de cent mille francs. Elle paraît consentir à aborder avec lui une île tapissée de verts prés :

Quand il eut pied à terre, elle retira son bateau
— Adieu, adieu mon cher, croquez là le marmot
Défaites vos culottes si vous savez nager :
'emporte vos pistoles pour me bien marier.

XLVII

Le Panier

(RETONFÉV)

Chantons un plaisant tour
Causé par l'amour,
Digne de mémoire,
D'un maître boulanger
Homme marié.
Voyons cette histoire :
Il voulut pour certain,
Courtiser soudain
Même à la nuit noire.
(Je ne dis pas son nom
Mais on sait cela
Dans les environs).

La femme d'un écrivain
Dont il est voisin,
Jolie et bien faite
Plut à notre mitron.
Prend occasion
De lui conter fleurette,
Dit : cinquante louis
Pour une seule nuit,
Voulez-vous, ma poulette,
Je vas vous compter,
Si vous m'accordez,
Cette liberté ?

— Monsieur, pour cette nuit,
Cela je ne puis
Car mon mari demeure ;
Mais sans faute demain
Il ne revient point.
N'ouvrez pas la bouche,
L'on fermera l'escalier.
Dans un grand panier
Voilà la ressource,
Vous vous mettrez dedans
L'on vous tirera
En haut lestement.

Le boulanger content
De ce sentiment
Applaudit l'allure.
Mais l'écrivain revient,
Sa femme soudain
Lui conte l'aventure;
Dit : — Je réponds de toi
Car tu as ma foi,
Hélas! je suis sûre
Que tu joueras un tour
Qui sera parlé
Dans notre faubourg.

A l'heure de minuit
Comme il était dit,
L'on tend les cordages,
Lon descend le panier
Pour le boulanger
Se tenir en cage.
La femme et son mari
Le montent à demi
Jusqu'au troisième étage;

Attachant le cordeau,
Ils l'ont là laissé
Comme un franc moineau.

Notre amant soupirait
Enfin ne savait
Ce qu'il voulait faire.
De se jeter en bas
Il ne consent pas;
La drôle d'affaire,
Il reste suspendu,
Surpris et confus
Plaignant sa misère.
Mais il fut bien puni
Car il resta là,
Là, jusqu'à minuit.

Les voisins à l'instant,
De ce coup plaisant,
Éclatèrent de rire.
Mais le pauvre mitron
Fait capitulation,
Plaignons son martyre.
— Les cinquante louis
Tenez les voici,
Cessez mon martyre;
Mais descendez-moi donc,
De votre voisin
Ayez compassion.

Un des garçons mitrons
Sort de la maison,
Aperçoit son maître.
Il va de cet assaut
Courir aussitôt
Avertir sa maîtresse.

La femme tout de bon
Au bruit du mitron,
Connut la finesse.
Elle dit à son voisin :
— Laissez-le, du moins,
Là, jusqu'à demain.

Il court comme un voleur
Plaignant son malheur.
Va dans sa boutique,
La femme, tout de bon,
Lui fit carillon,
Rien ne lui réplique.
La femme et les garçons
Fouettèrent le mitron
Comme une bourrique;
Il demande pardon,
Mais on l'étrille
Sans compassion.

NOTE

On a reconnu dans cette chanson un épisode qui jouit d'une grande vogue. Cette aventure a été attribuée à Virgile, que le moyen âge transforma en magicien. On lit dans les poésies de l'archiprêtre de Hita :

Non te quiero por vesino, nin me vengas tan presto,
Al sabidor Virgilio como dise en el testo,
Engañolo la dama quando lo colgo en el cesto
Coydando que lo sobia a su torre por esto.
(*Poesias castellanas anteriores al siglo XV*, p. 443).

Dans l'*Image du monde,* l'histoire du panier est aussi mise sur compte de Virgile (Mss 193, fonds Notre-Dame 3e partie, et 7991) sitre intitulé : *Des Merveilles que Virgile fist par les arts de gie.* Pao de Benlibre fait allusion à cette ruse féminine :

E Virgili fou pendat per la tor.

Notre chroniqueur, Philippe de Vigneulles, parle d'une fête qui eut lieu à Metz, en 1512, et dans laquelle on vit figurer sur des chevaux ou dans des chars les personnages qui jouissaient alors du plus grand renom : David, Alexandre, Charlemagne, Artus, Salomon, etc. « Pareillement estoit en l'ung d'iceux chariots le saige Virgile qui pour femme pendoit à une corbeille. » Il serait impossible de citer toutes les mentions que l'on fit de cet épisode. M. du Méril a indiqué cependant un grand nombre d'ouvrages où l'anecdote du panier est rappelée (*Mélanges archéologiques et littéraires*, p. 424). Outre les auteurs que je viens de nommer on peut encore ajouter aux indications qu'il donne le roman d'Æneas Silvius *De Duobus amantibus Eurialo et Lucresia*, la *Celestina* et le *Corbacho* de l'archiprêtre de Talavera. Dans un fabliau (*Fabliaux de Legrand*, t. I, p. 232) c'est Hippocrate qui remplace Virgile dans la corbeille. Suivant M. Arsène Houssaye, semblable mésaventure arriva à Cambrai au peintre La Tour qui se tira d'affaire au moyen d'un bon mot, mais probablement cette anecdote est controuvée.

—

XLVIII

Le Coffre

(RETONFÉY — VERNÉVILLE)

Chantons un tour bien plaisant
Arrivé vieillement
A Christophe, le bon enfant;
La chose est véritable,
Sa femme avait pour amant
Un meunier bien aimable.

Christophe s'en va-t'au marché
Pour y vendre ou acheter,
Quand on l'a eu bien fréquenté
Son beurre et son fromage,
Personne ne l'a marchandé;
Oh! le triste voyage.

Sa femme vit venir de loin
Son mari plein de chagrin.
Elle dit au meunier badin :
— J'y vois venir Christophe
Et de peur qu'il ne vous voie
Mettez-vous dans notre coffre.

Christophe dit, tout en entrant:
— Femme, il fait bien mauvais temps,
Je viens d'au marché z'a présent,

L'on ne m'a fait aucune offre;
Me voyant bien désolé
Je veux vendre mon coffre.

Sa femme lui répondit :
— Tu m'as l'air bien étourdi.
Où mettrons-nous nos habits,
Nos chemises, Christophe ?
Il faut vendre nos oiseaux
Et laissez notre coffre.

Ci, dit leur petit enfant:
— Papa, le meunier est dedans.
— Va, va, petit enfant
N'en dis pas davantage;
Je veux vendre aujourd'hui
Le z'oiseau et la cage.

Christophe s'en va-t'en criant :
— Argent de mon coffre,
Je le veux vendre dix-huit francs.
Il est beau z'et valable;
Je ne sais pas ce qu'il y a dedans
Mais il pette comme un diable.

Un beau garçon boulanger,
Vraiment, le vient marchander,
Il m'en donne quinze francs
Il est payé z'au double.
Le meunier qui est dedans,
La cervelle lui trouble.

Et vous, jeunes meuniers badins,
Qui allez voir ces catins,
N'y hasardez point butin.
N'allez pas chez Christophe
De peur d'être comme moi,
Enfermé dans un coffre.

XLIX

La Culotte de velours

(METZ)

Puisque j'entends que l'on marmotte
Touchant la culotte de velours,
Je vais vous raconter tout court
L'histoire de cette culotte.
C'est un fait vrai
Que je vous apprendrai.
Vous allez voir ce que rapporte
Quelquefois un accident
Dont on n'est d'abord pas content.

Pour mieux vous expliquer l'affaire,
Exactement jusqu'à la fin,
Vous saurez que c'est un marin
Près de partir sur un corsaire.
Étant à bord
Sans penser à son sort,
Il voulut mettre pied à terre
Pour aller revoir sa moité;
Mais il n'était pas le premier.

Sa femme qui était à demi morte,
Lui dit : Oh ! mon mari, c'est toi !
Le favori saisi d'effroi,
Pendant qu'elle va ouvrir la porte,

Se mit dans un coin
Où l'on ne vit rien.
Le mari déchaussa ses bottes
Et mit son bonnet de nuit.
Écoutez ce que sa femme fit.

Sa femme qui n'était point sotte
Se mit à se plaindre bien fort;
Disant : — J'ai attrappé la mort,
En allant vous ouvrir la porte,
Assurément
Je souffre cruellement.
Oui, ma colique est si forte,
Mon ami, qu'il me faut mourir
Si vous ne voulez me secourir.

Faut aller chez l'apothicaire
Pour y chercher quelque liqueur.
Ne se doutant pas de l'affaire,
Il répondit : — De tout mon cœur,
S'il te faut cela,
Tout de suite tu l'auras.
Mais il n'y avait pas de lumière,
Et notre homme prit des habits
Qui n'étaient pas du tout à lui.

Il commande un bon clystère
Et puis il cherche de l'argent,
Et ce fut dans ce moment
Qu'il reconnut tout le mystère.
Il fut supris
De trouver quinze louis
Et une montre en or d'Angleterre
Dans la poche de la culotte de velours.
Il vit que sa femme lui jouait un tour.

Plutôt que de porter le clystère
A sa femme pour sa guérison,
Il s'éloigne de sa maison
Et retourne à son corsaire,
Disant : L'heureux sort,
Avec tous ces louis d'or
Je vais boire et faire bonne chair
Et je vais boire à la santé
De ma femme et de sa fidélité.

NOTE

Le quiproquo qui fait le sujet de cette chanson se retrouve dans une très grande quantité de contes et pourrait bien remonter à l'histoire de Philésithère qu'on lit dans l'*Ane d'or* d'Apulée. Un troc de culottes a fourni une nouvelle à Sachetti, une nouvelle à Sabadino, une nouvelle à Masuccio, un exemple au chevalier de Latour Landry, une anecdote à Poggio, quelques pages aux *Nouveaux contes à rire,* deux contes à Vergier, un conte à Grécourt, un récit à l'auteur de l'*Apologie pour Hérodote.* Le fabliau intitulé *Les braies aux Cordeliers,* roule encore sur cette même donnée que Casti a traitée à son tour sous ce titre *Le bracche di San Griffone.* Dans les Vosges j'ai entendu faire le conte suivante :

« Un pauvre curé de campagne alla voir un de ses confrères. Celui-ci le pria tellement de prêcher à sa place qu'il y consentit. Il s'habilla de bonne heure pour se rendre à l'église où il comptait préparer son sermon. En sortant du presbytère il rencontra un mendiant et lui répondit, avec regret, qu'il n'avait rien, absolument rien à lui donner. Le pauvre, en insistant, lui dit de chercher dans ses poches et que certes il y trouverait de quoi faire l'aumône. Le prêtre obéit machinalement et retira de sa culotte un beau louis d'or qu'il remit avec stupéfaction au mendiant ; comme il avait été très sincèrement peiné de ne pouvoir faire la charité, il pensa qu'un miracle avait été fait en sa faveur et ce fut même là le sujet qu'il traita dans son sermon. Pendant ce temps son confrère retournait ses poches avec inquiétude, il s'apercevait qu'il n'avait pas sa culotte, et comme son hôte avait partagé sa chambre s'expliquait très bien comment le miracle *it produit.*

Auricoste a retrouvé, à Retonfèy, une autre leçon de cette *on anecdotique.*

L

A bon Chat bon Rat

(MALAVILLERS)

Trois garçons avec quatre filles,
Au cabaret s'en sont allés;
Quand ils ont bu et bien mangé,
Ces trois bons drilles
Leur z'ont laissé payer l'écho,
Aux quatre filles.

Se regardant les unes aux autres,
Disant: nous n'avons pas d'argent;
La plus jeune s'est approchée
Avec prudence:
— Tiens, voilà mon anneau d'or
Pour la dépense.

Elle s'en va chez la boulangère,
Chez la mère de son bienaimé:
— Que le bonjour vous soit donné,
La boulangère;
Votre fils vient de tomber
Dans la rivière.

Il vous prie de bonne grâce
De lui envoyer son manteau.
De lui envoyer son manteau

Aussi sa veste ;
Pour se retirer aussitôt
De sa détresse.

Quand la belle a reçu les gages,
Elle s'en retourne au cabaret :
— Oh ! rendez-moi mon anneau d'or,
La belle hôtesse,
Voici des gages bien plus forts.
Buvons sans cesse.

—

LI

Le Chaudronnier

(SERROUVILLE)

C'est un drôle de chaudronnier,
Qui s'appelait Grégoire.
Un jour passant par Chaumont
Pour y vendre ses chaudrons,
  Fut bien attrapé,
  Fut bien étrillé,
  Par trois jeunes filles,
  Gaillardes et gentilles.

Il s'en va parmi la ville,
Criant à voix haute :
— Argent de tous mes chaudrons !
Trouve z'une belle brune,
  Parfaite en beauté ;
  Oh ! z'en vérité,
  Oh ! mademoiselle,
  Que vous êtes belle.

— Je voudrais pour tous mes chaudrons,
Petite brunette,
Avoir fait collation ;
Avec vous seulette :
  — Entrez dans ma chambre,
  J'en suis bien contente
  Nous *ferons sans* façon
  La collation.

Quand la belle eut la bourse,
— Notre affaire est faite,
Attendez un petit moment
J'y reviens dans l'instant;
  Je m'en vais chez Martin,
  Chercher du bon vin,
  Car il nous faut faire
  Une bonne chair.

La belle fut avertir
Trois de ses voisines,
Elles sont venues toutes les trois
Comme à la sourdine
  Donner du balai
  Sur le chaudonnier,
  Son pauvre derrière
  Paya le mystère.

— Aïe! aïe! ne frappez pas tant,
Laissez ma culotte.
Que les cent diables soient de l'amour!
Jamais je ne le ferai de mes jours.
  Voilà mes chaudrons
  Tous en carillon;
  Tout mon ballotage,
  A resté pour gage.

—

LII

Le Revenant

(MALAVILLERS)

— Pan, pan, ouvrez-moi donc
J' suis vot' grand Simon,
Qui r'viens d'Angleterre ;
Comm' j'étais mal là-bas
Je r'viens à grands pas
Ne v' sauvez donc pas.

— Au secours, mes enfants,
Rentrons, il est temps ;
D' frayeur me v'là morte,
V'là Simon, not' grand gas
Qui r'vient d' son trépas
Qui nous tend les bras.

C'est bien lui, voyez-vous,
Sauvons-nous tourtous,
Fermons bien la porte,
Toi pour le renvoyer
Prends vite ce psautier,
Moi le bénitier.

— Hélas ! mon pauvre enfant,
Pour toi dans l'instant
J' *sommes tous* en prières,

Pour gagner l' Paradis
Écoute bien j' t'ai dis
Un de profundis.

— Bon, un profundis
C'est toujours ça de pris
Par le trou d' la serrure.
Mais êtes-vous fous tourtous,
Ou bien voulez-vous
M'envoyer de chez vous ?

— Oui, va-t'en mon enfant,
D' nous tu seras content,
Car sûr dès demain
Pour adoucir ton sort
Je te f'rons dire d'abord
Un service de mort.

— Un service ! vous rêvez,
Je vois ben qu' vous m' prenez
Pour un autre, ma mère.
J' suis pas un revenant,
J' suis Simon votre enfant.

— S'il est vrai qu' t'es vivant
Entre, mon cher enfant,
Viens donc t' mettre à table ;
Mange, tu nous rassur'ras
Car j' sais ben qu' là-bas
Les morts ne mangent pas.

— C'est bien moi qui suis moi,
Calmez votre foi,
Puisque j' casse la croûte,
Embrassez-moi tourtous.
Bon Dieu ! qu'il est doux
De m'avoir avec vous.

— J'ai l'écrit bien signé
Comme quoi tu fus tué
Dans une grande déroute.
Ma je n' crois pu d' papier
Puisqu'à notre quartier
Te v'là tout entier.

— M' voyant si mal reçu
Tout surpris j'ai cru
Que vous perdiez la tête.
Je n' savais pas pourquoi
J' vous voyais de bonne foi
Prier Dieu pour moi.

—

LIII

Joie inespérée

(BRIEY)

Adieu, mes camarades de l'armée,
Je vous quitte muni de mon congé.
Après quinze ans de campagne passés
Je crois qu'il est temps de s'en retirer;
Que chacun fasse comme moi,
Vive l'Empereur! vive la loi!

— La bonne mère, voulez-vous, en passant,
Loger un militaire, en vous payant.
La bonne mère me répond poliment:
— Entrez, monsieur, prenez du séant,
Vous coucherez dedans le lit
De notre fils qu'est à l'armée aussi.

— Dans quelle armée était-il votre fils?
Dans celle du Rhin, ou bien celle d'Italie?
— Hélas! monsieur, nous ne savons pas
S'il n'est pas mort dans ces combats,
Car il y a déjà longtemps,
Qu'il n'a récrit, notre cher enfant!

Avant de se coucher, monsieur, il faut souper,
Asseyez-vous et faites comme nous.
Mais mon père me dit, en soupant:

— Si je revoyais ici mon enfant
Aussi gai, aussi bien portant
Que je vous vois ici présentement!

Ma bonne mère m'ayant examiné,
Elle dit : — Je ne crois pas me tromper,
Je crois que vous êtes notre fils,
Vous avez sa physionomie.
Grâce d'une mère, ne m'y trompez pas,
Retirez-moi de tous ces embarras.

— Oui, cher papa, aussi, chère maman,
C'est moi qui viens rejoindre dans vos bras.
Buvons un coup et soyons tous contents.
Ne regrettez plus la guerre maintenant,
Je les ai servi quatorze ans,
A mon agrément, j'en suis content.

A la santé de ma chère Babette
Qui m'a toujours tant aimé.
Elle m'a conservé son cœur
Foi de Franc-Cœur je l'épouserai.
Elle m'a conservé son cœur
Foi de Franc-Cœur je l'épouserai.

—

LIV

Le Déserteur

(RETONFÉY)

Il y a dix-huit ans que je suis à la troupe,
Sans espoir d'y avoir mon congé.
L'idée me prit de déserter la troupe.
Hélas ! en chemin j'ai z'été rattrapé.

Faut-il pour l'amour d'une brune
Etre enfermé dans ces cachots,
Rongé de poux et couché sur la paille,
Manger du pain et n'y boire que de l'eau.

La belle s'en va trouver son capitaine,
Son lieutenant, aussi son commandant,
En lui disant d'un amour si sincère :
— Pour de l'argent rendez-moi mon amant.

— Je suis fâché, lui dit le capitaine,
Belle, que s'il était votre amant,
Il va passer au conseil de guerre,
Il va mourir ici présentement.

Lorsque la belle entendit ces paroles,
Son petit corps y tombe demi-mort ;
Le capitaine promptement la relève,
En lui disant : Belle, votre amant est mort.

—

LV

Même sujet

(RETONFÉY)

L'amour et la boisson
Font faire des folies.
Sortir d'une garnison,
Pour l'amour d'une fille.

J'ai pris des fausses routes,
Des chemins écartés,
Et j'y croyais bien être
En lieu de sureté.

Dans mon chemin rencontre,
Rencontre des gendarmes,
Hélas! m'ont demandé
Si j'avais mon congé.

— J'en avais un sans doute,
Mais on me l'a volé
Dedans mon portefeuille
Avec d'autres papiers.

Ils m'ont pris, m'ont saisi,
M'ont mis les fers aux mains.
Tout droit à Lille en Flandre
M'ont conduit promptement.

En venant sur la place
Je rencontre mes camarades
Qui pleuraient, qui fondaient en larmes
Le mouchoir à la main.

Le gros major qui vient :
— Écoutez, mes enfants,
Tout homme qui déserte
On lui en fait autant.

LVI

Le Déserteur

(METZ)

Je me suis engagé
Pour l'amour d'une brune,
Non pas pour les cadeaux
Que je lui ai donnés,
Mais pour un doux baiser
Qu'elle m'a refusé.

En mon chemin faisant,
Rencontre mon capitaine,
Mon capitaine me dit :
— Où vas-tu, mon ami ?
— J'y vas dans ce vallon,
Rejoindre mon bataillon.

Mon capitaine me dit :
— Ce n'est pas par là ta route.
J'ai mis mon habit bas,
Mon sabre au bout de mon bras
Et me suis battu là,
Comme un vaillant soldat :

Le premier coup portant
Tua mon capitaine,

Mon capitaine est mort
Et moi je vis encor,
Avant qu'il soit trois jours,
Ce sera à mon tour.

Qui me fera mourir,
Ce sont mes camarades,
Ils me banderont les yeux
Avec un mouchoir bleu,
Ils me feront mourir,
Sans me faire languir.

Mais quand je serai mort,
Coupez mon cœur en quatre,
Envoyez-le à Paris,
A Paris chez ma mie,
Quand elle verra cela
Elle s'en repentira.

Soldats de mon pays,
N'en dites rien à mère,
Mais dites-lui bien plutôt
Que je suis mon drapeau
Dans l' pays étranger,
Que jamais je n'en reviendrai.

NOTE

Murger a inséré dans son roman les *Vacances de Camille*, une version différente et beaucoup plus longue de cette chanson. J'ai entendu pour la première fois ces couplets en Bourgogne, il y a quelques années. Une légère voiture nous menait à Saint-Point. Mme de..... chez laquelle je recevais la plus aimable hospitalité, voulait bien prêter le charme de sa belle voix à des [illegible]ns populaires, et tandis que nous traversions les char-[illegible]ysages qui se succèdent de Cluny à l'habitation favorite

le Lamartine, elle redisait avec une grâce exquise plusieurs
s compositions naïves qu'elle aimait. La complainte du
teur fut de ce nombre, mais telle qu'elle la chantait elle
des variantes avec la version qui précède ; j'ai retenu les
ıtes :

Là-bas dans ces verts prés,
J'ai tué mon capitaine,
Mon capitaine est mort, etc.
. . . . . .
Qu'on ensevelisse mon cœur,
Daus une serviette blanche,
Qu'on le porte à Paris
A Mamzelle Julie,
Qu'elle me fasse l'honneur
De recevoir mon cœur.
Elle prit son cœur
Le mit dans une cantine,
Dans une cantine d'eau-de-vie,
En disant : Sapristi !
Le voici
Le cœur de mon ami.

Soldats de mon pays,
Ne l'dit's pas à ma mère,
Mais dites-lui plutôt
Que je suis à Bordeaux
Pris par les Polonais,
Qu'elle n' m' verra jamais !

déserteur a été rappelé par Gérard de Nerval, *les Filles du*
. 38. Le journal *la Vie parisienne* a aussi publié une vieille
on où il s'agit de trois dragons déserteurs :

Nous étions trois dragons,
Pour l'amour d'une brune,
Triple nom !
Nom d'un escadron,
Nous avons déserté,
Triple sans quartier, etc.

in une chanson populaire allemande *das Alphorn* n'est
ıns rapport avec tout ce qu'on vient de lire.

—

LVII

Le jeune Tambour

(MALAVILLERS)

Trois jeunes tambours revenaient de la guerre
Ran, ran, ran, pataplan,
Revenaient de la guerre.

Le plus jeune des trois avait une rose,
Ran, ran, ran pataplan,
Avait une rose.

Vint à passer la fille du roi,
Ran, ran, ran, pataplan,
La fille du roi.

— Jeune tambour, veux-tu me donner ta rose,
Ran, ran, ran, pataplan,
Veux-tu me donner ta rose ?

— Fille du roi, veux-tu z'être ma maîtresse ?
Ran, ran, ran, pataplan,
Veux-tu z'être ma maîtresse ?

— Jeune tambour, demande-le z'à mon père !
Ran, ran, ran, pataplan,
Demande-le z'à mon père !

Sire le roi, veux-tu me donner ta fille ?
Ran, ran, ran, pataplan,
Veux-tu me donner ta fille ?

— Jeune tambour, tu n'es pas assez riche,
Ran, ran, ran, pataplan,
Tu n'es pas assez riche.

— Sire le roi, je suis plus riche que vous;
Ran, ran, ran, pataplan,
Je suis plus riche que vous.

J'ai trois vaisseaux sur la mer jolie;
Ran, ran, ran, pataplan,
Sur la mer jolie.

Un chargé d'or, et l'autre d'argent fine,
Ran, ran, ran, pataplan,
Et l'autre d'argent fine.

Et un de diamants pour ma maîtresse;
Ran, ran, ran, pataplan,
Pour ma maîtresse.

— Jeune tambour, tiens, voilà ma fille;
Ran, ran, ran, pataplan,
Tiens, voilà ma fille.

— Sire le roi, je vous la remercie;
Ran, ran, ran, pataplan,
Je vous la remercie.

Dans mon pays l'y en a de plus jolies;
Ran, ran, ran, pataplan,
L'y en a de plus jolies.

NOTE

Cette version nous a été donnée par M. de Maigret. En voici

une autre recueillie à Retonféy par M. Auricoste de Lazarque. Je supprime le refrain :

Joli tambour revenant de la guerre,
Dedans sa main tient z'une belle rose.
La fille du roi assise à sa fenêtre :
— Joli tambour, donnez-moi votre rose ?
— Oui, vous l'aurez en signe de mariage.
— Joli tambour, demandez à mon père.
— Sire le roi, donnez-moi votre fille.
— Joli tambour, tu n'es pas assez riche.
Retire-toi où je te ferai pendre.
— J'ai trois vaisseaux sur la mer coulante.
L'un chargé d'or, l'autre d'argenterie,
L'autre portera les amours de ma mie.
— Joli tambour, dis-moi qui est ton père ?
— Sire le roi, c'est le roi d'Angleterre.
— Joli tambour, tu auras donc ma fille.
— Sire le roi, je vous en remercie,
Dans mon pays l'y en a de plus jolies.

On retrouve cette chanson dans beaucoup de provinces. Dans le Cambresis *(Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai,* t. XXVIII, p. 276) le jeune tambour est plus galant :

Dans mon pays y en a pas d' plus jolies.
Plan, ran, tan, plan,
Y en a pas d' plus jolies.

Dans le Languedoc, c'est un joli dragon qui joue le même rôle que le joli tambour : « Je suppose, dit à ce propos M. Auricoste, que quelque cavalier jaloux aura voulu faire pièce à l'infanterie en se substituant au joli tambour, évidemment le héros de l'his-
. puisqu'on entend le ranpataplan de son instrument pendant
la durée de la chanson. »
Quelques provinces la chanson commence ainsi :

Trois cents soldats revenaient de la guerre...

En Champagne (*Romancero*, p. 127, t. II) elle débute de cette manière :

Trois petits dragons
Revenant de la guerre...

et offre des changements assez notables ; on y retrouve ces moulins incohérents dont la poésie populaire a souvent parlé :

J'ai trois moulins tournant sur la rivière ;
L'un moud de l'or, l'autre de l'argenterie,
Et l'autre moud les amours de ma mie.

Cette chanson existe aussi en Catalogne ; on la lit dans le *Romancerillo* publié par M. Milà y Fontanals :

Los tres Tambores.

Si n'eran tres tambors — venian de la guerra,
El mes petit de tots — porta un ram de rosetas ;
La filla del rey n'es — al balcò qu'es pesseja :
— Vina, vina tambor — porta aquestas rosetas.
— No os donaré yo el ram — que no'm deu l'amoreta
— L'habeu de demanar — al peyra y a la meyra
Si vos la volen dar — per mi res nos pot perdrer
— Deu lo guart, rey frances — si'm doneu la filleta ?
Ix me d'aqui tambor — avans no't fassi perdrer.
— No'm fareu perdrer vos — ni vos no'm fareu perdrer
Alli en el meu pais — en tinch gent qu'em defensan
— Digas, digas tambor — digas qui es el teu peyra
— El meu peyra be n'es — el rey de Inglaterra.
— Vina, vina tambor que't donare la filla.
— No'n sento grat de vos — ni de la vostra filla
Que alli en el meu pais — n'hi ha de mes bonicas.

(*Observaciones sobre la poesia popular*, p. 121.

LVIII

La mort du Guerrier

(VARIZE)

Ce dix avril, soldat de guerre,
Nous faut partir, nous faut partir,
Nous faut partir dedans la guerre,
Nous faut partir pour l'Angleterre.

A l'Angleterre étant arrivé
L'on nous a mis tous à tirer.
Nous avons bien tiré six heures entières
Sans aucun mal nous pouvoir faire.

Après avoir tiré six heures,
Après avoir tiré six heures,
Notre bon maître s'est trouvé blessé,
Notre bon maître s'est trouvé blessé.

— Dis-moi, mon maître, mon bel ami,
N'as-tu pas regret de mourir?
— Tous le regret que j'ai dans ce monde
C'est de mourir sans voir ma blonde.

— Ta blonde, nous l'enverrons chercher,
Ta blonde, nous l'enverrons chercher,
Par quatre soldats de la marine
Naviguant sur la mer jolie.

— Dis-moi, mon maître, mon bel ami,
Dis-moi, mon maître, mon bel ami,
Si ta blessure est bien profonde,
Si ta blessure est bien profonde.

J'engagerais tous mes habits,
J'engagerais tous mes habits,
Mon anneau d'or et ma ceinture,
Amant, pour guérir ta blessure.

— N'engage rien pour moi, ma blonde,
N'engage rien pour moi, ma blonde,
N'engage rien pour moi dans ce monde
Car ma blessure est trop profonde.

Reste-moi voir porter z'en terre,
Reste-moi voir porter z'en terre,
Reste-moi voir porter z'en terre
Devant l'église de Saint-Omer.

NOTE

M. Auricoste pense que cette chanson doit être fort ancienne. l est frappé de cette expression *notre bon maître,* au lieu de capiaine, général, etc. Il remarque ensuite que le dernier couplet ù le pauvre blessé demande à sa belle de rester pour le voir orter en terre devant l'église de Saint-Omer, semblerait indiuer que tout ceci se passait à une époque où l'Angleterre avait ncore des possessions sur le territoire français; « d'un autre côté, joute-t-il, on va chercher sa blonde amie par mer; mais les hants populaires sont remplis de ces incohérences. » Cette chanon m'a été envoyée de différents villages et entre autres de témilly où M. Émile Michel a bien voulu faire des recherches à non intention. La date par laquelle débutent les couplets précéents me paraît un début singulier et mettrait peut-être sur a voie d'un événement réel. Peut-être parviendrait-on à trouver cette chanson un caractère historique? Ce caractère apparaît ans les quatre morceaux suivants, mais il ne sont pas assez nportants pour que je croie devoir adopter pour eux une classiation *particulière.*

LIX

Le roi d'Angleterre et les quatre-vingts Pucelles

(BOUSSE)

A Paris, à Paris,
Il y a quatre-vingt pucelles;
Elles ont toutes dansé
A l'ombre d'une treille.
Joli cœur d'amour,
Que ma maîtresse est belle.

Voilà il y passa
Joli roi d'Angleterre,
Il les salua toutes
Et laissa la plus belle.
Joli cœur, etc.

— Pourquoi me laissez-vous
Joli roi d'Angleterre?
— C'est que je vois à tes yeux
Que tu n'es pas pucelle.
Joli cœur, etc.

— Va-t'en à Paris,
A Paris chez mon père,
Tu y trouveras bien
Quatorze de mes frères.

Ils te verseront tous,
Tous les quatorze à boire
De ce bon vin blanc,
Qui coule dans la Seine.
Joli cœur d'amour,
Que ma maîtresse est belle !

NOTE

A Serrouville, la fin de cette chanson est différente :

— Tu n'es qu'un filou,
Joli roi d'Angleterre. —
Il tira son épée,
Moi ma baïonnette.

Moi ma baïonnette.
Il tira son épée,
Moi ma baïonnette,
Le premier coup porta,
Jeta le roi par terre.

Va-t'en z'à Paris
Il y a treize de tes frères
Ils te verseront
Tous les treize à boire.

Les *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai* (t. XXVIII, 389) contiennent un fragment de cette chanson ; le voici :

Nous voici rassemblées
A quatre-vingts fillettes,
Nous somm's mis's à danser
Dessus un' motte de terre ;
Par là vint à passer
Un beau roi d'Angleterre,
Les a baisées tertoutes,
A laissé la plus belle !
Joli cœur de mai,
Que ma maîtresse est belle.

Peut-être y a-t-il dans cette chanson une réminiscence historique quelconque. C'est ce que croit M. Tarbé qui a publié une chanson rappelant celle-ci, mais beaucoup plus longue *(Rom. de Ch.* t. III, p. 105.) Il y voit une allusion à Alix, fille de Louis VII, qui avait été destinée à Richard-Cœur-de-Lion et que ce prince refusa d'épouser, alléguant que son père Henri II avait eu pour elle une affection illégitime. Nous renvoyons le lecteur à la chanson plus complète et à la note du savant champenois.

—

LX

Le duc du Maine

(RETONFÉY)

C'est le grand duc*que* du Maine,
La briquedondaine,
A Montauban blessé,
La briquedondé,
A Montauban blessé.

Blessé par une flèche,
La briquedondaine,
Dont il fut transpercé,
La briquedondé,
Dont il fut transpercé.

Transporté sous un chêne,
La briquedondaine,
Sous un chêne renversé,
La briquedondé,
Sous un chêne renversé.

Il demande une plume,
La biquedondaine,
De l'encre et du papier,
La biquedondé,
De l'encre et du papier.

Pour écrire à son maître,
La briquedondaine,
Son roi, son allié,
La briquedondé,
Son roi, son allié.

— Sire je suis bien malade,
La briquedondaine,
Je crois que j'en mourrai,
La briquedondé,
Je crois que j'en mourrai.

Quand le roi lut la lettre,
La briquedondaine,
Il se mit à pleurer
La briquedondé,
Il se mit à pleurer.

— Sire, lui dit la reine,
La briquedondaine,
Qu'avez-vous à pleurer,
La briquedondé,
Qu'avez-vous à pleurer?

— C'est le grand duc*que* du Maine,
La briquedondaine,
Qui est mort et enterré,
La briquedondé,
Qui est mort et enterré.

NOTE

Cette chanson est répandue dans diverses provinces et n'est certes pas originaire de nos contrées. Je ne crois pas qu'elle ait jamais été imprimée et c'est ce qui m'a déterminé á la publier

ı serait tenté de croire qu'elle est relative à un fait histo-
S'agirait-il de Charles d'Anjou, comte du Maine, neveu du
ıi René ? Mort sans postérité le 10 décembre 1481, Charles
u confirma le testament de son oncle René et désigna
XI pour son héritier. Serait-ce à cette cession que les vers
ts feraient allusion :

Il demande une plume,
De l'encre et du papier,
Pour écrire à son maître,
Son roi, son allié.

nt à la blessure reçue à Montauban, je n'en trouve point
ces et recommande ce point à de plus habiles commenta-

aura reconnu dans le *grand duc du Maine* un vers de la
on de Malbrough :

Qui est mort et enterré.

chanson de Malbrough elle-même n'est qu'une imitation
chanson sur la mort du duc de Guise, qui a été publiée par
roux de Lincy dans ses *Chants historiques français*.

—

LXI

La Fille du duc de Parme

(BOUSSE)

— Bonjour, grand duc de Parme,
L'on vient vous demander
Votre fille, pour femme,
S'il vous plaît l'accorder.

— Pour une de mes filles,
Ce m'est beaucoup d'honneur,
Encore qu'elle soit gentille,
C'est un très grand bonheur.

— Je la ferai, de moi, la reine
Et de mes biens,
Comme une souveraine
Si Dieu me la maintient.

Car déjà je lui donne
Mon cœur et mes désirs,
Sachez si ta couronne
Peut lui faire plaisir.

J'ai déjà mis en route
Gentilshommes et seigneurs,
Pour venir sur sa route
Lui rendre mille honneurs.

Venez, grande princesse,
Venez dans nos pays,
Ne soyez pas rebelle
A un amant chéri.

— Duc de Parme, mon père,
Je vous fais mes adieux,
Et vous, ma chère mère,
J'en ai les larmes aux yeux.

Je m'en vais dans l'Espagne
Près du petit Bourbon,
Pour être sa compagne,
C'est un parti fort bon.

NOTE

Charles IV, roi d'Espagne, épousa, le 4 septembre 1765, et squ'il n'était encore que l'infant don Carlos, Marie-Louise Parme. C'est ce mariage qui a dû donner lieu à la chanson i précède. Nous ne connaissons, du moins, aucun autre fait quel elle pourrait se rapporter.

—

LXII

Le Gouverneur de Fischer

(GUÉNANGE)

— Bonjour, Hanovre, ma mignonne,
Je te viens faire compliment;
Il me faut sans retardement
Il faut que tu me donnes,
Sans que tu raisonnes,
Quatre millions d'écus comptant,
Dépêche-toi, car il est temps.

— Je n'entends point votre langage,
Mon brave gouverneur de Fischer,
Ce ne sont que paroles en l'air.
Ce n'est que badinage,
Du jargon sauvage;
Parlez-moi un peu bon anglais,
Car je n'entends point le français.

— Hanovre, pour te le faire entendre
Je ferai ronfler mes canons
Sur toi et sur ta garnison.
Je te ferai comprendre
Si j'ai le cœur tendre;
Vis-tu que je suis Allemand,
Je bien plus traître qu'un Normand.

— Pardon, monsieur, si je refuse
De vous donner tout cet argent
Le pays est trop indigent.
Mais si je refuse,
C'est ce qui m'excuse.
Voilà deux millions tout en or
Contentez-vous de ce trésor.

Me voilà sans deniers, ni maille,
Réduit à la mendiclté.
Me faudra, sans plus résister,
Coucher sur la paille
Comme une canaille.
Vous me jouez un vilain tour
En me venant faire la cour.

— Bonsoir, Hanovre, ma mignonne,
Porte-toi bien, jusqu'au revoir,
Ne te mets pas au désespoir
Si je t'abandonne,
C'est que j'ai la main bonne.
Tu te souviendras pendant l'hiver
Du brave gouverneur de Fischer!

NOTE

es couplets me sont arrivés de points fort différents et je les contre aussi dans le recueil manuscrit de M. Ernest Auricoste. ense qu'ils doivent exister dans quelques recueils ou mémoires l'époque. A ce sujet mes recherches ont été infructueuses, il ait évident, toutefois, que cette chanson met en scène Jean-istian Fischer qui, né aux environs de Metz, se fit connaitre, 1742, comme chef de partisans. Il déploya une bravoure qui attira la protection du maréchal de Saxe, auquel il dut de r la compagnie qu'il avait formée prendre rang dans l'armée, *le nom de Chasseurs* de Fischer. Il s'illustra dans la guerre

de 1743 et dans celle de 1757, et « c'est à lui, dit M. le général Susane, que remonte l'origine des chasseurs à pied et des chasseurs à cheval, ces deux troupes éminemment françaises. » V. *Histoire de l'ancienne Infanterie française,* par L. Susane, t. I, p. 291, Paris, 1849. L'atlas de cet ouvrage donne, planche 12, l'uniforme des chasseurs de Fischer. Ce corps fut en garnison à Metz en 1763, à Vic en 1766, à Marsal en 1770, à Mirecourt en 1775.

—

LXIII

L'eau et le Vin

(MAIZEROY)

— Hélas! que tu es folle !
Disait le vin à l'eau,
Toujours tu coules, tu voles
Le long de ces ruisseaux ;
T'es pire qu'une errante
Et suis toujours la pente.
Que n'es-tu comme moi,
Car l'homme, sans mélanges,
Me donne des louanges
Mille fois plus qu'à toi.

Mais l'eau, avec sagesse,
Sitôt répond au vin :
— Tu parles avec hardiesse,
Dis-moi, petit mutin,
Sais-tu que je suis belle,
Ancienne et nouvelle,
Je suis la propreté.
Toi tu terrasses l'homme [2],
Dans le siècle où nous sommes
Tu le rends hébété !

— Je terrasse et j'entête
Les hommes imprudents
Qui veulent me tenir tête,
A moi qui suis puissant.
Quoique tu sembles belle,
Tu n'es qu'une cruelle
Même aux yeux de plusieurs;
S'ils vont à la fontaine
Boire à grande haleine
Tu affaiblis leur cœur.

— J'arrose les campagnes,
Les plaines, les jardins,
Les collines, les montagnes,
Fais moudre les moulins [3].
Je réjouis le monde,
Le juste, aussi l'immonde,
Par mes attraits charmants.
Et toi, toujours variable,
Tu es insupportable,
Sujet aux changements.

— Au royaume d'Espagne
Je suis en grand renom;
En Bourgogne, en Champagne [4],
On révère mon nom;
En Bohême, en Italie,
En Savoie, en Hongrie,
A la table des grands [5];
Jusqu'au saint sacrifice
Je suis dans le calice [6]
Toujours au premier rang.

— Je sers aussi la messe,
Au sang du saint Agneau.
Je sers pour le commerce,
Portant de gros vaisseaux [7].

Je sers pour le baptême *,
Toi, tu n'es pas de même,
Tu mets l'homme aux abois.
Tous les jours sans relâche,
Je relave les taches *
Qui sont faites par toi.

— L'on voit avec tristesse
Les inondations,
Tu donnes la détresse
Souvent aux vignerons.
Et contre la justice
Tu portes préjudice
A tous mes compagnons.
Et pire qu'une armée,
Dans certaine contrée,
Tu les détruis à fond.

— L'homme, avec grande instance,
Offre pour moi des vœux,
Demandant ma présence
Au Monarque des cieux,
Je suis supérieure
Et non inférieure,
Par mon flux et reflux.
Bien loin de me confondre
Je pourrais te répondre,
Ainsi ne parle plus.

NOTE

Si cette pièce n'est pas tout à fait populaire par sa forme elle est par la vogue dont elle jouit dans nos campagnes. M. V. aillant, rédacteur en chef du *Vœu National*, de Metz, l'a recueillie à *Maizeroy*, et elle m'a été, plus tard, envoyée par

M. Auricoste de Lazarque qui l'a retrouvée sur divers points. Cette pièce, outre la transmission orale, circule dans nos villages sur une feuille imprimée et pouvant rappeler les *pliegos sueltos* des romances espagnols. La poésie populaire allemande du département de la Moselle s'est également emparée de ce sujet qui a été traité dans un petit poème intitulé le *Débat du vin et de l'eau*. Ce petit poème a été publié dans le volume qui porte ce titre : *Le débat de deux demoyselles, l'une nommée la noyre et l'autre la tannée, suivi de la vie de saint Harenc, et d'autres poésies du XVe siècle*, p. 131. Dans ce morceau, l'auteur — qui, d'après un acrostiche final, s'appelait Pierre Japes — raconte qu'ayant un soir à son souper mêlé, dans un verre, de l'eau et du vin il s'en suivit entre les deux liquides une vive discussion, dont il se fait le rapporteur. Mais là le débat n'alterne pas de couplets en couplets comme dans notre chanson. Le vin expose d'abord dans une assez longue série de vers les motifs qui doivent lui donner la préférence :

Quant l'eaue eut la parole ouye
Du vin, bien peu fut resioye ;
Un peu en se taisant pensa,
Et ne fut pas si esturdie
En parolle, ne si hardie
Comme le vin qui la tança,
Comme sage, gaye et jolie,
Combien que bien peu s'eslança,
Des mots bien piquans lui lança,
Desquels i'ay cy mis la coppie
Affin que ne faillisse mie.

L'eau réplique, et l'auteur finit par conclure qu'il ne faut jamais mêler l'eau et le vin. Une assez grande ressemblance de pensées peut faire croire que de ce vieux poème dérivent les vers qu'on vient de lire. C'est ce dont on jugera par les passages suivants empruntés au *Débat*.

1 Tu cours partout comme une folle.

2 Par toy maint se sont empirés.

3 Par ma force fait moulins mouldre,
De blé dur je fais molle poudre.

4 Moy je suis vendu a muys,
En barilz faitz de fors léans ;
On m'amaine ici d'Orléans

Et des pays où ie me tiens,
De Beaulne, Bourgogne ou de Rains.

5 Et si tost qu'un grand seigneur dine
Suis mis sur la tuaille fine
En coupe d'or honnestement.

6 On fait de moy le sacrement
De la messe benoist et digne,
Le sang de Jésus, proprement,
Je suis sur l'aultel haultement.

7 Par dessus moy la marchandise
Vient de Florence et de Venise
Sur grans vaisseaux et sur navires.

8 Le premier des sacremens
Est fait de moy, qui est baptesme.

9 Tout pourriroit si ie n'estoye :
Ie lave chacun et nettoye.

CHANSONS

RELATIVES A D'ANCIENS USAGES

CHANSONS

RELATIVES A D'ANCIENS USAGES

LES TRIMAZOS

Les Trimazos ou Trimazeaux ont assez disparu de nos contrées pour qu'en nous en occupant, nous employions l'imparfait. On appelait Trimazos des jeunes filles vêtues de robes blanches et ornées de rubans, qui, le 1er mai, chantant et dansant, venaient devant chaque maison célébrer le retour du printemps. On appelait aussi Trimazos les chants même qu'elles redisaient; on donnait à ces jeunes filles de l'argent ou des œufs, qui étaient vendus par elles et dont le produit était employé à décorer l'autel de la Vierge. En général, on a fait dériver cet usage des fêtes païennes qui avaient lieu à la même époque. Ce qui rend cette origine probable c'est que la même cérémonie, ou à peu près, existait dans la plupart des pays soumis jadis à la domination romaine.

Le mois de mai, lui-même, *mayo*, a donné le nom de mayas aux jeunes Espagnoles qui, parées et couvertes de fleurs, étaient le 1er mai placées sur une espèce de trône dans les rues. En Portugal on retrouvait le même nom et la même solennité. Une coutume semblable existait dans la Provence; là on appelait cette fête la maye; la jeune fille qui y jouait le principal rôle se nommait aussi maye ou mée, elle était costumée en déesse, couverte d'ornements et invitait les passants à lui donner quelques pièces de monnaie.

En Italie, et notamment en Toscane, de grandes réjouissances avaient lieu au 1er mai. Boccace en parle dans sa *Vie de Dante,* ce fut au milieu de ces joyeuses solennités que le poète aperçut Béatrix pour la première fois. Il paraît qu'aujourd'hui encore le 1er mai est en Italie l'occasion de fêtes populaires. M. Tigri donne, à ce sujet, des détails curieux : « Il y a une nuit où sur les collines comme dans les plaines résonne partout une même chanson, celle de mai... Les garçons du peuple (si ce n'est dans toute la Toscane, du moins à Pistoja) élèvent sur les petits murs des voies publiques ce qu'ils appellent les petits autels de mai (altarini di maggio) et les couvrent de quelques images de saints et de fleurs. Certaines chansons faites pour la circonstance étaient autrefois nommées *Maggi* (Mais), et Mai fut appelé, et s'appelle encore, une branche d'arbre feuillue que les paysans plantaient devant la porte de leur maîtresse. Ce mai, que l'on portait en triomphe par la ville, était ordinairement orné de fraîches guirlandes, de rubans de diverses couleurs ou de petits objets comme ceux dont, en Allemagne, on fait usage dans la nuit de Noël... Il faut voir comme dans nos campagnes on suit encore aujourd'hui cette vieille coutume. Une bande de jeunes paysans, le dernier soir d'avril et le premier soir de mai, se rassemble au bruit des instruments et des chants dans les lieux les plus fréquentés. L'un d'eux porte un arbre garni de son feuillage qui, comme je l'ai dit, se nomme le mai, il est couvert de fraîches fleurs et de limons. Un autre porte un panier rempli de bouquets et, chemin faisant, ils offrent ces bouquets à leurs maîtresses et les saluent en chantant. Elles, en échange, ont coutume de donner aux *maggiaioli* quelques œufs et à boire, et à leurs amoureux des berlingozzi (espèce de gâteaux) garnis de nœuds rouges. » *(Canti popolari toscani* racc, da G. Tigri, p. LVI e seg.)

Ce sont des œufs qui constituaient chez nous la principale offrande faite aux trimazos. Nous voyons aussi dans l'intéressant volume de M. Tigri que certaines chansons de mai ne sont pas sans quelque analogie avec nos trimazos, telle est celle-ci :

Siam venuti à salutare
Questa casa di valore,
Che s'è fatta sempre onore
E pero vogliam cantare,
Salutiam primo il padrone
Poi di casa la sua sposa
Noi sappiam ch'égli è in Maremma,
Dio lo sa, e ve lo mentenga.

Telle est cette autre :

Or e di maggio e fiorito è il limone
Noi solutiamo di casa il padrone,
Ora è di maggio egli è fiorito i rami
Salutiam le ragazze co' suoi dami
Ora è di maggio che fiorito è i fiori
Salutiam le ragazze co' suoi amori.

On a vu que nos trimazos employaient les offrandes à l'ornement de l'autel de la Vierge, dans la campagne de Pistoja, l'argent obtenu a aussi une destination pieuse. Il est consacré à faire dire des messes pour les âmes du purgatoire.

Il y avait des trimazos ou leurs équivalents dans beaucoup de provinces de France. Les vers chantés le 1er mai dans la Meurthe diffèrent très peu des nôtres. Le *Bulletin de la Société d'archéologie lorraine* (t. IV, p. 516) en a publié plusieurs. On nous a communiqué les trimazos suivants qui appartiennent à la Meuse. Nous les publions tels qu'ils nous ont été adressés et sans en modifier l'orthographe :

V'là le jolé mois de maie, l'hiver passaie,
Je ne sareus tenai me cœur de joie allaie ;
Etant veneue etant allaie, au mois chantaie :
Ç'at le maie jolé maie, ç'at le jolé mois de maie.

A passant avau les champs,
J'avans trouvaie les blaies si grands
Les agoines à levant, les aubrépines à florissant ;
O trimazos ! ç'at le maie, jolé maie,
Ç'at le jolé mois de maie.

Bonne dame de céans y me faut de vate argent,
Cent écus au mille francs
De la monnaie d'un écu blanc.
O trimazos ! ç'at le maie, jolé maie,
Ç'at le jolé mois de maie.

Madame à ve remerciant
De vous bienfats de vate argent,
Ce n'a me pour nous le présent,
Ç'at pour la Vierge et s' n'afant,
Prierai le gaçon qu'y ve le redounnie
A Paradis enca ben mieux
Qu'y ve le redounnisse dans les cieux.

Jonnes gasses à mariaie,
Faisaie l'y la charitaie,
Je prierai Dieu nate Seigneur
Qu'y v'avaye in serviteur.
O trimazos! ç'at le maie, jolé maie,
Ç'at le jolé mois de maie.

Je vos souhatans autant d'afants
Qui gn'ié de pierrettes avau les champs;
Plein in sac, plein in van,
Plein vate chemise de grus payes blancs.

M. Tarbé a réuni plusieurs trimazos ou trimousettes, qui présentent aussi une grande ressemblance avec nos couplets du Pays-Messin. (*Romancero de Champagne*, t. II, pages 61 et suivantes.)

Dans les Vosges, le 1er mai, les jeunes filles des environs de Remiremont parcouraient les chemins qui mènent à l'église de Dommartin et attachaient une petite branche de laurier au chapeau des jeunes gens qu'elles rencontraient, en chantant:

Un beau Monsieur nous avons trouvé,
Dieu lui donne joie et santé,
Ayez le mai, le joli mai.

Que Dieu lui donne joie et santé
Et une amie à son gré,
Ayez le mai, le joli mai.

Donnez-nous votre chapeau,
Un petit bouquet nous y mettrons,
Ayez le mai, le joli mai.

Mon beau Monsieur, à votre gré,
Aujourd'hui vous nous donnerez,
Ayez le mai, le joli mai.

Ce sera pour la vierge Marie,
Si bonne et si chère,
Ayez le mai, le joli mai.

(*Chansons popul. des Provinces de France*, préf. p. 23 et *Austrasie* art. *trimaso*.)

le-Saulnier et dans d'autres localités du Jura, les jeunes

filles, le 1er mai, portent en triomphe un enfant couronné de fleurs, et chantant :

Etrennez notre épousée,
Voici le mois, le joli mois de mai,
Etrennez notre épousée,
La bonne étrenne.
Voici le mois, le joli mois de mai,
Qu'on vous amène!

(*Chansons popul.* p. XXV.)

Le recueil de M. Champfleury contient une chanson du Poitou, où le retour du premier mai est chanté de manière à faire croire à une cérémonie spéciale. (p. 110).

M. Rathery rappelle (*Moniteur* du 27 mai 1853) qu'en Franche-Comté les jeunes filles se choisissent une reine qu'elles nomment Maia, que douze d'entre elles lui sont adjointes sous le nom de Tsarmaïas, et que trente jours durant ont lieu des cérémonies analogues à celles de nos Trimazos. *Les bulletins du comité de la langue* (t. I, p. 230) contiennent aussi des détails sur des usages de même genre répandus dans diverses provinces.

Les trimazos, qui jadis étaient des chants presque pieux, devinrent satiriques comme les *Noëls*, tels sont ceux qu'on a publiés à la fin de *Chan Heurlin*.

Pour ne pas isoler des chants de même nature, nous ne séparerons pas ici le patois du français, ainsi que nous l'avons fait pour les autres pièces qui composent ce volume. Nous donnons, après les trimasos, une chanson où il est parlé de l'usage de planter le mai.

—

I

Trimazos

(VERNÉVILLE)

Nous venons d'un cœur embrasé
Madame (ou Monsieur), c'est pour demander
Ce qu'il vous plaira de nous donner
Pour Notre-Dame de Vernéville,
Dame de céans,
C'est le mai, mois de mai
C'est le joli mois de mai.

Nous avons passé parmi les champs,
Nous avons trouvé les blés si grands,
Les avoines sont en levant,
Les aubépines en fleurissant,
Dame de céans, etc.

Si vous nous faites quelque présent,
Vous en recevrez doublement,
Vous en aurez pendant le temps
Vous en aurez au firmament,
Dame de céans, etc.

En vous remerciant Madame
De vos bienfaits et de vos dons;

ez contente, vivez longtemps
ez toujours joyeusement.
Dame de céans
C'est le mai, mois de mai
C'est le joli mois de mai.

—

CHANSONS

RELATIVES A D'ANCIENS USAGES

LES TRIMAZOS

Les Trimazos ou Trimazeaux ont assez disparu de nos contrées pour qu'en nous en occupant, nous employions l'imparfait. On appelait Trimazos des jeunes filles vêtues de robes blanches et ornées de rubans, qui, le 1er mai, chantant et dansant, venaient devant chaque maison célébrer le retour du printemps. On appelait aussi Trimazos les chants même qu'elles redisaient; on donnait à ces jeunes filles de l'argent ou des œufs, qui étaient vendus par elles et dont le produit était employé à décorer l'autel de la Vierge. En général, on a fait dériver cet usage des fêtes païennes qui avaient lieu à la même époque. Ce qui rend cette origine probable c'est que la même cérémonie, ou à peu près, existait dans la plupart des pays soumis jadis à la domination romaine.

Le mois de mai, lui-même, *mayo*, a donné le nom de mayas aux jeunes Espagnoles qui, parées et couvertes de fleurs, étaient le 1er mai placées sur une espèce de trône dans les rues. En Portugal on retrouvait le même nom et la même solennité. Une coutume semblable existait dans la Provence; là on appelait cette fête la maye; la jeune fille qui y jouait le principal rôle se nommait aussi maye ou mée, elle était costumée en déesse, couverte d'ornements et invitait les passants à lui donner quelques pièces de monnaie.

En Italie, et notamment en Toscane, de grandes réjouissances avaient lieu au 1er mai. Boccace en parle dans sa *Vie de Dante,* ce fut au milieu de ces joyeuses solennités que le poète aperçut Béatrix pour la première fois. Il paraît qu'aujourd'hui encore le 1er mai est en Italie l'occasion de fêtes populaires. M. Tigri donne, à ce sujet, des détails curieux : « Il y a une nuit où sur les collines comme dans les plaines résonne partout une même chanson, celle de mai... Les garçons du peuple (si ce n'est dans toute la Toscane, du moins à Pistoja) élèvent sur les petits murs des voies publiques ce qu'ils appellent les petits autels de mai (altarini di maggio) et les couvrent de quelques images de saints et de fleurs. Certaines chansons faites pour la circonstance étaient autrefois nommées *Maggi* (Mais), et Mai fut appelé, et s'appelle encore, une branche d'arbre feuillue que les paysans plantaient devant la porte de leur maîtresse. Ce mai, que l'on portait en triomphe par la ville, était ordinairement orné de fraîches guirlandes, de rubans de diverses couleurs ou de petits objets comme ceux dont, en Allemagne, on fait usage dans la nuit de Noël... Il faut voir comme dans nos campagnes on suit encore aujourd'hui cette vieille coutume. Une bande de jeunes paysans, le dernier soir d'avril et le premier soir de mai, se rassemble au bruit des instruments et des chants dans les lieux les plus fréquentés. L'un d'eux porte un arbre garni de son feuillage qui, comme je l'ai dit, se nomme le mai, il est couvert de fraîches fleurs et de limons. Un autre porte un panier rempli de bouquets et, chemin faisant, ils offrent ces bouquets à leurs maîtresses et les saluent en chantant. Elles, en échange, ont coutume de donner aux *maggiaioli* quelques œufs et à boire, et à leurs amoureux des berlingozzi (espèce de gâteaux) garnis de nœuds rouges. » *(Canti popolari toscani* racc, da G. Tigri, p. LVI e seg.)

Ce sont des œufs qui constituaient chez nous la principale offrande faite aux trimazos. Nous voyons aussi dans l'intéressant volume de M. Tigri que certaines chansons de mai ne sont pas sans quelque analogie avec nos trimazos, telle est celle-ci :

Siam venuti à salutare
Questa casa di valore,
Che s'è fatta sempre onore
E pero vogliam cantare,
Salutiam primo il padrone
Poi di casa la sua sposa
Noi sappiam ch'égli è in Maremma,
Dio lo sa, e ve lo mentenga.

Telle est cette autre :

Or e di maggio e fiorito è il limone
Noi solutiamo di casa il padrone,
Ora è di maggio egli è fiorito i rami
Salutiam le ragazze co' suoi dami
Ora è di maggio che fiorito è i fiori
Salutiam le ragazze co' suoi amori.

On a vu que nos trimazos employaient les offrandes à l'ornement de l'autel de la Vierge, dans la campagne de Pistoja, l'argent obtenu a aussi une destination pieuse. Il est consacré à faire dire des messes pour les âmes du purgatoire.

Il y avait des trimazos ou leurs équivalents dans beaucoup de provinces de France. Les vers chantés le 1er mai dans la Meurthe diffèrent très peu des nôtres. Le *Bulletin de la Société d'archéologie lorraine* (t. IV, p. 516) en a publié plusieurs. On nous a communiqué les trimazos suivants qui appartiennent à la Meuse. Nous les publions tels qu'ils nous ont été adressés et sans en modifier l'orthographe :

V'là le jolé mois de maie, l'hiver passaie,
Je ne sareus tenai me cœur de joie allaie ;
Etant veneue etant allaie, au mois chantaie :
Ç'at le maie jolé maie, ç'at le jolé mois de maie.

A passant avau les champs,
J'avans trouvaie les blaies si grands
Les agoines à levant, les aubrépines à florissant ;
O trimazos ! ç'at le maie, jolé maie,
Ç'at le jolé mois de maie.

Bonne dame de céans y me faut de vate argent,
Cent écus au mille francs
De la monnaie d'un écu blanc.
O trimazos ! ç'at le maie, jolé maie,
Ç'at le jolé mois de maie.

Madame à ve remerciant
De vous bienfats de vate argent,
Ce n'a me pour nous le présent,
Ç'at pour la Vierge et s' n'afant,
Prierai le gaçon qu'y ve le redounnie
A Paradis enca ben mieux
Qu'y ve le redounnisse dans les cieux.

Jonnes gasses à mariaie,
Faisaie l'y la charitaie,
Je prierai Dieu nate Seigneur
Qu'y v'avaye in serviteur.
O trimazos! ç'at le maie, jolé maie,
Ç'at le jolé mois de maie.

Je vos souhatans autant d'afants
Qui gn'ié de pierrettes avau les champs;
Plein in sac, plein in van,
Plein vate chemise de grus payes blancs.

M. Tarbé a réuni plusieurs trimazos ou trimousettes, qui présentent aussi une grande ressemblance avec nos couplets du Pays-Messin. (*Romancero de Champagne*, t. II, pages 61 et suivantes.)

Dans les Vosges, le 1er mai, les jeunes filles des environs de Remiremont parcouraient les chemins qui mènent à l'église de Dommartin et attachaient une petite branche de laurier au chapeau des jeunes gens qu'elles rencontraient, en chantant:

Un beau Monsieur nous avons trouvé,
Dieu lui donne joie et santé,
Ayez le mai, le joli mai.

Que Dieu lui donne joie et santé
Et une amie à son gré,
Ayez le mai, le joli mai.

Donnez-nous votre chapeau,
Un petit bouquet nous y mettrons,
Ayez le mai, le joli mai.

Mon beau Monsieur, à votre gré,
Aujourd'hui vous nous donnerez,
Ayez le mai, le joli mai.

Ce sera pour la vierge Marie,
Si bonne et si chère,
Ayez le mai, le joli mai.

(*Chansons popul. des Provinces de France*, préf. p. 23 et *Austrasie* art. *trimaso*.)

le-Saulnier et dans d'autres localités du Jura, les jeunes

filles, le 1er mai, portent en triomphe un enfant couronné de fleurs, et chantant :

Etrennez notre épousée,
Voici le mois, le joli mois de mai,
Etrennez notre épousée,
La bonne étrenne.
Voici le mois, le joli mois de mai,
Qu'on vous amène!

(*Chansons popul.* p. XXV.)

Le recueil de M. Champfleury contient une chanson du Poitou, où le retour du premier mai est chanté de manière à faire croire à une cérémonie spéciale. (p. 110).

M. Rathery rappelle (*Moniteur* du 27 mai 1853) qu'en Franche-Comté les jeunes filles se choisissent une reine qu'elles nomment Maia, que douze d'entre elles lui sont adjointes sous le nom de Tsarmaïas, et que trente jours durant ont lieu des cérémonies analogues à celles de nos Trimazos. *Les bulletins du comité de la langue* (t. I, p. 230) contiennent aussi des détails sur des usages de même genre répandus dans diverses provinces.

Les trimazos, qui jadis étaient des chants presque pieux, devinrent satiriques comme les *Noëls*, tels sont ceux qu'on a publiés à la fin de *Chan Heurlin*.

Pour ne pas isoler des chants de même nature, nous ne séparerons pas ici le patois du français, ainsi que nous l'avons fait pour les autres pièces qui composent ce volume. Nous donnons, après les trimasos, une chanson où il est parlé de l'usage de planter le mai.

—

V

Trimazos

(MALAVILLERS)

J'a vu maou d' chouses d'pu trente ans
Que j' n'aveu m' vu dans mé jeun' temps,
J'a vu des fom's et des bacelles
Sé far' pesser po des mamzelles,
Oh trimazos ! ç'o lé ma, moué dé ma
Ç'o lé joli moué dé ma.

J'a vu très beun des bés guéchons
Fiambés d'un coup pé des canons,
J'a vu zout bel' maou désolayes
Treu moués eprès tot' consolayes.
Oh ! etc.

J'a vu... mon Dieu ! qu'est-c' qu' j' n'a m' vu
Des gens qu'allint lé cu tot nu,
Sé promouëner dans in carasse
Et sé runer po quèque matrasse.
Oh ! etc.

Si jé v' déjeu tot c' qué j'a vu
Madam' jé n' finéreu me auj'du ;
Ma portant d' craint' qué jé n'vennay
J'am mchi r'mett' ça po in aut' vay.

NOTE

C'est M. de Maigret, à qui ce recueil doit tant de curieuses pages, qui a bien voulu m'envoyer ces trimazos. On en retrouve une leçon plus détaillée dans un article de M. Ch. Abel, *Austrasie,* année 1853. Comme il n'est pas difficile de se procurer cette leçon, je ne la publierai pas ici, pas plus que d'autres Trimazos rapportés aussi par M. Abel et que deux longues pièces de même nature qui ont été imprimées à la suite du *Bétome don p'tiat fei de Chan Heurlin,* p. 16.

—

VI

Le Mai

RONDE

(SERROUVILLE)

Voici le mois de mai,
Lon, lon, la, tirelire,
Que donnerai-je à ma mie?
Lon, la.

Nous lui planterons un mai
Lon, lon, la tirelire,
Devant sa porte jolie,
Lon, la.

Quand sera planté le mai,
Lon, lon, la, tirelire,
Nous demanderons la fille,
Lon, la.

La plus jeune il nous faut,
Lon, lon, la, tirelire,
Car c'est la plus jolie,
Lon, la.

— Ma sœur a des amants,
Lon, lon, la tirelire,
Et moi je resterai fille,
Lon, la!

—

LA CHANSON DE LA BERGÈRE

C'est encore à M. Ernest Auricoste de Lazarque que je dois la connaissance de la *Chanson de la Bergère*. M. Auricoste, dans le recueil qu'il a bien voulu me confier, l'a fait précéder d'explications qu'il me permettra de reproduire.

« La chanson suivante est une scène dialoguée que deux jeunes filles, suivies de leurs compagnes, vont chanter le dimanche gras de maison en maison ; dans les villages où cet usage s'est conservé, on appelle cela faire la bergère. »

Les deux personnages sont un berger et une bergère : la bergère est habillée de blanc de la tête aux pieds, elle est couverte d'un long voile, tient les yeux baissés et affecte une contenance timide ; la jeune fille, à qui est confié le rôle de berger, choisie parmi les plus délurées du village, est vêtue d'une robe courte enrubannée et de couleur éclatante, elle porte sur sa tête un immense chapeau ou plutôt un édifice chargé d'un fouilli de fleurs en papier, de rubans, de brimborions et de clinquant. Elle enfle sa voix, cherche à se donner l'air aussi menaçant que possible et tourne continuellement dans un petit espace, en frappant de grands coups à terre, avec le gros bout d'une houlette qu'elle tient verticalement de la main droite.

Quelques-unes des jeunes filles qui accompagnent ce couple se sont munies de paniers dans lesquels elles reçoivent ce qu'on veut bien leur donner dans les différentes maisons où elles vont répéter leur chanson.

Avec ces dons qui consistent surtout en fruits, pommes, noix, gâteaux et beignets, faits à l'occasion du carnaval, et quelques pièces de monnaie qui leur servent à se procurer du vin, elles organisent un petit repas où se rendent encore d'autres jeunes filles, quelques garçons, et la soirée se termine gaiement par des chansons et des danses, si on a sous la main quelque râcleur de violon.

Cette chanson se compose d'un dialogue entre la bergère et le berger jaloux. Celui-ci lui fait des reproches amers auxquels, bien entendu, l'innocente bergère a toujours réponse. Le berger finit par passer des reproches aux injures, et menace la bergère

de la faire pendre ; mais celle-ci répond d'un ton plus résolu et conseille à son berger de garder :

Ces potences
Pour ces grands voleurs de France.

Je ne sais quelle peut être l'origine de cette coutume, et à quoi les paroles de la chanson peuvent faire allusion, si ce n'est à un sujet général qui a souvent exercé la verve gauloise.

Les deux derniers vers où il est parlé de « ces grands voleurs de France, » semblent rappeler le sentiment qui a dicté le fameux refrain lorrain :

Et lon, lon, là, laissez-les passer,
Les Français par la Lorraine ;
Et lon, lon, là, laissez-les passer,
Car ils auront du mal assez.

Les expressions que se permettait la bergère envers de puissants voisin semblent faire remonter l'origine de la chanson assez haut, et lui assigner le Pays Messin ou la Lorraine pour patrie.

Quand le berger et la bergère, accoutrés comme je l'ai dit, sont entrés dans une maison, le berger écarte les enfants et les curieux en faisant tourner sa grande houlette, de façon à faire faire une place convenable autour de lui, puis commence une sorte de prologue de huit vers qui est simplement déclamé.

Cette scène de la bergère tombe comme toutes les anciennes coutumes, mais pourtant se joue encore de temps en temps, je l'ai vue à Retonféy, il y a quelques années, en 1858 ou 1859. »

—

VII

La Chanson de la Bergère

(RETONFÉV)

Prologue

LE BERGER

Derrière, ma chère,
Faites place à ces gens d'honneur,
Qui viennent nous apporter
Un bouquet de fleurs.
Il me semble à mon avis
Qu'il y a une bergère ici.

LA BERGÈRE

Mais la voici.

(Ici commence le dialogue chanté).

LE BERGER

Ventrebleu ! Marion,
Qui est donc cette clairté
Qui est dans ta cheminée?
Morbleu !
Qui est dans ta cheminée ?

LA BERGÈRE

Hélas ! mon bel ami,
Ce n'est pas de la clairté;
C'est l'ombre de ma fumée,
Mon Dieu !
C'est l'ombre de ma fumée.

LE BERGER

Ventrebleu ! Marion,
Qui est donc ce chevalier
Qui est dans ton lit couché?
Morbleu !
Qui est dans ton lit couché ?

LA BERGÈRE

Hélas ! mon bel ami,
Ce n'est pas un chevalier,
C'est ma compagn' qui est couchée,
Mon Dieu !
C'est ma compagn' qui est couchée.

LE BERGER

Ventrebleu ! Marion,
Ta compagne était-ell' belle?
Avait-ell' la barbe noire?
Morbleu !
Avait-ell' la barbe noire ?

LA BERGÈRE

Hélas ! mon bel ami,
Elle a mangé des mour's[1] noires;

Vous semblait qu'elle était noire,
Mon Dieu!
Vous semblait qu'elle était noire.

LE BERGER

Ventrebleu! Marion,
Entre les Chandell's[1] et Pâques,
Y croît-il des moures noires?
Morbleu!
Y croît-il des moures noires?

LA BERGÈRE

Hélas! mon bel ami,
Il y croît des moures noires
Entre Pâqu's et les Chandelles,
Mon Dieu!
Entre Pâqu's et les Chandelles!

LE BERGER

Ventrebleu! Marion,
Qu'as-tu fait cette journée?
Qu'au logis n' t'ai pas trouvée
Morbleu!
Qu'au logis n' t'ai pas trouvée?

LA BERGÈRE

Hélas! mon bel ami,
J'ai z'été à la fontaine
Chercher d' l'eau pour la s'maine,
Mon Dieu!
Chercher d' l'eau pour la s'maine.

[1] *La Chandeleur.*

LE BERGER

Ventrebleu! Marion,
Te fallait-il un' journée
Pour aller à la fontaine?
Morbleu!
Pour aller à la fontaine?

LA BERGÈRE

Hélas! mon bel ami,
Les ch'vaux d' la reine y avaient passé
L'eau y était troublée,
Mon Dieu!
L'eau y était troublée.

LE BERGER

Ventrebleu! Marion,
Viens moi montrer les passées
Que les ch'vaux d' la reine y ont laissées?
Morbleu!
Que les ch'vaux d' la reine y ont laissées.

LA BERGÈRE

Hélas! mon bel ami,
Il a neigé cett' nuitée,
Les passées sont rebouchées;
Mon Dieu,
Les passées sont rebouchées.

LE BERGER

Ventrebleu! Marion,
Tu es bonn' pour une bergère,

Tu sais bien t'y retourner,
Morbleu !
Tu sais bien t'y retourner.

LA BERGÈRE

Hélas ! mon bel ami,
Quand j'y étais chez mon père,
J'ai toujours été bergère,
Mon Dieu !
J'ai toujours été bergère.

LE BERGER

Ventrebleu ! Marion,
J'irai, j'irai chez ton père,
Te ferai battr' par ta mère,
Morbleu !
Te ferai battr' par ta mère.

LA BERGÈRE

Hélas ! hélas ! mon bel ami,
J'irai, j'irai chez mon père;
J'aurai à dîner chez ma mère,
Mon Dieu !
J'aurai à dîner chez ma mère.

LE BERGER

Ventrebleu ! Marion,
Je t'y mènerai z'en lasse [1].
Je t'y ferai chien de chasse,
Morbleu !
Je t'y ferai chien de chasse.

[1] aisse.

LA BERGÈRE

Hélas! mon bel ami,
Non je n'irai point en lasse,
J' n'y serai pas chien de chasse,
Mon Dieu!
J' n'y serai pas chien de chasse.

LE BERGER

Ventrebleu! Marion,
Je t'y mènerai z'en Flandre
Et puis t'y ferai pendre!
Morbleu!
Et puis t'y ferai pendre.

LA BERGÈRE

Hélas! mon bel ami,
Laissez, laissez ces potences
Pour ces grands voleurs de France,
Mon Dieu!
Pour ces grands voleurs de France.

NOTE

M. Auricoste pense que cette chanson, on l'a vu tout à l'heure, est d'origine lorraine ou messine et je partage son opinion. Ce qui semblerait contredire cette supposition, ce sont les chevaux de la reine qui sont venus troubler l'eau de la source où la rusée bergère prétend être allée. Mais la poésie populaire est remplie de contradictions à la réalité, de non sens, d'anachronismes. On peut se demander aussi pourquoi le berger veut envoyer sa femme en Flandre pour y être pendue. La Flandre joue un grand [illegible] la poésie populaire, c'est le nom de pays qui y revient souvent et l'on pourrait en expliquer la mention in-

ıante par les nombreuses guerres qui y ont eu lieu. Ces rres toutefois ont surtout occupé une époque postérieure à e que nous assignons à la chanson de la bergère.

y a quelque ressemblance entre la *Chanson de la Bergère* : romance espagnol *Blanca Niña :*

. . . . . .
¿ Qué haceis, la blanca niña,
Hija de padre traidor ?
— Señor, peino mis cabellos
Peinolos con gran dolor,
Que me dejais á mi sola
Y á los montes os vais vos.
— Esas palabras, la niña,
No eran sino traicion ;
¿ Cuyo es aquel caballo
Que allá bajo relinchó ?
— Señor era de mi padre
Y envióla para vos
— ¿ Cuyas son aquellas armas
Que estan en el corredor ?
— Señor eran de mi hermano,
Y hoy vos las envió
— ¿ Cuya es aquella lanza
Que desde aqui la veo yo ?
— Tomadla, conde, tomadla
Matadme con ella vos.

(*Primavera y flor*, t. II, p. 52.)

ans un de nos fabliaux, *du Chevalier à la robe vermeille,* un valier revenant intempestivement chez lui, comme le mari de ergère et le comte espagnol, demande des explications à sa me sur un cheval et des chiens qu'il a aperçus dans la cour, une robe écarlate qu'il voit près du lit.

Et la dame qui biau le lobe,
Li dist : Foi que devez saint Père,
N'avez vous encontré mon frère,
Qui orendroit de ci s'en part ?
Bien vos a lessié vo part
De ses joiaus ce m'est avis ;
Por tant seulement que je dis

Que tel robe vous serroit bien,
Ainc plus ne li dis nule rien.
Ains despoilla tout maintenant
Cele bele robe avenant,
Et prist la seue à chevaucier
Son palefroi qu'il ot tant chier,
Son esprevier et ses chienés,
Ses esperons cointes et nés,
Freschement dorez vous envoie...

(*Fabliaux* de Barbazan, t. III, p. 296.)

Le fabliau ne finit pas tragiquement comme le romance. Le mari tranquillisé s'endort et quand à son réveil il demande où sont les cadeaux qu'on lui a faits, sa femme lui persuade qu'il a rêvé. — Sous ce titre le *Mari soupçonneux*, M. Tarbé a publié (*Romancero de Champagne*, t. II, p. 98) une chanson qui rappelle les ruses de notre bergère. Les réponses de celles-ci ont aussi un pendant dans un chant populaire anglais *le vieux Wichet et sa femme* dont M. Rathery a parlé dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 oct. 1863 *les Chants Populaires de l'Angleterre.*) « J'allai à l'écurie et je vis un, deux, trois chevaux. J'appelai ma tendre compagne et je lui dis : — que font là ces trois chevaux sans ma permission? — Vieux fou, vieil ivrogne, ne vois-tu pas que ce sont trois vaches que ma mère m'a envoyées. — Oh! oh! voilà qui est fort! trois vaches avec des selles sur le dos. J'allai dans l'écurie et je vis pendues une, deux, trois épées. J'appelai ma tendre compagne et je lui dis, etc. — Ne vois-tu pas que ce sont trois broches que ma mère m'a envoyées... — Que font là ces trois hommes? — Vieux fou, vieil ivrogne, ne vois-tu pas que ce sont trois filles de basse-cour que ma mère m'a envoyées. — Oh! oh! voilà qui est fort! trois filles de basse-cour avec barbe au menton, on n'a jamais vu pareille chose... etc. »

—

CHANSONS DE NOCES

Nous avons recueilli diverses chansons qui se chantent encore aux mariages. La première qu'on va lire, nous a été communiquée avec des variantes par diverses personnes et entre autres par M. Auricoste; ce dernier l'a fait précéder d'explications que nous allons donner à nos lecteurs :

« Cette chanson se perpétue par un ancien usage encore en vigueur. Elle se chantc aux noces, et voici de quelle façon. Le soir du jour du mariage, des jeunes garçons, des jeunes filles, voire des hommes et des femmes, viennent par petites bandes, sous les fenêtres de la chambre où la société est réunie, et entonnent en chœur la chanson consacrée. A la table tout le monde se tait et écoute religieusement, et cela aussi souvent que le chant se renouvelle dans la soirée, puis quelqu'un de la maison se lève et va porter aux chanteurs soit une tarte, soit du gâteau avec une bouteille de vin.

« Cette vieille chanson ne manque jamais son effet, impression en partie produite par le charme que tout le monde ressent à entendre un air simple et touchant, chanté dans la nuit par des voix un peu éloignées et nombreuses, et beaucoup parce que depuis plusieurs générations ce vieux chant s'est intimement lié à la vie de chacun ; chez les anciens c'est un souvenir, pour les jeunes gens une espérance, pour tous une espèce de consécration, un épithalame attendu sans lequel la soirée manquerait d'une cérémonie et d'un plaisir accoutumés. »

Dans une rédaction recueillie à Fleury, cette chanson se termine par des couplets que l'on retrouve à la fin d'une autre chanson, les voici :

Puisque mon congé m'est donné,
Hors du pays je m'en irai ;
Je m'en irai de ville en ville,
Dedans des pays éloignés.

Je ferai faire un' belle image,
Semblable à vous, mes chers amours,
Je la mettrai dans ma pochette,
J' la baiserai cent fois par jour.

Oh ! que diront mes camarades,
Me voir baiser ce papier blanc ;
C'est le portrait de ma maitresse,
De cell' que mon cœur aime tant.

—

VIII

Réveillez-vous Belle endormie

(RETONFÉY)

— Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous, car il est jour;
Mettez la tête à la fenêtre
Vous entendrez parler à vous.

— Quel est celui-là qui m'appelle?
Quel est celui agréable et doux?
— C'est votre amant, ma colombelle,
Qui désir' de parler à vous.

— Mon père est là-haut dans nos chambres,
Dessus son lit prend son repos;
Dedans sa main tient une lettre,
Que votre congé soit donné.

— Puisque congé z'il me faut prendre
Hors du pays je m'en irai,
Je m'en irai dans ces bocages
Finir mes jours, mes chers amours.

—

IX

La Fiancée

ROMANCE

(AUDUN-LE-ROMAN)

Adieu, fleur de jeunesse,
Puisque me faut la quitter,
La nobl' qualité de fille,
Père et mère, m' les faut quitter.

J'ai promis dans mon jeune âge,
Qu' jamais je n' m'y marierai.
J'y trouve de l'avantage,
Mes parents, il faut vous quitter.

Les filles qui sont à table,
Que je vois devant mes yeux,
Quand je les vois, que j' les regarde,
Les larmes me tombent des yeux.

L'anneau d'or que je porte,
On me l'a mis dans mon doigt;
C'est mon amant qui m' le donne
Pour finir ses jours avec moi.

— Oui, ma chère mignonne,
Oui-dà, je vous l'ai donné,
C'est pour passer votre jeunesse
[illegible] paix et en tranquillité.

NOTE

Cette chanson, que nous a communiquée M. le comte de Maigret, est aussi connue dans la Meurthe (voyez les *Chants populaires de la Lorraine,* publiés dans le tome IV du *Bulletin de la Société d'archéologie lorraine*, p. 514); c'est une de celles qui se chantent ou plutôt se chantaient le jour des noces. M. Ernest Auricoste en a recueilli une leçon qui offre une assez grande différence dans un couplet, le voici :

Et la ceinture que j'y porte,
Fait trois tours autour de moi;
C'est mon amant qui me la donne,
Pour passer ses jours avec moi.

—

X

Chanson de Noce

(CONDÉ)

Voici l'amant qui vous adore,
Mademoiselle, à vos genoux ;
Mais je vous le répète encore,
Il veut être votre époux.
Ah ! quel plaisir, ah ! quel charme,
D'être unis d'un lien si doux ;
Donc vous n' verserez plus de larmes.

Il est constant, c'est l'amour même ;
Vous avez son cœur et sa foi ;
Il est constant, c'est l'amour même ;
Il n'aimera d'autre que vous.
Ah ! quel plaisir...

Il ne sera jamais volage,
Il vous l'a promis sur son cœur ;
Il ne sera jamais volage,
Il n'aimera d'autre que vous.
Ah ! quel plaisir...

C'est aujourd'hui le jour choisi,
Qui nous unira pour toujours,
Le plus beau jour de votre vie,
Le triomphe de vos amours.
Ah ! quel plaisir...

XI

Chanson pour demander la Mariée

(RÉMILLY)

Vous voulez me faire chanter,
  Hélas! quelle folie!
Vous croyez que je vais charmer
  Toute la compagnie,
Vous croyez que je vais chanter
En musique, en cadence,
Si vous blâmez mes efforts,
Louez ma complaisance.

Je vois une rare beauté,
Messieurs, à votre table,
Je crois que c'est la mariée,
Ah! qu'elle est agréable.
Le vin qui rougit son verre
Brille moins que sa bouche.
A la santé du marié
Et de sa chère épouse.

Nous sommes venus tout exprès,
Messieurs, à votre table,
Pour vous demander une grâce,
Si vous voulez l'accorder.
Et sans trop nous faire attendre,
C'est de nous donner la mariée,
Une heure à notre table.

X

Chan[illegible]er la Marée

Voici
Ma[illegible]
M[illegible]
[illegible]

)NDES

ONS DIVERSES

RONDES

ET CHANSONS DIVERSES

RONDES

ET

CHANSONS DIVERSES

I

La belle Danse

RONDE

(RETONFÉY)

Nous sommes une tant bell'danse,
Composée de jeunes gens ;
Mon amant, celui que j'aime,
N'y est pas, je le vois bien.

Soudain, j'ai tourné ma tête,
Tout droit au soleil levant,
J'ai vu v'nir mon ami Pierre,
Sur un cheval noir et blanc.

Dans sa main tient une rose,
Tout en or et en argent:
— Pour qui cette belle rose,
Mon tout bel ami plaisant?

— Ce sera pour vous, la belle,
Vous êt's belle à l'avenant;
N'y donnez pas vos amours,
Si vous ne savez comment.

N'y donnez pas vos amours,
Si vous ne savez comment;
Hier, j'ai donné les miennes,
Aujourd'hui je m'en repens.

NOTE

C'est ordinairement par cette ronde que les rondes du soir commencent. Les jeunes filles se tenant par la main tournent en la chantant seules, c'est une espèce d'appel, les garçons qui l'entendent se réunissent et se rendent bientôt à la danse. *(Note de M. Auricoste.)*

Les Chants et Chansons populaires du Cambresis (Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai, t. XXVIII, Ire partie) contiennent une ronde dont le début ressemble à celui de la nôtre.

Voici une danse faite,
De tout beaux et jeunes gens,
Mon amant celui que j'aime
N'y est pas je le vois bien,
Brunette, allons gai,
Gai.
Brunette, allons gai,
Mai.

Je le vois là-bas venir,
Sur un cheval noir et blanc.

Je n'attends pas qu'il soit là,
Je m'en allai au-devant, etc.

—

II

La fâcheuse Lettre

CHANSON

(SERROUVILLE)

En mon chemin chemine,
Chemine envers Paris.
En mon chemin rencontre
Un écrivain joli,
Qui portait une lettre :
Mes amours m'ont écrit.
Tout en lisant la lettre,
Mon cœur en est saisi.
— Que maudit soit la lettre !
Celui qui l'a écrit,
N'a pas mis dans la lettre,
Que j'aurais mon amie.
Ai-j' tant battu la haie,
Pour qu' d'autres trouvent l' nid !
Ai-j' tant aimé la belle,
Pour qu' d'autres me l'aient pris !

—

III

L'Alouette et la jeune Femme [1]

RONDE

(RETONFÉY)

Mon père m'envoie t'à l'herbe,
A l'herbe au bois;
Je n'y cueillais point d'herbe,
Je cherche un nid.
Celui que mon cœur aime,
Ne l'ai point ici.

J'y trouvai l'alouette,
Faisant son nid.

Je lui marchai sur l'aile,
Je lui rompis.

— Retire-toi, pucelle,
Tu bris's mon nid;

Je ne suis point fillette,
J'ai z'un mari.

que couplet, on répète les deux derniers vers du couplet
t, puis le refrain.

J'ai trois enfants sur terre,
Tout trois à lui.

L'un est en Angleterre,
L'autre à Paris.

Et l'autre chez mon père,
Le plus joli.

Il portera couronne
De fleurs de lys.

Il sera roi de France,
Ou de Madrid.

NOTE

npfleury donne cette ronde dans les chants de la
mais sa version est moins complète que celle-ci.

—

IV

L'Amant congédié

DOUX

(AUDUN-LE-ROMAN)

Par derrier' chez mon père
Les bois y sont si grands,
Les amoureux y viennent
Par derrièr' par devant.
La belle, en vous aimant,
Perdrai-je donc ma peine ?
La belle, en vous aimant,
Perdrai-je donc mon temps ?

Il en vint z'un petit
Que mon cœur aimait tant ;
Il salua mon père
Si honorablement.
La belle, etc.

Eh ! bonjour donc le maître,
Le maître de céans,
Aurai-je votre fille
Que mon cœur aime tant ?
La belle, etc.

— Ma fill' n'est pas en âge,
Elle n'a que treize ans ;

Quand on veut cueillir les roses,
Il faut attendr' le printemps;
Quand on veut aimer les filles,
Il faut qu'elles aient seize ans.

La belle, en vous aimant,
Perdrai-je donc ma peine?
La belle, en vous aimant,
Perdrai-je donc mon temps?

NOTE

M. S.-F. Fallot a cité dans ses *Recherches sur le patois de ranche-Comté, de Lorraine et d'Alsace,* une chanson qui a (ıelque ressemblance avec celle qu'on vient de lire :

Ça dans lai rue lai ha,
Que y é eune mason bianche,
Lai fille qu'a dedans
A belle e bia piasante,
Les amoiru y vont
Po darrie et po devant..., etc.

(P. 120.)

—

V

La vilaine Tante

RONDE

(MALAVILLERS)

Je m'suis levée de bon matin,
Plus matin que ma tante;
Je suis entrée dans mon jardin,
Cueillir la rose blanche,
Ah! ah! ah! que l'amour me tourmente!

Je n'y suis pas plutôt entrée,
Que mon amant y entre,
Il me dit en souriant:
— Marions-nous ensemble.
Ah! ah! ah! que l'amour me tourmente!

— Si ma tante le veut bien,
Moi j'en suis très contente;
Si ma tante ne veut pas,
Dans un couvent j'y entre.
Ah! ah! ah! que l'amour me tourmente!

J'prierai Dieu pour mes parents,
Mais non pas pour ma tante,
ıssi pour mon fidèle amant,
e l'diable emporte ma tante.
ı! ah! ah! que l'amour me tourmente!

VI

A Montrequienne

(MONTREQUIENNE)

A Montrequienn' me dit-on,
C'est où il y a d' jolis garçons
Et de jeunes fillettes,
Qui sont gaies et joliettes.

Tous les dimanch's après souper
Les bell's s'en vont s' promener
Avec leurs bon-amis,
Et mènent joyeuse vie.

— Mademoisell', dit's-moi de bon cœur,
Y serai-j' votre serviteur ?
Voulez-vous que j' vous aime,
Et ferez-vous de même ?

— Je vous le dis en assurance,
Vous avez de l'espérance,
Vous êtes celui que j'aime,
Mettez-vous donc hors de peine.

Tandis qu' nous somm's fill's et garçons,
Dansons et nous divertissons,
Car le temps qui nous mène,
Nous f'ra endurer grand peine.

NOTE

Montrequienne est un village de l'ancienne province des Trois-Évêchés, annexe de Rurange, arrondissement de Thionville. On retrouve sur plusieurs points du département des couplets semblables à ceux-ci, sauf que le nom de Montrequienne y est suprimé ou remplacé par un autre nom.

Puisque cette chanson nous en offre l'occasion, remarquons une fois pour toutes que le mot *serviteur* est pris par notre poésie populaire dans la signification d'amant, signification que le sens donné au mot maîtresse rend très juste. Dans la poésie populaire italienne même acception est attribuée au mot *servo*.

Se vuoi vedere il tuo servo morire...

—

VII

Les Garçons

RONDE

(LEXY)

Les garçons sont trompeurs
La chose est bien certaine;
Quand ils sont devant vous :
— Ma mie que je vous aime!
L'amitié d' ces garçons
Ce n'est mais qu' trahison.

Quand ils sont près de vous :
— Ma mie que je vous aime!
Mais quand il n'y sont plus
Ce n'en est plus de même.

Ils s'en vont dir' partout :
Connaissez-vous un' telle?
Elle croit par ma foi!
Que j' suis amoureux d'elle.

Pour lui fair' voir que non
J' vais me moquer d' la belle;
J'en irai voir une autre
Tout vis-à-vis chez elle.

Ell' n'est pas aussi riche
Mais elle est bien plus belle,
Ell' sait coudre et broder,
Fair' des bonnets d' dentelle.

NOTE

Dans son livre : *Voyage autour de mon jardin* (lettre XIX), M. A. Karr cite une chanson dont les cinq premiers couplets sont pour ainsi dire pareils aux nôtres et qui se termine ainsi :

Pour lui fair' voir que non
J' fais l'amour près d' chez elle.
— Cherchez un autre amant
J'ai une autre maitresse.
— Je n'en chercherai pas
Et de ceux que j'aimais
Vous faisiez le treizième.

—

VIII

L'Amant désolé

ROMANCE

(MALAVILLERS)

Un jour je m'y promène,
Le long d'un bois charmant,
Je m'ai mis à l'ombrage ;
Crainte du vent.
Par-dessous les feuillages
Les plus charmants.

Ma maîtresse me vient dire :
— Hélas ! mon cher amant,
N'y perdez pas courage
Venez souvent,
Car dans le mariage
On vit content.

— O ma chère maîtresse,
L'y a bien du changement,
Votre père, votre mère
Sont malcontents.
Et adieu donc, la belle,
C'est pour longtemps.

—

IX

Le Mariage

(SERROUVILLE)

Quand on marie ses filles
Il les faut revêtir
D'un beau cotillon rouge
Pour dire adieu plaisir.
Pendant que je suis jeune
Laissez-moi divertir.

Adieu, père, adieu mère,
Adieu, tous mes amis,
Je vais dans mon ménage
Avec mon cher ami.
Pendant, etc.

Le ménag' n'ira guère,
Je m'en irai servir.
Au logis de mon père
L'y fait meilleur qu'ici.
Pendant, etc.

On se couche à six heures
On se lève à midi.
Pendant que je m'habille
Le déjeuner rôtit.
Pendant, etc.

Pendant que je m'habille
Le déjeuner rôtit.
Pendant que je déjeune
Le violon fait cri, cri.
Pendant que je suis jeune
Laissez-moi divertir.

NOTE

M. Tarbé a publié *(Romancero de Champagne,* t. II, p. 82) une chanson où l'on retrouve quelques-uns des couplets qui précèdent. Je crois, du reste, que les trois derniers couplets de cette pièce doivent appartenir à une autre chanson.

—

X

Regrets de jeune Femme

(BOUSSE)

L'y a un coffre de fer
Où mon cœur est enfermé,
Personne ne peut l'ouvrir,
Lon, lon, la, la, derirette;
Personne ne peut l'ouvrir,
Que mon amant bien-aimé.

Un jour un bouton de rose,
Un beau bouton lui ai r'fusé,
Ce n'était pas tout de roses,
Lon, lon, la, la, derirette;
Ce n'était pas tout de roses,
Y avait aussi des pensées.

Oh! que les garçons sont doux
Quand ils sont à marier,
Quand ils sont dans leur ménage,
Lon, lon, la, la, derirette;
Quand ils sont dans leur ménage,
Se sont diables déchaînés.

Tout autour de la cuisine,
On voit le bâton rouler,
Et l'on voit la jeune femme,

Lon, lon, la, la, derirette,
Et l'on voit la jeune femme,
Qui pleur' dessous la ch'minée.

Sa voisine lui vient dire :
— Qu'avez-vous donc à pleurer?
Je peux bien pleurer, dit-elle,
Lon, lon, la, la, derirette ;
Je peux bien pleurer, dit-elle,
Le beau temps que j'ai passé.

Quand j'étais fill' chez mon père,
J'avais d'la blanche monnaie
Et des louis d'or à changer.
Lon, lon, la, la, derirette ;
A présent dans mon ménage,
Je n'ai pas un sou marqué.

—

XI

Conseils aux Filles

(BOUSSE)

Écoutez, jeunes filles,
Jeunes filles à marier,
Prenez garde à c' que vous faites,
Avant de vous fiancer :
C'est un lien si serré,
Qu'on n' saurait le délier.

Tous les hommes sont si doux,
Quand ils sont à marier ;
Quand ils sont dans leur ménage,
Ce sont diables déchaînés.
C'est un lien, etc.

Pauvre femm' par la fenêtre,
Regrette son temps passé.
— Quand j'étais chez mon père,
Jeune fille à marier !
C'est un lien, etc.

J'allais le jour au bal,
Et le soir me promener ;
A présent dans mon ménage,
Je ne peux plus y aller.
C'est un lien, etc.

Tout le jour et le soir,
J'ai mon ménage à faire,
Et mon mari à contenter.
Ah ! quel chien de métier !
C'est un lien , etc.

—

XII

La Joie du Ménage

(BOUSSE)

Jeunes filles, mariez-vous,
Tout à votre fantaisie ;
Le bon temps, le temps doux,
C'est celui qu'on était fille.
En ménage l'on apprend
Ce qu' c'est qu' du ménagement.

Au bout d'un an on a un enfant,
C'est leur contenterie.
Au bout d' deux ans on en a deux,
La mère est très endolorie.
En ménage, etc.

Il y en a qui demand' du pain,
Et l'autre de la boullie :
Va-t-en donc, méchant enfant,
Bercer celui qui crie.
En ménage, etc.

Ton père qu' est au cabaret,
Mène joyeuse vie,
Et moi qui garde la maison,
Je me plains et m'ennuie.
En ménage, etc.

Ah! grand Dieu, où est le temps,
Le temps où j'étais fille!
Où est le temps, le bon temps,
Que je n'avais rien à faire!
En ménage l'on apprend
Ce qu' c'est qu' du ménagement.

—

XIII

L'Héritage

RONDE

(SERROUVILLE)

Mon père z'y m'a mariée
A quinze ans, la belle âge!
La belle âge que c'était.
Me voilà, me voilà, me voilà prise,
Me voilà prise au trébuchet.

Mes parents m'ont venu voir
M'ont menée z'à l'église,
Je ne savais où j'allais.
Me voilà, etc.

Le curé me dit tout bas :
— Je vous marie, ma fille.
Je ne savais c' qui disait.
Me voilà, etc.

Au bout d' neuf mois, tout au plus,
M'y vient un héritage,
L'héritage que c'était!
Me voilà, etc.

J' n'avais ni draps, ni drapeaux,
Ni petites chemises;
J' n'avais qu'un petit bonnet.
Me voilà, me voilà, me voilà prise,
Me voilà prise au trébuchet.

XIV

La Mariée

(MALAVILLERS)

Mon père m'a mariée à l'âge de quinze ans,
Il m'a donné z'un homm' de quatre-vingt-dix ans,
Et moi jeune filett' comment passer mon temps ?

Le premier jour des noc's, avec moi il coucha,
Il me tourna l'épaule, et puis il s'endorma,
Et moi pauvre fillett' me voilà restée là.

Le matin quand j' m' lèv', chez mon pèr' je m'en vas.
— Ah ! bonjour donc, mon pèr', le bonjour soit à vous,
V' m'avez donné z'un homm' que j' n'aime pas du tout.

— Prends patienc', ma fill', c'est un riche marchand,
Il est souvent malad', bien sûr il en mourra,
Tu seras héritièr' de tout ce qu'il aura.

— Au diable la richess' ! quand l' plaisir n'y est point.
J'aimerais mieux un homme à mon contentement,
Que toute la richess' de ce vieillard marchand.

Un jour quand j' s'rai mort', j' n'emport'rai rien du tout
Qu'une vieille chemise et un drap par dessus ;
Voilà la belle morte ! on n'y pensera plus.

—

NOTE

A Condé on chante cette chanson avec de légères différences, c'est dans le dernier couplet qu'elles sont le plus marquées :

Quand je sors de ce monde,
Je n'emport' rien du tout,
Qu'une simple chemise
Par-dessus un drap blanc,
Voilà tout' la richesse
De ce vieillard marchand.

On retrouve cette chanson dans les *Chants du Cambresis, Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai,* t. XXVIII, p. 239.

On pourrait trouver beaucoup de similitudes à ces deux morceaux : telle est une chanson publiée par M. Damase Arbaud, *Chants populaires de la Provence,* p. 151, t. I; tel est le chant de Pappantonis traduit par Marcellus *(Chants populaires de la Grèce,* p. 187); tel est est encore le chant vénitien qui suit :

La dona mal maritata

Una giovenina ha tolt un vechio,
Non la gaveva un'ora di bene
Il sole levava, la luna, le stele
Aloro diceva che era di.

— Levati suso, la mia sposina,
Che filaremo un faseto o du,
— Non posso mica me levare
D'un grand disgusto avuto da vu.

Ela si veste e met'su i pani
E da suo padre se ne va
— Chi è chi bate le mie porte?
Che xè l'ora de indormire.

— Ela sara la vostra figlia
Quela che avete mal maridà
— E se la fosse la mia figliola,
Col suo marito la deve star.

La torna indrio per la sua strada
E al suo marito la xè tornà,
Quando fu stata su mezza strada,
In suo marito si è incontrà.

— Da che banda, bela mogliere,
Siè stà trovare un altro mari?
— Et se anche fossi stato
Che travaglio l'avreste vu?

E tuti uceli che vole per l'aria,
Non sono tuti de un osador,
E anche i lievori, che son per campana
Non sono tuti d'un caciador.

Ed anche il pesce che l'é in tal mare,
Non sono tuti d'un pescador sol,
Ed anche le done mal maritade
Non sono tute di un uomo sol.

Wolf (N° 98, p. 78.)

—

XV

La Mal Mariée.

RONDE

(ROUSSEL)

Mon pèr' m'a donné deux maris,
Et devinez lequel j'ai pris ?
Vraiment, si j' n'ai pas d'amourettes,
J'aurai moins de soucis.

Et devinez lequel j'ai pris ?
J'ai pris le vieux, laissé le jeune !
Vraiment, etc.

Qu'on écorche ces vieux maris,
Ce s'ra pour fair' des souliers gris.
Vraiment, etc.

Je n' les mettrai qu' l' samedi,
Pour balayer les ru's d' Paris.
Vraiment, j' n'ai pas d'amourettes,
J'aurai moins de soucis.

NOTE

On chante aussi cette ronde en Bretagne de cette manière :

Zeste, zeste,
Zeste, oui,
J' n'ai point d'amourettes,
Encore moins de soucis.

Mon pèr' m'a donné à choisir
Entre un jeune et un vieux mari.
Zeste, etc.

Pour mon malheur le vieux j'ai pris,
Pour un peu d'argent que j' lui vis.
Zeste, etc.

Maint'nant que l'argent est fini,
Je voudrais qu'il vînt un édit.
Zeste, etc.

J' voudrais qu'il vînt un édit
Pour écorcher les vieux maris.
Zeste, etc.

D' bon cœur j'écorch'rai celui-ci,
J'enverrai sa peau à Paris.
Zeste, etc.

Pour la vendre à médiocre prix;
Encor... je la donne à crédit.
Zeste, zeste,
Zeste, oui,
Je n'ai point d'amourettes,
Encore moins de soucis.

—

XVI

Même sujet

RONDE

(CONDÉ)

Mon père m'a mariée,
Il est temps de m'en aller,
Un homm' vieillard il m'a donné.
Gaillarde brune,
Il est temps de m'en aller
Car j' vois la lune.

Ne sait ni battr', ni vanner,
Il est temps de m'en aller,
Il ne sait qu'à la foire aller.
Gaillarde brune, etc.

Je m'en vais au bois jouer,
Il est temps de m'en aller,
Avec ces moin's et ces abbés.
Gaillarde brune,
Il est temps de m'en aller
Car j' vois la lune.

NOTE

, cette ronde offre les différences suivantes :

Il ne m'a rien rapporté

Qu'un bâton d'amour ferré,

Il dit qu' c'est pour m'en donner.

S'il me bat je m'en irai
Avec ces maîtr's et ces valets.

Ces rondes rappellent beaucoup une ronde normande reproduite par M. de Beaurepaire :

Mon père m'a voulu marier
A un vieillard bonhomme.
La fougère, la belle fougère,
La fougère grène, grène
La fougère grènera.

Qui n'a ni maille ni denier.

Fors un bâton de vert pommier,

De quoi me bat les côtés.

S'il me bat je m'en irai

Avec les vaillants mariniers,

Ils m'apprendront le jeu de dés,

Le jeu de cart's après souper, etc.

On trouve aussi dans le *Romancero de Champagne* beaucoup de chansons qui ressemblent plus ou moins à celles que nous avons réunies ici et qui ont le mariage pour objet. (Voir cette collection t. II, p. 101 et suivantes.)

—

XVII

La Saint-Jean d'été

DONNÉ

(MALAVILLERS)

Voici la Saint-Jean, et la Saint-Pierre,
Voici la Saint-Jean d'été,
Mon père m'a mariée,
Un vieillard il m'a donné.
Voici la Saint-Jean et la Saint-Pierre,
Voici la Saint-Jean d'été.

Ne sait ni battre ni vanner,
Voici la Saint-Jean d'été,
Il ne sait qu'aux foires aller.
Voici la Saint-Jean d'été,
Voici la Saint-Jean et la Saint-Pierre,
Voici la Saint-Jean d'été.

Il n'a su que me rapporter,
Voici la Saint-Jean d'été,
Un bâton d'amour ferré.
Voici la Saint-Jean d'été,
Voici la Saint-Jean et la Saint-Pierre,
Voici la Saint-Jean d'été.

Encor, dit-il, qu' c'est pour m'en donner.
Voici la Saint-Jean d'été,
Voici la Saint-Jean et la Saint-Pierre,
Voici la Saint-Jean d'été.

NOTE

Varize on chante une ronde qui a des ressemblances avec
e pièce et quelques-unes des précédentes, mais le rhythme
lifférent. Voici le premier couplet de cette ronde :

Si mon père m'a mariée,
Laissez tourner le moulin,
Un homme vieillard il m'a donné
Tantôt,
Laissez tourner le moulin...

XVIII

Le Mari jaloux

BOUSSE

(BOUSSE)

Il y a un homm' dans not' village,
De sa femme il est jaloux.
Il est au bois le coucou,
Il chante tous les jours.

Si l'on en croit les bavardages,
A tort il n'est pas jaloux.
Il est au bois, etc.

Il a pris sa femme
Et sur sa hotte, emportée.
Il est au bois, etc.

— Où vas-tu, méchant homme,
Avec ta femm' sur ton dos?
Il est au bois, etc.

— Je m'en vais la porter à vendre,
Monsieur, l'ach'teriez-vous?
Il est au bois, etc.

Elle m'a coûté cinq cents livres,
Je la laisse pour cent sous.
Il est au bois, etc.

De cent sous on rabat à trente,
De trente on rabat à cinq sous.
Il est au bois, etc.

Si elle n' vous est pas commode,
Vous la ram'nerez chez nous.
Il est au bois, etc.

Je la mettrai dans un coffre,
J' l'attach'rai après l' verrou.
Il est au bois, etc.

Je prendrai un' botte d' paille
Et je mettrai l' feu dessous.
Il est au bois le coucou
Et chante tous les jours.

—

XIX

La Jardinière

ROMBE

(MALAVILLERS)

Vous autres, bons hommes,
Qui plantez des choux
Tous les jours,
Ne prenez pas d' femme
Plus belle que vous;
La dondaine, tous les jours.

Car j'en ai pris une,
Elle me rend fou
Tous les jours.
Ell' s'en va le soir,
Et n' revient qu'au jour;
La dondaine, tous les jours.

Dites-moi, ma femme,
Irai-je avec vous
Tous les jours?
Non, certes, dit-elle,
Vous gâteriez tout;
La dondaine, tous les jours.

L' cerfeuil et l' persil,
Les pois et les choux,
Tous les jours.
La blanch' chicorée,
Mes amours étou;
La dondaine, tous les jours.

—

XX

La Méchante Femme

RONDE

(SERROUVILLE)

Quand j'étais chez mon père,
Garçon à marier, voyez,
Je n'avais rien à faire
Qu'une femme à chercher, voyez.
Hélas ! pourquoi me mariait-on ?
J'étais si aise étant garçon.

A présent j'en ai z'une
Qui me fait enrager, voyez;
Si j'y reviens du bois,
Bien crotté, bien mouillé, voyez,
Je m'asseois sur la porte,
Sans y oser entrer, voyez.
Hélas ! etc.

— Rentre, gros lourdeau, rentre,
Et va t'en te chauffer, voyez ;
Les os sont sous la table
Et va t'en les ronger, voyez.
Y a du fumier dans l'étable,
Et va t'en t'y coucher, voyez.
Hélas ! etc.

NOTE

Dans les *Chants populaires de la Grèce*, traduits par M. de Marcellus (p. 243), Madame Mariola est encore une plus méchante femme que celle dont il vient d'être question et que celle dont il est parlé dans la chanson suivante : *le bon Mari :*

« — Ah ! Madame Mariola, votre mari a faim. — Ah ! s'il a faim que m'importe ? La danse me plait par dessus tout. Quand je déchirerais mes souliers, je ne quitterais pas la danse. Le pain est sur le plancher du grenier, qu'il aille en prendre s'il lui plait. »

Madame Mariola n'est pas même émue par la mort de son mari qui termine la chanson :

— « Ah ! Madame Mariola, votre mari est mort. — Eh ! s'il est mort que m'importe. La danse me plait par dessus tout. Quand je déchirerais mes souliers je danserais encore. — Que les pleureuses le pleurent et que les prêtres viennent l'enterrer. »

—

XXI

Le Bon Mari

(MONTOY)

Oh! qu' les femmes sont bêtes
D'obéir à leurs maris;
J'en ai un comme les autres,
J' l' commande à mon plaisir.

Le matin, quand je me lève,
Je r'commande à mon mari
De bien balayer la chambre,
Proprement refair' mon lit.

Quand j' m'en vais à la messe,
J' r'commande à mon mari
De s'en aller à la ville
Me chercher de bon bouilli.

Quand j' reviens de la messe
Je commande à mon mari
De bien me mettre la table,
De promptement me servir.

Quand je m'en vais à la danse
Je commande à mon mari
D'apporter une lanterne,
Mon manteau pour me couvrir.

— Madam' qu' vous êt's heureuse
D'avoir un pareil mari ;
Faisons-le monter en ces chambres
Avec nous se divertir.

— Non, non, messieurs et dames,
N'est pas pour vous mon mari.
J'ai du vin dedans ma cave
Pour y boire et mes amis;
J'ai de l'eau dans la citerne
Pour y boire mon mari.

NOTE

A Malavillers on a une variante de cette chanson : là elle a le efrain suivant :

Mon p'tit cœur vit à son aise,
Mon p'tit cœur vit sans souci.

Le dernier couplet de cette autre version est tel qu'il suit :

Par ma foi ! dit la voisine,
Voilà un gentil mari,
Si j'avais du vin en verre,
Je choquerais avec lui,
Mon p'tit cœur vit à son aise,
Mon p'tit cœur vit sans souci.

—

XXII

Le Petit Mari

(MALAVILLERS)

Mon pèr' m'a donné un mari,
Frère Henri,
Il me l'a donné si petit,
Frère Henri,
Que je l'ai perdu dans mon lit,
Frère Henri,
J'ai brulé la paillass' d' mon lit,
Frère Henri,
J'ai trouvé mon mari rôti,
Frère Henri,
Sur une assiette je l'ai mis,
Frère Henri,
Les diables de chats me l'ont pris,
Frère Henri,
Croyant qu'c'était une souris,
Frère Henri.

NOTE

Cette chanson est l'altération d'une vieille ronde que les enfants nt encore et qui commence ainsi :

Mon pèr' m'a donné un mari,

Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
Mon pèr' m'a donné un mari,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit, etc., etc.

(*Les Chansons d'autrefois*, p. 383.)

Dans le *Roman comique* de Scarron, La Rancune applique à Ragotin un couplet presque semblable, ce qui donne au *Petit mari* une date déjà assez ancienne : « Messieurs j'avais toujours cru, dit La Rancune, que ce que dit Ovide de la métamorphose des fourmis en pygmées était une fable, mais à présent je change de sentiment; car sans doute en voici un de la race ou bien ce petit homme ressuscité, pour qui l'on a fait, il y a environ sept ou huit cents ans, une chanson que je suis résolu de vous dire, écoutez bien:

Mon père m'a donné un mari,
Qu'est-ce que d'un homme si petit?
Il n'est plus grand qu'une fourmi.
Hé! qu'est-ce? qu'est-ce? qu'est-ce? qu'est-ce?
Qu'est-ce que d'un homme,
Qu'est-ce que d'un homme si petit? »

(*Roman comique*, IIIe partie, chap. III.)

M. Tarbé a publié (*Romancero de Champagne*, t. II, p. 111) deux leçons du *Petit Mari* et une chanson du même genre: *Le Petit Fiancé*. On lit une version du *Petit Mari* dans la *Revue de la Franche-Comté*, t. I, p. 36.

A Retonféy on chante le *Petit Mari* avec des variantes et un autre refrain:

Mon père m'a donné z'un mari,
Ah! le bonhomme,
Il me l'a donné si petit,
Tant que tu carillonnes,
Louis,
Tant que tu carillonnes, etc.

—

XXIII

Le Petit Baron

(ARS-LAQUENEXY)

Mon pèr' m'a mariée
Avec un baron,
Il est si petit
Qu'à peine le voit-on.
Je suis joliette
Que n' m' marie-t'on.

Il s'en va-t'au bois
Couper des buissons.
Il y a t'un ruisseau
Dessous les buissons.
Je suis, etc.

Mon mari va s' baigner
Dans l' ruisseau coulant;
Mais v'là qu'en s'y baignant
Mon mari s'est noyé.
Je suis, etc.

Il s'y est noyé,
Nous l'enterrerons,
Mais au lieu de cloches
On prendra les violons.
Je suis joliette,
Que n' m' marie-t'on.

XXIV

Le Mari acheté

(BOUSSE)

Mon pèr' m'envoya au marché
De si bonne grâce,
C'est pour un mari acheter.
Tout le monde a des amours,
Je m'en passe.

Le premier que j'ai marchandé
De si bonne grâce,
On me l'a fait six deniers.
Tout le monde, etc.

Je l'ai mis dans mon panier
De si bonne grâce,
Mon panier était percé, mon mari s'est sauvé.
Tout le monde, etc.

Je n'ai pas couru après
De si bonne grâce,
Pour les homm's il y en a assez.
Tout le monde, etc.

On les jette sur les fumiers
De si bonne grâce,
Et les filles sous les rosiers.
Tout le monde, etc.

XXV

La Vieille

A soixante et dix ans
Il me vint un amant
Me d' mander en mariage.
A soixante et dix ans
Il me vint un amant
Qu'en avait tout autant.

Malgré mes parents,
De consentement
Je me mis en ménage.
Malgré mes parents,
De consentement,
A présent j' m'en repens.

L'on fit carillon
Autour de ma maison
Avec chaudrons et marmites.
L'on fit carillon
Autour de ma maison
Avec chaudrons et poëlons.

L'on fit un grand bruit,
Un charivari,
Qui me cassa la tête.
L'on fit un grand bruit,
Un charivari,
Qui dura toute la nuit.

Le lendemain,
Je lui dis : mon ami [1].
. . . . . .
. . . . . .
Est-ce c' que tu m'as promis ?
Il se lève aussitôt
Sans me répondre un mot.

Il me vient des enfants
Qui m'appellent maman,
Qui n' sont point de ma personne ;
Il me vient des enfants
Qui m'appellent maman,
Qui m' caus'nt bien du tourment.

J'ai beau me parer,
Beau me bichonner,
J'ai toujours l'air d'une vieille !
J'ai beau me parer,
Beau me bichonner,
J'ai toujours la peau ridée !

Jeunes filles de quinze ans,
Qui voulez des amants,
N'attendez point à mon âge.
Jeunes filles de quinze ans,
Qui voulez des amants,
N'attendez pas si longtemps.

XXVI

Le Bien vient en dormant

(ARS-LAQUENEXY)

L'autre jour, en me promenant
Le long de ces grands bois charmant,
J'ai aperçu ma belle amie dormant.
Tout dou, tout doucement,
Qu'elle dormait à son aise,
Que l'on est bien content
Quand on dort doucement,
Tout dou, tout doucement.

J' lui donnai un baiser charmant,
Tout dou, tout doucement.
— Vous êtes un insolent,
On n'embrass' pas les fill's dormant,
On les réveille auparavant,
Tout dou, tout doucement;
Le plaisir est plus charmant,
Tout dou, tout doucement.

—

XXVII

La Jeune Fille

RONDE

(RETONFÉY)

A Paris, sur la Rochelle,
Sautez,
Il y a trois demoiselles,
Sautez,
Sautez, sautez, demoiselles.

Il y a trois demoiselles,
Sautez,
La plus jeune est la plus belle,
Sautez,
Sautez, sautez, demoiselles.

La plus jeune est la plus belle,
Sautez,
Elle se coiffe à la chandelle,
Sautez,
Sautez, sautez, demoiselles.

Elle se coiffe à la chandelle,
Sautez,
Son petit frèr' qui est près d'elle,
Sautez,
Sautez, sautez, demoiselles.

Son petit frèr' qui est près d'elle,
Sautez,
— Ah ! ma sœur que vous êtes belle,
Sautez,
Sautez, sautez, demoiselles.

Ah ! ma sœur, que vous êtes belle,
Sautez,
— A quoi la beauté sert-elle ?
Sautez,
Sautez, sautez, demoiselles.

A quoi la beauté sert-elle ?
Sautez,
— Ell' sert pour êtr' mariée ;
Sautez,
Sautez, sautez, demoiselles.

Ell' sert pour êtr' mariée,
Sautez,
— Dans un an je serai morte.
Sautez,
Sautez, sautez, demoiselles.

Dans un an je serai morte,
Sautez,
Si je meur' que l'on m'enterre.
Sautez,
Sautez, sautez, demoiselles.

Si je meur' que l'on m'enterre,
Sautez,
Dessous un rosier de roses.
Sautez,
Sautez, sautez, demoiselles.

Dessous un rosier de roses,
Sautez,
Les garçons viendront aux roses,
Sautez,
Sautez, sautez, demoiselles.

Les garçons viendront aux roses,
Sautez,
Prieront pour la bell' qu'est morte,
Sautez,
Sautez, sautez, demoiselles.

NOTE

M. de Vellecour, à qui ce recueil doit tant, m'a remis une autre leçon de cette ronde; la fin offre surtout des variantes, et le rhythme est différent.

— Ma sœur, que vous êtes belle, sautez.
— A quoi donc sert tant de beauté?
— Cela sert à se marier,
Sautez, sautez, mesdemoiselles, sautez,

— L'an prochain vous le serez, sautez,
— L'an prochain je serai morte, sautez,
Sautez, sautez, mesdemoiselles, sautez,

On m'enterrera dans la cour, sautez,
Dans la cour sous le rosier, sautez,
Sautez, sautez, mesdemoiselles, sautez.

Celui qui cueillera la rose, sautez,
Priera Dieu pour la pauvre morte, sautez,
Sautez, sautez, mesdemoiselles, sautez.

M. Ampère a donné, dans les *Instructions sur la Poésie populaire,* une autre version de cette chanson; voici les premiers vers de cette variante :

A Paris, à la Rochelle, ah! sous le bois!
Ah! sous le bois,

Sous la feuille nouvelle,
On a vu trois demoiselles, ah ! sous le bois !
La plus jeune est la plus belle, ah ! sous le bois !
Sa mèr' la coiffe à la chandelle, ah ! sous le bois, etc.

Cette singulière chanson existe aussi en Normandie ; la fin est un peu différente :

Si je meure que l'on m'enterre,
Que ce ne soit ni roc ni terre,
Mais dedans un coffret de roses.
Sur ma tombe que l'on y plante
Un rosier de roses blanches,
Les écoliers qui vont aux ordres
Y prieront Dieu pour la belle,
Pour la belle morte d'amourette.

(Etude sur la poésie populaire en Normandie, par E. de Beaurepaire, p. 40.)

Cette conclusion fait, du reste, souvenir de quantité de vers populaires de divers pays. On la retrouve à la fin d'une canzone piémontaise :

An sima a cula tomba,
Piantran dle rose e fior,
Tüta la gent ch'a j passa,
Diran : l'e mort la bela,
L'e morta per amor.

(Canzoni populari del Piemonte, fasc. VI, p. 196).

On rencontre le même dénouement dans une chanson vénitienne :

Tuti quei che passeranno,
¡ Dira che bon odor !
El xe'l fior de Rosetina
Che xe morta per amor.

Une chanson connue dans une partie de la France, sous le nom de *Pernette,* et dans la Provence sous celui de *Fanfarneto,* offre encore à peu près la même idée, ainsi qu'un délicieux chant *Miroir d'argent* (*Barzas Breiz,* t. II, p, 331.)

—

XXVIII

Les trois Coups de Gant

RONDE

(MALAVILLERS)

Le long de ces ruisseaux coulant,
J'ai trouvé ma mie z'en dormant,
Réveillez-vous bell', diligentement,
Tout diligent, diligent, bergère,
Tout diligent, diligentement.

J'ai trouvé ma mie z'en dormant,
Je lui ai donné trois coups d' gant,
Réveillez, etc.

— Ami, pourquoi me bats-tu tant?
— Ce sont tes amours que j' prétends,
Réveillez, etc.

— Ils ne sont pas pour toi, galant,
C'est pour le fils d'un président,
Réveillez, etc.

Qui a tant d'or et tant d'argent
Et des culott's à l'avenant,
Réveillez, etc.

—

XXIX

Les trois Sœurs

RONDE

(MALAVILLERS)

Nous sommes à trois sœurs,
Tout's trois d'un château.
Mon père nous fit faire
A chacune un manteau,
  Et de violette
Un joli manteau doublé d'amourette.

J'étais la plus jeune,
J'ai eu le plus beau,
J'ai dit à mon père:
— Un mari me faut;
  Et de violette
Un joli manteau doublé d'amourette.

— Attendez, ma fille,
Jusqu'au renouveau,
Nous aurons du blé,
Du vin au tonneau,
  Et de violette
Un joli manteau doublé d'amourette.

Nous ferons la tarte
Et le chaud gâteau,
Nous boirons bouteille
Et pot s'il le faut;
  Et de violette
Un joli manteau doublé d'amourette.

Nous donn'rons le bal
Dans nos chambr's en haut,
Y aura des basques
Et des violons,
Pour faire danser
Et fill's, et garçons.
  Et de violette
Un joli manteau doublé d'amourette.

XXX

Le Doigt malade

RONDE

(BOUSSE)

J'ai mal au petit doigt,
Il y a longtemps,
Personne n' l' peut guérir
Avant sept ans.
Hélas ! comment vous aim'rais-je,
Hélas ! comment ?

Personne n' l' peut guérir
Avant sept ans,
Si ce n'est mon ami Pierre
Au bout d'un an.
Hélas ! etc.

Il m'a acheté chaîn' d'or,
Anneau d'argent,
Je n'ose les porter,
Crainte des gens.
Hélas ! etc.

— Porte-les, ma belle,
Bien hardiment;
Tout ceux qui en parleront
N'en ont pas tant.
s ! etc.

Tous les garçons d'à présent
Sont si pimpants,
Ils regard'nt le pot bouillir,
Il n'y a rien d'dans.
Hélas! etc.

Si ce n'est un gros caillou,
S'en va nageant;
S'il y a un petit bout de lard,
C'est pour l'enfant.
Hélas! etc.

S'il y a un petit bout de reste
La mèr' le prend;
Le pèr' qui est au coin du feu
Qui tend les dents.
Hélas! etc.

NOTE

Retonféy on chante cette chanson avec des variantes qui se iplient aux derniers couplets:

Les garçons de c' village
Sont si pimpants,
Qu'ils mettent des clous dans leurs poches
Au lieu d'argent;
— Va-t'en, vole, mon joli cœur légèrement.

S'en vont auprès des filles
Toujours sonnant,
Mais quand ils sont mariés
Sont si dolents.
— Va-t'en, etc.

Ils s'assoient au coin du feu
Dessus un banc,
Regardant le pot bouillir
Et rien dedans.
— Va-t'en, etc.

Et si n'ié in pia mou d' bacon
    Ç'o po l'afant,
Et si nié in pia mou d' rèhe
    La mèr' l' prend.
— Va-t'en, etc.

Et si nié in pia mou d' rèhe
    La mère le prend,
Lo père qu'à dans l' coin don fu
    Qu'en chègne des dents.
— Va-t'en, etc.

—

XXXI

Ronde

(MALAVILLERS)

Là-haut, là-bas dans les champs,
Bergère, allons gaîment
Où l'y a beaucoup d'amants,
Tant pis, tant mieux, tant joliment.
Bergère, allons gué, ô gué !
Bergère, allons gaîment.

Le plus jeune c'est mon amant,
Bergère, allons gaîment.
Il me dit en souriant :
Tant pis, tant mieux, tant joliment,
Bergère, allons gué, ô gué !
Bergère, allons gaîment.

Il me dit en souriant :
Bergère, allons gaîment,
Marions-nous car il est temps,
Tant pis, tant mieux, tant joliment,
Bergère, allons gué, ô gué !
Bergère, allons gaîment.

Tout mari que femme prend,
Bergère, allons gaîment,

N'a qu'à dire adieu bon temps,
Tant pis, tant mieux, tant joliment,
Adieu bon temps, c'est pour longtemps,
Tant pis, tant mieux, tant joliment,
Bergère, allons gué, ô gué !
Bergère, allons gaîment.

—

XXXII

Le Coucou

(VERNÉVILLE)

C'est derrièr' chez nous
Un coucou l'y a;
Il dit tous les jours
Qu'il s'envolera.
A pris sa volée,
Vous n' m'entendez mie,
Au bois il s'en va,
Vous n' m'entendez pas.

Sur une aubrépine
Il s'y reposa;
L'épine était sèche,
Elle se brisa,
Vous n' m'entendez mie,
Sur terre il tomba,
Vous n' m'entendez pas.

La terre était dure,
Par là il passa,
Passa d'aventure,
Trois jolis soldats,
Vous n' m'entendez mie,
Et l'un lui parla,
Vous n' m'entendez pas.

Un d'eux lui d'mande :
Quel village est-c' ça ?
Ci est Vernéville,
Ne l' voyez vous pas ?
Vous n' m'entendez mie,
Dit-il au soldat,
Vous n' m'entendez pas.

Ci est Vernéville,
Ce village-là.
L'y a de bell's filles
Qui demeurent là,
Vous n' m'entendez mie,
Vous n' les aurez pas,
Vous n' m'entendez pas.

NOTE

Le Médecin Raton, inséré dans le *Romancero de Champagne,* t. II, p. 243, rappelle beaucoup cette chanson assez connue. Le médecin Raton commence ainsi :

Au jardin de mon père
Un bel oiseau y a,
Un bel oiseau dans la volette,
Un bel oiseau y a.

Le bel oiseau s'envola
Dessus un chêne au bois,
La branche étant séchée,
Le bel oiseau tomba.

Le Clocher de Vault des *Chants populaires du Cambrésis,* p. 280, offre une chanson analogue.

—

XXXIII

Salmigondis

(VERNÉVILLE)

Je suis entré dans notr' jardin,
Amour tu n'entends point,
C'est pour cueillir le romarin,
Amour tu n'entends point.
Je n'en ai pas cueilli trois brins,
Voilà le rossignol qui vient,
Le bout de la rue fait le coin.

Vive l'amour de ma maîtresse!
Amour tu n'entends point,
Le bout de la rue fait le coin.
Il dit dans son charmant latin :
Vive l'amour de ma maîtresse!
Amour tu n'entends point,
Le bout de la rue fait le coin.

Fillettes ne vous mariez point,
Car tous ces homm's ne valent rien,
Amour tu n'entends point,
Le bout de la rue fait le coin.
Et ces garçons val'nt encore moins,
Amour tu n'entends point,
Le bout de la rue fait le coin.

Et ces garçons val'nt encor moins,
On en donn' quinz' pour un pot de vin,
Amour tu n'entends point,
Le bout de la rue fait le coin.
Encor les fill's n'en veul'nt-ell's point,
Amour tu n'entends point,
Le bout de la rue fait le coin.

—

XXXIV

Le Bedeau de Saint-Gille

RONDE

(MALAVILLERS)

C'est le bedeau de Saint-Gille
Qui a marié sa fille
Avec un marchand d' sabots.
Berdondaine, berdondot.

Il lui donne en mariage
La moitié d'un blanc fromage ;
Encore, dit-il, que c'est trop.
Berdon, berdon, berdondaine,
Berdondaine, berdondot,

Quand y vont pour mett' la nappe,
Les pous couraient quatre à quatre
Et les puc's au grand galop.
Berdondaine, berdondot.

Au dîner l'y avait des pois,
Chacun s'en reléchait les doigts ;
La mariée léchait les pots.
Berdon, berdon, berdondaine,
Berdondaine, berdondot.

Au souper l'y avait des prunes,
Ils étiont à quat' pour une,
Et la mariée eut l' noyau.
Berdondaine, berdondot.

Au goûter l'y avait du vin,
Mais des verr's n'y avait point :
Chacun buvait dans son sabot.
Berdon, berdon, berdondaine,
Berdondaine, berdondot.

Quand si vient pour le coucher,
Quatre à quatr' sur le plancher,
La mariée sur les fagots.
Berdondaine, berdondot.

Quand si vient vers le minuit,
La mariée p.... au lit :
C'était faute d'avoir un pot.
Berdon, berdon, berdondaine,
Berdondaine, berdondot.

Le marié fut plus honnête :
Il p.... par la fenêtre,
Sur la têt' du grand prévôt.
Berdon, berdon, berdondaine,
Berdondaine, berdondot.

NOTE

Dans le village de Bousse on chante une variante de ce
ronde. Elle commence ainsi :

Mon voisin a marié sa fille,
Grosse, grasse et sans maladie,
Riguingo, riguinguette,
Avec un marchand d' fagots,
Riguinguette, riguingo.

La fin diffère ainsi :

La mariée fut plus honnête,
Mit son d.. par la fenêtre,
C... sur le gros prévôt.

Le marié fut plus ménager,
Dit qu'il fallait tout ramasser
Pour le lendemain mettre au pot.

A Varize et à Condé on chante deux versions différentes de ces couplets satiriques.

—

XXXV

Le Rival

(BOUSSE)

Un jour à Paris,
En buvant bouteille,
Il m'a pris envie
D'aller voir ma belle.
Bon, bon, si l'amour vous gêne,
Non, non.

J'ai pris mon cheval,
Suis sauté en selle,
J'ai pris le chemin
Qui conduit chez elle.
Bon, etc.

Mon rival j'ai trouvé
Assis près d' la belle,
Il voulut se l'ver
Pour me faire asseoir.
Bon, etc.

— Reste, beau rival,
Assis près de la belle ;
Tu n'auras jamais
Ce que j'ai eu d'elle.
Bon, etc.

—

XXXVI

Rondo

(BOUSSE)

Mon père a fait bâtir maison
Sur le bord d'un' fontaine.
A l'amour n'y a pas de leçon,
Ç'la s'apprend de soi-même.

Les ouvriers du roi y sont,
A l'amour, etc.

Plus il y en a et moins ils font.
A l'amour, etc.

— Oh ! mes fill's, promettez-moi donc,
A l'amour, etc.

Qu' vous n'aim'rez jamais les garçons.
A l'amour, etc.

— J'estim'rais mieux que la maison,
A l'amour, etc.

Soit embrasée en un charbon,
A l'amour, etc.

Et vous, mon père, au plus profond,
A l'amour, etc.

Et vous, ma mèr', sur son giron.
A l'amour, etc.

— Qui a composé ce rond ?
Ce sont trois jolis garçons,
Pour plaire aux filles du canton.
A l'amour, etc.

—

XXXVII

L'Allemande

RONDE

(SERROUVILLE)

Voici la Saint-Jean,
Que les jours sont grands,
L'allemand.
Mon père m'a fait faire
Un beau jupon blanc,
L'allemand,
L'allemande,
Je suis allemande,
L'allemand,
Fille d'allemande.

Mon père m'a fait faire
Un beau jupon blanc,
L'allemand,
Trop court par derrière,
Trop long par devant,
L'allemand, etc.

Trop court par derrière
Trop long par devant,
L'allemand.
Et je ne le mets
Que trois fois par an,
L'allemand, etc.

Et je ne le mets
Que trois fois par an,
L'allemand,
Pâques et Pentecôte,
A la grand' Saint-Jean,
L'allemand,
L'allemande,
Je suis allemande,
L'allemand,
Fille d'allemande.

NOTE

Calbain est un bon homme qui, dans une vieille farce (*Ancien théâtre Français*, publié par M. Violet-Leduc, t. II, p. 148), répond toujours aux demandes de sa femme par quelques fragments de chansons. On trouve dans ces réponses quatre vers qui ressemblent beaucoup au refrain de la chanson précédente :

Je suis allemande,
Friscande, gallande,
Je suis allemande,
Fille d'un allemand.

XXXVIII

Les Filles de Lorry

RONDE

(MALAVILLERS)

Ce sont les filles de Lorry,
Tra la, ah ! tra la la,
Ce sont les filles de Lorry,
Elles sont gentilles,
Elles sont gentilles,
O gué !
Elles sont bien gentilles.

Elles s'en vont au cabaret,
Tra la, ah ! tra la la,
Elles s'en vont au cabaret
Boire chopine,
Boire chopine,
O gué !
Boire chopine.

Ell's ont bu dix-huit pots d' vin,
Tra la, ah ! tra la la,
Ell's ont bu dix-huit pots d' vin
Et une bouteille,
Et une bouteille,
O gué !
Et une bouteille.

L'ont mangé dix-huit jambons,
Tra la, ah ! tra la la,
L'ont mangé dix-huit jambons
Et une saucisse,
Et une saucisse,
O gué !
Et une saucisse.

L'ont mangé quatorze pains blancs,
Tra la, ah ! tra la la,
L'ont mangé quatorze pains blancs
Et une miche,
Et une miche,
O gué !
Et une miche.

Elles ont tout's monté en haut,
Tra, la, ah ! tra, la, la,
Ell's ont tous monté en haut,
Pour faire leur compte,
Pour faire leur compte,
O gué !
Pour faire leur compte.

Ell's avaient tout's de l'argent,
Tra la, ah ! tra la la,
Ell's avaient tout's de l'argent,
N'y a que la petite,
N'y a que la petite,
O gué !
N'y a que la petite.

L'hôtesse lui prit son jupon,
Tra la, ah ! tra la la,
L'hôtesse lui prit son jupon
Et sa chemise,

Et sa chemise,
O gué !
Et sa chemise.

Son amant passa par là,
Tra la, ah ! tra la la,
Son amant passa par là,
Se mit à rire,
Se mit à rire,
O gué !
Se mit à rire.

— Oh ! rendez-lui son jupon,
Tra la, ah ! tra la la.
Oh ! rendez-lui son jupon
Et sa chemise,
Et sa chemise,
O gué !
Et sa chemise.

C'est moi qui paira l'écot,
Tra la, ah ! tra la la,
C'est moi qui paira l'écot
De la petite,
De la petite,
O gué !
De la petite.

NOTE

ette chanson existe en Champagne avec quelques différences, ɜ s'y agit plus, bien entendu, des *Filles de Lorry,* mais des *es de chez nous*. M. Tarbé a publié cette autre rédaction sous tre de la *Jeune fille dans l'embarras,* p. 266, t. II du *Roman-* ı *de Champagne*. Dans le recueil qu'a bien voulu nous ɜr M. Auricoste, ce sont les *Filles* de Châlons qui sont en

On remarque aussi une chanson à peu près semblable dans les *Recherches sur le patois* de M. Fallot, elle finit ainsi :

Quelle aivin tretou de l'ordgent,
Mai que lai Cathrine,
Rintintin tradrala.
Prente li son godillon
E peu sai tschemise.

Son aimant pessei poi li
Se mit à rire,
Rintintin tradrala,
Rente li son godillon
E peu sai tschemise, etc.

—

XXXIX

L'Alouette et le Pinson

RONDE

(SERROUVILLE)

L'alouette et le pinson
Si sont voulu marier,
Mais la veille de leur noce,
N'ayant pas un brin de pain,
  L'alouette fit: Falurette,
  Le pinson fit: Faluron.

Par là y passa un gros pigeon,
Dans son bec un gros pain blanc.
  L'alouette, etc.

— Voilà que nous avons du pain,
Mais d' la viande j'en avons point.
  L'alouette, etc.

Par là y passe un noir corbeau,
Dans son bec un gros gigot.
  L'alouette, etc.

— Voilà que nous avons d' la viande,
Mais du vin comment en prendre?
  L'alouette, etc.

Par là y passe une souris,
Sur son dos un gros baril.
L'alouette, etc.

En descendant du grenier,
Le lambour gagnait z'au pied.
L'alouette fit : Falurette,
Le pinson fit : Faluron.

NOTE

Cette chanson existe aussi avec peu de différence dans le Cambrésis, p. 283 des *Chants populaires du Cambrésis*, dans le t. XXVIII des *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*.

—

XL

Même sujet

RONDE

(MALAVILLERS)

L'alouette et le pinson,
Tous deux se sont mariés;
Le lendemain de leur noce,
N'avaient pas de quoi manger.
Alouette,
Ma tourlourisette,
Mon oiseau,
Que tout lui faut.

Par ici passe un lapin,
Sous son bras tenait un pain.
Alouette, etc.

Mais du pain nous avons trop,
C'est d' la viand' qu'il nous faut.
Alouette, etc.

Par ici passe un corbeau
Dans son bec tient un gigot.
Alouette, etc.

Mais d' la viand' nous avons trop,
C'est du bon vin qu'il nous faut.
Alouette, etc.

Par ici passe un' souris,
A son cou pend un baril.
Alouette, etc.

Mais du vin nous avons trop,
C'est d' la musiq' qu'il nous faut.
Alouette, etc.

Mais d' la musique avons trop,
Et c'est d' la dans' qu'il nous faut.
Alouette, etc.

Par ici passe un gros rat,
Un violon tient sous son bras.
Alouette, etc.

— Serviteur la compagnie,
N'y a-t-il pas de chat ici?
Alouette, etc.

— Entrez donc, maître à danser,
Notre chat est au grenier.
Alouette, etc.

Mais l' chat descend du grenier,
Et aval' l' maître à danser.
Alouette, etc.

—

XLI

L'Indifférent

(RÉMILLY)

— Nicolas, c'est demain ta fête,
Tu auras un baiser pour bouquet;
De fleur j'ornerai ta tête,
Tu m'attendras dans le bosquet.
— Attendez-moi, n' m'attendez pas,
Ça m'est égal, mam'zelle,
Si vous m'aimez, je n' vous aime pas,
Laissez-moi donc planter mes pois.

— Nicolas, par quelle route
Vais-je prendre mon chemin ?
Si tu n' me donnes pas la main
Je m'égarerai sans doute.
— Egarez-vous, n' vous égarez pas,
Ça m'est égal, mam'zelle,
Si vous m'aimez, je n' vous aime pas,
Laissez-moi donc planter mes pois.

— Nicolas, je vas me pendre,
Viendras-tu couper le cordeau ?
Si tu ne veux pas t'y rendre
Je descendrai au tombeau.

— Pendez-vous, n' vous pendez pas,
Ça m'est égal, mam'zelle,
Si vous m'aimez, je n' vous aime pas,
Laissez-moi planter mes pois.

— Nicolas, va-t'en au diable!
Va-t'en, gros lourdaud d'Allemand,
Tu n'es ni beau ni aimable,
Tu n'es pas courtisan.
— Pas courtisan, vous courtisane,
Ça m'est égal mam'zelle,
Si vous m'aimez, je n' vous aime pas,
Laissez-moi donc planter mes pois.

NOTE

Le précieux recueil de MM. Volf et Hoffmann, *Primavera y flor de romances antiguos*, offre un pendant à cette chanson dans l'insensible berger qui écoute si froidement les avances d'une jeune femme. (Voir le romance *Una gentil dama y un rustico pastor*, t. II, p. 64) :

Estase la gentil dama
Paseandose en su vergel...

—

XLII

Peines d'amour

(VARIZE)

Là-bas, dedans ces bois,
J'ai entendu la voix
De mon cher amant
Qui m'a fait présent,
A mon contentement,
D'un beau bouquet charmant.

— La fleur de l'oranger
Que j'ai donc tant aimée,
Charmante beauté,
Et tes beaux yeux brillants,
Que mon cœur aime tant,
Les faudra-t-il quitter?

Les oiseaux de ces bois
Sont cent fois plus heureux
Que vous et que moi;
A l'abri des jaloux
Ils jouissent à leur goût
Des charmes les plus doux.

J'irai dans ces forêts,
Sous un ombrage épais,
Mourir de mes regrets.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Je veux que mon tombeau
Soit couvert de rameaux
Des îles, et des fleurs,
Que ma sincérité
Y soit en lettres d'or
Aux quatre coins gravée.

— La belle, tu iras
Là où tu voudras,
Je suivrai tes pas
Par dedans les cieux
Jusqu'au trône de Dieu,
Là nous nous verrons tous deux.

NOTE

Gérard de Nerval a cité, dans les *Filles du Feu* (p. 156), quelques vers de cette chanson qu'il regardait comme appartenant au Valois. M. Auricoste de Lazarque, à qui je dois ces couplets mélancoliques, remarque que l'air qui les accompagne et qu'on trouvera à la fin de ce volume offre le rhythme fort rare d'une mesure à $\frac{9}{8}$.

—

XLIII

L'Infidèle

RONDE

(CONDÉ)

Mon amant m'a quittée,
Ne le savez-vous pas?
Il s'en va voir une autre,
Mais il ne l'aura pas.
— Change, amant infidèle,
D'amour quand tu voudras.

Il dit qu'elle est plus belle,
Je n'en disconviens pas.
Il dit qu'elle est plus riche,
Mais il ne l'aura pas.
Change, etc.

Dedans six semaines
Son congé il aura.
Au bout de six semaines
Mon amant me r'trouva.
Change, etc.

— Bonjour, ma mie, ma douce,
Comment cela vous va?
— Cela m' va bien, dit-elle,
C'est quand je n' vous vois pas.
Change, amant infidèle,
D'amour quand tu voudras.

XLIV

Le Rossignol

RONDE

(BOUSSE)

J'ai un voyage à faire,
J' ne sais qui le fera.
La violette se double, double,
La violette se doublera.

Si j' le dis à l'alouette,
Tout le monde le saura.
La violette, etc.

Si je le dis au rossignol,
Ma commission se fera.
La violette, etc.

Rossignol prend son vol,
Au château d'amour s'en va.
La violette, etc.

Il trouva ces dames à table,
Humblement les salua.
La violette, etc.

— Bonjour l'une, bonjour l'autre,
onjour la belle que voilà.
a violette, etc.

J'ai une lettre à vous remettre
De votre ami Nicolas.
La violette, etc.

Il m'a prié de vous dire
Que vous ne l'oubliiez pas.
La violette, etc.

— J'en ai oublié bien d'autres,
J'oublierai bien celui-là.
La violette, etc.

Si les hommes sont infidèles,
Pourquoi n' le serions-nous pas?
La violette, etc.

Quand ils sont à marier:
— Ma bonne par-ci, ma bonne par-là.
La violette, etc.

Quand ils sont dans leur ménage:
— B..... par-ci, b..... par-là,
La violette se double, double,
La violette se doublera.

NOTE

Dans les environs d'Audun-le-Roman on chante cette chanson vec quelques variantes et avec un refrain différent:

J'ai z'une maîtresse en Lorraine,
J' n' sais si elle m'aimera.
J'ai une demande à lui faire,
Je ne sais qui la fera.
Tenez, amant, voilà la rose,
Mais le rosier n'y est pas.

. . . . . .
Le Rossignol prit sa volée,
Au château d'amour s'en va.
Il trouva la porte fermée,
Par la fenêtre il entra.

Il trouva trois dames à table
Qui prenaient du chocolat, etc.

Cette rédaction se termine par :

J'en ai oublié bien d'autres,
J'oublierai bien celui-là.

Cette chanson très connue dans le Pays-Messin, sous l'une et l'autre de ces deux formes, est aussi populaire dans beaucoup d'autres provinces. En Normandie elle finit ainsi :

S'il était venu lui-même
Il n'eut pas perdu ses pas.
Tout amant qui craint sa peine
Sera toujours logé là.

Dans un romance catalan le rossignol est aussi chargé d'un message :

Rossinyol, bon rossinyol Deu te do bona volada,
A l'altra banda del riu trobaras la mar salada,
Y diras a mos parents que mon pare m'ha casada.

(*Romancerillo catalan*, p. 159.)

—

XLV

Les Sabots

RONDE

(BOUSSE)

En passant par la Lorraine,
Avec mes sabots,
Ils m'ont appelée vilaine,
Avec mes sabots.
Dondaine, oh ! oh ! oh ! avec mes sabots.

Je ne suis pas si vilaine
Avec mes sabots,
Puisque le fils du roi m'aime
Avec mes sabots.
Dondaine etc.

Il m'a donné pour étrennes,
Avec mes sabots,
Un bouquet de marjolaine,
Avec mes sabots.
Dondaine...

Je l'ai planté sous un chêne,
Avec mes sabots,
S'il reprend je serai reine
Avec mes sabots.

S'il n' reprend pas sous le chêne,
Avec mes sabots,
J'aurai perdu ma peine,
Avec mes sabots.
Dondaine, oh ! oh ! oh ! avec mes sabots.

NOTE

Cette chanson est connue, avec quelques différences, dans le département de la Meurthe, en Champagne et dans le Cambrésis. Elle a été publiée dans le *Bulletin de la Société d'archéologie de la Lorraine,* t. IV, deuxième série, p. 528; dans le *Romancero* de M. Tarbé, t. II, p. 186 ; dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai,* t. XXVIII, p. 281.

XLVI

Sur le bord de l'étang

RONDE

(LONGWY)

Sur le bord de l'étang,
Levez les pieds légère, légère,
Levez les pieds légèrement.

Depuis Paris jusqu'à Rouen,
Levez, etc.

Depuis Rouen jusqu'à Grand-Champ,
Levez, etc.

J'ai rencontré trois Allemands,
Levez, etc.

— Voudras-tu, la bell', m' servir fidèl'ment?
Levez, etc.

— Oh! oui-dà, Monsieur, pour de l'argent,
Levez, etc.

— Tous les ans nous aurons un enfant,
Levez, etc.

— Que ferons-nous de tant d'enfants?
Levez, etc.

— Nous en ferons un régiment,
Levez, etc.

— Nous en ferons présent dans les couvents,
Levez, etc.

—

XLVII

Rose rouge

RONDE

(LONGWY)

J'ai cueilli la rose rouge,
J'ai cueilli la rose rouge,
Je l'ai cueillie en soupirant,
Belle rose au rosier blanc.

Je la portais à ma mère,
Je la portais à ma mère,
Dans un beau panier d'argent,
Dans un beau panier d'argent.

En mon chemin je fis rencontre,
En mon chemin je fis rencontre,
C'est le fils d'un président,
Belle rose au rosier blanc.

Il m' demande : — Qu'avez-vous là, belle ?
Il m' demande : — Qu'avez-vous là, belle ?
— J'y ai-t-une rose, belle rose,
J'y ai-t-une rose, belle rose au rosier blanc.

— Veux-tu donc me servir, la belle ?
Veux-tu donc me servir, la belle ?

Tu resteras avec ma mère,
Tu resteras avec ma mère,
Avec moi le plus souvent,
Avec moi le plus souvent,
Belle rose au rosier blanc.

— Je ne reste avec point d'homme,
Je ne reste avec point d'homme,
Que j' n'épouse auparavant,
La couronne sur la tête,
La couronne sur la tête,
Accompagnée de jeunes gens,
Belle rose au rosier blanc.

NOTE

M. de Maigret m'a envoyé une variante de cette ronde :

J'ai cueilli la rose rouge,
Je l'ai cueillie en soupirant,
Belle rose au rosier blanc.

Je l'ai portée à mon père,
Entre Paris et Rouen.

En mon chemin ai rencontré
Un beau lieutenant.

Il m'a dit : — Ma belle enfant,
Venez dans mon régiment.

Vous n'aurez rien à y faire,
Qu'à refaire mon lit de camp.

Vous resterez avec ma mère
Et avec moi le plus souvent,
Belle rose au rosier blanc
Et avec moi le plus souvent.

Une chanson normande rapportée par M. de Beaurepaire

ns, rappelle beaucoup la ronde qui précède. On en re-
aussi la fin dans une autre ronde commençant ainsi :

L'auberger de cette ville
Trop matin s'en va aux champs.

ı'il y a encore une certaine ressemblance entre la *Rose* et une autre chanson fort insipide et très longue, elle a ıplets, qui commence ainsi :

Par derrière chez mon père
Vive l'amour !
Un oranger il y a,
Vive là, les lauriers,
Un oranger il y a,
Vive la rose et les dames.

dernière chanson est connue en Normandie, mais comme [. de Beaurepaire s'est abstenu de la reproduire. Dans ıce des *Chansons populaires des provinces de France,* npfleury en donne quatorze couplets commençant ainsi :

Au jardin de mon père
Des oranges il y a,
Mignonne je vous aime
Et vous ne m'aimez pas...

rouge existe aussi en Champagne, publiée par M. Tarbé, *cero,* t. II, p. 194, et dans le Cambresis, *Mémoires de la d'émulation de Cambrai,* t. XXVIII, p. 284.

—

XLVIII

Le Maître amoureux

(BOUSSE)

Papa n'avait d'enfant que moi,
Il me mit à l'écol' du roi.

Le maître qui m'enseigna
Devint amoureux de moi ;

Il me dit tous les jours :
Ma fille, marie-toi.

— Mariez-vous, mon maître,
N'ayez souci de moi.

L'y a trois garçons en France,
J'en aurai un des trois ;

L'un est le fils d'un comte,
L'autre est le fils du roi,

Et l'autre est batelier,
Batelier comme moi ;

Il m'a écrit des lettres
Et moi je les reçois.

A chaque quart de lettre :
Belle, embrasse-moi.

Comment t'embrasserais-je,
Moi qui suis loin de toi ?

NOTE

a romance catalan, dont la fin offre encore plus de désordre notre chanson, commence comme celle-ci :

El meu pare y ma mare no'm tenen sino a mi,
M'en fan anar á estudi á aprendrer de llegir,
(Que t allunyas, moreta, que t'allunyas de mi),
El mestre que m'ensenya s'ha enamorat de mi.

(*Romancerillo catalan*, p. 157.

ette chanson a quelques rapports avec une autre chanson : l'héroïne se nomme Cécilia est qui est connue aussi dans e province.

—

XLIX

L'Écrivain

BOUSSE

(BOUSSE)

C'est dans la rue du Plat-d'Étain,
C'est où il y a un écrivain,
Je ne veux plus boire,
Oh ! rendez-moi mes cent écus,
Je ne boirai plus.

A chaque mot qu'il écrivait,
— Oh ! ma mignonne embrassez-moi.
Je ne veux plus, etc.

— Oh ! non, Monsieur, je n'oserais,
Car si mon père le savait,
Je ne veux plus, etc.

La bien battue ce serait moi.
— Ma mie, qui le lui dirait ?
Je ne veux plus, etc.

Les oiseaux des bois parlent-ils ?
Mais oui, quand ils sont bien appris.
Je ne veux plus, etc.

Soit en français, soit en latin,
Ils disent soir et matin :
Je ne veux plus, etc.

Ils disent dans leur langage,
Les hommes ne valent rien.
Je ne veux plus, etc.

Et les garçons encor bien moins,
Des filles ils ne disent rien.
Je ne veux plus, etc.

—

L

La jeune Fille endormie

(BOUSSE)

A l'ombre d'un grand chêne
Je me suis endormie,
Par le chemin passa
Mon royal ami.

Il avait une rose,
Dans mon sein il la mit.
— D'où vient cela, ma fille,
Si c' n'est de votre ami?

— Ma mère, ô ma mère!
Je n'ai point d'ami.
— Ma fille, ô ma fille!
Vous avez menti.

— Ma mère, ô ma mère!
Quel habit avait-il?
— Il avait des bas rouges,
Un habit cramoisi.

— Ma mère, ô ma mère!
Je crois que c'est bien lui,
n'en suis pas certaine,
j'étais endormie.

Ma mère, ô ma mère !
Quel chemin a-t-il pris ?
— Il a pris le ch'min de Metz,
Qui conduit à Paris.

NOTE

recueil manuscrit de M. Auricoste contient une leçon de chanson dont la fin est différente :

— Ma mère, ô ma mère !
Comment était-il ?

— Il avait les bas rouges,
L'habit cramoisi.

Cravate de dentelle,
Chapeau de souci.

— Ma mère, ô ma mère !
Je crois que c'est lui.

Maudit sois cet arbre
Où me suis endormie.

J'aurais eu le plaisir
D'y voir mon bel ami.

Le plaisir sincère
D'y être avec lui.

ıs cette version le refrain est :

Les gens qui sont jeunes,
Comment dorment-ils ?

ierrouville, où M. de Maigret a bien voulu faire pour moi fructueuses recherches, on chante la *Jeune fille endormie,* manière suivante :

LI

La jeune Fille endormie

RONDE

(SERROUVILLE)

Là-haut, sur ces côtes,
Je me suis endormie;
Par là il passa
Mon royal ami.
Les gens qui sont jeunes et belles,
Se marieront-elles?
Oui.

Avait une rose,
Sur mon sein l'a mis.
Les gens, etc.

La rose était fraîche
Elle m'a t'éveillée.
Les gens, etc.

— Rose, ô belle rose,
Qui t'as mise ici?
Les gens, etc.

— C'est votre amant, la belle,
Qu'a passé par ici.
Les gens, etc.

— Dites-moi, belle rose,
Quel chemin a-t-il pris?
Les gens, etc.

— Le chemin de Nantes
Pour aller à Nancy.
Les gens, etc.

De Nancy à Metz,
De Verdun à Paris.
Les gens, etc.

NOTE

On peut comparer aux couplets qui précèdent la chanson intitulée la *Rose de Colin (Rom. de la Champ.*, t. II, p. 178), c'est la même donnée avec des détails différents; et la *Dormeuse* des *Chants populaires du Cambrésis (Mém. de la Société d'émulation de Cambrai*, t. XXVIII, p. 244).

LII

L'Aubade

RONDE

(BOUSSE)

J'ai ouvert la fenêtre
Qui est au pied d' mon lit,
J'ai entendu la voix,
La voix de mon ami.
Les oiseaux qui s'envolent
Ne seront jamais pris.

Il jouait des aubades
Aux enfants sans soucis.
— Pour qui sont ces aubades,
Nicolas, mon ami ?
Les oiseaux, etc.

C'est pour vous, Marguerite,
Ne le savez-vous mie ?
— Oh ! si c'est bien pour moi,
vous en remercie.
'iseaux qui s'envolent
ont jamais pris.

NOTE

la copie qu'on a bien voulu me remettre, trois autres
; sont placés à la suite de ceux-ci, l'assonnance en *i* y
mais ils me paraissent appartenir à une autre chanson;
iennent des souhaits fort peu charitables pour les vieux
s et des souhaits plus galants pour les jeunes femmes et
ıes filles, que celles-ci soient *mariées à leur plaisir :*

Il y en a dans la danse
Qui n' disent pas nani,
Si vous voulez les connaître
Regardez celles qui rient.

—

LIII

Les trois Cousines

(MALAVILLERS)

Nous sommes nous trois cousines,
Toutes trois à marier,
Nous nous disons à chacune,
Cousin' fait-il bon d'aimer?

Je m'en vais chez la voisine,
Je m'en vais lui demander,
La voisine était couchée,
Point n'a voulu se lever.

Elle m'a dit que j'attende,
Que j'aurais un boulanger,
Mais moi je ne puis attendre
Et je veux être mariée.

J'en vis un de bonne mine,
Je m'en vais lui demander :
— Bonjour donc, mon beau Monsieur,
Vous plairait-il de m'aimer?

— Donnez-moi votre main blanche,
Avec moi venez danser,
La compagnie m'ordonne,
Soir de vous ramener.

NOTE

: chanson sans refrain rappelle une très jolie ronde nor-
que nous a conservée M. de Beaurepaire et dans laquelle
it remarquer les traits suivants :

— Demandez à la voisine,
La voisine qu'a tant aimé...

Retournez à votre place,
Vous m'avez pris sans m'embrasser.
Je dirai à votre mère
Que vous êtes un engelé,
Un mangeur de pommes cuites,
Un buveur de lait trutté.
Allez rejarter vos chausses,
Vos souliers sont débouclés.
Regardez sur votre manche
Vous vous y êtes mouché;
Regardez sur votre épaule,
Le coucou s'y est perché.

; reproches violents de la jeune fille, dit M. de Beaure-
it la simplicité embarrassée du jeune homme forment un
assez piquant. Au surplus cette idée se trouve reproduite
es variantes plus ou moins lestes dans une infinité de
ns. »
chanson champenoise : *Les Garçons de Daigny,* rappelle
ıp les couplets cités par M. de Beaurepaire et on re-
dans la chanson suivante : *Les Garçons de Villers,* une
semblable.

LIV

Les Garçons de Villers

RONDE

(ARS-LAQUENEXY)

Il nous faut danser au rond
Faute de violons,
Car les garçons de Villers
N'ont point d'argent pour les payer.
Vous les voyez, gaiement,
Sur ces jolis taillements.

Mais ils en ont bien, sans doute,
Pour au cabaret aller.
Il y en a une petite
Qui les a bien ramenés.
Vous les voyez, etc.

— Guéchons, retriquez vos chausses,
Parc' qu'ell's cheunent su vos solés.
Vous les voyez, etc.

Et si tourchez votre barbe,
Et si mouchez votre nez.
Vous les voyez, etc.

Car bientôt sur votre front
On y sèm'ra des oignons.
Vous les voyez, etc.

Un peu plus bas sur vot' nez,
On y sèm'ra des navets.
Vous les voyez, etc.

Un peu plus bas sur vot' menton
Il y viendra des obsons.
Vous les voyez, etc.

Nettoyez vos grand's oreilles,
Où l'on y vanerait du blé.
Vous les voyez, etc.

Et les sourcils de vos yeux
Qu' les souris s'y vont ninquer.
Vous les voyez, etc.

NOTE

avons dans le département de la Moselle plus de dix
portant le nom de *Villers,* Villers-aux-Bois, Villers-
h, Villers-la-Montagne, etc.; il s'agit probablement ici de
Laquenexy, cette chanson m'étant arrivée d'Ars-Laque-
Elle est toutefois connue, avec quelques variantes, à
ville. Là, elle a pour refrain :

Ne croyez pas ces amants
Sur leurs jolis parlements.

—

LV

La Rose vermeille

RONDE

(MALAVILLERS)

Mon père m'envoie-t-au marché
Pour y vendre du froment.
— Et bonjour donc, la belle,
Combien ton froment?
— La rose vermeille
Fleurit sur mes gants.

— Mon froment, Monsieur,
Je le vends cent francs;
— Belle, vos amourettes
Sont ell's comprises dedans.
— La rose, etc.

— Mes amourettes, Monsieur,
Jamais je ne les vends,
Je les ai promises
A mon cher amant.
— La rose, etc.

Pour moi-z-il endure
La pluie-z-et le vent,
Pour moi-z-il engrèle
Des grelons d'argent.
— La rose vermeille
Fleurit sur mes gants.

LVI

Le Rosier

(MALAVILLERS)

planté un rosier mignon, gaillard, joli,
l'ai planté le soir, le matin, la, la, la, la,
Le matin l'a repris.

lui ai dit: Rosier, tu as bientôt repris,
que n'attends-tu le joli la, la, la,
Le joli mois d'avril.

e tout pré est en fleur, que tout bois reverdit,
qu' tout's ces jeun's fill's changeront, la, la, la,
Changeront leurs amis.

st pas pour moi qu' j'en parl' car j'en ai un joli,
'est point dans la dans' ni dans ces lieux la, la, la,
Ni dans ces lieux ici.

st en Angleterre qui sert le roi joli;
ne revient bientôt je l'irai chercher la, la,
En chariot joli.

NOTE

e dernier couplet se termine aussi de cette manière:

Je l'irai la, la, la, la, la
Je l'irai rechercher
En chariot charrette,
En chariot joli.

Dans l'introduction des *Chants populaires du Cambrésis*, *(Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*, t. XXVIII, p. 180,) l'auteur de ce recueil cite un court fragment de cette chanson dont il ne connaît pas le reste :

Il est en Angleterre
Qui sert le roi gentil,
La reine d'Angleterre
Et ses enfants aussi.

A propos de ce vers :

Ni dans ces lieux ici,

remarquons qu'autrefois on n'employait pas l'abréviation *ci*, en place de l'adverbe *ici*, témoin ce passage de Regnier :

Et dans ce monde icy,
Souvent avec travail on poursuit du soucy.

—

LVII

Le Clair de lune

(MALAVILLERS)

L'avant-veille de mes noces,
Ah ! grand Dieu, qu' la nuit dura !
Je croyais qu'il était jour,
Aussitôt je me leva.

J' mis la tête à la fenêtre,
C'était la lun' qu' était là.
J' croyais qu'il était jour,
Les onze heur's n'y étaient pas.

— Belle lune, ô belle lune,
Que n'avances-tu d'un pas !
Si j'avais mon arbalète
Je te jetterais en bas.

LVIII

La Chanson des Aveines

RONDE

(SERROUVILLE)

Derrièr' chez mon pèr' l'y a des aveines,
Trois jeunes filles s'y promènent.
Ah ! dansons là, la derirette,
Ah ! dansons là, la derida.

La plus jeunett' c'est mon amie,
Et les deux autres en ont envie.
Ah ! etc.

Il nous faudra aller à Rome,
Il y a un saint qui tout pardonne.
Ah ! etc.

Pardonne aux femm's et rien aux hommes,
Car tous les homm's sont des ivrognes
Et les fillett's sont des mignonnes.
Ah ! dansons là, la derirette,
Ah ! dansons là, la derira.

—

LIX

Turlututu

(BOUSSE)

L'autre jour en me promenant
Le long de ces grands bois charmants,
J'ai rencontré une fillette
Qui faisait son lon, la, ridette,
Qui faisait son bouquet.

Je lui ai dit : — Ma mie Jeannette,
Prête-moi ton turlututu,
Prête-moi ton lon, la, ridette,
Prête-moi ton bouquet.

— Oh ! non, je n'oserais,
Crainte de mon turlututu,
Crainte de mon lon, la, ridette,
Crainte de mon berger.

— Ton berger n'a point d'épaulettes,
Ni d'épée au turlututu,
Ni d'épée lon, la, ridette,
Ni d'épée au côté.

— Dansez, dansez, jeunes fillettes,
Puisqu' vous êt's en turlututu,
Puisqu' vous êt's en lon, la, ridette,
Puisqu' vous êt's en gaîté.

Un jour viendra, pauvres fillettes,
Où vous n' pourrez plus turlututu,
Où vous n' pourrez plus lon, la, ridette,
Où vous n' pourrez plus danser.

NOTE

Chanson du même genre dans le Cambrésis (*Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*, t. XXVIII, p. 323) :

— Bonjour, bonjour, mam'sell Jeannette,
Je suis votre... turlututu,
Je suis votre... lon, la, derirette,
Je suis votre berger.

— Mon berger n'a pas d'épaulettes,
Ni d'épée au... turlututu,
Ni d'épée au... lon, la, derirette,
Ni d'épée au côté, etc.

—

LX

L'Ane et la Femme

RONDE

(SERROUVILLE)

Quand la femm' s'en va-t-au moulin
Avec son sac de farine,
Elle monta sur son âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne !
Elle monta sur son âne,
La femme,
Elle monta sur son âne.

Le meunier, qui la voit venir,
De joie ne s'en peut tenir :
— Attachez-là votre âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne !
Attachez-là votre âne,
La femme,
Attachez-là votre âne.

Pendant que le moulin tournait
Et qu' l' meunier la cajolait,
Le loup vint manger l'âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne !
Le loup vint manger l'âne,
D' la femme,
Le loup vint manger l'âne.

— J'ai cinq ducats dans mon gousset,
Laissez-en trois, deux en prenez
Pour acheter un âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne !
Pour acheter un âne,
La femme,
Pour acheter un âne.

Le mari qui la voit venir
De rire ne peut se tenir :
— Ce n'est pas là notre âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne !
Ce n'est pas là notre âne,
La femme,
Ce n'est pas là notre âne.

Notre âne avait les quat' pieds blancs,
Les deux oreill's à l'avenant,
Le bout de la queue grise,
Aux c'rises, aux c'rises, aux c'rises !
Le bout de la queue grise,
La femme,
Le bout de la queue grise.

NOTE

En Champagne on retrouve une chanson du même genre, débute ainsi :

A l'âne ! à l'âne ! à l'âne !
Oui, c'est bien là mon âne,
Oui, c'est bien là mon âne Martin
Qui allait au moulin, etc.

(*Romancero de Champagne*, t. II, p. 255).

Près de Cambrai, on a de cette chanson une variante co
lques-uns de nos villages. (*Mémoires de la So*
Cambrai, t. XXVIII, p. 320.)

LXI

La Fille de l'Ermite

(SERROUVILLE)

C'est là-haut, là-bas,
Falari don fa dondaine,
C'est là-haut, là-bas
Où l'y a-t-un ermite.

Il n'a pas vaillant,
Falari, etc.
Il n'a pas vaillant
Un fagot d'épine.

Mais il a vaillant,
Falari, etc.
Mais il a vaillant
Une jolie fille.

Ell' s'en va-t-au bois,
Falari, etc.
Ell' s'en va-t-au bois
Cueillir la noisette.

Les bois sont si grands,
Falari, etc.
Les bois sont si grands
Qu'ell' s'était piquée.

Elle a tant pleuré
Falari, etc.
Elle a tant pleuré
Qu'elle s'est endormie.

Par là il passa,
Falari, etc.
Par là il passa
Trois jeunes capitaines.

— Ça, dit le premier,
Falari, etc.
Ça, dit le premier
Je vois une fille.

— Ça, dit le second,
Falari, etc.
Ça, dit le second,
Elle est bien jolie.

— Ça, dit le troisième,
Falari, etc.
Ça, dit le troisième,
J'en ferai ma mie.

NOTE

A Condé-Northen, cette chanson se chante avec des vari et un autre refrain :

C'est là-haut, là-bas,
Traderi, dera, lon, la,
C'est là-haut, là-bas,
Y n'y a-t-un ermite,
Lon, la, tire lire.
Y n'y a-t-un ermite.

ails sont d'ailleurs identiques.

LXII

L'Ermite

(GUÉNANGE)

C'était un pauvre ermite
Qui roulait jour et nuit
Avec sa petit' clochette,
Ne faisant guèr' de bruit.
— Réveillez-vous, mesdames,
Car il est bientôt jour,
Et donnez à mon âme
Le paradis d'amour.

— Ermite, saint ermite,
Vraiment vous avez tort
De frapper à la porte
D'une fille qui dort,
De frapper de la sorte
Et de faire un tel train;
Les voisins qui l'entendent,
En parleront demain.

— Je ne suis point ermite,
Je suis votre amoureux
Qui nuit et jour soupire
Pour l'éclat de vos yeux.
Je ne suis point ermite
Et ne demande rien
Que votre bonne grâce
Et vos doux entretiens.

LXIII

La sage Bergère et l'Ermite

(JŒUF)

L'ERMITE

A quoi s'occupe Madelon,
Là-bas, seule dans cet asile ?
A quoi s'occupe Madelon,
Là-bas, seule dans ce vallon ?

LA BERGÈRE

Je m'occupe avec mon fuseau,
Et je file, je file et file ;
Je m'occupe avec mon fuseau
Et ma houlette et mon troupeau.

L'ERMITE

Mais s'il survenait un amant,
Et qu'il voulût te mettre en peine ;
Mais s'il survenait un amant,
Dis, que ferais-tu, mon enfant ?

LA BERGÈRE

Je jetterais là mon fuseau,
Et puis courant à perdre haleine ;
Je laisserais là mon troupeau,
m'enfuierais jusqu'au hameau.

LXIV

Petit Jean

(VERNÉVILLE)

Quand petit Jean revint du bois,
Tra, tra, tra, la, la, la,
Quand petit Jean revint du bois,
Il trouva sa porte fermée.

Il rentra par la fenêtre,
Tra, tra, tra, la, la, la,
Il rentra par la fenêtre
Et trouva sa femme au lit.

— Tiens, petit Jean, voilà ta soupe,
Tra, tra, tra, la, la, la,
Tiens, petit Jean, voilà ta soupe
Et ton petit bout de lard.

Quand petit Jean mangea sa soupe,
Tra, tra, tra, la, la, la,
Quand petit Jean mangea sa soupe,
Le chat lui a pris son lard.

— Si je cours après mon lard,
Tra, tra, tra, la, la, la,
Si je cours après mon lard,
Le chat m'égratignera.

Si je cours après ma femme,
Tra, tra, tra, la, la, la,
Si je cours après ma femme,
Le bailli me battra.

Je sais bien ce qu'il faut faire,
Tra, tra, tra, la, la, la,
Je sais bien ce qu'il faut faire,
Il faut laisser tout cela.

NOTE

Cette chanson a été insérée, mais avec de notables diff
dans le *Romancero de Champagne*, t. II, p. 133. Elle
ainsi :

Le p'tit Jean prend sa serpette,
Hum, hum, hum, tra deri dera,
Le p'tit Jean prend sa serpette,
Et s'en va couper du bois, etc.

—

LXV

Oui et Non

RONDE

(MALAVILLERS)

L'autre jour dans la prairie,
En chemin j'ai rencontré
Une jeune fille, oui,
Oui, elle était belle.

Lui ai demandé tout bas :
— Êtes-vous demoiselle ? — Oui,
Oui, ce me dit-elle, oui,
Oui, ce me dit-elle.

— Si l'on voulait vous aimer,
Seriez-vous fidèle ? — Oui,
Oui, ce me dit-elle, oui,
Oui, ce me dit-elle.

— Me laisseriez-vous sans façon
Entrer dedans votr' maison ?
— Non, ce me dit-elle, non,
Non, ce me dit-elle.

Si vous v'niez comme un garçon,
Vous n'entr'riez dans ma maison,
Non, ce me dit-elle, non,
Non, ce me dit-elle.

Mais si vous v'niez comme un mari,
Ce serait autre chose, oui,
Oui, ce me dit-elle, oui,
Oui, ce me dit-elle.

— Et l' lendemain au matin,
Seriez-vous demoisell'? — Non,
Non, ce me dit-elle, non,
Non, ce me dit-elle.

—

LXVI

Les plaisirs de la Bergère

(LONGWY)

Il n'y a rien de plus charmant
Que la bergère aux champs;
Quand elle voit la pluie
Elle désire le beau temps.
Voilà comme la bergère
Aime à passer son temps.

Le matin et le soir
Son berger va la voir :
— Ah ! levez-vous, bergère,
Bergère, car il est jour;
Lâchez vos moutons paître,
Le soleil luit partout.

Quand la maîtresse entend
La voix de son amant,
Elle met sa jupe verte
Et son joli bouffant,
S'en va ouvrir la porte
A son berger mignon.

— Oh ! dis-moi, mon berger,
Où irons-nous déjeuner?

— Là-haut sur la montagne,
Un oranger il y a.
Allons-y, ma compagne,
Nous déjeunerons là.

— Oh ! dis-moi, mon berger,
Où irons-nous r'poser ?
— Là-bas dans ces vallons
Une prairie il y a.
Allons-y ma compagne
Nous reposerons là.

NOTE

M. Champfleury cite le premier couplet de cette chanson comme appartenant à l'Anjou. A Condé on chante le dernier couplet d'une autre manière mais qui n'offre pas plus d'intérêt que la leçon précédente. Nous n'avons donné cette chanson qu'à cause de son début qui est très populaire et souvent redit.

—

LXVII

L'Amant oublié

RONDE

Entre nous, jeunes garçons qui sont à marier,
Demandez à ces filles comment il faut aimer.
Vous m'avez tant aimé,
Vous m'avez délaissé !

J'en ai tant aimé une, l'ingrate elle m'a quitté.
Vous m'avez, etc.

Un soir je vais la voir bien tard, après souper,
Vous m'avez, etc.

Elle est en chambre en haut et moi sur le pavé.
Vous m'avez, etc.

Descendez, glorieuse, à moi venez parler.
Vous m'avez, etc.

Sans vos belles promesses je serais marié.
Vous m'avez, etc.

Avec la plus bell' fill' qui est dans la cité.
Vous m'avez, etc.

Elle est bien aussi droit' que le foin dans les prés.
Vous m'avez, etc.

Et bien aussi vermeill' que la rose en été.
Vous m'avez tant aimé,
Vous m'avez délaissé !

—

LXVIII

L'Amour refroidi

RONDE

J'ai un serviteur, Mesdam's, agréable et bien joli;
Ah! oui, quoique je l'aim' je me moque de lui.

Il m'a bien fait la cour pendant dix mois et demi.
Ah! oui, etc.

Mais au bout de c' temps-là nos amours sont r'froidis.
Ah! oui, etc.

Nous passons l'un contr' l'autr' sans nous j'ter aucun
Ah! oui, etc. [cri.

— Monsieur, si vous fait's le fier, moi j' la ferai aussi.
Ah! oui, etc.

Si vous changez de maîtress', moi j' changerai d'ami.
Ah! oui, quoique je l'aim' je me moque de lui.

NOTE

Ces deux chansons ont été entendues dans le département de la Meurthe, mais tout près de nos limites; nous les devons à M. le baron Paul d'Huart.

LXIX

Allemand et Française

(GUÉNANGE)

— Ponchour tonc, mon bedit' mam'selle,
Fous qui avez de la beauté,
Moi fenir exbrès de Bruxelles
Dans l'indention de fous haimer;
Fous qui avez de l'amourette,
Fous qui avez le cœur gondent.
Et pien, moi je serai bien aise
De faire ta bedit' ponheur.

— Monsieur, je n' sais ce que vous dites
Dans votre joli baragouin;
Monsieur, je n' sais ce que vous dites
Si vous parlez grec ou latin;
Si vous me parlez d'amourette
Dans votre joli compliment,
Mes amours ne sont pas faites
Pour un gros lourdaud d'Allemand.

— Mam'selle, vous hêtes pien méchante
D' ne pas haimer les hallemands;
Vous refousez ma dendresse
Moi qui fous haim' si artament.
Quand je vois don choli bedit' pouche,
Don bedit nez, ta bedit' mendon;
'oudrais hêtre une mouche
ler sur don choli front.

— Monsieur, que voulez-vous y faire?
Moi je n'aim' pas les Allemands.
Les Français savent mieux me plaire
Et je les aime tendrement;
Et j'en ai un qui a su me plaire
Et je l'ai pris pour mon amant,
Et je l'aurai en mariage
Et mon cœur en sera content.

NOTE

Vernéville on chante des couplets où se retrouve quelque
: de cette chanson :

Je viens vous annoncer la fête
Et la foire de Saint-Cloud,
Je vous apporterai une robe,
Une robe de velours.
La robe était si courte
Qu'on lui voyait les genoux,
Lire, la, la, lire, la, la, lire, la, la.

— Bonjour, ma chère demoiselle,
Vous qui avez de la beauté;
Moi venir exprès de Bruxelles
De Bruxelles pour vous aimer.
— Si vous m'aimez d'amourette,
Si vous avez le cœur content,
Mes amours ne sont pas faites,
Monsieur, pour un pareil amant.
Tira, la la, etc.

— Quand je vois votr' petit' bouche,
Vos beaux yeux, votr' petit menton, etc.

ns *Allemand et Française,* on se moque de l'accent des Al-
nds quand ils parlent notre langue. Une chanson offre des
s plus curieuses du voisinage des deux langues, c'est leur
rition alternant dans les mêmes couplets; mais je ne puis
ici le morceau où se trouve ce singulier mélange.

LXX

Le Médecin

BOUSSE

(BOUSSE)

En revenant de Metz, le long du grand chemin,
J'ai rencontré trois fill's se tenant par la main.
— Ah! faut-il que je vous aim' moi qui n' vous [connais point.

Et le soir à la dans' je les ai vues de loin;
Il y en a deux qui dans'nt, l'autre ne danse point.

Il y en a deux qui dans'nt, l'autre ne danse point.
— Pourquoi n' dansez-vous bell', vous qui dansez si [bien.

— Comment donc danserais-j' j'ai du mal à la main?
— Que me donn'rez vous bell' vous s'rez guérie de- [main?

Je vous donn'rai de l'herb' qui vient dans not' jardin.
Vous en mettrez le soir, vous guérirez l' matin.

Vous en mettrez le soir, vous guérirez l' matin,
Et vous direz la bell' que je suis bon médecin.

NOTE

ive aussi dans une rédaction très différente dans le
o de Champagne, p. 231.

LXXI

La Fille de notre voisin

RONDE

(MALAVILLERS)

C'est la fill' de notre voisin,
L'y en a pas d' plus belle, voyez-vous.
J'aime lon, lon, la, l'allure
L'allurette,
J'aime, lon, lon, la, l'allure.

Tous les garçons qui vont la voir
Sont amoureux d'elle, voyez-vous.
J'aime, etc.

L'y en vint un, l'y en vint deux,
L'y en vint jusqu'à quatre, voyez-vous.
J'aime, etc.

L'y en va un petit mignon
Qui est aimé d' la belle, voyez-vous.
J'aime, etc.

Il lui demande un doux baiser
Au nom du mariage, voyez-vous.
J'aime, etc.

— Prenez-en un, prenez-en deux,
Mais ne l'allez pas dire, voyez-vous.
J'aime, etc.

Car si mon père le savait,
Il m'en coût'rait la vie, voyez-vous.
J'aime, etc.

Mais si ma mère le savait,
Ell' n'en ferait que rire, voyez-vous.
J'aime, etc.

Quand elle était jeune comme moi
Elle en faisait encor pire, voyez-vous.
J'aime, etc.

NOTE

On chante à Varize une ronde qui ressemble à celle-ci, il y est question d'une « jeune tout belle fille » qui était jolie, le savait bien, mais aimait qu'on le lui dit :

Un jour son galant vint la voir,
Un doux baiser l'y prit :
— Prenez-en un, prenez-en deux,
Prenez-en tant qu'il vous plaira,
Voyez-vous,
J'aime lon, la, landerinette
J'aime lon, la, landerina, etc.

—

LXXII

Le Désappointement

(AUDUN-LE-ROMAN)

J'ai fait une maîtresse
Trois jours n'y a pas longtemps,
Je l'irai voir dimanche,
Lundi sans plus attendre,
Mardi sans plus tarder.

Passant devant sa porte
C'est pour la saluer.
Bonjour, la compagnie,
Sans oublier ma mie.
Embrassez-moi,
C'est pour la première fois.

Son pèr' derrièr' la porte
Entendit l' compliment.
— Ma fille en mariage
Elle a reçu des gages
D'un autre amant que vous,
Galant, retirez-vous.

— Ma mie, ma douce amie,
Prêtez-moi z'un mouchoir
Pour essuyer les larmes

Qui coul'nt sur mon visage,
Pour essuyer mes pleurs
Au regret de mon cœur.

Ma mie, ma douce amie,
Prêtez-moi z'un ciseau
Pour couper l'alliance
Que nous avons ensemble,
Pour couper mon anneau,
Adieu, bell' pour toujours.

Ma mie, ma douce amie,
Faites-moi z'un bouquet,
Un beau bouquet de roses;
J'ai fait l'amour pour d'autres
D'autres le feront pour moi.
Adieu, la bell' je m'en vas.

NOTE

Quelques vers de cette chanson se retrouvent dans une chanson de la Gascogne, notamment le quatrième et le cinquième couplets. (V. *Chants populaires des provinces de France,* p. 58). Une chanson de Bourbonnais débute ainsi :

J'ai fait une maitresse,
Y n'y a pas longtemps,
J'irai la voir dimanche
Sans plus tarder.

—

LXXIII

Les Souliers déchirés

RONDE

(BOUSSE)

Hier au soir j'ai tant dansé
J'ai déchiré mes souliers.
Tu n'entends pas l'usage,
Ah ! qu'il est malaisé
D'être amoureux et sage.

Au cordonnier faut les porter
Pour les faire raccommoder.

— Cordonnier, bon cordonnier,
Voulez-vous refair' mes souliers ?

— Et si je refais vos souliers
Combien est-c' que vous me donn'rez ?

— A chaque point un doux baiser,
A chaque point que vous ferez.

— Ce serait un mauvais marché,
Au diable allez les porter.

A Montrequienne y a assez
De jeunes fill's à marier.

A Montrequienne y a assez
De vieux garçons à tromper.
Tu n'entends pas l'usage,
Ah! qu'il est malaisé
D'être amoureux et sage.

NOTE

Montrequienne, qui est cité dans cette ronde, est un village de l'ancienne province des Trois-Évêchés, c'est une annexe de Rurange et il appartient au canton de Metzerwisse. Les deux couplets où il est question de Montrequienne ont été sans doute ajoutés à une chanson en vogue; nous la retrouvons aussi à Malavillers, et là elle se termine ainsi :

Beau cordonnier, beau cordonnier,
Ah! qu'il est malaisé.
Veux-tu refaire mes souliers?
Tu n'entends pas l'usage,
Ah! qu'il est malaisé
D'être amoureux et sage.

Mais oui, mam'zelle, si vous voulez.

Combien faut-il vous les payer?

A chaque point un doux baiser.

A chaque pièce un sou marqué.

On lit dans un chant catalan (*Romancerillo*, p. 159 n° 55) :

A coda punt d'agulla hi posa un ram de flors
Coda cop d'estisora hi fa un sospir ó dos.

LXXIV

Le Galant repoussé

RONDE

(ENVIRONS DE LONGWY)

Nous sommes entrés en danse
C' n'est pas pour danser, ô gué!
C'est pour voir une fille
Que j'ai toujours aimée, ô gué!

C'est pour voir une fille
Que j'ai toujours aimée, ô gué!
Toutes les fois que j' la regarde,
Ne fais que soupirer, ô gué!

Toutes les fois que j' la regarde
Ne fais que soupirer, ô gué!
Que vous faut-il, la belle,
Que si fort vous pleurez, ô gué!

Que vous faut-il, la belle,
Que si fort vous pleurez? ô gué!
— Je pleure mes amourettes
Qui sont bien loin de moi, ô gué!

Je pleure mes amourettes
Qui sont bien loin de moi, ô gué!
— *Vos amourettes*, la belle,
Sont-elles plus belles que moi? ô gué!

Vos amourettes, la belle,
Sont-elles plus belles que moi? ô gué!
— Elles sont plus belles à la lune
Que vous ne l'êtes au soleil, ô gué!

Elles sont plus belles à la lune
Que vous ne l'êtes au soleil, ô gué!
Elles sont plus belles en chemises
Que vous n'êtes en pourpoint, ô gué!

—

LXXV

La Belle brune et les trois Soldats

RONDE

(MALAVILLERS)

A Paris l'y a t'une brune
Plus belle que le jour,
Plus belle que le jour, ô gué !
Plus belle que le jour.

Trois beaux soldats de la guerre
Lui vont faire l'amour,
Lui vont, etc.

Se disant les uns aux autres :
Comment l'aurons-nous ?
Comment, etc.

Ah ! ah ! se dit le plus jeune,
Je sais bien comment,
Je sais, etc.

Je ferai faire une viole
Garnie en argent,
Garnie, etc.

Et j'irai de porte en porte
Toujours en jouant,
Toujours, etc.

A la porte de la belle
Tout premièrement,
Tout, etc.

Ell' m'apportera l'aumône
Toujours en dansant,
Toujours, etc.

J' la prendrai, je la mettrai
D'sus mon cheval blanc,
D'sus, etc.

Et de là je m'en irai
Rejoindre mon régiment,
Rejoindre mon régiment, ô gué !
Rejoindre mon régiment.

—

LXXVI

Le Soldat découragé

(MALROY)

Quand j'étais dans mon jeune âge,
Joyeux et content,
J' dis : faut que j' m'engage
Dans un régiment.

Ah ! j'ai bien changé d' courage
Au jour d'aujourd'hui,
Car le jour que l'on s'engage
Est un jour maudit.

On vous met comm' factionnaire
Devant les appartements,
Et l'on vous fait faire la guerre
Sans savoir comment.

On vous donne pour breuvage
L'eau tirée du puits,
Et du pain pour tout potage,
Voilà comme on vit.

Si jamais je m'rengage
Mon congé fini,
J'aim'rais mieux qu'on m' dévisage
A coups de fusil.

Au moins si j' n'ai rien à faire,
J' prendrai un violon,
Moi et ma petite ménagère
Vendrons des chansons.

—

LXXVII

La Cantinière

(FONTOY)

Me voilà délaissé, sans amant,
Je vous fais mes adieux, chère maman,
Je pars pour l'armée du Bas-Rhin,
Oui, je pars demain au matin;
  Que mon sac soit fait,
    Prêt,
  Compte-moi de l'argent
    Blanc,
Afin que je marche à grands pas
Pour quand l'armée partira.

— Ma fille, tu te feras blâmer
Si tu parl's d'aller à l'armée,
Tu te verras dans peu de temps
Dans un cruel tourment.
  Tu n'entends pas le jargon,
    Non,
  Qui te l'aurait appris?
    Dis,
Tu n'entends que le français,
C'est tous Allemands ou Anglais.

— Je n'irai pas chez l' paysan,
J' resterai toujours dans le camp,

Les défenseurs de nos lois
Doivent parler tout comme moi.
Je vendrai des gâteaux
Chauds,
Tout en sortant du four
Pour
Déjeuner au point du jour;
Je vendrai du fil, du ruban,
Du vert, du rouge, du jaune et du blanc.

Pour les hussards il me faudra
Du vin, du rhum et du gloria,
Tabac en poudre et à fumer,
De l'encre et des cart's à jouer,
De la pommade en bâton
Bon,
J'en aurai dans un pot
Gros,
Que je vendrai au pesant
Quand il viendra des chalands.

— J' vois que tu sais ton commerce à fond,
Va-t'en, Fanchon, prends garde aux fripons,
Et ne te mets pas au hasard,
Surtout méfie-toi des hussards;
Si tu les vois venir,
Fuis,
Cache-toi dans un coin
Loin,
Embrasse-moi, ma chère enfant,
Prend ton équipage et va-t'en.

—

LXXVIII

La petite Brune

RONDE

(RETONFÉY)

Petit soldat de la guerre,
De l'armée tu t'en vas.
Et lon, lon, la,
De l'armée tu t'en vas.

— Va-t'en voir ma maîtresse,
Je t'en prie, salue-la.
Et lon, etc.

— Comment la saluerai-je,
Moi qui n' la connais pas?
Et lon, etc.

— C'est une petite brune
Qui porte des falbalas.
Et lon, etc.

— Bonjour, bonjour, la belle,
On veut vous marier.
Et lon, etc.

— Comment me marierai-je,
Moi qui n'ai pas d'amour?
Et lon, etc.

— Le galant qui vous aime
Est un jeune officier.
Et lon, etc.

Le carrosse qui l'amène
Est couvert de lauriers.
Et lon, lon, la,
Est couvert de lauriers.

—

LXXIX

Le Soldat prisonnier

RONDE

(BOUSSE)

Hier je me suis couchée
A la nouvell' façon,
Mon lit était d' fougère,
Mes draps étaient de joncs.
Bon, verse à boire, buvons donc.

Mon mignon comment l' verrais-je
Le roi le tient en prison.
Bon, etc.

— Pourquoi le tenez-vous, sire,
N'est-il pas joli garçon?
Bon, etc.

N' fait-il pas bien son service
Quand il est en garnison?
Bon, etc.

Ne crie-t-il pas bien qui vive
Quand il est en faction?
Bon, etc.

Si ma qu'nouille était de marbre
J'en forcerais la prison.
Bon, etc.

Et du fil de ma quenouille
Je le tirerais du fond.
Bon, etc.

Jusqu'au jardin de mon père,
Où les belles roses sont.
Bon, etc.

Les boutons sont pour les filles,
Les roses pour les garçons.
Bon, verse à boire, buvons donc.

LXXX

Tristesse de jeune Fille

Lorsque j'étais fillette
J' m' disais tous les jours :
Hélas ! hélas ! mon tour
Viendra bien un jour.
Me voilà grande fille,
A quinze ans, personne !
Jamais je ne l'aurais cru.

Ma mère qui me chagrine,
Loin de me consoler,
Voudrait que je sois femme
Avant d'être mariée.
Mais moi je la regarde
Les larmes dans les yeux ;
Peut-on se marier
Sans avoir d'amoureux ?

J'ai z'une belle robe,
Aussi de beaux jupons.
Je me coiffe à la mode
Avec des bonnets ronds.
J'ai une belle chaussure,
Je sais rire et danser,
Et malgré ma parure
Je reste à marier.

J'ai bien du chagrin
Quand je vois mes compagnes
S'en aller à la danse
Avec leurs bon-amis.
Et moi dedans ma chambre
Seule j'attends mon tour;
Jeune fillette malade
Et gémissant d'amour.

Ah ! vraiment, si je meurs
Sans être mariée,
Je veux que sur ma tombe
Soit en lettres gravé :
Une jeune fille est morte
A la longueur du temps,
Est morte fille et sage
A défaut d'un amant.

—

LXXXI

Regrets

RONDE

(AUDUN-LE-ROMAN)

A la claire fontaine
Mes mains y ai lavées,
A la feuille de chêne
Je les ai essuyées.
Vous m'avez tant aimé
Et vous m'avez délaissé.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Chante, rossignol, chante,
Tu as beau z'à chanter.
Vous m'avez, etc.

Tu as le cœur en joie,
Moi je l'ai en regret,
De ma belle maîtresse
Qui va se marier.
Vous m'avez, etc.

Pour un bouton de rose
Que je lui ai refusé.
Je voudrais que la rose
Soit encore au rosier.
Vous m'avez, etc.

Je voudrais qu' le rosier
Soit encore à planter,
Et que la jeune fille
Soit encore à m'aimer.
Vous m'avez tant aimé
Et vous m'avez délaissé.

NOTE

Cette jolie chanson est extrêmement répandue et je ne l'aurais pas donnée ici si la leçon qui précède, et que je dois à M. le comte de Maigret, n'offrait des variantes assez notables. En Normandie, les douces plaintes qu'on vient de lire sont, avec plus de raison peut-être, celles d'une jeune fille :

Mon amant m'a laissée
Pour un bouton de rose
Que je lui ai refusé.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
Et que le rosier même
Fût encore à planter.

Et que le planteur même
Ne fût pas encore né,
Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer.

Dans son recueil M. Tarbé a publié une leçon de cette chanson (t. II, p. 204). Elle est connue avec des différences peu sensibles au Canada où M. Marmier dit l'avoir entendu chanter. Elle a été effectivement imprimée à Montréal, dans le *Répertoire canadien* de Hutson (1848) ; voyez à ce sujet un des articles que M. Rathery a donné dans le *Moniteur*, sur la poésie populaire, n° du 26 août 1853. M. Auricoste rappelle aussi que M. Maurice Sand parle de cette chanson dans ses *Mille lieues à toute vapeur*. Il raconte qu'à Québec il l'a entendu chanter par un M. Cartier qui avait appris à des officiers anglais à en répéter le refrain. Le lecteur aura remarqué dans ces couplets si répandus deux vers de la chanson de Malbrough :

Sur la plus haute branche
Le rossignol chanta.

LXXXII

Les trois Sœurs

RONDE

(BOUSSE)

Nous somm's trois sœurs dans un château,
Nous somm's trois sœurs à marier,
Nous allons toutes danser dans un pré.
Allons! gai, mes compagn's, qu'il fait bon danser!

Quand nous étions à danser,
Par là passe un jeune berger,
La plus jeune il voulut embrasser.
Allons! gai, mes compagn's, qu'il fait bon danser!

Nous courûm's tout's pour l'en empêcher;
Le berger timid' la laisse aller.
Nous blâmâm's tout's sa timidité.
Allons! gai, mes compagn's, qu'il fait bon danser!

NOTE

Cette ronde rappelle un peu deux chansons qui ont été données dans la première partie de ce recueil, et une ronde qui a été imprimée dans les *Chansons d'autrefois :*

Nous étions trois filles
Bonnes à marier;
Nous nous en allâmes
Dans un pré, danser.
Dans le pré, mes compagnes,
Qu'il fait bon danser..., etc.

LXXXIII

Le Champ de pois

RONDE

(SERROUVILLE)

Mon père avait un champ de pois,
Il l'a fait garder par moi,
J'en mangea deux, j'en cueilla trois.
Les nuits sont trop courtes pour moi;
Oh! qu'il fait beau, oh! qu'il fait doux
Faire l'amour,
Les nuits d'été sont un peu courtes
Pour un amant faire l'amour.

Je fus malade, au lit, trois mois;
Les nuits sont trop courtes pour moi,
Tout le monde me vint voir.
Les nuits, etc.

N'y a qu' mon amant qui ne vint pas,
Les nuits sont trop courtes pour moi;
Je lui ai écrit jusqu'à trois fois.
Les nuits, etc.

Il est venu la troisième fois,
Les nuits sont trop courtes pour moi.
Avez-vous chaud, avez-vous froid?
Nuits, etc.

Je suis malad' depuis trois mois,
Les nuits sont trop courtes pour moi,
Je n'ai pas chaud, mais j'ai grand froid.
Les nuits, etc.

NOTE

n'aurais pas donné ces couplets incohérents s'ils n'offraient variante à une pièce publiée dans le *Romancero de Cham-ne,* et qui, suivant M. Tarbé, serait un souvenir du fameux aud de Montauban, l'un des quatre fils Aymon. Cette chan-commence ainsi :

Oh ! Renaud, réveille, réveille,
Oh ! Renaud, réveille-toi.
Mon père m'avait planté un bois,
Oh ! Renaud, réveille-toi.
Dedans ce bois y avait des noix.
. . . . . .
J'en cueille deux, j'en mange trois.
. . . . . .
J'en fus malade, au lit, neuf mois.
. . . . . .
Tous mes parents m'y venaient voir.
Et mon amant n'y venait pas, etc.

reste suit d'abord à peu près la même marche que dans ; chanson, puis les détails deviennent passablement libres. ce soit bien Renaud de Montauban dont il soit question, cela ous semble pas prouvé.
Serrouville on chante cette chanson ainsi :

Mon père avait un champ de pois
Il l'a envoyé garder par moi,
Coucou,
J'entends le loup,
Le renard, aussi le lièvre,
J'entends le loup,
Le renard au bois.

Il l'a envoyé garder par moi.
J'en cueillis deux, j'en mangea trois,
Coucou, etc.

J'en fus malade au lit trois mois,
Et tout l' monde m'y venait voir.

N'y a qu' mon amant qui n'y vint pas.

J' l'ai demandé deux ou trois jours.

Le quatrième il y est venu.

— Bonjour, ma mie, comment vous va?

Avez-vous chaud, avez-vous froid?

Je n'ai pas chaud, je n'ai pas froid.

Jetez votre manteau sur moi.

De vos doux yeux regardez-moi, etc.

Le vingt-huitième volume de la Société d'émulation de Cambrai donne, p. 233, une variante de notre chanson, elle commence ainsi :

Mon père avait un petit bois
Où nous allions cueillir des noix.

Elle finit ainsi :

Je fus au lit pendant trois mois,
Mes parents sont v'nus plusieurs fois.

Et mon amant n'y était pas.

Mais il y vint une autre fois.

Devinez ce qu'il m'apporta.

Pour le mariage un bon contrat.

Dans cette version il n'est, du reste, pas question de Renaud.

—

LXXXIV

L'Anneau

RONDE

(MALAVILLERS)

Où est-il, mon amant,
A l'heure de maintenant?
Il est à Paris
Ou bien à Orléans.
Où sont-ils ces rosiers blancs
Qui fleurissent en boutons d'argent?

Il apprend à faire
Des anneaux d'argent.
Le premier qu'il a fait
Il m'en a fait présent.
Où sont-ils, etc.

Il l'a mis à mon doigt,
Il y a resté sept ans,
Et au bout de sept ans
Voilà l'anneau fendu.
Où sont-ils, etc.

Voilà l'anneau fendu,
Nos amours sont perdus.

Voilà l'anneau relié
Nos amours sont retrouvés.
Où sont-ils ces rosiers blancs
Qui fleurissent en boutons d'argent?

NOTE

Cette ronde a été, avec de légers changements, publiée dans les *Chansons populaires des provinces de France*, p. 168.

—

LXXXV

Les trois Demoiselles

RONDE

(MALAVILLERS)

A la claire fontaine,
Devant le palais du roi,
Il vint trois demoiselles
Se baigner par devant moi.
Rossignol n'a pas d'amour,
Chantons la nuit et le jour.

Je lui dis, à la plus jeune :
— Mignonnette, embrassez-moi.
— Hélas! Monsieur, comment ferais-je?
Vous êt's trop éloigné de moi.
Rossignol, etc.

— Donnez-moi votre main blanchette
Et vous approchez de moi.
Quand il eut la main de la belle,
L'anneau d'or lui mit au doigt.
Rossignol, etc.

— Nous mettrons nos gages ensemble
Et nous marierons, vous et moi.
Vous irez servir la reine
Et j'irai servir le roi.
Rossignol n'a pas d'amour,
Chantons la nuit et le jour.

LXXXVI

Les Canards blancs

ROUDE

(LEXY)

Derrièr' chez nous l'y a un étang,
— Levez les pieds légèrement.
Les canards blancs s'y vont baignant,
— Levez les pieds, bergère, bergère,
Levez les pieds légèrement.

Le fils du roi s'en va chassant,
— Levez les pieds légèrement,
A tout tué les canards blancs.
— Levez les pieds, bergère, bergère,
Levez les pieds légèrement.

Dessous les ail's on voit du sang,
— Levez les pieds légèrement,
Au bout du bec l'or et l'argent.
— Levez les pieds, bergère, bergère,
Levez les pieds légèrement.

Que ferons-nous d' tout cet argent?
— Levez les pieds légèrement.
C'est pour marier nos jeunes gens.
— Levez les pieds, bergère, bergère,
vez les pieds légèrement.

NOTE

ette chanson est connue en Normandie, elle a été publiée par le Beaurepaire, de la manière suivante :

Derrière chez mon père
Il y a un petit étang.
Trois canards s'en vont mirant.
Le fils du roi y vint chassant.
Et tire sur celui de devant.
O fils du roi ! tu es méchant !
Tu as tué mon canard blanc.
J'ai vu la plume voler au vent.
Et par le bec l'or et l'argent.

LXXXVII

La Blonde et le Canard blanc

RONDE

(MALAVILLERS)

Mon pèr' m'a fait bâtir un château
Il n'est pas grand, mais il est beau.
O ma charmante blonde,
Vous avez un petit cœur
Qui charme tout le monde.

Il n'est pas grand, mais il est beau,
Il est bâti sur trois carreaux.
O ma charmante, etc.

Ces trois carreaux sont en argent,
Il est pavé de marbre blanc.
O ma charmante, etc.

Et la rivière passe devant,
Les canards blancs y vont baignant.
O ma charmante, etc.

ssous leurs plum's y sort du sang,
bout du bec l'or et l'argent.
ma charmante, etc.

— Que ferons-nous de tant d'argent?
C'est pour marier nos enfants.
O ma charmante blonde
Vous avez un petit cœur
Qui charme tout le monde.

NOTE

Retonféy la fin de cette ronde bizarre est différente :

Le fils du roi s'en va chassant,
Visa le noir, tua le blanc.

— Oh! fils du roi, tu es méchant
D'avoir tué mon canard blanc!

D'avoir tué mon canard blanc!
— C'est pour en fair' des plumons blancs.

C'est pour en fair' des plumons blancs.
Le fils du roi couchera dedans, etc.

Stœber a fait remarquer (*Elsœssisches Volksbuchlein*, 52) que les canards, dans les croyances populaires, semblent quelque chose de magique. Il cite à ce sujet une variante chansons précédentes et la regarde comme devant être très enne et ayant un caractère mythique :

Mon père m'a fait bâtir un château,
Sur l'herbette nouvelle,
Ah! je m'en vais
Sur l'herbette nouvelle.

L'a fait bâtir sur trois carreaux,
Sur l'herbette nouvelle.

De par dessous, ruisseau coulant,
Sur l'herbette nouvelle.

Les trois canards s'y vont baignant,
Sur l'herbette nouvelle.

Le fils du roi les va mirant,
Sur l'herbette nouvelle.

Il a tiré sur le devant,
Sur l'herbette nouvelle.

De par les yeux sortit le sang,
Sur l'herbette nouvelle.

De par le bec l'or et l'argent,
Sur l'herbette nouvelle,

Ah ! je m'en vais
Sur l'herbette nouvelle.

Dans une chanson populaire allemande, il est aussi question d'un château bâti avec de l'or et de l'argent :

Es liegt ein Schloss in Osterreich,
Das ist ganz wohl gebauet
Von Silber und von rothem Gold
Mit Marmorstein gemauert.

Le reste est d'ailleurs sans analogie avec les chants précédents.

—

LXXXVIII

Le Proscrit

(CHESNY)

Autant de millions d'or
Que j'ai mis en avant
Pour avoir des gens,
Autant d'infanterie,
Dragons, cavalerie,
Deux mille cinq cents.

J'ai z'écrit au roi
S'il a besoin de moi,
Moi joli soldat;
Le roi m' fit défense
D'y entrer en France
Et dans ses états.

Où vais-je donc aller
Pour être en sûreté
Moi, joli soldat?
J'irai dans la Hollande,
Au pays d'assurance,
Vive la liberté !

J'ai passé par Lyon,
J'ai mis ma garnison

Dedans ses faubourgs,
J'y ai planté ma piqûe
Qui servait de guide
Aux bourgeois d'alentour.

C'est un dimanche matin
La belle s'y promène
S'y promène à son jardin,
Le jeune homm' saut' les murailles
Murailles et fossés,
Un cordeau dans sa poche
Pour la belle lier.

Oh! que dira le roi
D' voir ce cruel malheur!
Qu'on emmène sa fille
Si parfaite en beauté...
. . . . . .

NOTE

Cette chanson, de même que la suivante, aurait dû être placée dans la première partie de ce recueil. Elle m'est parvenue trop tard pour se trouver à son rang. Elle est incomplète ainsi que celle qu'on va lire, mais toutes deux doivent être anciennes. La jeune fille enlevée dans son jardin rappelle un peu plusieurs héroïnes des romances espagnols et entre autres Moriana :

Captiváronla los moros
La mañana de San Juan,
Cogiendo rosas y flores
En la huerta de su padre...

—

LXXXIX

L'Assassin

(CHESNY)

C'est un lundi qu' me prit envie
Ma maîtresse la fair' mourir;
Je l'irai fair' mourir si loin
Qu' jamais personn' n'en saura rien.

Le galant, chez elle, s'en va,
Monte z'a ch'val et l'emmena.
Il l'emmena dans le cimetièr',
Dans le cimetièr' pour l'enterrer.

— Or, adieu, bell' c'est pour toujours.
J' pens' que j'y finirai mes jours.
. . . . . .
. . . . . .

La belle avait trois galants frères,
Pendant trois jours ils l'ont cherchée.
Ils l'ont cherchée et recherchée,
Dans la forêt ils l'ont trouvée.

— Et c'est donc toi, ma pauvre sœur,
Qui étais baignée dans ton sang,
Pour obéir à des amants!
. . . . . .

NOTE

Ces trois frères font souvenir de ceux qui pénètrent dans le château de la *Barbe bleue* au moment où leur sœur va mourir. Ils rappellent encore une partie du dénouement du chant de *Clotilde,* qui existe dans le midi de la France et dans le nord de l'Italie, et qui semble remonter aux malheurs de Clotilde, fille de Clovis et femme d'Amalaric, roi des Visigoths. (V. à ce sujet le recueil de M. Nigra, fasc. I, p. 33). Ajoutons que cette chanson n'est pas sans analogie avec l'*Amant barbare,* que nous avons donné dans la première partie de ce recueil.

—

XC

Les Charpentiers du Roi

(METZ)

Mon père a fait bâtir maison,
Jacques Métrique me ron, don, don;
Les charpentiers du roi y sont,
Toqueye, bobeye, fosseye,
Trebaye, carotte, brocotte,
Petenaille, jolaille, Collin, Mertin,
Brochons les navets.
Jacques Métrique, me ron, don, daine,
Jacques Métrique me ron, don, don.

Les charpentiers du roi y sont,
Jacques Métrique, me ron, don, don;
Plus ils travaillent moins ils font,
Toqueye, etc.

NOTE

ous avons recueilli ces étranges couplets parce que jamais n'a plus donné raison à l'axiome de Figaro : « Ce qui ne vaut la peine d'être dit on le chante. » Si les *Charpentiers du Roi* nt d'autre mérite que d'offrir un échantillon de ces mots oques et privés de sens dont s'amuse souvent la poésie popu-e, *l'air en est fort* original et d'une grande animation. Peut-

être a-t-on voulu, par une burlesque onomatopée, imiter les bruits que produisent des charpentiers à l'ouvrage. Une ronde connue à Varize, et que m'envoie M. Auricoste, a du reste un refrain du même genre et qui rappelle un refrain des *Noëls de la Monnoye:*

Si mon père m'a marié,
Jacques Métrique et mi ron, dondaine ;
Un vieillard il m'a donné,
Jacques Métrique et mi ron, dondé,
Vanné, coquei, barbei quesei,
Fresey, Mertin, tourchon, bacca des navets ;
Jacques Métrique et mi rondondaine,
Jacques Métrique et mi rondondé.

CHANSONS PATOISES

CHANSONS PATOISES

I

Lès Vêpres d'Aneux

NICHON

Chan petit, Chan joli, mon fi,
Quand at-ce que té t' mérirais,
Dis-l' mo, dis?

CHAN

Mére, ma boué mére, j' vos lo dis,
J'a co beun lo temps de m' mérier.
At-ce que v' croyeuz que j' vas m' mérier
Auss' jone que les autes?
Nani, nani.

NICHON

Chan petit, Chan joli, mon fi,
Qués bas échetrais-tè é té mériaye,
Dis-l' mo, dis?

CHAN

Mére, mé boué mére, j' vos lo dis,
J'a eine vieye pare de guettes pelayes,
At-ce que v' croyeuz qu' j' va li écheter
Des bèles chausses de soué comme les autes?
Nani, nani.

NICHON

Chan petit, Chan joli, mon fi,
Qués solés échetrais-tè é té mériaye,
Dis-l' mo, dis?

CHAN

Mére, mé boué mére, j' vos lo dis,
J'a eine vieye pare d' sébots félés,
At-ce qu' v' croyeuz qu' j' vas li écheter
Des bés solés d' méroquin comme les autes?
Nani, nani.

NICHON

Chan petit, Chan joli, mon fi,
Qué roube échetrais-tè é té mériaye,
Dis-le mo, dis?

CHAN

Mére, mé boué mére, j' vos lo dis,
J'a co in vié sec d'etope,
At-ce qu' v' croyeuz qu' j' vas li écheter
Eine bèle roube en soué comme les autes?
Nani, nani.

NICHON

Chan joli, mon fi,
échetrais-tè é té mériaye,
l' mo, dis?

CHAN

Mére, boué mére, j' vos lo dis,
J'a eine vieye pé de berbis pelaye,
At-ce qu' v' croyeuz qu' j' vas li écheter
Ein bé couchu d' soué comme les autes?
Nani, nani.

NICHON

Chan petit, Chan joli, mon fi,
Qué mochu échetrais-tè é té mériaye,
Dis-l' mo, dis?

CHAN

Mére, mé boué mére, j' vos lo dis,
J'a co in vié cendri pelé,
At-ce qu' v' croyeuz que j' vas li écheter
Ein bé schall comme les autes?
Nani, nani.

NICHON

Chan petit, Chan joli, mon fi,
Qué coëffe échetrais-tè é té mériaye,
Dis-l' mo, dis?

CHAN

Mére, mé boué mére, j' vos lo dis,
J'a co in vié bonot d' queton pelé,
At-ce qu' v' croyeuz qu' j' vas li écheter
Ein bé bonot comme les autes?
Nani, nani.

NICHON

Chan petit, Chan joli, mon fi,
Qués pendorailles échetrais-tè é té mériaye,
Dis-l' mo, dis?

CHAN

Mére, mé boué mére, j' vos lo dis,
J'a co des anés d' ridiaux pelés,
At-ce qu' v' croyeuz qu' j' vas li écheter
Des bés pendorailles comme les autes?
Nani, nani.

NICHON

Chan petit, Chan joli, mon fi,
Qué pendure échetrais-tè é té mériaye,
Dis-l' mo, dis?

CHAN

Mére, mé boué mére, j' vos lo dis,
J'a eine vieye cru de bos pelaye,
At-ce qu' v' croyeuz qu' j' vas li écheter
Eine bèle cru comme les autes?
Nani, nani.

NICHON

Chan petit, Chan joli, mon fi,
Qués gants échetrais-tè é té mériaye,
Dis-l' mo dis?

CHAN

Mére, mé boué mére, j' vos lo dis,
J'a eine pare d' moffes pelayes,
At-ce qu' v' croyeuz qu' j' vas li écheter
Des bés gants comme les autes?
Nani, nani.

NICHON

Chan petit, Chan joli, mon fi,
Où at-ce qu' t' mattreus couchier tè mériaye,
Dis-l' mo, dis?

CHAN

Mére, mé boué mére, j' vos lo dis,
J' lé mattran couchier dans not' étaupe d' berbis.
At-ce qu' v' croyeux qu' j' lé mattran
Dans des bés pleumons comme les autes?
Nani, nani.

NOTE

Le nom donné à ce dialogue vient de ce qu'il se chante comme premier psaume des Vêpres et de ce que la scène se passe à ioux. Il m'a été fort difficile de retrouver une apparence de ythme dans la conversation de Chan et de sa mère. J'ajouterai, ur les lecteurs étrangers à notre province, que Chan veut dire an et que Nichon est un diminutif d'Anne.

II

La Gaye de m' nonon Chan

(MALAVILLERS)

Ç'oteut ein' foué ein' gaye
Qu'aveut d' l'entendement
M' n'ofant.

All' é sautey ein' haye
La haye de m' nonnon Chan,
M' n'ofant.

All' é mingi ein chou
Qui valeut beun cent francs
M' n'ofant.

Co ein ari d' pourottes
Qu'en valeut ben austant
M' n'ofant.

— Ma foué! dit m' nonnon Chan,
J'en pladirons su l' champ
M' n'ofant.

All' s'en va-t'à l'audience
Les deux counes devant
M' n'ofant.

l' retrousseu sa quawe
s'assieteu su l' banc
M' n'ofant.

All' fayeut ein moncé d' crottes
Ç'oteut p' payer l' sergent
M' n'ofant.

Et pu all' foureu s' coune
Dans l' c.. don président
M' n'ofant.

La dessus, lo président pote
Et s' sauve; co m' nonnon Chan
M' n'ofant.

—

III

Même sujet

(ARS-LAQUENEXY)

Ç'ateut eine vieye bocotte
Qu'eveut au moins cent ans,
M' n'afant,
L'é étu dans lo jédin
Dans lo jédin d' Chan Bertrand
M' n'afant.

L'é maingié eine tête de jotte
Que valeut beun cent francs
M' n'afant,
Eine hupaye de carattes
Qu'en valeut beun austant
M' n'afant.

L'é étu houyaye
Devant lo parlement
M' n'afant,
L'é levé sé quawe
All' s'est assieté sur un banc
M' n'afant.

L'é fourré ses counes
Dans l'c.. don président
M' n'afant,

L'é remoinné de l'onguent
Po guérir lo mau des dents
M' n'afant.

NOTE

Nous avons donné ces deux rédactions parce qu'elles offrent d'assez grandes différences de patois. L'histoire de la chèvre et du président est célèbre aussi en Franche-Comté. Elle a été publiée dans la *Revue littéraire* de cette province par M. Max Buchon qui a fait paraître un recueil dont nous regrettons de ne connaitre que le titre *(Noëls et Chants populaires de la Franche-Comté,* 1 vol. in-12, chez Billet et Duvernois à Salins) et que nous n'avons pu nous procurer. Voici la pièce conservée par M. Buchon.

La Chèvre.

Nous avions une chèvre qui n'avait que deux ans,
Elle s'en fut manger les choux à Jean Bertrand,
Elle a de l'entendement, ma bique, elle a de l'entendement.
Elle a mangé un chou qui valait bien cent francs,
Et une queue de poireau qu'en valait bien autant,
Jean Bertrand le fut voir qui n'en fut pas content,
Il la fit assigner par quatre-vingt sergents,
Il la fit conduire tout droit au parlement,
Elle fit la révérence dans la chambre en entrant
Elle fit un p... aux juges et deux au lieutenant,
Elle retroussa sa queue pour s'asseoir sur un banc
Un bon panier de crottes en sortit à l'instant.
Elle a fourré sa corne au ... du président,
En retirant sa corne, il y avait de l'o.....,
C'est pour ..... à tous les écoutants.

(*Revue littéraire de Franche-Comté.*)

Il parait que les aventures de la chèvre sont encore répandues dans d'autres provinces. (Voir à ce sujet *Bulletins du Comité de la langue,* t. IV, p. 356.)

IV

Les Queulots de Failly

Ç'ateut les queulots de Failly
Que s'en allint tos les venrdis
Vente zous mollots fromaiges,
Des coueiles de crême,
Des queugnots de beurre
Et tote sourte de lataige.

Quand lé mère li beilleu zous cheffieres:
— Tiens val des coueiles de crême,
Des queugnots de beurre
Et des mollots fromaiges,
Si tu n' mo repoute me doze bés francs
J' to beillera su l' vesaige.

Qué malheur que j' n'atan me de Reba,
Ou de Saint-Himbé ou de quéqu' aute vilaige.
Ousque les gens de ces endreus là
Ne vont me vente zout lataige.

Quand lé mére lo ouït paler:
— Chan, las-me veure si t'es doze francs
— O perdienne! mére je n'en a me tant,
Ma ç' nat-me mé faute,
J'a vendu au merché çou qu' j'a pu
Comme les autes.

Quand lé mère lo ouït paler,
All' prend i boin péché fa de l'ennaye,
Et toche dessus so poure guéchon
Comme si all' chouyait la boaye.

NOTE

Le mot queulot vient peut être de *culot*, le dernier venu dans une famille. Dans un article de l'*Austrasie* (année 1839) on a donné des détails sur les usages de Failly, j'emprunte à cet article les lignes suivantes:

« Lorsque les confréries de fous s'organisèrent en Europe, le village de Failly eut la sienne sous le nom de *Chaty,* présidée par un maire et quatre conseillers. Aujourd'hui encore le jour de la Purification, à l'issue des vêpres, le maire de Chaty, accompagné de ses conseillers, portant à la main une lance dont le millésime est 1514, se place au bas de l'escalier du cimetière, pendant qu'un autre individu nommé queulot armé lui-même d'une perche fendue, à l'extrêmité de laquelle se trouve un torchon imprégné des matières les plus dégoûtantes, attend la sortie de l'office pour barbouiller les passants et surtout les plus belles toilettes. Tout le monde est *queulé,* même le pasteur lorsqu'il passe imprudemment près du fatal torchon. Cette cérémonie est continuée chaque dimanche jusqu'au mardi-gras, auquel jour l'on nomme un nouveau *maire de Chaty* pour l'année..... Le premier dimanche de carême on procède à l'élection du queulot pour l'année suivante. A cet effet, dès que la nuit est fermée, on allume une *bure* de javelle préparée d'avance, et les trois orateurs du village viennent débiter en patois des bouts rimés, composés sur le jeune marié qui donne le plus de prise à la critique. On appelle *item* cette sorte de versets. A la fin de chaque item qui finit par ses mots: *Ne mérite-t-il me d'ête queulot?* L'assemblée répond en chœur: Queulot, queulot, queulot! et les boites se font entendre. Le troisième item terminé, l'un des orateurs monte sur un tonneau et proclame le queulot à haute voix. »

(Promenade archéologique au village de Failly, p. 198 du t. IV.

Je ne sais si l'auteur de cet article n'a pas confondu deux choses différentes en parlant à la fois des Queulots et des Chatis.

Diverses circonstances m'ont empêché d'aller, sur ce sujet, chercher moi-même des renseignements à Failly. Je donne donc ceux qui précèdent sans en garantir l'exactitude. Je rappellerai que la confrérie des *Chatis ou Chaitifs* était fort répandue. (V. Noël, *Mémoires pour servir à l'histoire de Lorraine,* n° 111; l'*Austrasie,* t. I, 1837, p. 100, et dom Carpentier, dans son supplément au Glossaire de Ducange, au mot *captivare.*)

Dans une version des *Queulots de Failly,* qui m'a été chantée à Jouy, on débite à la suite de ce qu'on vient de lire les aventures d'un jeune *guéchon* et d'une beauté peu sévère de la rue du Pontifroy; puis arrivent, sans liaison aucune, des vers satiriques sur les dames de Metz. Il régnait dans cette version trop de désordre pour que j'aie pu m'en servir.

—

V

L'Enterrement du Bossu

(MALAVILLERS)

Mon père z'y m'é marieye
A in bosseuy.
Le premi jou d' mes noces
M'é tant batteuye.
J' n' j' n' j' n' s'ra pu batteuye
Maudit bosseuy.

Jé fa porti l' cercuey
Par quat' bosseuyx.
C'ti-là qu' porteut la creuy
N'aveut qu'in euy.

C'ti-là qu' porteut l' flambeau,
Oteut roussiau;
C'ti-là qu' fayeut la fosse
Marcheut à crosses.

L' vicare qu'oteut d'vant
Grigneut les dents;
L' mat d'écoul' qu'oteut dri
Qu'en é tant ri;
J' n' j' n' j' n' sera pu batteuye,
Maudit bosseuy.

—

VI

L'amant oublié

(SERROUVILLE)

Un dieumanche de buon matin,
Je m'en allou voër ma mein.
Je mettou ein bé chapé,
Je mettou ein bé manté ;
Je montou sur not' gros ch'vau
Qui s'apelout le Mouriau.

Tot le long de ces grands chemins
Je trouvon des gens qui m' dijeint :
— Ah ! poure amouraou hontaou,
T'es louay ein poure procuraou
Ta cause a étu mau mounaye,
Ta matrosse est marïaye.

Quand j'érivou dans Larimond [1]
J'oyou déjé l' carillon,
J'oyou les mentreys jouey,
J'oyou les gachons térey
J'oyou ben a laou ramaige
Qu'y s'agisseut d'in mariaige.

[1] du canton d'Audun-le-Roman.

Je m'en allou dans laoü mouty,
Ma c' n'oteut pou z'y priy.
C'oteut por voër la mariaye
Si elle oteut maou ben paraye.

En entrant dans laoü mouty,
La mariaye m' rwati, j' la rwati ;
Ma le cœur de la mariaye
Saveut maou ben ma pensaye.

En sortant de laoü mouty
Le mariey m'é rwaty,
Le mariey et la mariaye
M'ont invité à lou dinay.
Y m'ont mins au pu haut bout
D'où qu' j'oteus le pu hontaou.

J'eveus le cœur si tafouchetay
Que je n' pelou rin avoley
Si non deuche ou treuche bonnes bouchies
Que m' bailleut ma douce amie.
J'a mis ma tête dessous m' chapé,
Et j' m' rentortiyeu dans m' manté.

J' m'en allou dans not' mojon,
J' m'a mins au lit d' bonne façon;
J'en a avu la repousaye
De chinq ou chiche maou bonn's journayes.
Mé mare n' fayeut rin qu' trioley
Et m' pare jeureut des gross' mouchayes :
— Ah ! que maudit' soit la journaye
Que t'es étu voër la mariaye.

—

VII

L'Infidèle

(MALAVILLERS)

J'avos ein' matrosse à Dapicout[1]
Jé l'allos vor presqu' tous les jous,
Jé n'atous me in grand dépensou;
Avo ein mitan d' ferboulaye
Jé passos ma journaye.

J' m'y en allos dé grand matin,
Jé rencontra lé gros Martin
Y m' dit comm' ça : — Ousque ta vas ?
Prends tes solays, mets-les sous t' bras,
Car c'est ein' chous' ben assurey
Que ta matrosse sa va mariey.

J'arrivo su l' haut des possons,
J'oyeus déjà les violons
Qui fayent des regniengniengniens.
Y m'avant dit : — Bonjou m' cousin,
Atrez ci dedans not' mojon
On v' baré ein' tranche d' jambon.

[1] la frontière du duché de Luxembourg.

Y m'avant fa assieur au culot,
Y n' m'avant baiy qu' du magot,
J'avos l' gorgeon si débrolay
Qué je n' peuleu rin avolay;
Si c' n'avot étu la mariaye
Qui m' donneut queuq' bonn' goulayes.

All' m' rwatot, je la rwatos,
All' sopirot, jé sopiros
Çateut ben d' la faut' don curay
Qué ma matrosse ateut mariaye,
Ker si ç' n'avot m' étu l' curay
J'aros co pu la réchappay.

Y m'avant fa ben des hippeyes,
J'a ben vu qu' ç'oteut pou s' moquey;
Y m'avant fa aller dansi,
Aco n'aveus-je pon d' sou p' payeï.
Avo mes grous et lourds solays,
Qu' m' coleut aux pis comm' des colays.

Y m'avant mi couchi su l' fon,
Pou don sommey j' n'en avos pon,
Y s'en sont v'nis couchi d' lé mi,
Et n'avant rin fa qu' d' s' margouli;
J'a ben oyu a lou disaye
Qu' ma matrosse atout mariaye.

NOTE

Ces deux chansons ont de nombreuses variantes en patois et appellent aussi la chanson française suivante que je dois à un de nos peintres les plus distingués, M. E. Michel:

Quand j'ai sorti de mon pays,
Du château de mon père,

Les nouvell's me sont arrivées
Qu' ma maîtresse était fiancée.
J'ai sellé mon cheval grison,
Je lui ai mis la bride;
Un coup d'ép'ron lui ai donné
Pour aller voir ma fiancée.

Aussitôt qu'elle m'aperçut,
Son petit cœur a soupiré.
— Qu'avez-vous, belle, à soupirer,
On dit qu' vous êtes fiancée?
— Fiancée, je la suis vraiment,
Malheureuse journée;
J'aurai dimanch' mon premier ban,
Venez y mettre empêchement.

— Empêchement n'y mettrai point,
Marguerite, ma mie,
Empêchement n'y mettrai point,
Puisque vous êt's en si bon train.
Ce fut un dimanche au matin
Le curé monta dans sa chaire.
— Ah! ne publiez point ces bans
On va y mettre empêchement.

— Les mouchoirs qu' j' vous ai donnés
Les avez-vous encore?
Tout à l'entour, de points, piqués
Belle, vous vous en souviendrez.
Les anneaux qu' j' vous ai donnés
Les avez-vous encore?
Vous les mettrez dedans vos doigts
Bell' vous vous souviendrez de moi.

—

VIII

Retour inattendu

(RETONFÉY)

C'ateut dieumanche lè fète
Lè fète dè nat' motin,
J'aleu veur lè bacelle
Qu' mo cœur eveut choisi.
Ma foué ç'at lè pu bèle
Que n'y aie d'dans l' pays.

En entrant dans l'alaye
J'a vu cete bèle afant,
J'éveus po cette méniée
Ein charmant p'tit bocquet,
J'en éveus eine grousse pognaye,
Jè l'a mis dans s' corselet.

Mé qué j' n'ateus me jocrisse
Jé l'a rembressié su le champ,
Jé m'essieutins sur des chires
Qu'atint dans l' coin don fu.
Jè maingin des grombires
Qu'atint cutes dans zout jus.

Eva eine bone grousse torte
Et ein grand t'pin d' maton,
Et pue in boin trat d'eaue
Po fare la digession.

O diale lè musique!
Vass lo pér' qui s'en vient
E ch'vau su sè borique,
Et mè jé rebele ben.

IX

L'Utilité de la Perruque

(METZ)

Hécheu, quand not' Chan s'at levé
Il eveut des counes
Comme un escargot d'Angounes.
— Eh! Margot, qu'é que ç'at qu' çolé,
J' creu qu' j'a des counes dans mes chawous?
J'éreu mechou
Ete galou
Qu' d'aveur ac en lé dans mes chawous.
— Couche-to, Chan, ne t'en vante mé
Tos les monsieux en ont en lé;
Ç'at po c'lé qu'i poutent des paruques.
— Eh! beune Margot?
Fais-me z'en fare ieune tot d' chute!

NOTE

Cette petite chanson, où la mention des perruques indique une certaine ancienneté, était restée dans la mémoire d'un Messin né en 1757. Il existe une chanson française qui rappelle le genre de plaisanteries de la pièce précédente:

La petite Angélique
Revenant de Saint-Cloud, etc.

Je ne sais pas ce que signifie un *escargot d'Angoumes*. On lit dans les *Bulletins de la Société d'archéologie lorraine*, t. IV, p. 516 :

Escargot, escargot d'Angore
Montre-moi tes cornes
Je t'enseignerai ton père et ta mère, etc.

La rime ou plutôt l'assonnance semble indiquer qu'il faut lire d'Angone. Mais encore une fois que veut dire ce mot? Faut-il le rapprocher du mot *angoine* qui, en vieux français, signifiait ennui, chagrin, tristesse, colère? Faut-il dans *Angonnes* voir l'Argonne petite province dont Sainte-Menehould était la ville principale? mais quelle liaison d'idées pourrait rattacher ces mots à escargot?

M. Stœber, dans son curieux livre *Elsassisches Volksbüchlein* p. 104, cite avec des variantes le couplet rapporté dans les *Bulletins de la Société d'archéologie lorraine:*

Escargot, escargot d'Angorne
Montre-moi tes quatre cornes, etc.

Dans ses notes, M. Stœber n'explique pas non plus le mot *Angorne* qu'il fait suivre d'un : ?

—

X

L'Élégant

(MALAVILLERS)

Quand j'a perti d' m' villaige,
L'y é quatre annayes, saprebleu!
J'aveus ein' bal' pare d' guêtres,
Des sabots nieus, saprebleu!
J' les motteus fate et dieumanche
Po far' l'amour, saprebleu!
J'aveus ein' maou bal' culotte
Percéy' pé l' cul, saprebleu!
J' l'aveus volaye à la potence,
A ein pendu, saprebleu!
J'aveus ein maou bal' veste noire
Caoüseuy' d' fil bianc, saprebleu!
J' réssembleus ben pé l' derrie
A ein president, saprebleu!
J'aveus ein maou bal' cravate
De fin taffetas, saprebleu!
Qu' s'agraffeut pé lo derrie,
Aveu ein cadenas, saprebleu!
J'aveus ein maou ball' perruque
Dé fin brunio, saprebleu!
J' la peigneus fate et dieumanche
Aveu ein raté, saprebleu!
J'aveu ein bé chapé d' paille,
Long et pointeuy, saprebleu!

Y m' couteut cinquante-nieuf pences
Moué ein écu, saprebleu!
Et quand j'alleus vouër ma matrosse
J' la matrijeus, saprebleu!
Et si veus n' vouleuz-m' m' croire
Alleuz y vouër, saprebleu!

NOTE

Le même sujet se retrouve en patois franc-comtois, et comme il peut sembler curieux de comparer ce patois au nôtre, nous allons citer la pièce publiée par M. Max-Buchon.

La Toilette du Galant

I m'en fus vo mai mie Pierrette, bin retappé. Le ne me recognosso pas, tant i étôs bé. Ah! saprediége, le ne me recognosso pas, tant i étôs bé. Ah! saprediège, le ne me recognosso pas, tant i étôs bé, hé! hé!

I li dis : — Bonjour, mai matresse, comment cela vai? Le me fianquot darrie la pote, kment in balai, et! et!

I aivôs in bel haibit noi, coutu de fi bianc, que pa darrie on m'airot pris pou in president, an! an!

I aivôs ne belle culotte en cuir mollet que me kiaquot darie las fesses, kment in souffiet, et! et!

I aivôs in be courset de soirge qu'etat jaunot, garni d'aivo de escarlote su las goussots, oh! oh!

I aivôs ne belle graivotte en canevas, qui m'aittaichos dezour lai gueule, d'aivô in cadnas, ah! ah!

I aivôs ne belle perruque en poi de pourciau, que dimanche et fête i peignos d'aivo in râtiau, oh! oh!

I aivôs in bé chaipé de feutre rond et pointu que me coûtat [illegible] os moins un écu, hu, hu.

(Revue littéraire de Franche-Comté, art. Max-Buchon.)

Le Galant des Ardennes (Romancero de Champagne, t. II, p. 162) est, à peu de chose près, la reproduction des idées grotesques de notre *Élégant :*

. . . . . .
J'avos in bai cravate de soie
N'y avot des glands
Qui m' pindint sur l'estoumac,
Comme in président.

J'avos une belle parruque bien fine
En soies de pourciaux,
Tous les jours j' la démèlos
Aveu in r'tieau, etc.

Le tome XXVIIIe des *Mémoires de la Société de Cambray,* contient, p. 373, une pièce qui a pu être le modèle des morceaux précédents. On la retrouve aussi à la suite des *Vaux de Vire,* d'Olivier Basselin, p. 270 :

J'ay aimé une jeune fille
D'un grand moyen.
Sen père si me l'a donnée
O n'en veut rien.

Quand je party de men village
Pour l'aller vais,
J'estais vestu de pied en cape
Comme un anglais.

J'avais un biau capiau de paille
Long et pointu;
Il n'y avait homme à men village,
Qui n'en ai ieu.

J'avais un biau collet de telle,
Gros et carray,
Avec une bonne fichelle
Pour l'attaquay, etc.

Comment le mot *pence* qui désigne une monnaie anglaise est-il venu se placer dans notre chanson de l'*Élégant?* Faut-il croire à un emprunt fait à la Normandie qui, à son tour, en aurait fait un à l'Angleterre?

—

XI

La Petite Mayatte

(BOUSSE)

Ç'ateut lé piatte Mayatte
Que s'en alleut eva sa hatte
Clier des poirattes.

L'é rencontré Francis Lorond,
I june guéchon
D' bonn' féçon.

Qué l'é rewatié et l'é houyé :
— Veneuz'en tocé
J'ai à to paler.

Mé bèle émie tu n'es m' volaige
Et dans lo v'laige
Chequin t'estime.

Si te vieux to mérier,
Te pourrez treuver
Sans trop chercher

I bé guéchon
Qu'erin eine môhon,
Et ica des teires ;

Que s'rait gentil,
Qu' érait souci
De to rende agrouse.

Si j'ouse to dire
Qu' j' doive to posséder
Et nos mérier ;

Que j'a des écus,
Que j' sus ben reçu
Eva tot lo monde ;

Que j'a don bien
Comme te lo sas bien,
Essez po nos douse.

Te n'a m' corouse,
Te serez agrouse,
Je te lo promets.

E c't' hour pense z'y
Et pus mo dis
Si te vieux mo penre.

— Faut que te venins,
Dit-elle tot' sorprise,
Veure mes pérents.

Je ne vieux rien fare
Dans cette effare
Qui ne los réjouissent.

Pèce qu'eine bacelle
Pesse po eine donzelle
Quand el' n'a m' somise.

V'éveus in boin quieur
Et ica d' l'honneur;
Çé pourrait se fare.

Si v' voleux me plare
I' n' faut rien fare
En étordi.

Pèce qu'en palrin
Et tot je serins
La fiauve don v'laige.

En étendant,
Mon cher émant,
D'meureuz tranquille.

Et d'a é c't' hour
Véveuz m'n' émour
V' s'en ateuz chur.

Po vo l' prover
Veneuz mo rembressier
J' sus fin contente.

Et d'pus ce temps
Les doux janes gens
S'ont recharchés.

Y sont mériés
Et l'ont treuvé
Lo bonheur.

L'ont des afants
Obéissants,
Qué les resseunent.

Et c'est ainsi,
Dans nat' pays,
Qu'en so mérie.

Po vos prover
Qu'on peut trover
Lo bonheur en fome.

—

XII

Avant et Après

(VARIZE)

Dans lo temps qu' j'ateus fillette
Je soupireus tos lés jos,
Jé m' déheus : Poure Nanette,
Qué n'at' mériaye po tojos.

Dans lo temps qu' j'ateus en fianceie,
Lo grou Gliou mo veneut veur,
I' m' pouteut des bell's fontanges
Et des boquets tot mignots.

I feyeut des keresses é mé mére
Dihant qu' c'ateut po l'emour de mé,
I peyeut boteille é' m' pére
Dihant qu' c'ateut po m'owouer.

E c' t' hour qué j' su mériaye,
I m' houie peute houre de fome;
Ma ç'at beun dire des mentrayes
Jé pieu beun ica piare é in homme.

E c' t' hour jé sus comme dannaye
I m' sohate au fond d' l'enfé,
Mo houiant peute, laide, rasse,
I m' beille des coups tos lés jos.

—

XIII

L'Invitation à la Noce

(RETONFÉY)

— Bonjour, mon oncle et mé tante
Mes coseun's et mes cosin's;
Je viens cosi vos sorpenre
J' viens v' inviter au fech'tin.
Demain, i n'è point d' jo pu près
J'allan mériè nat' Françouè,
Je viens torto v' inviter
E lè nace et au d'juné.

— Je n' sais, mardi si j'y vran,
Pesque je n'évan oua l' temps;
E pu ç' na me çà torto ç'lè,
J' n'ateus m' jè s' content en lè,
Comment nas frères et sieux
Et icá bon émi aussè,
Sans no v' éveuz fa l' merché
Vi freuz ica le nace aussè.

— Mon oncle, i n' fau m' ètre fòché
Pesque v' érin bien grand tourt.
I n'ont point fa de merché
L'atin torto ben' d'éccourd:
Ç'at auss' pi qu' là nace Champaigne
C'at comm' lo chin et lè kégne;
forcé de s' mérier
oué au lieuv' chessié.

— Qué qu'ça ica d'ces gens là
L'ont-i cà i pou les mayens ?
— Mon oncle ne m'en paleur mé,
Ç'at des pour' gens que n'ont rien.
L'ont é point in pia trou d' mohon,
Ç'at des crasses po les pignons,
E pu lè covrisse en train,
Ç'at signe qui n'ont m' grand mayen.

— Comment diale, que vat Françouè
Alleut veur des gens en lè?
Lu qu'éveut portant in boin m'ti
Si ç'lè éveut réussi.
Si s'éveut i pou beillée d'owade,
L'éreut pu rémessié acque;
Mà comm' je ouè qui s'y prend
Çolé beill'ré des pour's gens.

— Si j'eveus étu dans lé pièce de vas gens
Je n'y éreu m' beillé m'consent'ment;
J' l'éreus putout envayé
È vigt cinq lieues de tocé.
— Je n'y v'lîmes beillé non pu,
J'évan fa ç'que j'évan plu;
L'é dit si j'n'y vl'îmes beillé
Qui s'éreut putout nayé.

Putout que d' far ein malheur,
J'évan dit au p'tit bonheur,
Qui s' mérieusse au diale si vieu,
I freu comme i l'entendrait,
Quand i s'ré dedans so mnaige
I s'ré p'têt' i pou saige;
I freu d'ses pieds et d'ses mains
Po tacher d'awouer don pain.

A r'vouer mon oncle et mé tante
Mes coseun's et mes cosin's ;
Ç'at demain que l'on v'étente
Veneuv' z'en de boin métin ;
J'espère que j'éran l'honneur
E ica l' piahi de v' veur ;
Tiace que mangereu nas fricots
Si j'natans des gens que nos ?

— A r'vouère donc nat' nevou,
V' beill'reu l'hour' qui s'ret tantou,
E pu v' direu è vas gens
Pesque ça en lè qu' j'y vran.
Ç'at domaige po vat' Françouè
Que le fa ene farce en lè,
Je sus beun' chure qui s'en repent
Ma au dial' i' n'at pu temps.

NOTE

Je dois à M. Ernest Auricoste de Lazarque cette chanson et le commentaire indispensable qui suit :

Ç'at des crasses po les pignons.

Le mot crasse veut dire une perche ; la perche que l'on suspend sous le toit et sur laquelle on met sécher les haricots est une *crasse*. Les personnages dont il s'agit sont si pauvres qu'ils ont pris des crasses pour les pignons, c'est-à-dire qu'ils ont remplacé les bons bois carrés dont on se sert dans certaines constructions pour les pignons, par des crasses. Le vers précédent offre une expression assez remarquable, c'est celle de « l'ont é point » ce n'est pas à peine, « c'est é point, » à point, tout juste.

Ç'at lè nace Champaigne
Lo chin et lè kégne.

se dit d'une noce où il n'y a personne, pas d'assistants, nvités. Le lièvre chassé est un jeu d'enfant dans lequel on 'un après l'autre. C'est ce qu'ont fait nos amoureux.

XIV

Le vieux Cheval

(SERROUVILLE)

N'y aveut ein vié ch'vau
Atouray dans l' préau;
Y fayeut tant rire les gens
Qu' chaquin en fayeut austant.

J' baill'reu sa grande vièle langue
Aux nigauds pou mié s' deffende;
J' baill'reu ses grands viés dents
Aux cherdays pou mett' devant.

J' baill'reu sé hennissement
Au mat' d'écoule pou se plein chant;
J' baill'reu se grand' vié nay
Aux prisaux pou mié schnouffay.

Me ch'vau aveut si bonn' vue
Qu' j' l'a baill'reu aux berlus
J' baill'reu ses grand's oroilles
Aux cavistes pou des boutoilles.

J' baill'reu sa grand' crinière
Aux blancs becs pou ein' bouquine;
J' baill'reu sa grand' viel' pé
Aux gloriaux pòu ein manté.

J' baill'reu sa grand vié' quaüe
Aux polays pou des chawaoüx
. . . . . .
. . . . . .

J' baill'reu l' gilet don ch'vau
Aux mériays pou ein berçeau,
J' baill'reu sa grand' touëlette
Aux d'moinsell's pou des manchettes.

J' baill'reu ses vièles tripayes
A la cuisinier' pour des risayes,
J' baill'reu ses viés sabots
Au pus lourd pou couri au trot.

—

XV

Les Garçons de Mairy

(MALAVILLERS)

Ç'ot les gachons de Mary [1]
La jolie,
Qui s'en allint par dépit
A l'armeye,
Par' les mouches à la pipaye.

Quant l'arrivint su' l' haut d'Anaoü [2],
L'avint paoü,
Oyint déjé hurler les laoups,
L'ont rafilé lous asticotes,
Ç'oteut pou far paou aux baouottes.

Quand l'ont v'nin d'grand matin
Su l' haut ch'min,
L'ont vu trois grands chins
Qui lou dijint:
Bonjou m' cousins
I lou z'ont mordu les jambes
I l'ou z'ont fa grand révérence.

[1] Mairy à 10 kil. de Briey.
[2] Anoux, village à 7 kil. de Briey.

d l'ont v'nin à Moncé[1]
L'avint fé,
L'ont rentré dans l' may d' l'hermite,
Ma l'ont décampé co plus vite.

Quand l'ont v'nin à Lubey[2]
S'sont fa hippey,
I sont revnin chaquin chez aoüx
La toilette vide et ben hontaoüx.

[1] e Longuyon.
[2] e Brieq.

XVI

s quatorze Commandements de la Table

(MALAVILLERS)

Té bouchay fieu de d'dans té boche
A té vaisell' pu né toche.

Qu' té bouchaye n' toche à la salire
Ker c' n'eut m' ein maou bell' manire.

Boués sobrement tortot les fâtes
A c' qué té n' brouilles mé té tâte.

Si t'fayeu gorgi en t' varre
Boués l' vin né l' jatte mé pa tarre.

Si'on oute les plets d' d'vant té
Ni rewate mé et te tiens coué.

Et n' remplis m' si fort té panse
Pou qu' t'aveus ein boun' contenance.

Rewate à le tauille et tojo écote
Et n' té tiens jama su t' cote.

Né fa m' té morcé condure
A t' caoüté qui poureut t' nure.

Né toche mé t' nay avo lé main
Dont té cha ot ténin.

Né baille a pechoune si t'os saige,
Le restant dé t' potaige.

Tié pé d'vant té couchu not,
En in vassel tes reliefs mots.

Né moche mé t' nay haut à tauille
Ker ç'ot ein chouse pou prisaye.

Joult lé tauïlle né creche mé,
J' t'echure qu' ç'ot ein vilé poué.

Entore té d' gens d' grande assemblaye
Et qué t' vent' né baill' mé d' ronfiayes.

—

XVII

Le nouveau Marié

(MALAVILLERS)

Qu'est-ce qui t' faut donc paure homme?
  Trideroum, tridera, la, la,
Qu'est-ce qui t'faut donc paure homme?
T'ais l'ar mou desolay.

Comment que je n' l' s'roume,
  Trideroum, tridera, la, la,
Comment que je n' l' s'roume,
C'est qu'on viet d' m' mérier.

On m'o fa pare ein' foume,
  Trideroum, tridera, la, la,
On m'ait fa pare ein' foume
Qui n'oveut pont d' solays.

J'li en a fa fare ein' pare,
  Trideroum, tridera, la, la,
J'li en a fa fare ein' pare,
Ein' pare de vé bronzey.

J'li a fa fare des chaussottes,
  Trideroum, tridera, la, la,
J'li a fa fare des chaussottes,
De belles chaussottes de roué

J'li a fa fare ein' cheminche,
  Trideroum, tridera, la, la,
J'li a fa fare ein' cheminche,
Ein' cheminche d'étoupotte.

J'li a fa fare ein' belle roube
  Trideroum, tridera, la, la,
Ein' bell' roube d' varvatan,
N'y est rin d'ri co rin d'vant.

J'li a fa fare ein' cornotte
  Trideroum, tridera, la, la,
Ein' belle cornotte d' dentelle,
Avec des belles librottes.

J'li a fa fare ein cochu,
  Trideroum, tridera, la, la,
J'li a fa fare ein couchu
Ein bé couchu d' taffetas.

J'li a fa fare ein mouchu,
  Trideroum, tridera, la, la,
J'li a fa fare ein mouchu,
Ein bé mouchu d' damas.

Quand tourtout s'ré ouatenaye
Trideroum, tridera, la, la,
J'la froyra dans m' cuvé
Dans m' nieu cuvé d' bouaye.

—

XVIII

Les vieilles Filles d'Ancerville

Dans le vlaige d'Ansrevelle [1],
Y eveut dous vieles bacelles,
Grandes sottes, emberlondayes,
Que vlint éte mériayes.

L'évint des belles halettes,
Des chepés, des cornettes,
Des cochus, des mochus,
Qui reluyent comme des melus.

Des cattes, des képuchons.
Des hebits de toute feçon,
Des solés, des bottines,
Qui les chaussient comme des dines.

All's beillint des d'junons,
L'invitint zous émins,
Zous pérens, zous cosins,
Sans pleur y pervenin.

All's feyint des chentrés,
Des fioumes, des poidefhis,
Des beignets, des crépés,
Et ne polint réussi.

cerville, canton de Pange.

L'allint dans tous les v'laiges,
A Remly [1] et Sanry,
A Chanvelle [2], à Béchy,
Po montrer zous peus v'saiges.

L'une ateut bacaraye,
Et l'eveut eine tote grande boche,
Comme lé gueule d'ein gros foche
Et hayou en quouetrepaye.

L'autre eveut les chawes roges
Et le nez torto réboli,
Le dos ateut comme ein euche,
Quand lo au large devé.

All' tougneut en rewatant
Et l'ateut moitié bougne,
Se figure au demeurant,
Ressanneut é eine grosse cahongne.

L'allint sovent aux danses,
L'evint assez de gros sous,
Ma l'evint eine trop grosse panse
Et pechoune ne v'lint d' zous.

Aussi alles demeurent baceles,
Et elles y demeureront
Jusqu'au jo où en veurant
Voler les pchés de Chanvelle.

Po épouser les baceles,
Et po pleure se mérier,
Y n' faut mie tant se montrer,
Ma y faut ica ête bèle.

nton de Pange.
id.

XIX

La Fête de la Commère

(MALAVILLERS)

Qu'on est heureux, commère,
D'atre a tauille cheuz vous.
J' vidons la chopinette,
J' mangeons co iac étou.

A vot' santé, commère,
A tous vos bés ofants,
Si r'seunont à lou mére
J' les aimerons tout austant.

Aux dames, aux demoinselles,
A toute la compagnie,
Et à la sans pareille
Qué vlé touci d'lé mi.

On dit qu' j' su ein' sotte,
Ma par ma foué qué c' fut,
Si j' fayeus le bigotte,
Ça n' sreut mi' bé non pu.

J'va dire queuqu' gaillardise,
V'eveuz l'esprit beun fa,
On peut dir' quéqu' betise,
Ma n'en faut far jama.

Vot' belle humeur, Zebette,
Plait tout à ces gens-ci,
Qui vouraient qué vot' fate
Ne feut jama finie.

—

XX

Les Vieilles

(RETONFÉY)

Ç'at au v'laige dé Penge et d' Mon [1]
I n'y é des bèles bacèles,
I sont pu peutes que bèles,
I sont pu sates que saiges,
I n'ont point d'aut' quélité
Qué d' beun bouère et d' beun minger.

I s'en vonn dedans les crègnes,
Eva torto zous covas,
I l'empoutent dezo zous cates,
Eva des hozi, des hozates;
O mon Dieu les viél' émorou'ses
Qu'èles sont mou freulouses.

Le pu jane de ço v'laige là
N'é qué quatre vint dige ans,
El' né pieu pu minger d'crate,
I l'y faut fare des poussates,
Oh ! les viél' héridèles
I vourin co pesser po bacèles !

nge dont le hameau de Mons est une annexe.

XXI

Les Noces de la tante Caiti

Aux naces dé mé tante Caiti,
Jé feyin bonne chère ;
Jé bouévin don boin roge vin,
Jé feyin oller lo tritri,
Jé branlin lé cate, ô gué !
Jé branlin lé cate.

A ce qué t'en soviens, me beun,
Que t'eveu mè bacèle,
Quand j'atin l'aut' vaye nos doux
Dans nate cochelle ?
Jé t'a volu rembressié,
Té t'ais volus requelé.

Té fa lé cuboule, ô gué !
Té fa lé cuboule.
Per ma foué, so dit lo mairié,
Ç'at è nate to d'aler
Ç'at dè nate lo branle, ô gué !
Ç'at dè nate lo branle.

Per me foué, so dit le pigeon,
Ç'at mé lo pu bé guéchon de lè.
Per me foué, so dit l'allondrèle,
Ç'at mé lè pu bèle bacèle de lè,
Ç'at mé lè pu bèle ô gué !
Ç'at mé lè pu bèle.

—

XXII

Les Guéchons de Failly

Ç'at les guéchons de Failly
Que veignent é Metz tos les venredis,
Venre des mollats fromaiges,
Des coueles de crêm', des keuniats d' beure
Et tote sourte de lataige.

Ils n'y veignent mé qu'ils n' sint proprement
Et ils mattent zous bés rechats bliancs,
Des hauts dieumanches,
Ils sont auss' bés tos les venredis
Que quand ils vont su les danses.

Zous méres lou dijent : Colin Mangin,
T'és des guéyins po six francs,
Austant d' mollats fromaiges;
S' té n' me repoute mé doze bés francs
J' te defralra l' vesaige.

Ve les voyeuz les bés gallands,
D'on longe de la rawe aux Allemands
Lé tête levaye ;
V' dirint é les veur aller
Qu'ils sont d'jè pleins de petnayes.

Et tot en sourtant don merchet,
Ils s'en vont dans ein kébéret,
Po compter zoute refâte,
Faut qu'ils songissent é s'en aller
Tot é lé pu grand hâte.

Quand ils n'ont m' refat zous doze francs
Ils s'en vont tojo to trembliants
Conte zout pére et zout mére,
Les poures gens qui s' détruisent cosi
É léborer lé terre.

— Eh beun! es t' refat tes doze francs?
— Eh niant! mé mére, j' n'en a m' tant;
Ma ce n'a m' de mé faute,
J'a portant fat tot ce que j'a plu
J'a fat tot comm' les autes.

Quand zous méres les ouyent paler
De focheraye al's rayent ein péché
To nieu d' l'ennaye,
Al's tochent dessus les poures guéchons
Comme s'al's chawint lé bouaye.

Eh! lé malhour que j' n'attan m' né
Ai Vry ou beun é Saint-Himbé,
Ou dans quéqu' aute v'laige?
Nas méres ne m'érint envoyé
Venre des mollats fromaiges.

NOTE

Je dois à M. Blondin, greffier du Tribunal de Commerce, la communication de cette chanson beaucoup plus complète que celle qui a été donnée précédemment sous le titre : *Les Queulots de Failly*. Les couplets qu'on vient de lire me sont parvenus trop tard pour être publiés à la suite, et comme complément, de la chanson précitée; mais je n'ai pas voulu en priver les amis de la poésie patoise, d'autant que c'est dans nos campagnes un des morceaux les plus populaires de cette littérature.

INDICATION DE CHANSONS NON PUBLIÉES DANS CE RECUEIL

suis bien loin d'avoir mis au jour toutes les chansons eillies dans la partie française du département de la Moselle. aire ç'eut été dépasser de beaucoup les intentions de mon ur. J'ai donc été obligé de laisser de côté un nombre consible de morceaux. Toutefois pour compléter cette collection, at que cela dépend de moi, je vais donner les premiers vers hansons qui ont été omises, ce sera suffisant pour que les eurs de la poésie populaire puissent rechercher si elles ent dans d'autres provinces :

En revenant de la Lorraine
J'ai rencontré trois capitaines.

Une jeune demoiselle
Que je ne nommerai pas, la, la.

Quand j'eteus dechu mon père
Des guéchons venont d'mander.

C'est un pauvre métier
Que d'être savetier.

Au fond d'un bois prenant la fraîcheur
J'ai vu mes amours qui cueillaient des fleurs.

Or, adieu donc, Claudine,
Point de souci.

Belle meunière, en passant par ici,
Ne suis-je pas éloigné de Paris?

Verse-moi du vin,
Je suis chagrin.

Sais-tu la bell' qu' j'ai pris parti
Dans l' dixièm' dragon de la Seine.

Buvons tous à plein verre
Et laissons là l'amour.

La p'tit' Mariann' va au moulin,
C'est pour y fair' moudre son grain.

Je sens augmenter mes peines
Ne voyant plus mon berger.

J'ai sorti d' mon v'laige
Eva mes gros solés.

Sans souci et sans chagrin
J' resterai jusqu'à la fin.

En sortant du pays flamand
Pour revenir en France.

Amusons-nous fillettes,
Profitons des beaux jours.

Celui qui possède mon âme,
C'est lui qui peut charmer mon cœur.

C'est ici, il y a trois beaux galants,
Levant le pied légèrement.

L'autre jour à la chasse
Je m'en suis allé.

Au bout de la vigne,
Ah ! je viens d'Allemagne.

Cher amant, me veux-tu croire,
Abandonnons les soucis.

Où irons-nous, mignonne, en quittant nos amours?
Il faut que je te quitt', voici mon dernier jour.

Ma charmante maîtresse,
Je te fais mes adieux.

Ma Joséphine, c'est fini,
Il faut que j' te quitte aujourd'hui.

Julie, il faut que je te quitte
Puisqu'enfin il me faut partir.

O ma charmante Elisabeau,
Que fais-tu dans ces lieux nouveaux?

Tous les Anglais sont pir's que des sauvages
Ils se retirent pour le bruit du canon.

Chère Coterie, voici le jour
Que vous me faites la conduite.

Ah ! quel triste état
Que l'état militaire.

Tout garçon qui s'engage
En mariage aujourd'hui.

Adieu, ma bonne mère,
Je pars, le tambour bat.

Vive le 10e chasseurs !
Ce sont des hommes d'honneur.

Bonjour, belle bergère,
Bonjour, beau cavalier.

Belle Élise, je vais partir
Dans les dragons de la Moselle.

Le long de la grand'rue
M'en allant promener.

C'était un cordonnier
Bien crotté, bien mouillé.

Adieu, la belle, je m'en vas,
Voici la général' qui bat.

Venez tous, émigrants,
Thionville vous attend [1].

Là-bas dans la prairie
En prenant mon repos.

Notre-Dame élevée
Qui met ses pieds sur la rosée.

Chantons la chanson d' la réquisition,
On est mal à son aise dans la maison.

[1] Chanson relative au siége de Thionville, mais par malheur trop incorrecte *pour qu'on y trouve un sens.*

Adieu, belle, c'est pour longtemps,
Voici l' printemps, il faut changer d'amant.

Par derrière chez mon père,
Vive l'amour,
Un oranger il y a.

Là-haut, sur ces montagnes,
J'ai entendu pleurer.

Mon père m'y marie
A la Saint-Nicolas.

Ma voisine est bien gentille,
Ell' m' fait plaisir quelquefois.

Petite Marionette,
Marions-nous tous deux.

J'ai fait une maîtresse
A trois lieues d'ici.

C'était un moine qu'on appelait Simon,
Il allait voir la femm' d'un maçon [1].

C'est derrière chez ma tante,
Il y a un coq qui chante.

En revenant de Bordeaux
J'ai passé par la Rochelle.

Quand la bergère s'en va-t-aux champs,
Elle est si joliette.

Tout derrière chez mon père
L'y a un pommier.

L'auberger de cette ville
Trop matin s'en va-t-aux champs.

Mon père me défend la danse
Et la compagnie aussi.

Là-haut, là-bas, à la cour du roi
Où l'on cueill' la violette au bois.

Quel chemin faut-il prendre
Pour le mieux aller.

Quand la rose était fleurie
J'avais des amoureux.

A la cour du roi, mon ami,
Il y a une allemande.

J'ai un serviteur, mesdames,
Agréable et bien joli.

Quand j' suis auprès de ma maîtresse
Je suis plus content que le roi.

Mon père me marie
A un marchand de v'lours.

J'aperçois ma mie
Qui cueille du muguet.

Derrièr' chez nous il y a claire fontaine
Et un arbre qui port' petite graine.

Quand Martin r'vint d' son labourage,
Il avait si faim qu'il pétait d' rage.

Je suis venu ici
C'est pour passer mon temps.

Le chemin d'amourettes
Ah ! grand Dieu ! qu'il est long.

Me promenant sur l'herbette,
Le long du ruisseau coulant.

La Joséphin' du bois joli
On dit qu'elle s'y marie [1].

L'autre jour en me promenant
Le long de la rivière.

L'y a une dam' dans la ville
Qui se plaint du mal de dents.

[1] Une chanson analogue a été publiée par M. Champfleury.

Mon père me marie
A un avocat, la, la.

A Paris l'y a une fille
Ah! ah! ah! friste à l'huile.

Me promenant tout autour du moulin
Mon aimable meunière.

L'amour est un p'tit chien d' vaurien
Qui fait plus de mal que d' bien.

J'étions à trois bons drilles,
Tous trois de même accord.

Jeanneton prit sa faucille
Et s'en alla couper du jonc [1].

En r'venant à Pont-à-Mousson
Ah! ah! ah! p'tit bonnet d' coton.

Maman j'ai z'un amant si drôle
Qui d'puis peu m'est survenu.

D' bon matin, je m'y prends, je me lève,
A la chass' m'en suis allé.

Mon pèr' m'envoya à Paris,
Jamais nous n'avons tant ri.

A Paris l'y a une dame
Mariée nouvellement.

Aimable et jolie belle Cadère,
Je viens te voir en ces vallons.

Quand la boiteus' s'en va-t-aux choux,
Ell' n'y va pas sans ses deux sous.

Mon père me marie
Avec un charbonnier.

Petite bergèr' qu' fais-tu dans la prairie,
Sur ces verts gazons.

Il était un p'tit homme
Qui s'appelait Kirbi-Carabi [2].

1 Très répandue par toute la France.
2 Variante d'une chanson bien connue.

Un jour revenant de Versailles,
Venant d'y chanter mes chansons.

C'est à la fontaine d'amour,
Là, je m'y baigne tous les jours.

A la cour du palais, mon amant,
L'y a-t-une flamande.

Y vient frapper à ma porte
Un gros moine jacobin.

L'autre jour dans la prairie
En chemin j'ai rencontré.

Vivent, vivent les garçons,
Pour rendre service aux filles.

Quand je mis, à la table ronde,
Ma maitresse auprès de moi.

Je n' veux plus être garçon,
J' veux me marier tout de bon.

Ah! si quelqu'un voulait me battre
Pour m' fair' choisir les saisons.

Mon pèr' n'avait d'enfant que moi,
Dessus la mer il m'envoya.

Là-haut, là-bas, dans ces prés
Mon cœur y repose.

J' m'en oleu au bout d' not maye,
Po cueilli d' la giroflaye.

Or, chantons la luzerne
A la dure saison.

Voici l'hiver qui vient, vraiment,
Maman donnez-moi z'un amant.

J' vas me mettre en mariage
Chacun en rira.

Rempli d'honneur à la voix de nos braves,
C'est en courant qu'on brave le canon.

Tu me demandes, ma Justine,
Depuis trois mois que j' suis soldat.

C'était le conscrit Corbeil
Il n'avait pas son pareil.

N'est-il pas bien temps, ma mère,
De me donner un mari?

J' suis amoureux d'puis peu d' temps
D'une jeun' fille âgée de quinze ans.

Un jour, Lisette, à la veillée,
Arrivait un peu tard.

Mariez-moi, ma bonne mère,
J'aime le fils à Mathurin.

Qu' ta de belles filles,
Giroflé, girofla [1].

Là-bas, dedans ces bois,
J'ai entendu la voix.

C'était un garçon
De bonne famille.

Me promenant, sur le tard,
Le long de ces bois à l'écart.

En filant ma quenouillette,
C'était au milieu des bois.

Au bord de la rivière
J'aperçois un chasseur.

Qui veut ouïr une chanson,
Nouvellement nous la dirons.

C'est dans la ville de Bruxelles
Où j'y ai tant fait l'amour.

Bonjour, Marion, la belle
Comment s'en va ta santé.

Mon mari est un sac à vin,
Il boit tout ce qu'il a de rentes.

[1] Chanson connue partout.

C'est à Flainville
L'y a une tout belle fille.

En cueillant la rose blanche
Dans mon beau tablier blanc [1].

Magdelon s'y baigne
Dedans un chaudron [2].

Rossignol des bois,
Rossignolet sauvage.

C'est par derrièr' chez nous,
Il y a trois jeunes filles.

Ah! bonjour, Magdelon, mon cœur,
Reconnais-tu Belle-Humeur?

Vivent les dragons
De la nation!

Rossignol sauvage, messager des amours,
Voudrais-tu bien me porter cette lettre?

Allons, ma mie, nous promener
Nous ferons un petit tour de France.

Quand Colin revint d'au bout
Tout d'un coup.

Où t'en vas-tu si tard?
Je crois que tu t' chagrines.

Auparavant que la terr' fut créée
J'étais au monde avant Mathieusalé [3].

Je viens à vous, ma Clémence,
Pour vous conter mes raisons.

Si mon pèr' m'a marié
Jacques Métrique et mi redondaine.

Il était à Parthenay
Une tout belle fille.

[1] Variante de la chanson : *J'ai cueilli la rose rouge.*
[2] Variante de la chanson : *Mon père m'envoie à l'herbe.*
[3] Mathusalem.

Dessus le pont de Besançon
Il y a des belles filles.

Allons, mes amis, divertissons-nous,
La loi nous l'ordonne.

Petit à petit,
Le panier se remplit,
Allons en vendanges!

Bonsoir, Silvie, jolie bergère,
Que fait's-vous dans ces lieux-là?

Il est temps, Félix, que tu t'engages,
Pourquoi donc tarder si longtemps?

Je n'ai jamais aimé personne de ma vie,
J'ai commencé par vous, belle Iris aux yeux doux.

Étant sur l'herbette
J'aperçus ma mie.

On nous appelle au camp,
Il nous faut partir.

Dimanche au soir, en allant voir ma blonde,
Je lui contais les tourments de l'amour.

Adieu, Saint-Nicolas,
Adieu la jolie ville.

Pour servir Napoléon,
Il faut être joli garçon.

Me promenant le long de ces grands bois,
Pour y dissiper mes chagrins.

Calmina, mon cœur,
Tu connais ma douleur.

Allons à la promenade,
Mademoiselle y viendrez-vous?

Entre Paris et Saint-Nicolas
Vous ne savez pas ce qu'il y a [1].

1 Publ. dans les Chants populaires de la Lorraine.

L'autre jour je m'y promène,
Par un chemin si petit.

Adieu, Babette, je m'en vas
Puisque le régiment s'en va.

Ce soir à la promenade,
Marguerite, y viendrez-vous?

C'est à la Saint-Jean
Que les jours sont grands.

Monsieur, passez votre chemin,
N'y venez pas m'y surprendre.

Un jour me promenant à l'ombre,
A l'ombr' d'un joli bosquet.

Entrez, entrez, bell' demoiselles,
L'entrée ne vous y coûte rien.

A Paris l'y a-t-une vieille,
Mariée convenablement [1].

Mon pèr' va-t-au moulin
Et ma mère à la noce.

Vivent les naces
Et vivent les feschtins [2].

J'ai tant battu, j'ai tant vanné,
Que mon avoine est dev'nu blé.

Entre Paris et Rouen,
Toujours ma boule va roulant.

Napoléon, la gloire
Est perdue pour jamais.

Dans son île lointaine,
Au milieu de la nuit.

Là-haut, là-bas, dans ces prés,
Mon cœur y repose.

[1] Variante d'une ronde bien connue.
[2] Chanson de Mory publiée dans les *Bucoliques messines*.

Si tu voulais, mignonne,
Nous nous marierions tous deux.

Ce soir, à la brune, m'en allant promener,
Une envie m'a pris de voir ma bien-aimée.

Charmante beauté,
Il nous faut quitter.

Me promenant, sur le tard,
Le long des bois, à l'écart.

La veille de la Saint-Jean.
M'en allant promener.

Là-bas dans ces verts prés
Mon cœur y repose.

Dans mon jeune printemps
Une foule d'amants.

Ce matin j'ai du malheur
Et du chagrin dans le cœur.

A ta santé, cher camarade,
Je te salue, fais-moi raison.

Par un lundi on me vint avertir
Que ma maîtresse allait changer d'ami.

Un beau jour, dans la prairie,
Où je gardais mes moutons.

C'est là-haut sur ces montagnes,
Tout en gardant mon troupeau.

L'autre jour, Colin et Colette,
Se promenaient dans un bosquet.

Not' mat' d'écoule a i mou mat homme,
N' ié me so perail, quand c' s'reu é Rome

Dans i piot v'laige des environs
Y éveut des gens qu' évint i bé bon.

Les guéchons de ce v'laige lé
Sont malhouroux po c'lé.

PETIT GLOSSAIRE PATOIS

A

AGROUX, SE, heureux, se.
ALLONDRELLE, hirondelle.
ANNAVE, ENNAVE, année. *Annei* dans le *Dict. roman, walon.*
ANÉ, anneau.
ARI, plate-bande, carreau de jardin. *Area,* en latin, avait la même signification; dans le *Glossaire de Ducange: Aria. Airie,* en Champagne, et dans le *Dict. roman, walon.* En basque et en celtique, suivant Bullet, *Ar* voulait dire terre.
ASTICOTE, sabre.
AUSTANT, autant.

B

BACARÉ, AYE, marqué de la petite-vérole.
BACELE, jeune fille. *Bacele, bouaichele (Dict. roman, walon,* etc.) *bacele, bachele, bachelotte (Glos. de la langue romane).*
BAILLER, BEILLER, donner. *Bailler (Glos. de la langue rom.)* du bas latin *Bajulare.*
BAOUOTTE, insecte qui nage sur les mares de fumier; dans les environs d'Audun-le-Roman, quand on voit ces insectes en nombre on dit: Tié, ç'ot signe de plouve vo les baouottes qui vont su l'aoü.
BEUN, bien.
BOCOTTE, chèvre, de l'allemand *Bock.*
BONOT, bonnet.
BOS, bois. *Boscus (Gloss. de Ducange.) Bos, (Dictionn. roman, walon,* etc., et *Gloss. de la langue romane.)*
BOSSEUY, bossu.
BOUAYE, lessive. *Buée, bouée (Gloss. de la langue romane.) Chouyer la bouaye,* battre la lessive.
BOIN, BOUÉ, bon. *Bouen (Glos. de la langue romane.)*
BOUGNE, borgne.
BRUNIO, étoupe de lin.

C

CAHONGNE, citrouille.
CHA, chair, viande. *Char (Gloss. de la langue romane.)*
CHAWE, CHAWOU, cheveu. *Chavoulx (Glos. de la langue romane.)*
CHEFFIERE, panier plat et long.
CHEGNER LES DENTS, grincer des dents.
CHEMINCHE, chemise.
CHEPÉ, chapeau.
CHERVELU, cervelas.
CHIN, chien.
CHINTRÉ, gaufre.
CHIRE, chaise.
CHU, suite. *To d' chu,* tout de suite.
CHUR, sur.
CLIER, cueillir.
CO, encore. Même mot dans le *Gloss. de la langue romane.*
COCHELLE, petite cour.
COCHU, tablier.
COICHIER, cacher.
COLÉ, cela.
COVA, chaufferette en terre cuite.
COUCHE-TO, tais-toi.
COUEILE, écuelle.
CRASSE, perche.
CRÈGNE, veillée.
CRU, CREUY, croix.
CUBOULE, culbute.
CULOT, bas-bout de la table, dernier né d'une famille, oiseau dernier éclos d'une cou-

vée, il se dit aussi du coin du feu *(Gloss. de la langue romane.)*

D

DÉBROLÉ, AYE, défait.
D'LÉ, près, proche, à côté. *Deleis, de lez (Gloss. de la langue romane.)*
DEPENSOU, dépense.
DÉVÈRE, ouvrir, DEVÉ, ouvert.
DIALE, diable.
DINE, dinde.
D'JUNÉ, D'JUNON, déjeuner.
DON, du.
DRI, DERRIE, DEYÉ, derrière.

E

EMBERLONDÉ, AYE, laid, vilain, désagréable.
E C' T' HOUR, à cette heure.
ESSIEUTER, asseoir.
ETAUBE, ETAUPE, étable.
ETOU, aussi. *Etout, itout (Gloss. de la langue romane.)*
EUCHE, porte, *huis.*
EVA, EVO, avec. *Evas* chez, dans le *Gloss. de la langue romane.)*

F

FARE, faire.
FATE, fête.
FÉ, faim.
FIAUVE, fable.
FIOUME, espèce de tarte.
FOCHE, four.
FOCHEREYE, colère, fâcherie.
FOME, FOUME, femme.
FON, foin.
FOUÉ, fois.
FREMIOUS, SE, effrayant
FROYRER, fouler.

G

GACHON, garçon
GAYE, chèvre. De l'allemand *Geiss.*
GELNIRE, poulailler. *Gelinier (Gloss. de la langue romane) --llina.*
ON, gorge.
E, bouchée.
GROMBIRE, pomme de terre; du patois allemand.
GUÉCHON, garçon.

H

HALETTE, chapeau entourant le visage et allongé que portent les paysannes.
HAYER, aller, marcher.
HÉCHEU, hier.
HIPPAYE, cri, huée, probablement de houper.
HIPPER, houper, crier, huer.
HOURE, femme de mauvaise vie; du mot allemand *hure* qui a la même acception; en langue d'Oïl: *Hore* que Roquefort fait à tort dériver de *horrida.*
HOUVER, appeler. Même mot dans le *Dict. roman, walon,* etc.
HOZATE, HOZI, chausses, bas, gros bas que l'on portait autrefois par dessus d'autres bas, espèce de houseaux; de l'allemand *hose.*
HUPPAYE, ce qu'on peut enlever d'un coup de machoire, de happer.

I

IEUN, E, un.
ICA, aussi, ainsi.
ITOUT, voyez *Etou.*

J

JEDIN, jardin.
JO, jour,
JONE, jeune. *Josne (Gloss. de la langue romane.)*
JOTTE, chou. *(Dict. roman, walon,)* en langue d'Oïl *jotte jottier,* vendeur de choux.
JOULT, au-delà, par-dessus.

K

KÉGNE, chienne.
KER, car.
KEUCHE, cuisse.
KEUGNOT, KUEUNIAT, pain de beurre pointu.

KEULOT, garçon. Probablement le même mot que *culot*.
KIÉ-LACÉ, petit lait.
KIEUR, cœur.

L

LACÉ, lait.
LIBROTTE, ruban de bonnet, de halette.

M

MANIRE, manière.
MARGOULI S', s'embrasser, d'un mot qui appartient plutôt à l'argot qu'au patois. « *Margoulette*, bouche; au moyen » âge *gargale* et *gargoule* » avaient à peu près le même » sens. — *Buvez si vous voulez entretenir convenablement votre margoulette* » (Balzac). — *Tu ne sortiras* » *pas d'ici sans avoir la* » *margoulette en compote* » (Vadé). » — *Les Excentricités du langage*, par Loredan Larchey, 4e édition, p. 203. — *Margoulette* paraît venir du mot *mar* qu'on employait souvent jadis dans le sens de mauvais, méchant, et de *golée* ou *goulée* bouche, gueule.
MATON, lait caillé. Se trouve dans *li jus du Pèlerin*.

Il n'est si bonne viande que matons.
(*Théâtre franç. au moyen âge*, p. 100.)

MATRIJER, maîtriser, fasciner.
MATROSSE, maîtresse.
MAY, jardin. *Meis, mais, mes (Dict. roman, walon.)*
ME, MIE, pas.
MECHOU, mieux. *J'ereus mechou*. J'aimerais mieux.
MEIN, MIE, EMEIN, maîtresse.
MELU, miroir.
MENIÉE, jeune fille. *(Miasné, maisné*, cadet plus jeune *(Glossaire de Roquefort.)*
MENTREY, ménétrier. *Menestrey (Dict. roman, walon.)*
METI, matin.
MITANDFERBOLAYE, marmite de pommes de terre.
MOHON, MOJON, maison.
MONCÉ, monceau.
MOUTI, MOTIN, église. *Mostier, moustier, moutier. (Gloss. de la langue romane.) Monasterium.*
MOUT, MAOU, beaucoup. *Moult, mout, mult. (Gloss. de la langue romane.)* — *Multum.*

N

NACE, noce.
NANI, non. *Nani, nenni, nenil. (Gloss. de la langue romane)*, viendrait de *ne-hilum* pour *nihilum*.
NIEU, neuf.
NONNON, oncle.

O

OBSON, champignon. *Abeson, aublisson, abson, opson. (Dict. roman, walon et gloss. de Roquefort)*, vient sans doute de *Obsonium*.
OC EN LÉ, AC EN LÉ, chose semblable.
OFANT, AFANT, enfant.
OROILLE, oreille.
OWADE, garde.
OUETENNÉ, couvert de poussière, sali.

Tenant l' paouroux Chalat pé lo pan
[de s' n' hébit
Qu'ateût plien d' let ouetenne éché-
[paye don lit.
(*Chan Heurlin.*)

P

PARE, PANRE, *prendre. Panre. (roman, walon). Penre (Roquefort.)*
PAOU, peur. *Paour* (langue d'oïl.)
PAURE, pauvre; même mot *(Gl. de la langue romane.)*
PÉCHÉ, échalas. *Paixel (roman, walon). Paisseaux, paissel* (Gloss. de la langue romane.)

P'CHÉ, porc.
PÉCHOUNNE, personne.
PENDORAILLE, pendant d'oreille.
PENDURE, bijou, croix, que l'on porte suspendu au cou.
PESQUE, parce que.
PETNAYE, légume.
PEUT, E, laid, vilain.
PIAHI, plaisir.
PLÉUMON, PLUMON, espèce de couvrepied rempli de menues plumes.
PLEUR, pouvoir.
POIDEFHI, espèce de beignets très petits.
PON, point.
POSSON, portion.
POUSSATE, bouillie.

Q

QUAWE, queue.
QUOUETREPAYE, lézard.

R

RAMIS, colère, emporté, taquin, agité, impatient.
REBELER, se révolter, résister. *Rebeleir (Dict. roman, walon.)*
RÉBOLI, retroussé.
R'CHAT, habit.
REMBRESSIER, embrasser.
RESSEUNER, R'SEUNER, RÉSSONER, rassembler.
REWATIER, RWATIER, regarder. *Ouaiter, ouaitir (Dict. roman walon,* et *gloss. de la langue romane).*
RONFIEYE, vent.

S

SALIRE, salière.
SCHNOUFFER, priser, de l'allemand *Schnupfen.*
SOUDARD, soldat. Même mot *(Gloss. de la langue romane.)*
SOLÉ, soulier. *Soler (Gloss. de la langue romane.)*

T

TAFOUCHETÉ, AYE, navré, désolé.
TAUILLE, table. *Taule (Dict. rom. walon). Taula,* dialecte de Nice.
TOCÉ, ici.
TORTO, tous.
TOUGNEU, tourner le cou avec embarras et timidité.
TRAIN, paille, chaume *(Dict. roman, walon et glossaire de Roquefort.)*
TRIOLER, aller, venir, s'agiter sans rien faire. « Se promener, perdre son temps » dit Roquefort. Se trouve aussi dans le *Dict. roman walon,* ainsi que *Triolaine,* « longue suite de personnes désœuvrées qui se promènent. » La langue française actuelle n'a pas l'équivalent de ce verbe *trioler*, qui peint si bien l'état habituel de tant de gens.
TUPPIN, T'PIN, vase, pot. « La bombarde brixat ung teppin de marjolaine de quoi la dame Phelippine Marcoul menoit grand hahay. » *(Voc. austrasien).* Roquefort considère à tort ce mot comme appartenant à l'Anjou.

V

VENRDI, VERDI, vendredi.
VARRE, verre.
VARVATAN, étoffe imaginaire, *roube de varvatan*, robe de rien.
N'y é rin d'ri, ni rin d'vant.
VENTE, ventre.
VEURE, VOER, VOUER, voir.

Z

ZOUT, ZOUS, ZOUTES, leur, leurs, eux, elles.

---

dans la petite quantité de mots patois que

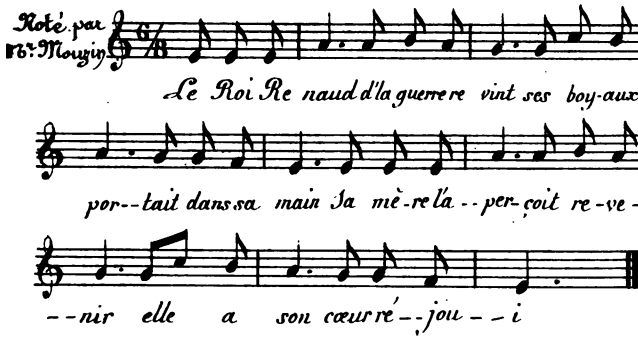
j'ai réunis il en est un assez grand nombre qui se retrouvent dans la langue d'oïl. Il me semble certain que la plupart de ceux-ci n'appartenaient point primitivement à l'ancien dialecte dont la *Grausse Enwaraye* est un des spécimens. Ils se répandirent sans doute de la vieille langue française sur le vieux patois, de même que la langue française actuelle se répand sur le patois d'aujourd'hui. Ce dernier patois aurait donc commencé par être, en partie du moins, l'idiome de classes plus relevées et aurait insensiblement modifié un dialecte antérieur en attendant à son tour qu'une vicissitude analogue le fasse disparaître devant un langage plus perfectionné. Ce langage lui-même, si les efforts de l'instruction primaire, si les communications fréquentes, venaient à s'arrêter, pourrait aussi, pour ainsi dire, se figer dans les campagnes et finirait au bout d'un certain temps par se trouver dans un état de vétusté à l'égard du parler sans cesse rajeuni des grands centres.

FIN

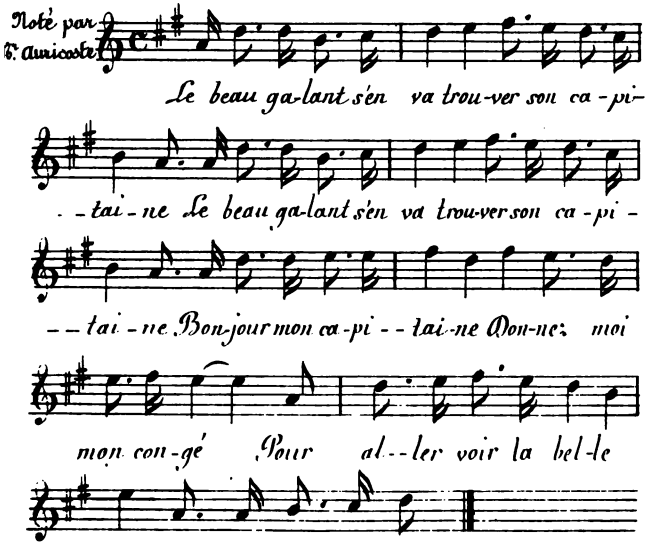
TABLE

	Pages.
Préface.	I
Indication de quelques-uns des ouvrages cités. . . .	XXIX
Indication des villes et villages cités	XXXIII
Ballades et Chants épisodiques	1
Chansons relatives à d'anciens usages.	197
Rondes et Chansons diverses.	233
Chansons patoises.	407
Indication de chansons omises.	457
Petit glossaire.	469

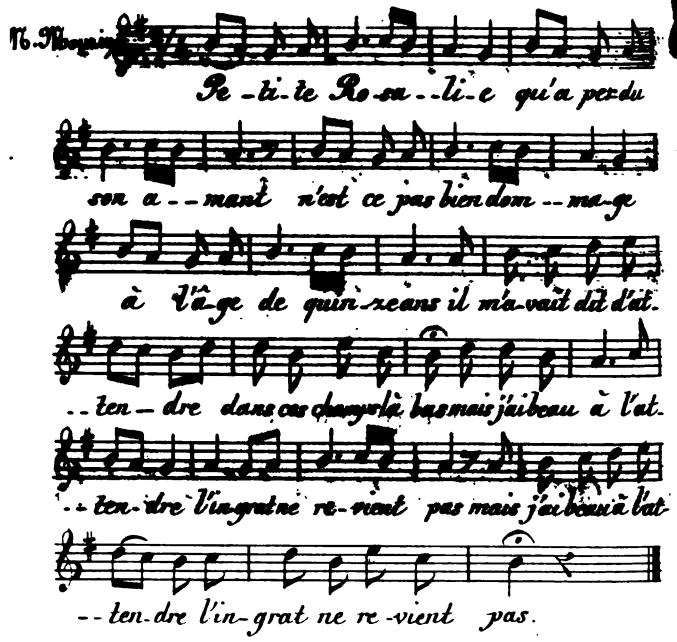
Le Roi Renaud.



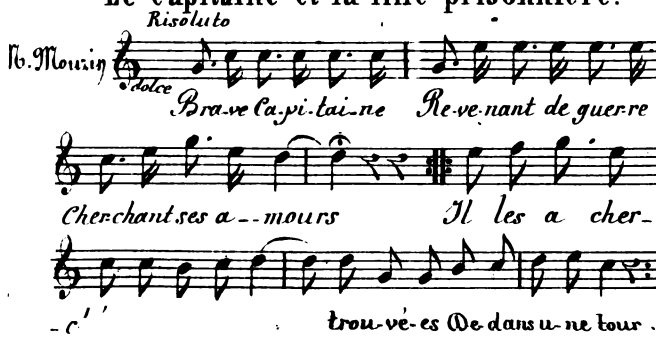
Trop tard.



Petite Rosalie.



Le Capitaine et la fille prisonnière.



Le Prisonnier de la ville de Nantes.

Mourin

Dans la vil-le de Nan-tes tra la la

la la la la la la il ya un pri-son-nier dans

la vil-le de Nantes ya un pri-son--- nier.

Le Pommier.

M. Mourin

Par der-rière chez nous y a un

pom-mier doux les pom-mes qu'il

voyez la variante

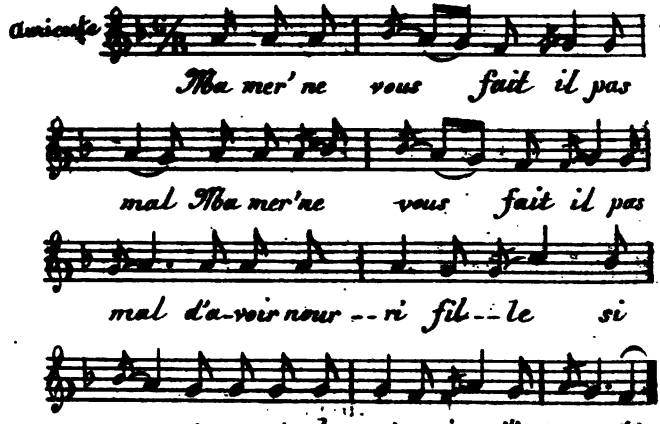
por-te n'ya rien de si doux Si je

n'a vais pas d'a--mant m'en don--ne--riez

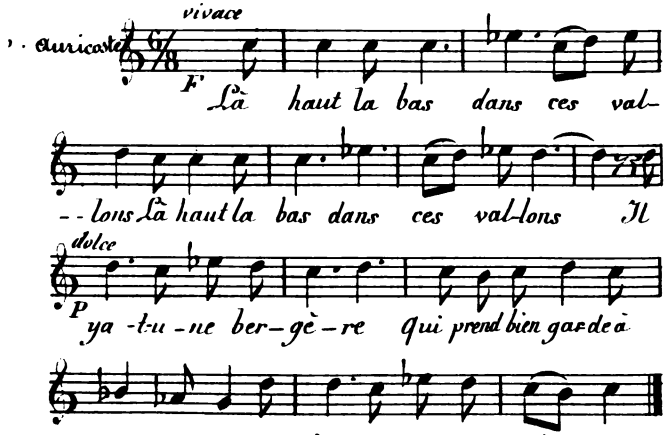
variante

vous de si doux, Si je.

La fille pendue.



La Bergère et le Loup.



La chanson de la Bergère.

le berger

Auricoste

Ven--tre bleu, Ma--ri---

-on Qui est donc cet-te clai-re--té qui est dans ta che-mi-

-née, Mon bleu qui est dans ta che-mi--né--e

la bergère

Auricoste

Hé---las mon bel a---

-mi, Ce n'est point de clai-re--té, C'est l'ombre de ma fu-

-mée Mon Dieu, c'est l'om-bre de ma fu-mé--e.

La belle danse.

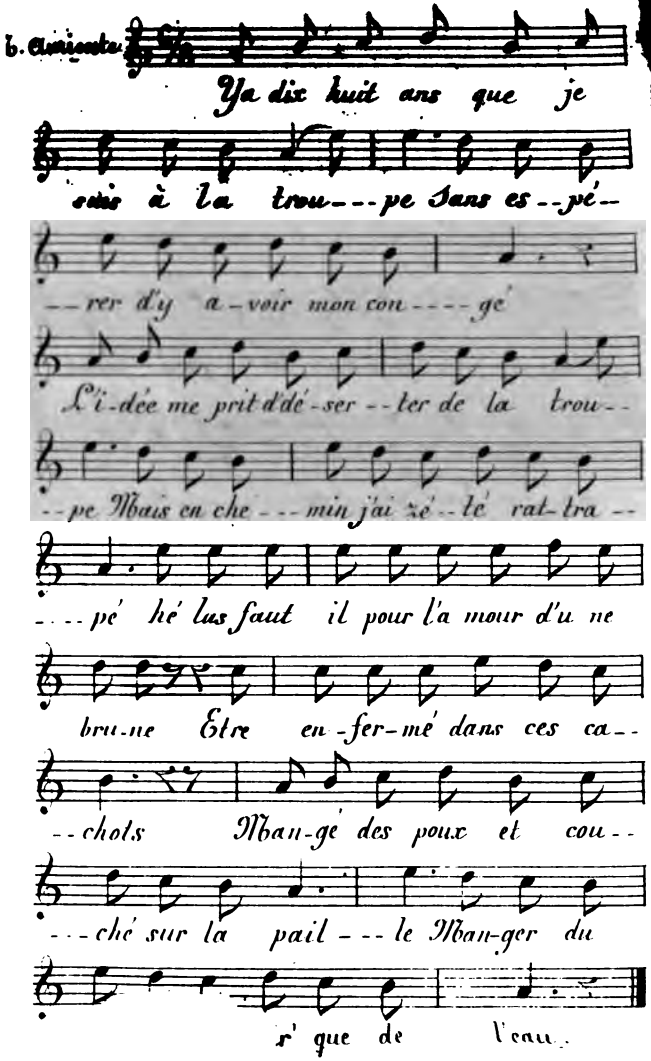
Auricoste

Nous somm' un' tout bel-le dan-se com-po-

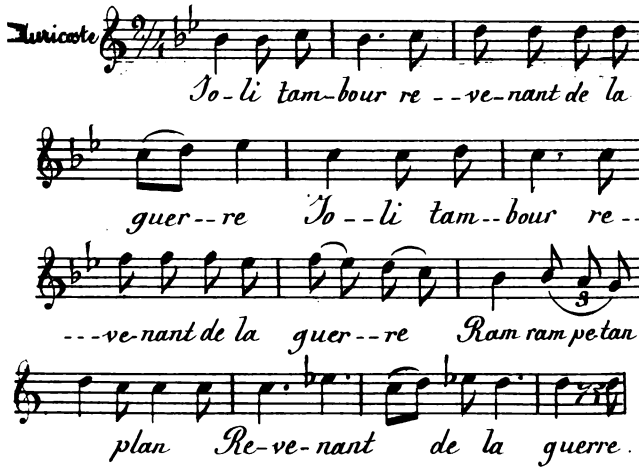
-sée de jeu-nes gens Mon a-mant ce-lui que j'ai me n'y est

pas je le vois bien N'y est pas je le vois bien.

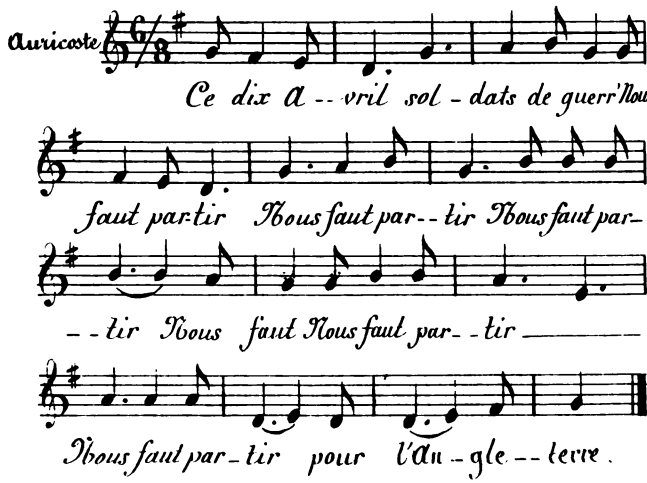
Le Déserteur.



Le jeune Tambour.



La mort du Guerrier.



Le Roi d'Angleterre et les 80 pucelles.

à un temps

Mouzin

à Pa-ris il y a quat-re vingt pu-

cel--- les elles ont tout's dan-sé à l'om-

--bre d'une treil--le jo-li cœur d'a---

-mour que ma mai--tres-se est bel---le

Le Mai.

à un temps

Mouzin

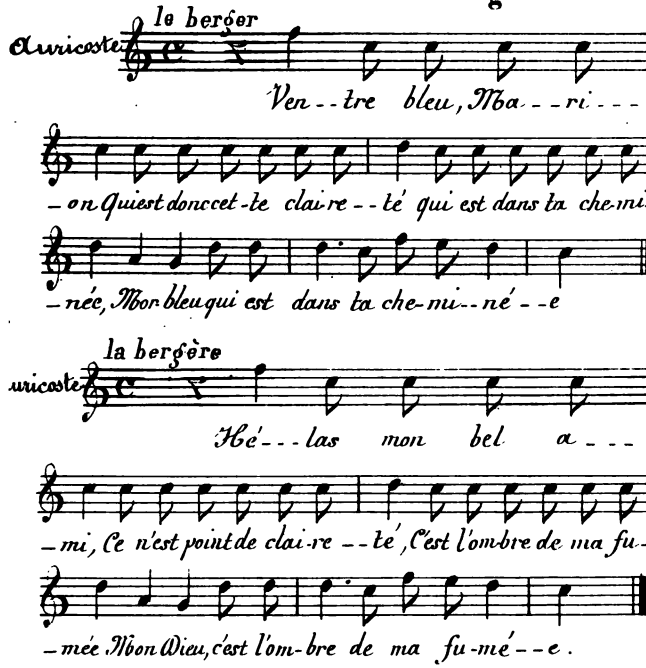
Voi--ci le mois de mai lon lon

la ti-re-li--re Voi-ci le mois de mai que

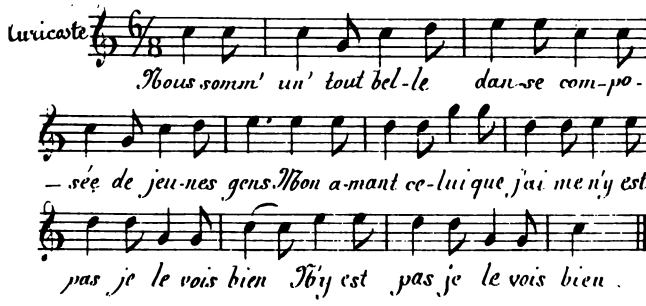
donn'raye à ma mi e que donn'raye à ma mi

-raie je à ma---mi----e.

La chanson de la Bergère.



La belle danse.



L'Alouette et la jeune Femme.

Amicoste

Mon père m'envoie à l'her-be à l'herbe au bois je n'y cueil-lai point d'herbe je cherche un nid ce-- lui que mon cœur ai-me n'est point i------ci.

Les Garçons.

Mouzin

Les gar-çons sont trom-peurs la chose est bien cer-- tai-- ne quand ils sont de-vant vous ma mie que je vous ai--- me l'a- --mi- ns ce n'est mais qu'tra hi---son-

Conseils aux Filles.

Mouvin

É-cou-tez jeu-nes fil--let-tes jeu-nes filles à ma-ri--er pré-nez garde à c'que vous fai-tes a-vant de vous fi-an--cer c'est un li--en si ser-ré qu'on n'sau-rait le dé-li--er.

La St. Jean d'été.

à un temps

Mouvin

Voi-ci la Saint Jean et la Saint Pierre Voi-ci la Saint Jean d'é----té Mon père m'a ma--ri---ée un vieil-lard il m'a don--né Voi-ci la Saint Jean et la Saint Pier-re Voi-ci la Saint Jean d'é---té.

La fille pendue.

5. Auricoste

Ma mer' ne vous fait il pas

mal Ma mer'ne vous fait il pas

mal d'a-voir nour -- ri fil -- le si

gran-de et de la voir au jourd'hui pen-dre.

La Bergère et le Loup.

6. Auricoste

vivace

F Là haut la bas dans ces val-

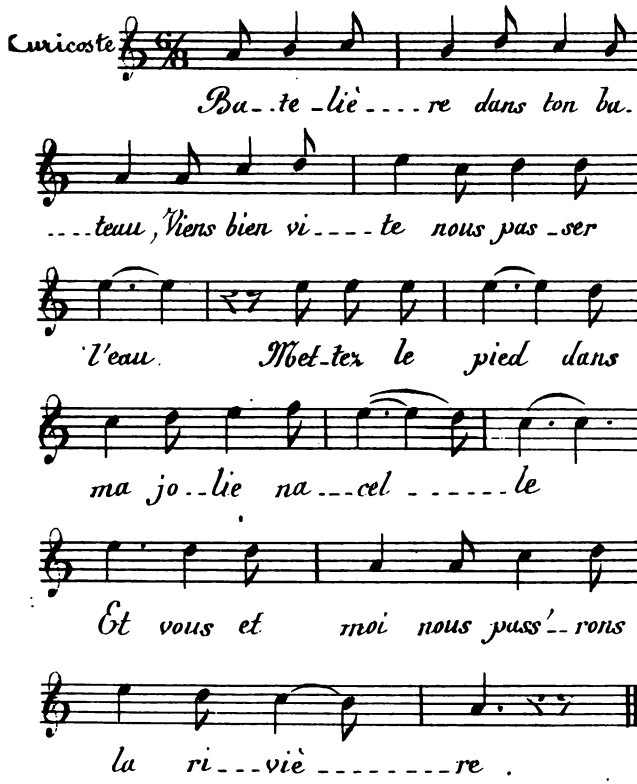
-- lons Là haut la bas dans ces val-lons Il

dolce

P ya -t-u -ne ber-gè-re qui prend bien gar-de à

sur l'her-be de fou- -gè- -re.

La Batelière.



Le Déserteur.

Mr. Amizonte

Ya dix huit ans que je
suis à la trou--pe sans es--pé-
--rer d'y a-voir mon con----gé
L'i-dée me prit d'dé-ser--ter de la trou--
--pe Mais en che---min j'ai zé--lé rat-tra--
---pé hé lus faut il pour l'a mour d'u ne
bru-ne Etre en-fer-mé dans ces ca--
--chots Man-gé des poux et cou--
---ché sur la pail---le Man-ger du
que de l'eau.

Le jeune Tambour.

Auricoste

Jo-li tam-bour re--ve-nant de la

guer--re Jo--li tam--bour re--

---ve-nant de la guer--re Ram ram pe-tan

plan Re-ve-nant de la guerre.

La mort du Guerrier.

Auricoste

Ce dix a--vril sol-dats de guerr' Nous

faut par-tir Nous faut par--tir Nous faut par-

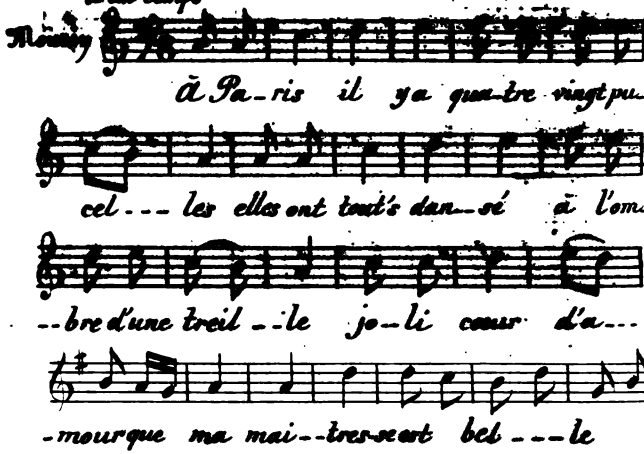
--tir Nous faut Nous faut par--tir

Nous faut par-tir pour l'An-gle--terre.

Le Roi d'Angleterre et les 20 pucelles.

à un temps

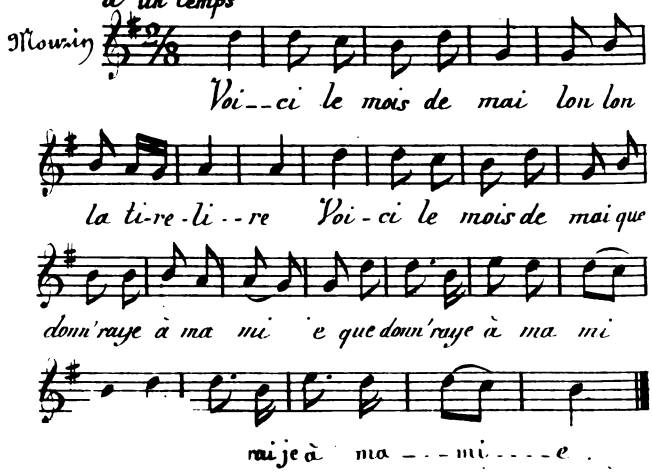
Mourin



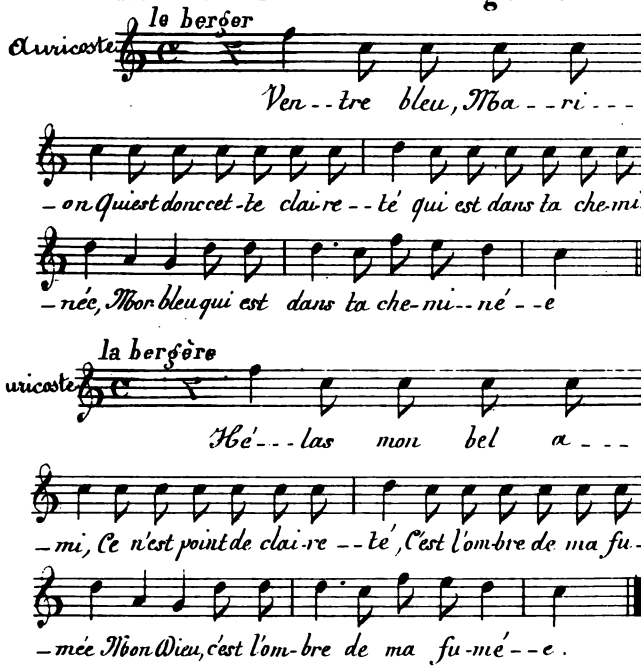
Le Mai.

à un temps

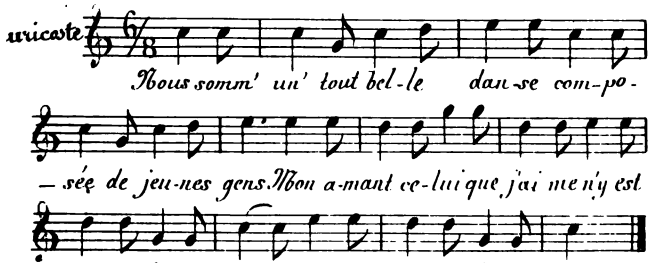
Mourin



La chanson de la Bergère.



La belle danse.



L'Alouette et la jeune Femme.

Amicoste

Mon père m'envoie à l'her-be à

l'herbe au bois je n'y cueil-lai point d'herbe je

cherche un nid ce-- lui que mon cœur

ai-me n'est point i------ci.

Les Garçons.

C. Mourin

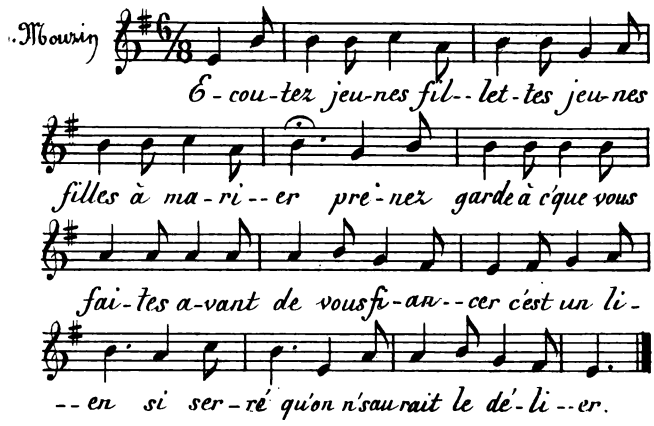
Les gar-çons sont trom-peurs la

chose est bien cer-- tai-- ne quand ils sont de-vant

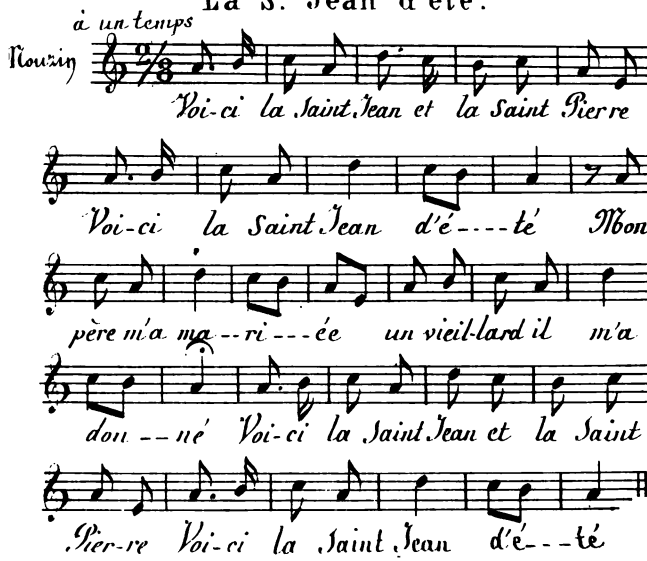
vous ma mie que je vous ai--- me l'a-

çons ce n'est mais qu'trahi---son-

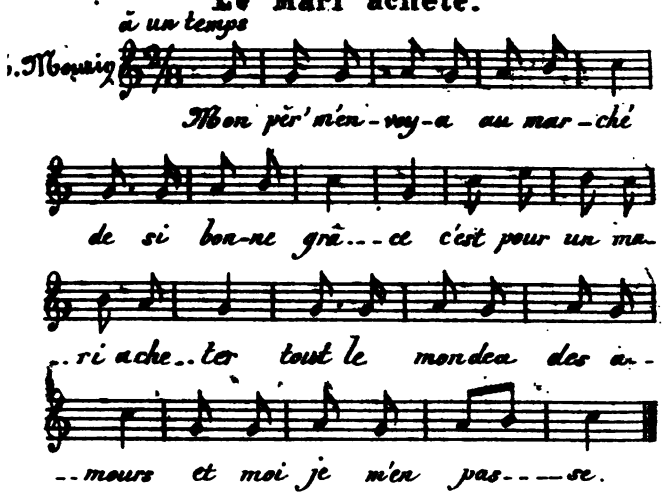
Conseils aux Filles.



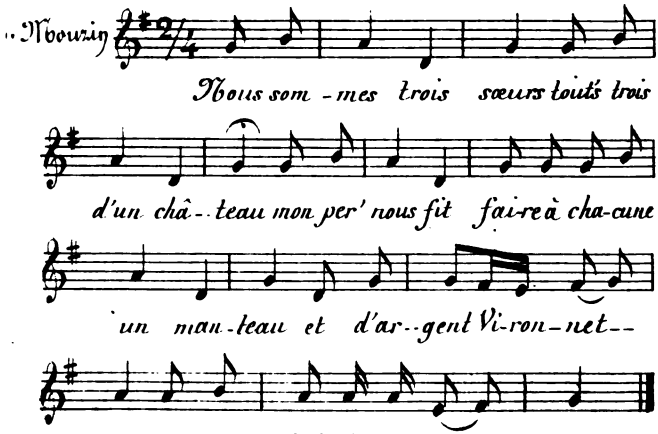
La St. Jean d'été.



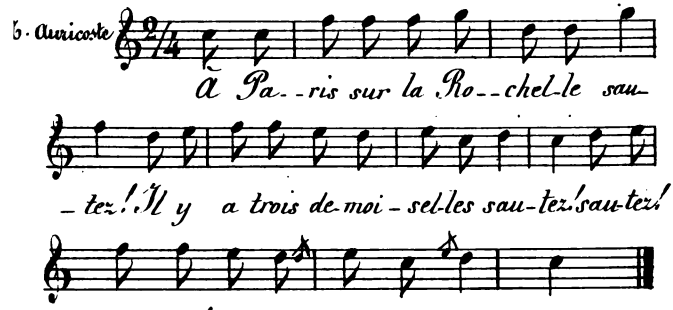
Le Mari acheté.



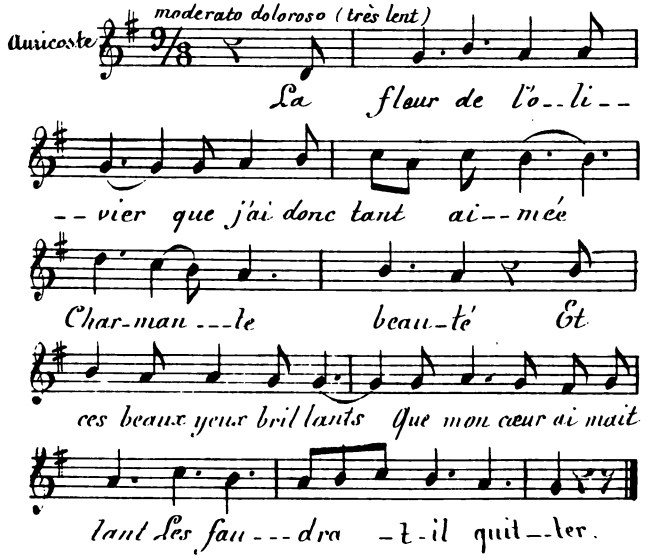
Les trois Sœurs.



La jeune Fille.



Peine d'amour.



Le Rossignol.

M. Monsig

J'ai un voy-age-à fai-re je ne

sais qui le fe--ra la vio-lette se dou-ble-

dou-ble la vio-lette se dou-ble---ra.

Les Sabots.

à un temps

M. Monsig

En pas-sant par la Lor--

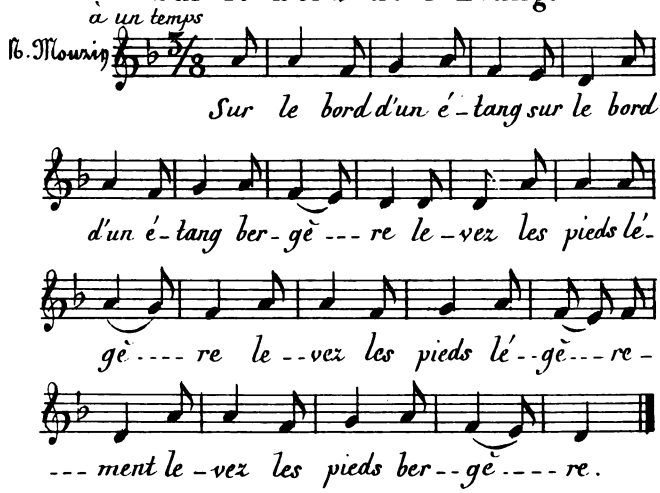
---rai ne a-vec mes sa--bots ils m'ont

ap--pe--lée vi--lai-ne a--vec

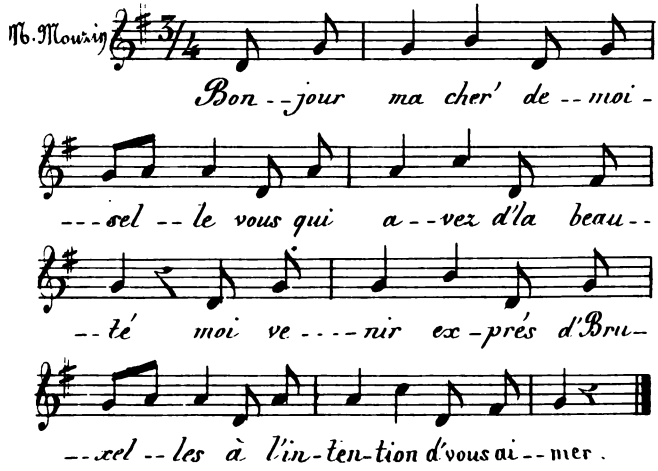
mes sa--bots don--dai-ne oh oh

-vec mes sa--bots.

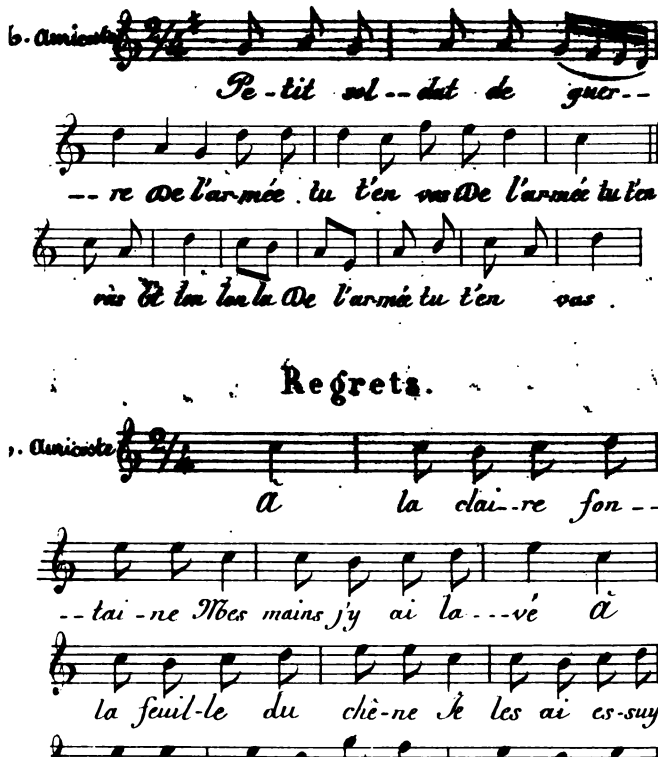
Sur le bord de l'Etang.



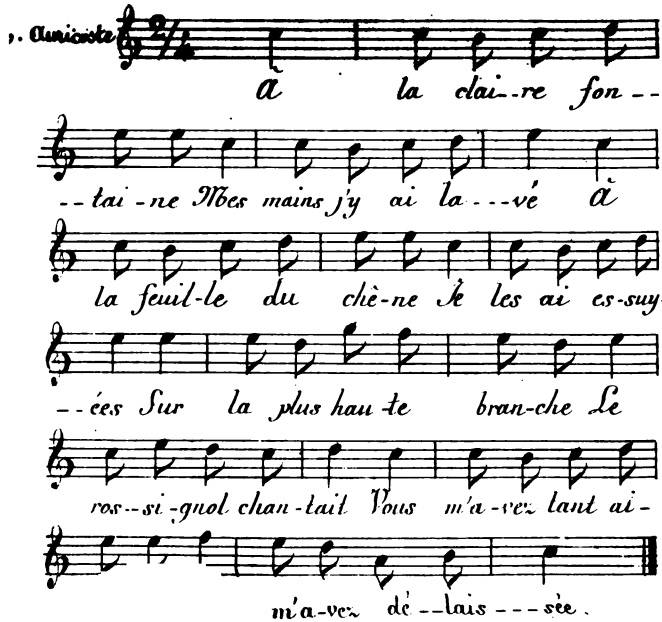
Allemand et Française.



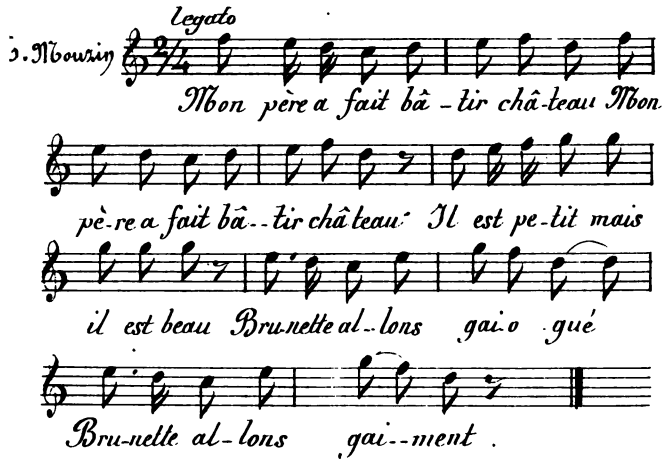
Petit Soldat.



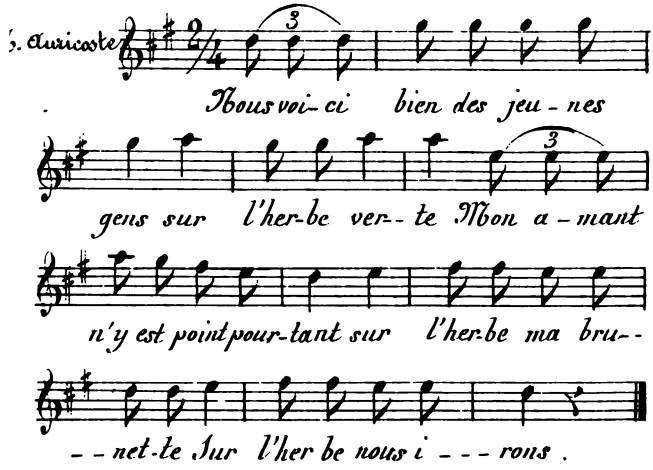
Regrets.



La Blonde et le Canard blanc.

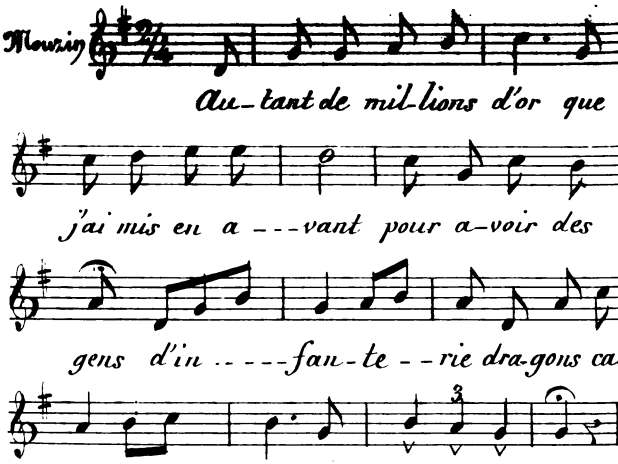


Sur l'herbe verte.

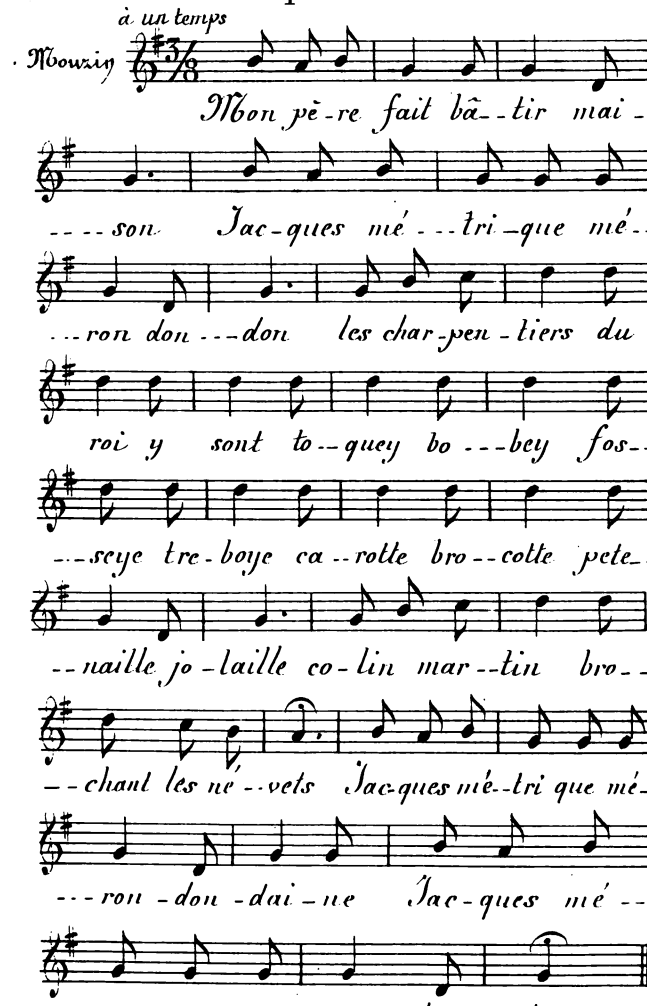


L'Assassin.

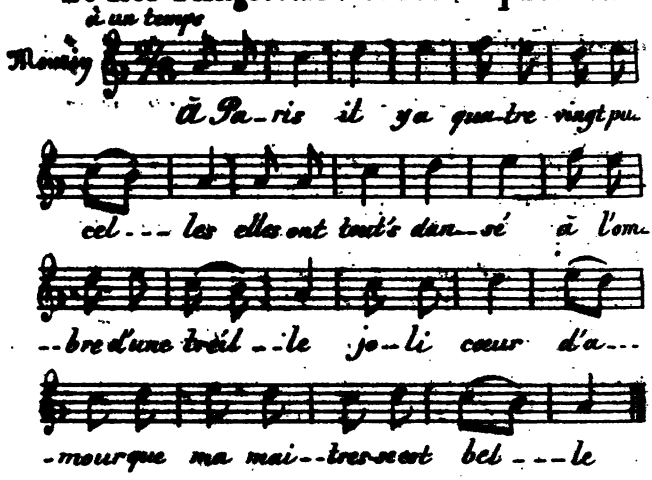
Le Proscrit.



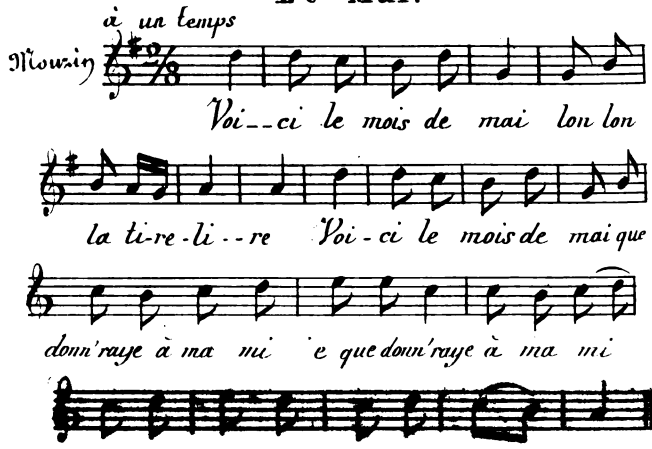
Les Charpentiers du Roi.



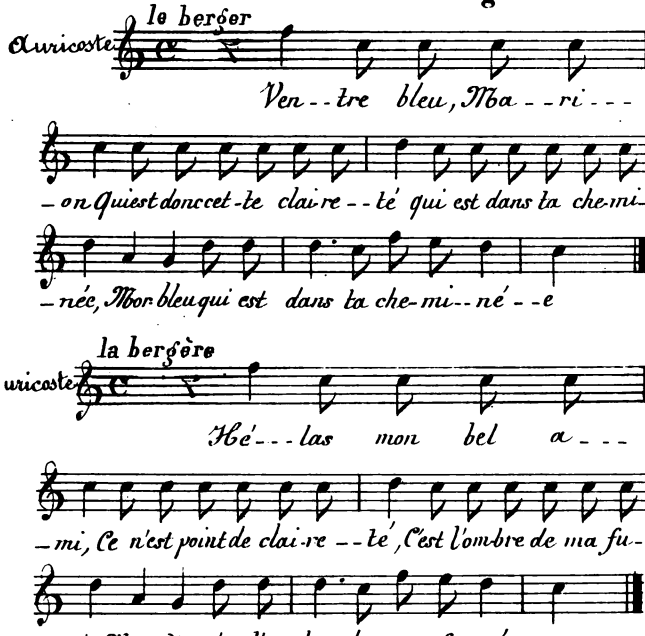
Le Roi d'Angleterre et les 30 pucelles.



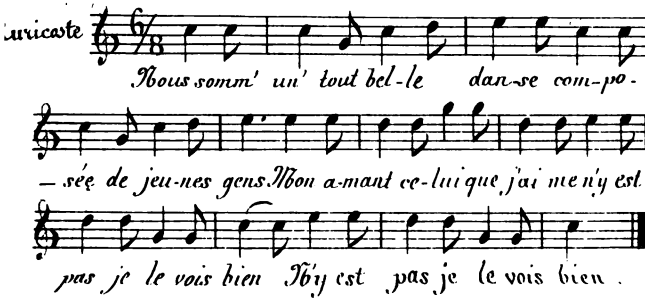
Le Mai.



La chanson de la Bergère.



La belle danse.



tte et la jeune Femme.

Lunicoste

Mon père m'envoie à l'her-be à

l'herbe au bois je n'y cueil-lai point d'herbe je

cherche un nid ce-- lui que mon cœur

ai-me n'est point i------ci.

Les Garçons.

Mourin

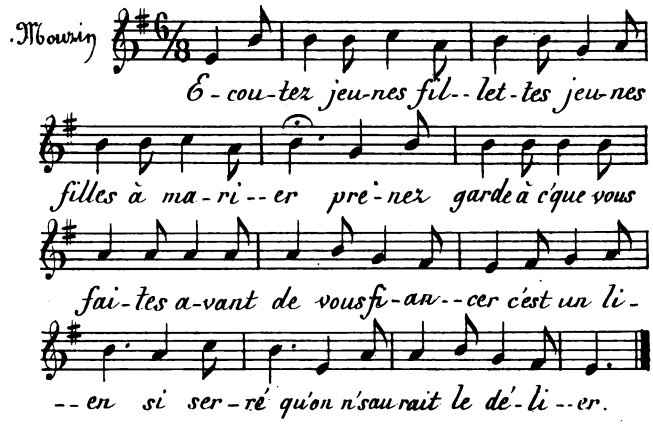
Les gar-çons sont trom-peurs la

chose est bien cer-- tai-- ne quand ils sont de-vant

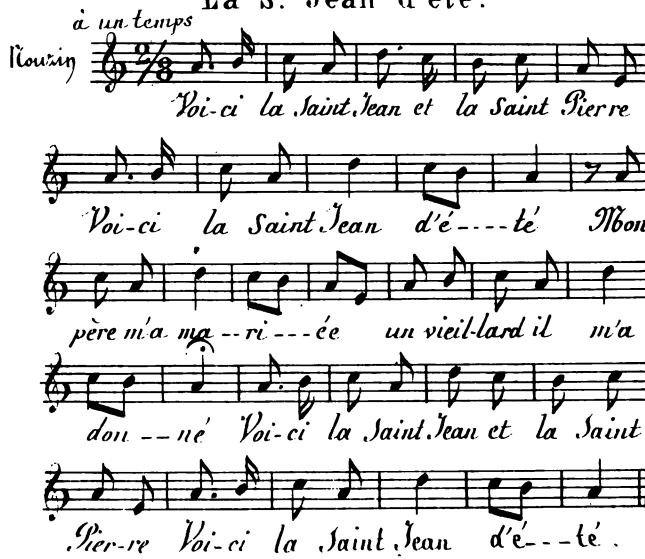
vous ma mie que je vous ai--- me l'a-

--) ons ce n'est mais qu'tra hi--- son.

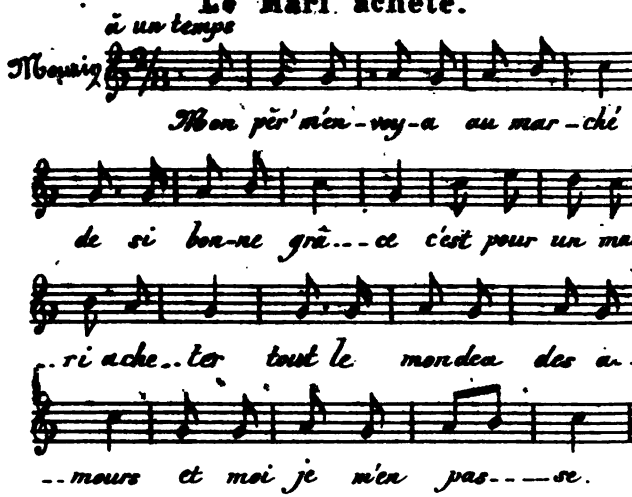
Conseils aux Filles.



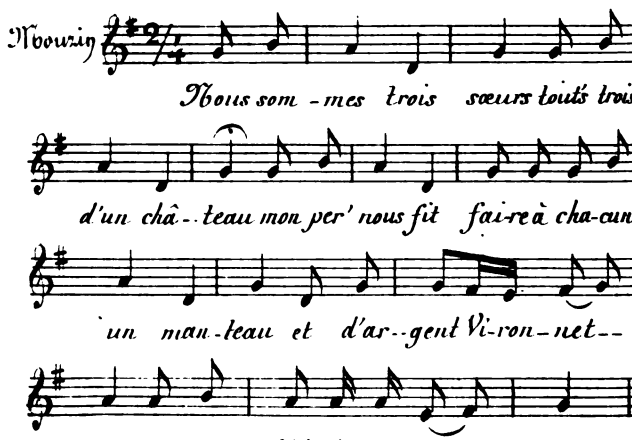
La St. Jean d'été.



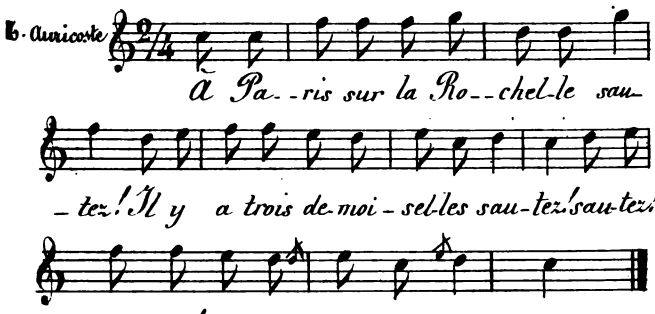
Le Mari acheté.



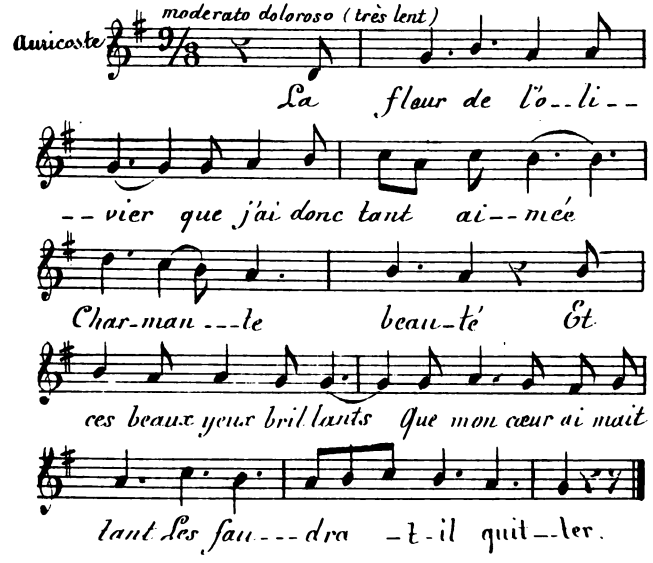
Les trois Sœurs.



La jeune Fille.



Peine d'amour.



Le Rossignol.

M. Mourin

J'ai un voy-age-à fai-re je ne sais qui le fe--ra la vio-lette se dou-ble-dou-ble la vio-lette se dou-ble---ra.

Les Sabots.

à un temps

M. Mourin

En pas-sant par la Lor--rai ne a-vec mes sa--bots ils m'ont ap--pe--lée vi--lai-ne a--vec mes sa--bots don--dai-ne oh oh --vec mes sa--bots.

Sur le bord de l'Etang.

à un temps

M. Mourin

Sur le bord d'un é-tang sur le bord

d'un é-tang ber-gè --- re le-vez les pieds lé-

gè ---- re le --vez les pieds lé--gè--- re-

--- ment le-vez les pieds ber--gè ---- re.

Allemand et Française.

M. Mourin

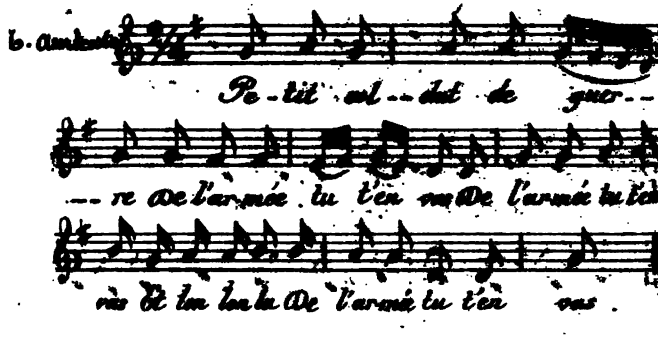
Bon--jour ma cher' de--moi-

---sel--le vous qui a--vez d'la beau--

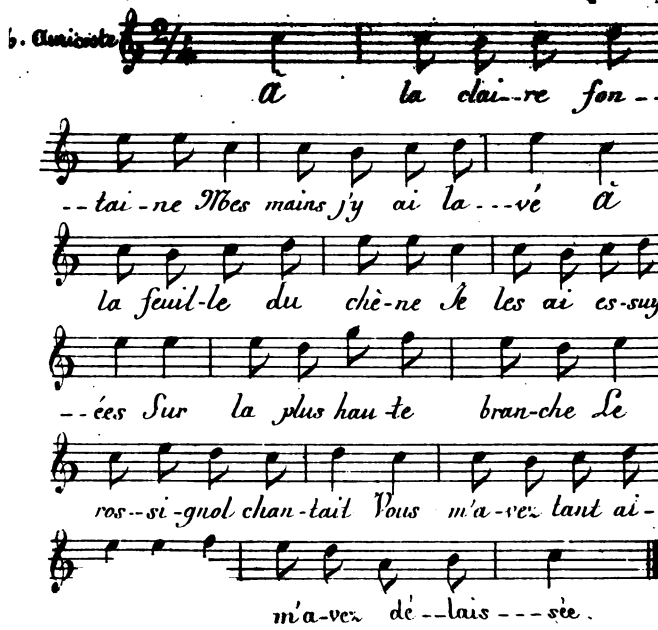
--té moi ve----nir ex-prés d'Bru-

--xel--les à l'in-ten-tion d'vous ai--mer.

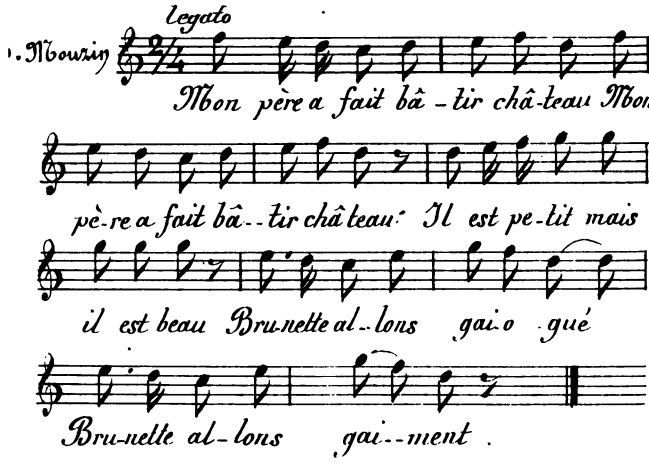
Petit Soldat.



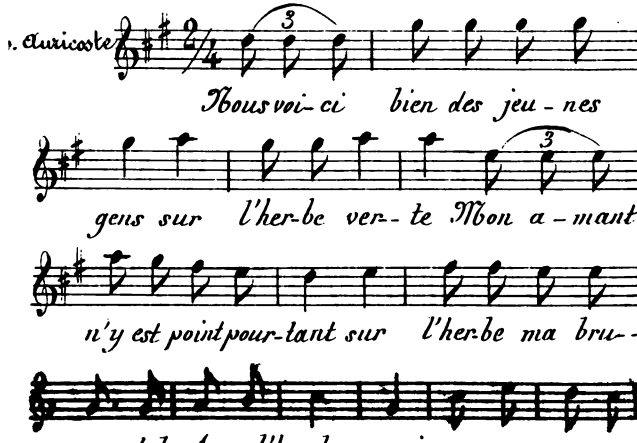
Regrets.



La Blonde et le Canard blanc.

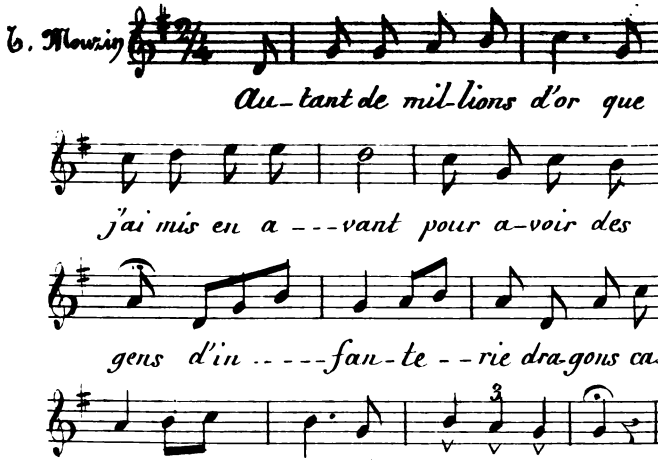


Sur l'herbe verte.

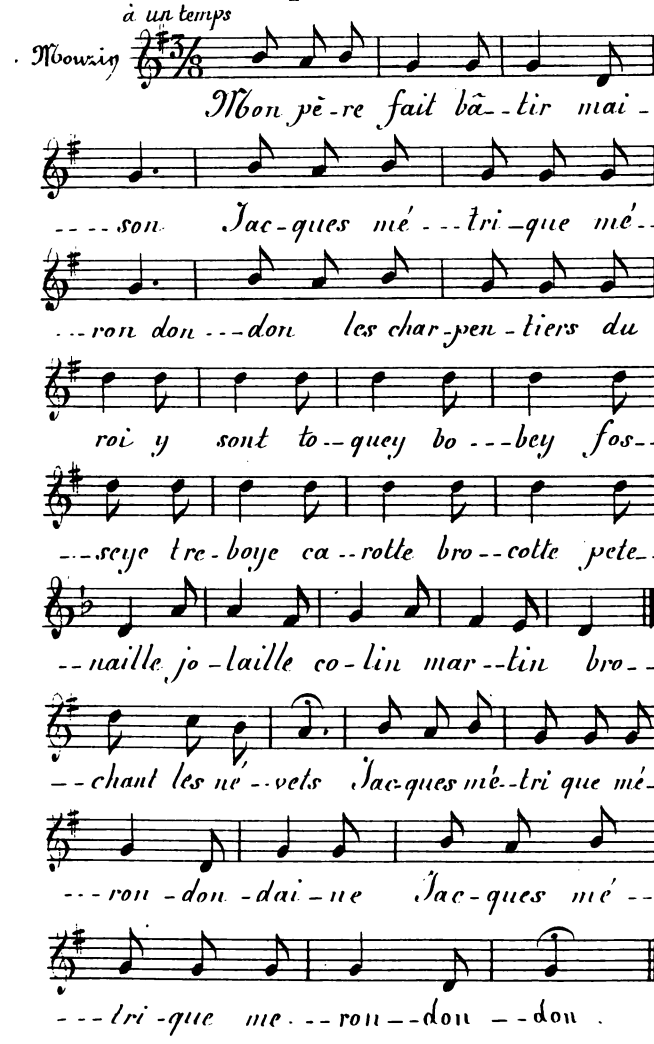


L'Assassin.

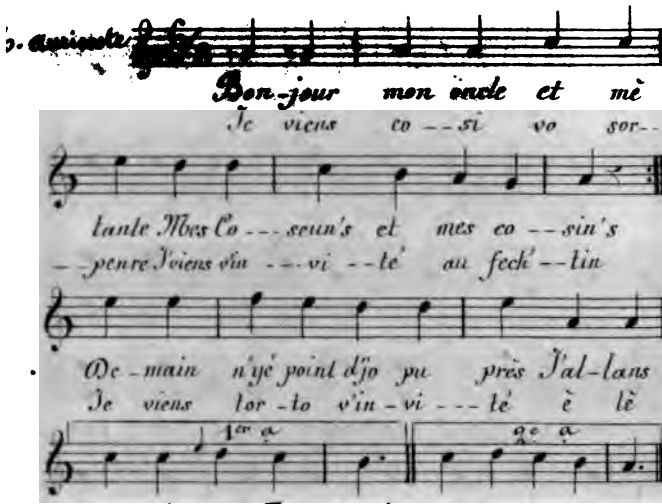
Le Proscrit.



Les Charpentiers du Roi.



L'Invitation à la Noce.



Acme
Bookbinding Co., Inc.
300 Summer Street
Boston, Mass. 02210

3 2044 020 564 191

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413

WIDENER
SEP 10 1997
BOOK DUE
CANCELLED